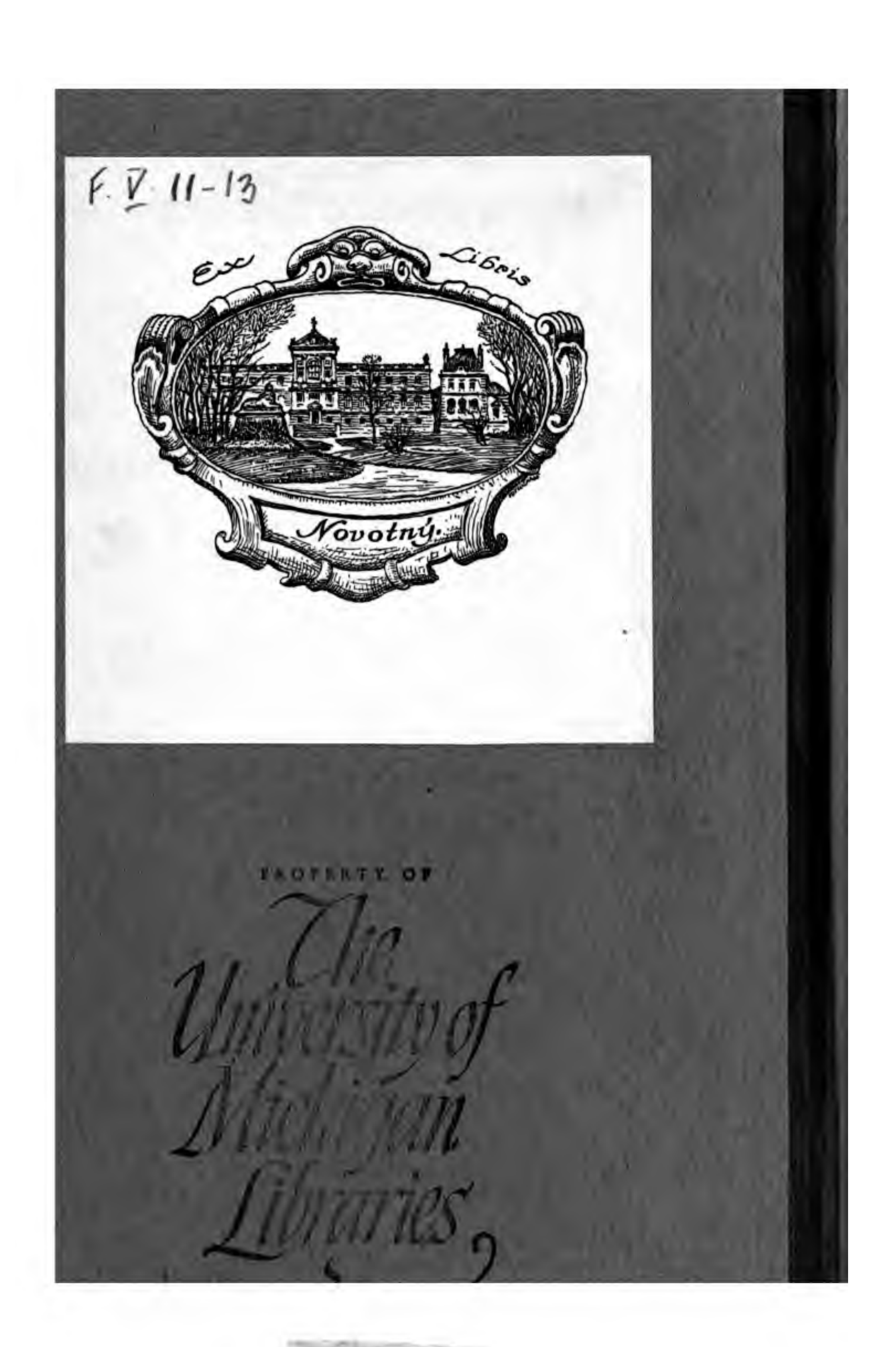

B 874,111


F. V. 11-13
Ex Libris
Novotný.
PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries





BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ZWEITER BAND.



WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Klopp, Onno. Der Fall des Hauses Stuart und die Succession des Hauses Hannover in Gross-Britannien und Irland im Zusammenhange der europäischen Angelegenheiten von 1660—1714. 1.—10. Band. gr. 8. 1875—1881. 38 *fl.* — 76 *M.*

Lorenz, Dr. O., Professor an der k. k. Universität in Wien. **Joseph II. und die belgische Revolution.** Nach den Papieren des General-Gouverneurs Grafen Murray. (1787.) gr. 8. 1862. 60 *kr.* — 1 *M.* 20 *Pf.*

Mayer, Dr. Franz, Professor an der steierm. l. Oberrealschule in Graz. **Geschichte Oesterreichs** mit besonderer Rücksicht auf Culturgeschichte. 2 Bände. gr. 8. 1874. 5 *fl.* — 10 *M.*
In Leinwand gebunden: 7 *fl.* — 14 *M.*

Aus Metternich's nachgelassenen Papieren. Herausgegeben von dem Sohne des Staatskanzlers Fürsten Richard Metternich-Winneburg. Geordnet und Zusammengestellt von Alfons von Klinkowström. Autorisirte deutsche Original-Ausgabe in 4 Theilen. I. Theil. Von der Geburt Metternich's bis zum Wiener Congress 1773—1815. 2 Bände. Mit dem Porträt des Staatskanzlers und zwei facsimilirten Beilagen. gr. 8. 1880. 10 *fl.* — 20 *M.*
In Leinwand gebunden: 12 *fl.* — 24 *M.*
(II. Theil befindet sich unter der Presse.)

Pettenegg, Ed. Gaston Graf von, k. k. Kämmerer und Ahnenproben-Examinator. **Ludwig und Karl Grafen und Herren von Zinzendorf,** Minister unter Maria Theresia, Joseph II., Leopold II. und Franz I. Ihre Selbstbiographie nebst einer kurzen Geschichte des Hauses Zinzendorf. Mit 2 Porträts und 12 Stammtafeln. gr. 8. 1879. 4 *fl.* — 8 *M.*

Prokesch-Osten, A. Graf von, ehem. Botschafter in Constantinopel. **Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Feldmarschalls Fürsten Karl zu Schwarzenberg.** Neue Ausgabe. Mit Porträt. gr. 8. 1861. 2 *fl.* — 4 *M.*

— — **Mehemed Ali,** Vize-König von Aegypten. Aus meinem Tagebuche. 1826—1841. gr. 8. 1877. 2 *fl.* — 4 *M.*

Prokesch-Osten, Anton Graf von. Zur Geschichte der orientalischen Frage. Briefe aus dem Nachlasse Friedrichs von Gentz. 1823—1829. gr. 8. 1877. 2 *fl.* 50 *kr.* — 5 *M.*

Schlossar, Dr. Ant. Erzherzog Johann von Oesterreich und sein Einfluss auf das Culturleben der Steiermark. Originalbriefe des Erzherzogs aus den Jahren 1810—1825. Beitrag zur Culturgeschichte Oesterreichs, mit einer Einleitung, Erläuterungen, Anmerkungen und einem Anhange urkundlicher Beilagen zur Zeitgeschichte. Mit dem Bildnisse des Erzherzogs Johann und einem Facsimile. gr. 8. 1878. 4 *fl.* — 8 *M.*

— — **Oesterreichische Cultur- und Literaturbilder** mit besonderer Berücksichtigung der Steiermark. gr. 8. 1879. 4 *fl.* — 8 *M.*

BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

ZWEITER BAND.

WIEN, 1881.
WILHELM BRAUMÜLLER
K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

AN DEN

ERZHERZOG FERDINAND.

1776.

Ce 4 de l'an (1776).

Monsieur mon cher fils. On ne peut être plus touché que je le suis de votre chère lettre du 23, faisant cette touchante récapitulation de toute l'année et des passées, avec de si tendres sentiments et retours à moi, ce qui est de plus obligeant; Dieu vous récompense du bien que vous me faites. Votre chère et admirable épouse a fait de même, et j'ai déjà relu plusieurs fois ces chers monuments de vos tendresses, que je mérite par le tendre retour que je vous porte à tous deux. J'avais besoin de cette consolation; j'avoue, le départ de la Marie m'a coûté, et plusieurs autres circonstances dans les affaires m'ont causé bien des chagrins, et entre autres vos affaires, sur lesquelles nous étions convenus d'écrire en même temps, et je vois par la lettre qui vient d'arriver, que l'empereur m'a seulement lue fort vite, que vous répondez déjà sur la sienne. Je ne sais rien de tout cela, et je vois bien que ce n'est pas à cette heure le bon moment de rien effectuer. On est fort dans les négatives, et de tout remettre aux circonstances du temps. Kaunitz ne peut m'aider à cette heure, étant lui-même très en contradiction avec les affaires des limites de Pologne et avec celles de Moldavie, où les choses ont tourné très-mal, à force d'avoir voulu pousser les choses trop loin. Enfin l'incor- CCLI.

poration du conseil dc commerce et de santé a été faite, *und die Tortur soll auch aufgehoben werden.* Il y a bien du pour et du contre; j'étais des derniers, n'aimant plus les innovations.

La Marianne et l'empereur ont des gros rhumes; j'en avais aussi, mais pas de cette force et durée. J'ai des nouvelles de votre sœur du jour de l'an de *Lubiana;* ils ont trouvé de très-mauvais chemins; je crains pour les lagunes et le chemin de Ferrare.

Je suis bien sûre de la part que vous prenez à la perte imminente du fidèle Neny, et je suis bien sûre que le vieux duc le regrettera aussi. J'ai perdu Vogels [1]), Louis, le jardinier, et suis sur le point de perdre *die Mayerin von Hetzendorf,* tous des gens de leur espèce intéressants pour moi. La Lanzin, la Guttenberg [2]), la Marianne, fille de garderobe [3]), sont alitées depuis quinze jours; la Normand [4]) crache du sang: c'est vraiment effrayant comme tout ce qui m'appartient, périt, et cela rend mes jours toujours plus tristes. Je ne dois penser qu'en Italie, je trouve là toute sorte de consolations; elles vont même augmenter par les doutes que Madame me marque, et que je tiens pour réalité. C'est une bénédiction de Dieu et qui me fait grand plaisir. Les deux anges que vous avez, font venir l'envie d'avoir d'autres, pourvu que la santé de notre chère archiduchesse n'en souffre et qu'elle ne maigrit. Je vous embrasse tous deux.

---

[1]) Der kaiserliche Leibchirurg Adrian Franz Vogels.

[2]) Die bevorzugte Vertrauensperson und Lieblingskammerdienerin der Kaiserin, Josepha von Guttenberg.

[3]) Wahrscheinlich das Kammermädchen der Kaiseriu, Marianne Conti.

[4]) Die kaiserliche Kammerdienerin Friederike Norman.

Ce 11 de l'an (1776).

CCLII. Monsieur mon cher fils. Je viens de recevoir une estafette de Venise, qui m'apporte l'arrivée de votre sœur le 5 à trois heures de l'après-midi, après un voyage très-pénible. Elle compte partir le même soir; la Batthyany a eu un petit accident de son ancien mal, mais pas de conséquence. Je suis impatiente de les savoir à Florence.

Je me fais un vrai plaisir d'apprendre par les lettres de la première poste l'arrivée du prince, et la consolation de vous deux et du prince de voir ses deux petits-enfants. Je ne peux changer le rang d'Albani; ce n'est pas seulement pour ces Italiens, mais pour tous les autres qui sont ici employés, qu'on ne peut le changer. La différence est en cela, que Khevenhuller était déjà très-avancé en rang; il n'a sauté que peu, et que l'autre du premier saut en a tant précédés.

Le rhume de l'empereur est entièrement passé, et la course des traîneaux n'a pas eu lieu; votre frère devait la mener. J'avoue, je n'en suis pas fâchée que le dégel s'en est mêlé; je n'ai aucune opinion de son habileté ni grâce.

Nous avons depuis trois jours des brouillards qu'on ne se voit pas, et un temps très-humide. Je suis obérée d'affaires; la mort de Neny m'en cause beaucoup. Les changements du département de commerce et de santé, tout cela augmente la dose ordinaire. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 18 de l'an (1776).

CCLIII. Monsieur mon cher fils. Embrassez de ma part votre chère épouse pour les deux charmants portraits qui me font

un plaisir infini. Le fils est tout-à-fait mon cher Ferdinand, et la fille, qui a la tournure de sa mère, est bien jolie; aussi en ai-je *eine kindische Freude.* L'empereur m'a dit, que vous aviez encore une idée de pouvoir venir nous voir cette année quelque part et avec votre fille. Laissez tomber cette idée; jamais je ne vous permettrais de voyager avec un enfant avant qu'il ne soit inoculé, et autant que j'aurais du plaisir de vous voir une autre fois, je serais fâchée de ne pouvoir m'occuper du plaisir de vous revoir, ne pouvant me partager pour autant, et voulant me livrer entièrement à Léopold et à sa famille. C'est la raison pourquoi ni la Marianne ni la Marie y viendront, et je doute l'Amélie. Je me tiens toute *still* et suis bien aise qu'il n'en est question.

Après la perte de mon fidèle Neny, j'ai réuni les deux expéditions sous Pichler. Lui-même m'a priée de lui en donner un second, *keinen Cabinetssecretär, wohl aber als Hofrath und geheimen Secretär bei dem Cabinet, logirt und viertausend Gulden Gehalt mit der Dependenz von Pichler,* qui sera plus son compagnon que son chef. J'ai pensé à Zephyris; il sait bien l'italien et le français, n'est pas marié, vous serez bien aise de l'avoir hors de chez vous. Mon idée pour Parme n'a pas été goûtée; en ce cas je voudrais vous charger de lui en parler tout de suite; si cela lui convient, le plus tôt que vous pourriez me l'envoyer, serait le mieux. J'en fais écrire aussi à Firmian, et vous vous concerterez ensemble.

J'ai des lettres de votre sœur du 10 de Bologne; elle comptait être le 12 à midi à Florence. Ils ont beaucoup souffert en chemin du mauvais temps froid sur l'eau, mais surtout des chemins. Dieu veuille qu'ils ne tombent malades, quand ils seront en repos. La Batthyany leur a fait grande peur, mais elle est mieux et les a rejoint.

L'empereur est entièrement remis de son rhume, et le mien n'a fait que se montrer, mais celui de la Marianne était le plus fort. Grâce à Dieu, tous se portent bien, et on attend un peu de gelée, pour courir en traîneau.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 24 de l'an (1776).

Mon cher fils. L'auditeur-général vous remettra celle-ci; CCLIV. on le loue, et j'espère que vous et Serbelloni en serez plus contents. Je viens de voir passer la course des traîneaux; il est dix heures et demie; votre frère s'en acquitte bien, pourvu que sa santé n'en souffre; c'est tous les jours de la semaine. En voyant Benjamin, son frère Joseph [1]) me manque beaucoup; ayant été accoutumée de les voir ensemble, mon cœur soupire, en ne voyant qu'un. Mais le sachant en bonnes mains et heureux, je me rassure et vous embrasse tendrement.

Ce 25 de l'an (1776).

Monsieur mon cher fils. Tout ce que vous me dites CCLV. par votre lettre du 13, est très-sage et a mon approbation, et le conseil que vous me donnez, de ne rien presser, est à sa place. J'y inclinais sans cela, mais je ne le perdrai jamais de vue; il m'est trop à cœur.

Voilà nos plaisirs que trop multipliés, et je crains pour votre frère, qui s'acquitte convenablement et avec grâce, en

---

[1]) Die Kaiserin meint hier den Erzherzog Ferdinand.

allant en traîneau et en dansant. Ce que vous me dites du prince votre beau-père, me touche; il a le cœur bon, ses égarements viennent tous, d'un côté de trop de gêne, et de l'autre de la mauvaise compagnie.

Je vous prie de m'envoyer la liste de votre contredanse, et si vous en êtes contents. Les affaires de Noverre ici sont dans une grande crise; je doute qu'il soit engagé de l'entreprise. C'est un chaos d'autant plus désagréable, que des gens respectables causent cette contradiction, ce qui me fait peine pour eux. Je chargerai Firmian de vous communiquer les extraits de nos ministres, mais qui ne sont pas le même que ceux de Léopold, et ne veulent pas dire grande chose; il me les renverra après tous comme de coutume.

Les limites avec la Porte ne peuvent se finir à cette heure, le temps étant trop mauvais; il y aura à disputer encore. Mais ce qui me fait un plaisir sensible, c'est que nous venons de conclure, selon que la Russie a fait, nos limites avec la république (de Pologne), sans dire gare au roi de Prusse, qui nous a excités par sa déclaration à ce pas. Nous perdons un terrain de *einhundertzwanzig Quadratklafter*[1]) et des endroits agréables et utiles, comme le palatinat de Lublo, le plus fertile et peuplé de la Pologne, les villes de Casimir, Dubienko et autres. Mais voulant tirer notre ligne après les rivières de la Vistule, du San et du Boug, il fallait abandonner ce qui en était au delà. Vous savez ma façon de penser sur toutes ces possessions; vous pouvez juger combien je suis contente d'avoir pu me procurer les autres cessions du gré de la république. Cela me rassure un peu, et le plaisir d'avoir mis en embarras ce roi, est une autre satisfaction, s'il ne rendait pas même en conséquence.

---

[1]) Die Kaiserin wollte wohl Quadratmeilen schreiben.

Dites à votre chère épouse que tout ce qu'elle me marque de l'arrangement de ces dames, est très-bien. Je vous embrasse tous deux.

Ce 1 février (1776).

Monsieur mon cher fils. Le froid est toujours chez nous au plus haut degré et beaucoup de malades; les courses de traîneau ont cessé à cause du froid. Les redoutes ne sont pas fréquentées pour la même cause, et notre carnaval a commencé brillant, mais à cette heure il est languissant. CCLVI.

Ce que vous me marquez pour le commerce de Trieste, je n'ai pu me rétracter après qu'on avait solennellement promis qu'on les traiterait dans la Lombardie comme les Piémontais et autres. Si les finances en souffraient trop, alors ce serait une raison valable de s'entendre. Vous ferez donc tenir pendant cette année ce dont cette ordonnance peut avoir diminué les revenus en comparaison des autres années; on croit que cela ne sera que peu de chose.

Sperges m'a fait souvenir de votre plan pour l'*annona*. J'ai cru l'avoir expédié à Kaunitz; il dit que non, mais je ferai voir dans la chancellerie du défunt Neny, s'il s'y trouve, et vous l'enverrai avec les réflexions de Kaunitz.

Les miroirs pour la salle, sont-ils arrivés en bon état, et en êtes-vous content? Vos deux portraits par Weickard sont partis aussi; les miens sont dans mon cabinet noir où je donne les audiences, et ceux de la Payer [1]) à Schönbrunn; ils font mes délices.

---

[1]) Die Malerin Frau Gabriele Beyer, geborne Bertrand oder Perthram. 1730 in Luneville geboren, kam sie mit ihrem Vater, einem der

Je vous prie de dire à notre chère archiduchesse, que j'approuve infiniment l'idée de faire venir les *Zutrittfrauen* et quelques hommes convenables à vous deux, pour vous faire une société. Je n'aime pas quand on vit en loup-garou ou seulement dans les lieux publics; vous êtes trop jeunes tous deux de vous enterrer ainsi, et vous gagnez tous deux d'être connus.

Könnte man nicht ein Bildel haben von den Männern und Weibern provençales? *Es wird Beiden gut anstehen.* Vous serez étonné, quand vous verrez arriver votre sœur coiffée à la mode, sans plumes, mais la coiffure tombant par derrière, presqu'un quart d'aune en bas et toute en large. Cela va très-mal, et la Marie n'a jamais eu le ton de se bien mettre. C'est l'empereur qui a fait changer avant son départ sa façon de se mettre; je crois qu'elle n'en a été fâchée, mais j'avoue: cela est pire que les plumes. Elle se porte bien et compte se rendre à Pise et Livourne le vendredi après les cendres. Elle trouve les enfants [1]) charmants et me paraît bien contente. J'attends ce que vous me direz sur la garde et sur Zephyris, et suis toujours toute à vous.

---

zahlreichen Lothringer, die damals nach Oesterreich übersiedelten, nach Wien. Ihr Vater Franz Perthram wurde Schlosshauptmann in Schönbrunn; sie selbst vermälte sich 1771 mit dem Bildhauer Johann Wilhelm Beyer. Ihre Arbeiten, zumeist in Pastell, waren bei Maria Theresia sehr beliebt. Ihr bekanntestes Gemälde ist das, welches sie für die Königin Caroline von Neapel ausführte. Es stellt die Kaiserin vor, indem sie den Trauerflor ablegt und die Staatsgeschäfte wieder übernimmt.

[1]) Die Kinder des Grossherzogs Leopold.

Ce 8 février (1776).

Monsieur mon cher fils. Les lettres de la Lombardie et de Parme sont arrivées, mais aucune de Toscane et ni de Rome ni de Naples. J'en suis d'autant plus fâchée, étant le courrier sûr, et que le mauvais temps, le grand froid, les neiges auraient pu occasionner un malheur au courrier, comme c'est arrivé en empire et en Hongrie. Depuis deux jours un grand vent, *scirocco,* s'est levé et a détruit presque toute la neige. Ce changement inopiné cause des maladies. Nous sommes en eau, tout nage, et nous avons encore plus à craindre, si les glaces commenceront à charrier, qui sont énormes dans la Leopoldstadt et la Rossau. Plusieurs s'en vont, j'ai peur moi-même. Il n'est pas nécessaire que la misère augmente encore; elle n'est que trop générale. CCLVII.

Notre chère archiduchesse vous aura déjà marqué, pourvu que Zephyris soit ici avant Pâques, c'est-à-dire avant la semaine sainte, que cela suffit.

Les courses de l'Infant à tous les théâtres ne me plaisent pas; je suis bien aise qu'elle n'y est pas. Vous avez très-bien fait de lui offrir toutes les attentions et de lui laisser le choix d'accepter ou de refuser.

J'ai marqué en dernier lieu que le contrat de Noverre n'aura plus lieu. Je suis aujourd'hui à vous dire qu'il aura lieu, mais je ne réponds pas de la solidité de cette résolution, aussi peu que des deux antécédentes. Cela change à tout moment, quoique cette dernière a été prise avec plus de formalité.

Voilà une fête que j'ai donnée aux femmes de chambre, qui a très-bien réussi, mais dans l'eau, hors sur le grand chemin. Quand celle-ci viendra, vous serez aux derniers jours du carnaval. Embrassez Madame de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 22 février (1776).

CCLVIII. Monsieur mon cher fils. Il n'a fait que pleuvoir hier et aujourd'hui. Les lettres ne sont arrivées qu'à onze heures. Vous voilà encore au plus fort du carnaval; nous sommes déjà en pénitence; le jubilé l'augmentera encore un peu. Vous recevrez du grand-maître comme on le tiendra ici, et vous ferez de ma part un compliment au cardinal sur son rétablissement. Le père Grandi a déjà commencé ses sermons hier; quel prédicateur avez-vous cette année? Je vous recommande l'exactitude au service divin, et l'ordre dans vos heures, l'âme de toute affaire. Je vous embrasse.

Ce 29 février (1776).

CCLIX. Monsieur mon cher fils. Je ne saurais vous exprimer la joie que j'avais de voir les caractères de votre chère épouse. J'ai dévoré sa lettre; elle était la première de tout le paquet. J'ai bien examiné le caractère, s'il n'y avait rien de changé, mais la longueur et le détail qu'elle me fit elle-même de son indisposition, ne m'ont laissé rien à désirer, pourvu que les derniers jours du carnaval n'aient rien gâté.

J'ai marqué en dernier lieu à votre intime secrétaire ce que je pensais sur le voyage de Modène; il dépendra absolument de vous autres. Je crains seulement que le voyage de la Marie vous fera quelque incommodité. Elle compte aller à Rome à la mi-carême; cela lui coûtera, goûtant extrêmement le séjour de Florence en carnaval et avec cette nombreuse famille, dont elle est enchantée.

Nous entrons dans les plus grandes dévotions, outre le carême le jubilé. Je vous enverrai comme nous le tiendrons, il commence dimanche.

Mes compliments à Madame, que vous embrassez de ma part, et je suis toujours toute à vous.

Ce 7 mars (1776).

Monsieur mon cher fils. Pas même des lettres de la Lombardie, qui ordinairement ne manquent, mais la pluie continuelle rend impraticables tous les chemins. J'en suis d'autant plus fâchée, que les lettres devraient nous porter plus de détails de l'incendie [1]), et si personne n'a péri, et si on ne sait comme il est venu. J'ai déjà chargé notre chère archiduchesse de vous marquer toute ma satisfaction de la façon, dont vous l'avez prévenue, et j'espère, les suites auront été si favorables à notre bon vieil ami, que le premier moment, où il n'était effrayé. Cela était pourtant bien près de lui, et la louange, que vous avez donnée à la Melzi, m'a bien fait plaisir. J'espère que vous ne vous avez pas trop exposé, et j'avoue, j'attendais à ce sujet les lettres avec impatience; m'en voilà privée. CCLX.

Je vous suis aussi obligée d'avoir commencé le carême, quoique je doute que vous le continuerez; il est toujours bien de l'éprouver, et on peut s'en dispenser après avec plus de tranquillité. Vous me ferez plaisir de me marquer

[1]) Das Theater in Mailand, welches mit dem von dem Herzoge von Modena bewohnten Schlosse in Verbindung stand, wurde am Morgen des 25. Februar 1776 vom Feuer verzehrt.

quand et comment vous tiendrez le jubilé à Milan. L'empereur et votre frère comptent le prendre chacun séparé. Je compte commencer le mien avec mes deux filles, avec quatre grandes-maîtresses, dix dames de cour, deux chanoinesses d'Innsbruck et la petite Salmour[1]), et trois grands-maîtres à huit heures du matin pendant quinze jours visiter les quatre églises en voiture. Je suis curieuse si je le soutiendrai, quoique ma santé est meilleure en carême qu'au carnaval.

Mes compliments à votre chère épouse; je vous embrasse.

Ce 14 mars (1776).

CCLXI. Monsieur mon cher fils. Ce que vous me dites du duc, ne me fait pas plaisir. Je suis bien aise que vous vous prépariez à une catastrophe, pour n'être trop frappé, mais je me flatte que mon Ferdinand voit un peu noir, qu'avec le printemps tout se remettra. Nous sommes dans les plus grandes dévotions, et il est édifiant et touchant, comme toutes les rues sont pleines de processions des particuliers à gagner le jubilé. Moi et mon *Weibergefolg* sont justement à la moitié, et cela va très-tranquillement et dévotement. Cette promenade ne m'inquiète nullement, mais cela me dérange la matinée.

Noverre ne peut assez se louer de vous deux; je ne l'ai pas vu, mais je sais qu'il en parle partout de même.

---

[1]) Maria Isabella, verwitwete Gräfin Salmour, geborne Gräfin Lubienska, war Obersthofmeisterin der Erzherzogin Marianne. Ihre den gleichen Namen führende Tochter, am 1. September 1756 geboren, vermälte sich am 1. September 1778 mit dem Grafen August Anton von Attems. Nachdem sie ihm einige Kinder geboren, starb sie am 6. Februar 1783.

Je suis toujours bien-aise que chacun soit content de vous. Pour le théâtre j'attends la consulte, pour ne le plus rebâtir au même endroit; cela est décidé. Le voilà trois fois brûlé [1]), et selon ce qu'on écrit, il y a maintes lettres ici qui disent que cela était brûlé par malice, à cause de la nouvelle entreprise. Vous ne m'en dites rien, ni le ministre; je ne veux encore le croire, mais la malice serait noire. On ne connaît cela qu'en Italie; cela mériterait pourtant d'être approfondi. Mais où le théâtre doit être placé et qui doit porter les dépenses, c'est autre chose, et il ne faut pas compter d'en avoir pour le carnaval futur; il faudrait le passer ailleurs ou à Pavie.

Mon cher fils! Je ne saurais vous exprimer combien j'étais touchée, après tant de promesses, que vous avez encore négligé d'entendre journellement la messe. Vous ne trouvez pas dans les vingt-quatre heures un quart d'heure pour votre âme? Pensez-y sérieusement. Point de carnaval; quel chétif prétexte! Levez-vous une heure plus tôt, ou retirez-vous une plus tôt, pour vaquer au seul devoir qu'un chrétien a. Souvenez-vous que dans le carnaval, dans les campagnes, où on se divertit, j'ai exigé de vous autres quelques prières de plus que les ordinaires. Je ne peux guère me flatter que les prières du matin, du soir, la lecture spirituelle aient été plus exactement observées. Quel compte à rendre! Vous, qui avez tant à remercier Dieu des faveurs particulières, qu'il vous a accordées, est-ce là l'effet, de l'oublier, de manquer à son service, de donner le mauvais exemple à votre maison, famille, gouvernement? Il n'y a pas d'affaire si importante dans ce monde, qui puisse être comparée à manquer à son devoir envers Dieu, et vous y

[1]) Zuletzt im Jahre 1708.

manquez par frivolité ou paresse. Réglez vos heures et vos journées; vous ne ferez ni votre salut, ni honneur à votre famille. Sans la bénédiction de Dieu rien ne subsiste, et je vous vois aussi malheureux que vous êtes à cette heure heureux. Vos propos sont faibles et le deviendront tous les jours plus, puisque vous vous abandonnez trop mollement. Profitez du temps de grâce du jubilé, et faites une vraie conversion et des propos fermes. Je prie Dieu pour vous; adieu.

Ce 21 mars (1776).

CCLXII. Monsieur mon cher fils. Remerciez votre chère épouse d'avoir voulu ajouter quelques lignes aux vôtres, qui m'ont fait grand plaisir. Dites-lui que je crois, pour se remettre en bonne santé, il faudra devenir grosse.

Tout ce que vous me dites sur le voyage de Modène, est si justement raisonné, que cela augmente ma confiance en vous. Je voulais vous en toucher quelque chose, mais après avoir réfléchi, je ne le trouvais pas si pressé, et ne voulais gâter à tous deux cette excursion, qui doit faire plaisir au moins à Madame. Je suis à cette heure toute rassurée que vous regardez la chose comme il convient; mon cher Ferdinand et sa chère Marie s'en tireront bien. Je suis dans ma retraite pour finir le jubilé; je vous embrasse. Adieu.

Ce 28 mars (1776).

CCLXIII. Monsieur mon cher fils. Enfin depuis avant-hier la résolution est donnée pour le voyage de Gorice le plus tôt que cela se pourra; cela dépendra de Florence. Depuis ce

temps je suis accablée d'importuns et d'affaires, comme si j'allais en Amérique ou peut-être hors du monde. Le temps saint contribue aussi à m'occuper. Je ne vous dirai qu'un mot sur le *Promemoria,* que Zephyris m'a porté à cause des biens de votre belle-mère. Je n'oserais prendre cette décision sur moi seule, et j'ai consulté Kaunitz, qui est au lit, à ce qu'on dit, avec un rhume, mais à vous je le confie en secret: il a eu un évanouissement très-fort, et j'avoue, je crains pour lui, quoiqu'il s'est levé aujourd'hui. Il ne me manquerait encore que cette perte, pour m'achever entièrement. J'espère après Pâques pouvoir vous dire de plus. J'ai dit à Zephyris de parler à Sperges.

Votre épouse m'a écrit une lettre charmante sur l'habit de cour; faite comme elle est, c'est un plaisir de la voir. Je vous donne la faculté de l'en dispenser pour toujours, si cela vous plaît. Je prierai bien pour vous, mes chers enfants, mais je serai très-fatiguée, si le voyage se fait encore en avril, à cause du chaud, à force de tourments et des arrangements.

La Marianne, par des efforts en toussant, a craché un peu de sang. Elle en a été si frappée, qu'il fallait la saigner d'abord, ne l'ayant été que de trois semaines. Elisabeth ne fait que pleurer, et bien des gens ne font que gronder. L'empereur en est d'une satisfaction parfaite, ce qui m'intéresse le plus. Je vous embrasse.

A propos: je vous ai offert de prendre le 13 de mai à la place du 15 octobre pour ma fête, si cela vous est plus commode, comme je le crois. Je vous le répète, cela dépend uniquement de votre bon plaisir. On vous écrira aussi d'office là-dessus.

Ce 4 avril (1776).

CCLXIV. Monsieur mon cher fils. Vous verrez par la date quel grand jour c'est, et voilà ce que vous avez demandé pour le jubilé. Celle-ci arrivera justement le samedi; s'il y a une procession solennelle, je crois que vous devriez y assister tous deux *in publico,* et puis incognito faire les quinze visitations des quatre églises, comme j'ai fait, avec un carrosse du grand-maître et un chambellan, le vôtre avec vous deux, et puis une des dames, tous à deux chevaux; l'heure dépend de vous, mais jamais plus à la fois que les quatre églises. Voulez-vous le différer jusqu'à votre retour, il n'y a rien à dire, mais je ne crois pas de diminuer les visites prescrites, si on vous dispensait même. Il faut cet exemple, cette soumission à l'église. L'empereur et votre frère le font aussi, mais pas les quinze jours de suite; ils ont passé la moitié, et l'autre jusqu'au dimanche *quasimodo.*

Je trouve vos réflexions fort justes sur le séjour de Modène, et trois semaines seront longues; j'espère que la pauvre princesse s'y trouvera. Pour votre voyage à voir le chemin qui donne en Toscane, je le trouve bien, mais pousser jusqu'à Livourne dans le temps que votre frère n'y est pas, je ne crois pas que cela soit convenable; au moins il faudrait l'en prévenir, et ne pas voyager trop légèrement avec une épouse, que je ne crois pas des plus fortes, et qu'il nous importe de conserver soigneusement.

Pour le théâtre, je crois qu'il faut y renoncer pour le carnaval prochain. Vous n'êtes pas seulement logé, vous n'avez point de maison de campagne; ces rubriques vont loin et à des millions, et cela n'est pas faisable ensemble. Il faudrait acheter toutes les maisons, les détruire; j'avoue, cela fait une double dépense, il vaut mieux le placer où il

n'y a encore rien. Et le théâtre de Pavie ayant mal réussi, je ne me fie pas à nos architectes, et je crois ce que l'empereur vous a marqué, de prendre pour modèle exact celui de Turin, serait le plus convenable.

Je n'ai pu encore parler à mon aise avec Zephyris sur vos affaires; je lui ai ordonné d'en parler à Sperges, le prince Kaunitz étant malade. Et pour Salvador [1]) il ne me paraît rien de si facile qu'un homme, qui doit se laisser trouver en défaut continuellement de tout le passé, le faisant par considération pour Firmian, de relever le premier cas et de mettre ordre, qu'il ne puisse pas à l'avenir plus y venir. Mais il faudrait être sûr de son fait et point par ouï-dire, les Italiens étant très-médisants et avançant une idée pour un fait. En parlez amicalement à Firmian et tâchez de l'éloigner, même en l'avançant *ad honores,* des affaires, si vous ne trouvez des faits tels qu'ils méritent l'éloignement, mais rien du passé, tout du présent.

J'ai fait la cérémonie de la communion ce matin, mais un rhume que j'ai depuis quatre jours, s'en est trouvé mal. Je reste donc au logis pour le service du soir et pour l'adoration de la croix, ce qui me fait beaucoup de peine. Le voyage imminent exige plus de ménagement. Je n'ai point de fièvre, mais je tousse furieusement. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

Pour Sylva je crains. Pourquoi ne se laisse-t-il pas mener les escaliers? Des chutes à quatre-vingt ans sont dangereuses. Ce serait une perte d'autant plus grande, qu'il faudrait venir à un autre *consultore,* et point de Milanais.

---

[1]) Angelo Salvador, einer der beiden Secretäre des Grafen Firmian. Vergl. über ihn Arneth, X. 136, 776, 777.

Ce 11 d'avril (1776).

CCLXV. Monsieur mon cher fils. Je suis bien fâchée de ne pouvoir encore vous donner une résolution sur le théâtre; ce petit billet vous fera voir ce qui arrête; ce n'est que pour vous et Firmian. Pour un second théâtre il ne faut plus y penser; on pouvait à peine trouver des *appaltatori* pour un, et le jeu ne devrait être toléré sans cela à aucun; comment subsisteraient deux? il arriverait comme ici. Je souhaite que sur l'emplacement je peux faire décider avant notre départ.

Pour ce qui regarde l'autre note pour les biens de la princesse votre belle-mère, je trouve, et nous tous, votre note convenable, et nous vous remettons entièrement cette affaire à votre convenance. Je dois seulement ajouter que dans le napolitain c'est sujet à bien des inconvénients, et jamais il serait de convenance de se brouiller à ce sujet. Votre prudence nous étant connue, vous pouvez faire ce qui vous paraîtra le plus utile.

Notre voyage reste fixé au 23; mon rhume est encore diminué, mais je suis d'une faiblesse étonnante, et tout le monde en est de même. La Marianne est encore au lit; elle ne peut se refaire cette fois-ci. L'Elisabeth est toujours en pleurs pour le voyage; j'avoue, je voudrais déjà être partie, ces derniers jours harassent beaucoup.

Mes compliments à Madame, je vous embrasse.

Ne pourrait-on avoir l'année qui vient, votre prédicateur italien?

Ce 18 (avril 1776).

Monsieur mon cher fils. Je commence à vous donner part que nous venons de perdre le grand-maître Khevenhuller, ce dont je suis vraiment fâchée et touchée, et de même le général Puebla [1]), tous deux des anciens et bien fidèles et attachés serviteurs; leur nombre diminue furieusement. C'est à cette heure que je vous recommande de donner toutes les marques de bonté et d'attention à son fils; je vous prie de lui faire savoir de ma part l'intérêt que je prends à cette perte. CCLXVI.

Je suis levée aujourd'hui la première fois, mais je suis très-faible de ma rechute, et le voyage a été différé pour dix jours. J'avoue, à soixante ans j'entreprends quelque chose qui n'est pas trop raisonnable, mais j'espère, le faisant pour une si bonne cause et par complaisance, que tout ira après vos chers et tendres conseils et remontrances. Je tâcherai de me reposer et ne pas trop m'agiter dans les endroits où je passerai. L'idée de la ville de *Lubiana* est charmante, mais pour cette fois-ci je ne pourrais y acquiescer.

Voilà la liste de notre voyage que j'ai promise à votre épouse. Vous pourriez adresser selon celle-ci vos lettres à Pichler; il sera toujours deux jours avant nous aux mêmes gîtes. Il part le 1, et j'espère nous le 3, et à mon arrivée, mon cher et tendre *savio grande,* vous aurez l'estafette désirée.

J'approuve derechef votre sage raisonnement sur un ministre piémontais; un autre aurait pu être flatté, mais vous pensez en patriarche; j'attendrai ce que Kaunitz en dira.

Pour la garde hongroise vous ne laisserez partir aucun pendant cet été; tous partiront, et on approuvera votre idée

---

[1]) Der Feldzeugmeister Anton Graf Puebla.

d'en avoir comme le prince Charles. La maladie du pauvre Khevenhuller a arrêté la chose; vous la recevrez en quelques semaines.

Les affaires du théâtre vont chez nous très-mal et même indécemment pour les pauvres gens; Moriggio en est déjà devenu fou[1]). Je vous embrasse tous deux.

Ce 25 d'avril (1776).

CCLXVII. Mon cher fils. Je ne vous marque que par ces peu de lignes, que hier au soir l'empereur a envoyé un courrier à Florence, contremandant le voyage. Ma santé est bonne, rétablie entièrement, mais la rechute a mis tant d'alarme dans le public, que l'empereur même en a été ébranlé, et qu'il a voulu que les médecins en décident, ce qu'aucun n'aura pu prendre sur lui, vu mon âge et la vie sédentaire d'onze ans que je mène. Il fallait tant, que je décide moi-même, me rendant aux vœux publics. J'ai sacrifié ma propre tendresse, et Dieu veuille que cela ne fasse mauvaise impression chez Léopold sur sa santé. J'en suis très-touchée et accablée, et vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 2 mai (1776).

CCLXVIII. Monsieur mon cher fils. Vous voilà à Mantoue; le temps vous favorise, et vous pouvez bien imaginer, combien chaque jour augmente nos regrets de cette belle et tendre partie manquée. Je ne peux me résoudre à quitter la ville,

[1]) Wohl der kaiserliche Kämmerer Giambattista Marchese Moriggia.

et Schönbrunn et Laxenbourg me sont désagréables. J'attends le courrier de Florence le 6; il nous causera bien de la peine, car ils seront dans la plus grande désolation et craindront que je suis plus incommodée. Je suis entièrement remise, hors la toux et un peu faible; je dors, je mange, mais tout tristement.

La reine de Naples est incommodée aussi d'un mal de gorge et d'une fièvre; on l'a dû saigner. Votre sœur[1]) sera à cette heure dans le plus grand embarras pour son voyage; je la souhaiterais à Florence pour votre frère. Mes compliments à votre charmante épouse; j'ai reçu toutes ses différentes lettres. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 9 mai (1776).

Monsieur mon cher fils. Votre lettre du 2 de mai de CCLXIX.
Mantoue m'a fait encore plaisir. Je vois en toute occasion votre cœur, votre attachement pour moi. De renoncer au voyage de Gorice, m'a bien coûté, d'autant plus, que la raison de la santé n'y entrait en rien chez moi, mais le public a pris l'alarme de belle façon, et les propos à Vienne, étant toujours peu mesurés, ont fait douter l'empereur, et bien du monde, en voulant faire les zélés, ont gâté la chose, dont je suis avec mes enfants la victime. On voit ce que je prêche si souvent, qu'il ne faut abandonner les grandes choses, en les donnant au public, à leur réussite ou non, mais qu'il faut les donner comme elles doivent être regardées. En voilà encore une preuve, mais brisons là-dessus; je veux m'occuper de vous autres.

---

[1]) Marie.

Je suis bien contente de la grossesse de Madame, et je le suis aussi des précautions que mon cher patriarche a pris, en allant à Mantoue. C'est à Modène où je crains, et où vous doublerez vos soins et direz de ma part à la Melzi, que je lui recommande notre archiduchesse, le trésor que nous possédons. Je crains, votre sœur changera de nouveau tout le plan de son voyage, et viendra bien plus tard pour vous trouver à Milan, mais je ne m'en mêle pas et ne suggère pas même rien. Elle a eu le désagrément de trouver la reine assez incommodée d'un gros mal de gorge avec fièvre. Elle trouve sa fille aînée et son fils très-bien, de même le roi en tout, et elle embellie. Elle a un gros chagrin que la Batthyany a pris ses pertes comme c'était à prévoir; elle ne peut plus compter sur elle pour le voyage, elle prendra la Goëss [1]).

Nous allons le 11 à Laxenbourg pour y rester jusqu'au 3 de juin, et alors je me rendrai à Schönbrunn. Votre frère est depuis quinze jours à ses exercices, et j'ai demandé son retour pour les fêtes. J'en doute, si je le voulais, mais vous savez que dans mes demandes ni la souveraine ni la mère ne paraissent jamais.

Je vous sais bien bon gré d'avoir d'abord pensé à la riche abbaye pour un chapitre de dames. Vous savez que c'est une des choses que j'ai le plus à cœur, mais en Italie c'est bien différent. Pour celle-ci le cardinal Borromeo, qui se porte très-bien, s'est réservé l'entière jouissance sa vie durante, et un autre fils de Bracciano existant encore, je

---

[1]) Von den schon Bd. I, S. 57 erwähnten Gräfinnen Goëss meint hier die Kaiserin offenbar die Gemalin des als Hauptmann der grossherzoglichen Leibgarde in Florenz befindlichen Generalmajors Grafen Johann Carl Goëss, Marianne, geborne Gräfin Christalnigg.

ne pourrais que la lui accorder, pourtant me réservant une forte pension de douze mille scudi pour un objet essentiel de l'état, comme université, *studj*, ou autre, que vous pourriez me suggérer [1]).

J'approuve infiniment le projet des deux théâtres, d'abord qu'ils ne coûtent rien aux finances, et l'emplacement est juste à leur laisser choisir.

Pour donner l'escadron des hussards à Sfondrati [2]), je le trouve un peu trop mince objet; c'est une affaire d'un lieutenant-colonel, et puis ce sont des Hongrois, auxquels il ne peut parler. Il faudrait porter leur uniforme, tout cela ne serait pour lui. Vous avez déjà un capitaine de garde, deux seraient de trop. D'abord que j'aurai l'idée du conseil de guerre, je vous l'enverrai.

Mes compliments à notre chère archiduchesse, vous embrassant tous deux, adieu.

Ce 16 mai (1776).

Monsieur mon cher fils. J'ai commencé à remercier CCLXX.
Dieu, que vous êtes sorti si heureusement de l'accident avec le cheval, qui aurait pu avoir les plus malheureuses suites, et je vous remercie de m'avoir informée tout de suite vous-même, ce qui m'a obligée et a diminué les premières im-

---

[1]) Ein Sohn des Herzogs von Bracciano, Namens Joseph, am 18. Mai 1759 geboren, war am 18. April 1776 gestorben. Nach der Unsitte jener Zeit hatte er bereits die Einkünfte der reichen mailändischen Abtei Chiaravalle bezogen, welche ihm Cardinal Borromeo überlassen hatte.

[2]) Es scheint sich hier um den bereits I. 237 erwähnten Marchese Carlo Sfondrati della Riviera zu handeln, der schon seit längerer Zeit Oberst war.

pressions, car en cette occasion comme en toutes autres, plus tôt ou plus tard, elles éclatent. Nos actions sont toujours éclairées et censurées, et plus qu'on défend d'en parler, et plus elles éclatent, et avec des fausses circonstances, et une fois qu'on se trouve en défaut, le crédit est perdu pour toujours, et moi je n'ai plus de tranquillité. Si vous voulez donc me conserver, faites toujours comme cette fois-ci, dont je vous remercie encore une fois bien tendrement. Mais je ne peux me faire raison sur deux circonstances très-importantes: l'une, que vous n'aviez ni piqueur ni *Sattelknecht* avec vous, que deux palefreniers. L'empereur lui-même, qui ne va que trop mesquinement, en prend avec. Dans une province si coupée et où il y a tant de fosses, vous devriez d'autant plus prendre avec un écuyer *und ein Handpferd oder Birutsch* pour vous suivre. Nous ne sommes pas faits pour courir comme les petits particuliers; il faut de la décence et représentation en tout, surtout sur le grand chemin; six ou huit chevaux de plus dans l'écurie ne vous ruineront pas. L'autre, si j'ose le lâcher, étourderie que vous avez faite, fut de vous mettre sur un cheval qui a pris les mors aux dents, qui est tombé. Quelle imprudence! *Das war eine Rodomontade,* et vous croyant meilleur à cheval, à pouvoir remédier à tout. Mais ce qui m'affecte le plus, c'est qu'Albani vous a laissé monter sur ce cheval, et cela me fait voir, car je suis sûre qu'il aura protesté contre, qu'il n'a aucun crédit chez vous, et n'est pas en état de vous faire éviter une sottise. Vous êtes trop jeune, trop véhément pour vous trouver dans toutes les occasions, et il faut écouter les remontrances; autrement vous commettrez à tout moment des inconvénients pareils, et tous ne réussiront pas de même. Si vous aviez eu un piqueur avec, cela ne serait arrivé, et je dois exiger de vous, qu'à l'avenir vous ne sortirez jamais à

cheval, sans en être accompagné. Si vous n'en avez assez, je vous en enverrai, car cela convient.

Je vous dirai à la hâte, que votre dernier plan pour les théâtres a été approuvé en entier, et que l'empereur et Kaunitz vous rendent justice, que vous en avez bien travaillé à amener la noblesse à cette déclaration. Vous recevrez le tout par le canal compétent.

Grâce à Dieu que notre chère archiduchesse continue bien dans sa grossesse, pourvu que vous ne lui causiez une autre fois des inquiétudes pareilles, dont je vous prie instamment de vous garantir. Je vous embrasse.

Ce 23 mai (1776).

Monsieur mon cher fils. Vous ne me dites plus rien sur votre santé, et votre chère épouse ne m'ayant rien mandé de l'accident du cheval, j'ai eu bien garde de lui en toucher quelque chose, et j'espère que ni vous ni Albani ne s'en ressentent en aucune façon, et que cette vilaine rosse a été bannie de votre écurie, au moins que vous ne la montez plus. CCLXXI.

J'approuve infiniment l'excursion de Bologne, étant un endroit très-remarquable, mais point de voyage de nuit, et au moins employer quatre jours, se reposer deux là, en voyant ce qu'il y a à voir. Les chemins sont dans l'état du pape abominables; si Madame va avec, cela mérite attention.

L'excursion à Parme, je l'approuve, et elle me touche; votre pauvre sœur a besoin de consolation. Le voyage manqué est pour elle le plus désolant; je compte toujours une autre année lui procurer, et à moi, cette consolation, mais jamais à Vienne. Elle me dit que sa santé est des plus

mauvaises. Vous me ferez plaisir de parler à Camuti et lui dire d'en écrire de temps en temps à Störck, pour me rassurer.

J'espère que votre sœur [1]) ne vous incommodera pas avec son arrivée. Elle compte s'arrêter en Toscane jusqu'au quatre de l'autre mois, mais je ne sais pas sa marche ultérieure. Elle ne compte être ici qu'à la fin de juillet, et j'espère de voir vers le 15 Léopold de même et elle ici, ce qui me fait grand plaisir et me dédommagera en partie du voyage de Gorice dans l'essentiel, car pour la consolation de voir les enfants, il ne faut plus y penser. Ils resteront ici huit ou dix semaines tout au plus, mais j'avoue, je compte les moments à les revoir.

Je suis bien aise que la duchesse de Chartres [2]) vous verra tous deux; elle pourra faire des comparaisons, qui ne seront pas au désavantage de tous deux. Je vous recommande, mon cher fils, notre *theure* archiduchesse, dont les Viennois raffolent encore, et leur vieille maman se rajeunit, en l'entendant.

Je vous fais, mon cher fils, mon double compliment pour votre naissance et jour de nom. La première m'a comblée de joie, et depuis vous m'avez donné bien des consolations, dont je ne saurais assez remercier Dieu, et vous marquer ma satisfaction. Dieu vous conserve tous deux et nos chers enfants; je l'en prie journellement, et vous embrasse tendrement tous deux. Adieu.

---

[1]) Marie Christine.

[2]) Louise Adelheid, Tochter des Herzogs Ludwig von Penthièvre, am 13. März 1753 geboren, am 5. April 1769 mit Ludwig Philipp, damaligem Herzoge von Chartres, 1785 Herzog von Orleans, später Philipp Egalité vermält. 1792 von ihm, der am 6. November 1793 unter der Guillotine starb, geschieden, kehrte sie 1814 aus Spanien nach Frankreich zurück und starb 1821 auf ihrem Schlosse zu Jvry.

Ce 30 mai (1776).

Mon cher fils. Je n'ai qu'un instant, devant aller à la chasse, et vous savez que l'empereur n'attend pas volontiers. Je suis enchantée de tout ce que vous me dites vous deux de votre séjour à Modène, tant de la famille que des amusements. Vous vous êtes très-bien conduit pour la duchesse de Chartres, et je trouve que vous prenez toujours le meilleur parti, *ein guter Staatsmann.* CCLXXII.

J'ai fait écrire à Firmian d'envoyer quelqu'un à Turin pour votre sœur, Lamberg n'y étant encore. Nous avons cru Belcredi [1]), mais dans une autre qualité que pour servir votre sœur. Elle ne viendra pas à Milan avant le 20, ou encore plus tard. Mais ce dont je vous sais un gré infini, c'est d'avoir eu tant d'attention à Mantoue pour Firmian, qui en est pénétré. Quel plaisir d'en pouvoir faire aux autres, et quel est le mien, que le cœur de mon fils me contente en toutes les occasions, et qu'il prévient même mes idées.

Je serai un peu plus tranquille, vous sachant de retour. C'est aujourd'hui le premier jour chaud que nous avons. Je vous embrasse tous deux.

Ce 6 juin (1776).

Monsieur mon cher fils. Nous voilà à Schönbrunn par un temps assez chaud, et c'est un grand jour aujourd'hui. CCLXXIII.

[1]) Don Antonio Marchese Belcredi, später Hauptmann im Regimente Wied. (Gefällige Mittheilung des Herrn Grafen Egbert Belcredi.)

Vous serez encore à Modène. Je suis bien aise que l'Infante est venue à Reggio; j'aurais mieux aimé en compagnie de l'Infant. Ce ménage est incompréhensible, et tous deux s'excusent l'un sur l'autre, cela ne me fait pas grand plaisir. La reine de Naples est depuis ses dernières couches toujours incommodée de maux légers, mais incommodes; elle souhaite de devenir grosse, et je crois qu'elle a raison. Votre frère reste encore à son Stein am Anger jusqu'au 15; je crains qu'il aura toute sorte de dégoûts. Tous nos premiers, comme Hadik, Lacy trouvent ce séjour poussé trop loin pour ces premiers principes, qu'il aurait pu savoir en huit, tout au plus en quinze jours. Je crains qu'à la longue votre frère ne devienne ce qu'on appelle chez nous *ein Degenknopf;* j'aimerais mieux le voir ermite. Il ne sera d'aucun campement qu'à Minkendorf, autre chagrin.

Mes compliments à Madame; je lui suis bien obligée du détail de son séjour à Modène, qui doit avoir été bien agréable et touchant.

On m'appelle pour la bénédiction; je vous embrasse tous deux. Marie Thérèse.

Ce 13 juin (1776).

CCLXXIV. Monsieur mon cher fils. Que le séjour de Milan vous paraîtra insipide après les vacances de Modène! Vous recevrez celle-ci quand votre sœur arrivera à peu près. Je vous suis obligée des soins patriarcales, que vous avez pris en envoyant des équipages propres à vous; je vous en sais gré, cela vous ressemble. J'approuve de même que la Marie s'est rendue aux obligeantes invitations du duc, qui en toute

occasion me marque son amitié. Je vous prie de l'en remercier tant pour l'Infante que pour la Marie. J'avais envie de lui écrire moi-même; par discrétion je le fais par vous, et cette envie ne peut lui être désagréable, vous aimant si tendrement, et, ce qui me fait le plus de plaisir, le méritant aussi.

J'attends votre frère de ses éternels exercices de sept semaines. Je m'en fais un vrai plaisir, et le 15 du mois prochain j'attends le grand-duc et elle avec la Marie et lui ici; ils se joindront à Padoue et iront à Venise ensemble, et de là ici; il restera jusqu'au 9 de septembre.

Vos deux portraits par la Payer ont pris la place dans ma chambre à coucher, où Léopold et elle étaient. Je les vois avec satisfaction, et n'oublierai pas le séjour de l'année passée. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 14 juin (1776).

Monsieur mon cher fils. Je suis bien fâchée; j'ai arrêté CCLXXV.
cet honnête homme [1]) contre mon gré, lui ayant dit de m'avertir quand il partira un jour, voulant le charger de vos portraits. Il est venu les derniers jours à Laxenbourg; on ne me l'a pas annoncé, et par discrétion il n'a osé me faire souvenir; enfin Zephyris m'en a parlé aujourd'hui. Les portraits sont partis et je ne le charge que de ces lignes pour vous dire, si on peut l'employer quelque part, je n'ai rien contre, s'il y a des vacances.

---

[1]) Da die Kaiserin keinen Namen nennt, lässt sich nicht angeben, von wem sie hier spricht.

Votre frère vient d'arriver il n'y a qu'une heure, maigri et hâlé, mais il me paraît content; Hardegg m'en paraît de même; je suis donc contente aussi. Zephyris m'a communiqué une lettre touchante qui ressemble à mon cher Ferdinand, *tutto cuore,* et le mieux de tout cela est que les faits le soutiennent.

Mayer[1]) m'a présenté sa femme, tous deux en larmes. Je les ai rassurés, que tout est oublié, qu'il ne dépend que d'eux de convaincre leurs parents et le public de n'avoir fait une sottise, en se conduisant comme ils ont commencé et comme vous leur rendez témoignage. Le père les traite bien, mais la mère n'a encore voulu la voir. Je lui ai parlé, mais je n'ai rien obtenu que des pleurs. La Guttenberg va aujourd'hui à Hetzendorf, où il y a des inoculés, et la prend avec elle et la lui présentera, et ainsi j'espère que tout sera fini. En cette occasion même j'étais charmée de vous deux, de la part que vous preniez au bonheur et à l'union de ces deux familles.

Je vous embrasse tous deux tendrement; adieu.

Ce 20 juin (1776).

CCLXXVI. Monsieur mon cher fils. Vous recevrez celle-ci quand la Marie sera chez vous. Je suis presque aise que vous aurez cette distraction; le vide aurait été de trop, revenant de l'agréable et bruyant séjour de Reggio, et si intéressant pour vous. Gràce à Dieu et à vos sages précautions, que Madame a soutenu tout si bien. Elle ne courra pas trop

---

[1]) Der Sohn.

avec le prince et elle, pour leur tout faire voir. Pour le chaud, vous n'en aurez pas, car depuis dix jours nous avons froid et je suis bien aise moi-même de tenir les fenêtres fermées; jugez-en. Je crains bien les orages et grêles; il y a eu une terrible, qui est tombée à Bude et y a fait un dégât horrible.

Je vais rendre visite aujourd'hui au prince Kaunitz, qui est entièrement hors d'affaire. Il avait une inflammation de poitrine; avec deux saignées Kestler l'a tiré d'affaire. J'avoue, s'il me manquait, je serais entièrement bouleversée; c'est l'unique des anciens qui me reste. Je sais votre amitié pour lui et suis bien sûre de la part, et même des alarmes, que vous aura causées sa maladie.

Votre frère est revenu de sa carrière très-hâlé et maigri; Hardegg et les militaires ne peuvent assez le louer, mais il aura le chagrin d'être exclu des camps; il ne sera qu'à Minkendorf. Celui de Pest lui aurait été très-convenable, et celui de Brunn aussi, mais cela est arrangé autrement, et je ne veux rien gâter pour l'avenir, mais j'en suis fâchée pour lui.

Mes compliments à votre chère épouse; je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 27 juin (1776).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu, Kaunitz est CCLXXVII. entièrement remis; il sort en voiture et ne se dorlote pas, comme il avait coutume de faire. Je ne sais si cela est bon signe ou non; je lui trouve dix ans de plus et très-défait; je ne saurais le regarder qu'en tremblant. C'est un homme

qui n'est plus à trouver, comme il m'a tirée cette année de cette mauvaise besogne avec les limites de Pologne, et à cette heure de celles avec les Turcs, nonobstant les grandes contradictions qu'il a eues à surmonter. Je connais votre façon de penser sur son sujet; je m'épanche d'autant plus volontiers avec vous. Je crois, quelques lignes de votre (main) sur son rétablissement feraient bon effet.

Nous avons eu le plus vilain mois de juin; pas trois jours de chaud. Je ne profite nullement du jardin, logeant en haut. La Marie et le prince logeront dans mon appartement d'en bas, ne me réservant que le petit cabinet du coin, et celui attenant, où sont tous les portraits. Les berceaux sont presqu'abîmés par le grand froid; ils sont tout clairs, pour moi une grande perte, ma promenade n'allant guère plus loin, et malgré la saignée la respiration et mes forces ne vont pas bien.

Mes compliments à votre chère épouse; la Marie est enchantée de vos enfants, et moi du mauvais dîner chez Firmian, que vous leur procurez. Je trouve toujours dans vos idées tant de justesse et bonté; cela ressemble tant à notre adorable maître. Je suis de même fort contente de Maximilien; il s'est comporté au mieux dans son voyage militaire; il a porté une relation très-grande et bien au dire de tout le monde. *Alles eigenhändig.* Nous voyons deux fois la semaine, mardi et vendredi, du monde; il s'y conduit à merveille. J'ai arrangé cela ainsi, sachant que Léopold et Louise ne sont pas Ferdinand et Béatrice, dont tout Vienne parle et est enchanté encore, ce qui me fait grand plaisir; mais je craignais les comparaisons. J'ai cru bien faire de substituer ces jours où je parais moi-même; s'ils ne veulent y venir, cela dépendra d'eux, comme l'empereur le fait, mais je crois, au moins elle y viendra. On les dit tous

deux très-changés; j'irai à leur rencontre à Laxenbourg et y dînerai, et j'avoue, s'ils sont tous deux maigris, cela me ferait grande peine.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 4 juillet (1776).

Monsieur mon cher fils. J'avoue, la course à Ferrare CCLXXVIII.
ne me fait pas plaisir et diminue un peu la confiance dans le patriarche, et encore plus pour le médecin, quelque juste que puisse être le sujet. J'avoue, dans les chaleurs, dans le cinquième mois; après le voyage de Modène on a très-bien remarqué que Madame était défaite et maigrie. Je prie Dieu que cette excursion n'aie de mauvaises suites. Vous embarrasserez aussi Léopold et elle, qui ne sont pas préparés à se faire voir ou arrêter, et pour quelques heures cela ne méritait pas de risquer autant. Dieu veuille que mes inquiétudes ne soient que pour moi; je veux bien les porter. La journée de la Certosa et de Pavie me paraissait déjà de trop pour l'état de grossesse. Votre épouse n'est pas des plus fortes; si elle faisait une fausse-couche, outre la conscience elle pourrait bien le payer de sa santé; quel malheur! Votre retour à Milan sera pour moi une grande nouvelle, et plus de course, hors celle, si le duc revient, pour être avec lui quelques jours. Je vous embrasse tous deux.

Je suis enchantée de ce que vous me mandez pour le prince Kaunitz, qui est venu me voir la première fois. Je le trouve très-bien; il avait les larmes aux yeux, quand je lui lisais votre lettre, et moi de même.

Ce 12 juillet (1776).

CCLXXIX. Monsieur mon cher fils. L'estafette que j'ai reçue de vous de Mantoue, m'a percé le cœur. Je connais le vôtre, et un coup si inattendu vous a dû frapper doublement, tant pour notre précieuse maman, que pour ce bel ange. Celle, que je viens de recevoir du 4, me rassure, mais je ne serai contente, que quand je vous saurai tous deux à Milan, et que j'aurai par vous le rapport comme vous le trouvez, et si vous en êtes contents tous deux. Embrassez de ma part votre chère épouse, mes inquiétudes sont les plus fortes pour elle. Presqu'au même temps, peu de jours de différence, vous aviez aussi les convulsions, en faisant les dents; on vous tenait même perdu. Depuis plus aucune, et grâce à Dieu, mon petit Ferdinand se porte bien. Vous ne m'avez rien mandé d'un gros rhume que vous aviez à Mantoue, je dois l'apprendre par d'autres; cela n'est pas en règle. Rien n'est petit, qui touche vos personnes, et rien ne peut me rassurer pour l'avenir, si on ne me marque tout. Faby me paraît un peu commode de toute façon.

Votre frère et votre belle-sœur sont enchantés du séjour de Ferrare; elle ajoute qu'elle est bien contente d'avoir fait vos connaissances, vous lui avez ravi tous les deux le cœur. La Batthyany, qui est arrivée hier, ne peut assez me dire de vous deux; en cela je suis heureuse, que la plupart de mes enfants me fait honneur. Notre adorable Marie est aussi ma fille, pas belle-fille. Mon amour-propre en est trop flatté, et ma tendresse pour vous trop intéressée.

De nos voyageurs je ne sais rien depuis le 3 de Padoue. Nous comptons aller à leur rencontre à dîner à Laxenbourg, quand nous saurons au juste leur arrivée. Je vous embrasse tous deux bien tendrement; adieu.

Ce 18 juillet (1776).

Monsieur mon cher fils. Vous verrez par la date, que je suis occupée sérieusement. J'en ai d'autant plus besoin, que malheureusement je suis tous les jours plus distraite et indolente, surtout dans les chaleurs, où je ne suis bonne à rien. Grâce à Dieu, que toutes vos courses soient finies, et que votre fils soit remis: cette nouvelle a bien troublé la joie que j'avais, de revoir quatre de mes enfants. Je trouve mon fils bien maigri — cela est frappant — mais elle mieux qu'il y a six ans, la Marie moins bien, qu'elle n'est partie, le prince dix ans de plus. Cela ne me raccommode pas avec les voyages, ce qui est pourtant la folie d'à cette heure, mais je n'en ai jamais vu des avantages, mais bien le contraire. Je ne parle pas des visites à ses parents, mais de ces courses réitérées, et qu'on ne peut plus se fixer chez soi. CCLXXX.

Selon une lettre de l'Infante, elle sera venue à Milan vous voir, lui étant aussi allé courir; cela fait un triste ménage. Je lui souhaiterais bien de la consolation, mais elle même y met de l'empêchement; il n'y a rien de solide, tout par boutade, et ses dettes sont énormes, et je ne saurais jamais entrer là-dedans, d'autant plus, qu'elle les a faites mal-à-propos et contre toutes mes remontrances. Je crains que cela prendra une fois une mauvaise fin. Je crains seulement qu'elle ne vous ait incommodé, souhaitant que vous vous reposiez un peu et rentriez dans l'ordre journalier, que je vous recommande plus que jamais, après un si long dérangement.

Je garde exactement vos propres règlements, que vous m'avez laissés, espérant que vous les avez présents. J'ai marqué à votre chère épouse l'autre jour toutes les petites

commissions; embrassez-la de ma part. Grâce à Dieu, tout se porte bien ici. La Marie est déjà à Presbourg à cause du camp de Pest. Je vous embrasse.

Ce 25 juillet (1776).

CCLXXXI. Monsieur mon cher fils. Vous me dites que votre rhume n'est que du cerveau, mais il dure un peu trop, l'ayant déjà eu à votre retour de Modène. Je suis fort inquiète pour Störck, qui a une fièvre inflammatoire putride. C'est aujourd'hui le quatorzième jour; la crise ne se fait pas comme on le souhaiterait. C'est la raison, pourquoi Faby n'a pas été un peu grondé de ne rien marquer de ce rhume, ne pouvant croire que vous l'avez défendu, sachant que c'est le seul moyen de me procurer de la tranquillité, et je ne trouve pas exact ce Monsieur.

Ce que vous me dites sur les arrangements pour la place de Cristiani, j'attends ce que Kaunitz me proposera; tout me paraît en règle. Khevenhuller n'en sera peut-être pas content, mais je le trouve convenable. Mais vous ne me dites rien, si vous avez besoin de femmes pour le nouveau-né. Je le crois, la Radincovich ayant écrit ici, qu'elle ne peut plus soutenir l'air de Milan. J'avoue, je crois que deux *Kammerfrauen* vous seront nécessaires, une auprès de chaque enfant, la Dornfeld n'étant sans cela pas trop forte, et alors elles tombent à la fois malades, et on est sans personne. Nous autres pouvons nous en passer, mais pas les enfants jusqu'à huit ans; leurs santés et leurs corps en dépendent; là-dessus point d'économie. La grande-duchesse reconnaît cela à cette heure très-bien aussi.

Il faudrait payer le voyage à la pauvre Radincovich, et si vous en avez été content, plus ou moins, vous mesurerez la récompense; pour la pension je m'en charge depuis le futur novembre, selon son caractère militaire. Il me faut du temps pour chercher du monde; par bonheur j'en ai vu deux, mais point militaires, — lesquelles n'ont pas réussi — et qui feront des bonnes *Kindsfrauen,* mais j'attends là-dessus vos projets.

Votre frère est tout militaire, et j'avoue, je crains pour sa santé; il court trop et ne se donne pas assez de repos. Nous sommes jeunes et croyons nous recommander et briller par là; j'en suis un peu en peine. Les chaleurs sont grandes, les orages de même, qui ne rafraîchissent que pour peu d'heures. Mes compliments à Madame, je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 1er d'août (1776).

Monsieur mon cher fils. Je suis enchantée que je vous ai prévenu l'autre ordinaire de la nécessité des femmes, et que nous nous sommes encore rencontrés sur deux *Kammerfrauen.* Le cas de la Radincovich étant décidé, j'approuve ce que votre chère et charmante épouse propose; elle doit mieux savoir ce qui convient, d'autant plus qu'elle est tendre mère, et qu'il importe infiniment, le choix des femmes qui entourent les enfants. Je suis enchantée que vous ne vous en mêlez pas; la mère doit faire ce choix, comme papa celui des maîtres et gouverneurs. C'est ainsi que tout ira en règle, et que vous vous en trouverez bien. CCLXXXII.

J'approuve ce que vous me dites pour être parrains: Léopold et Marianne, qui en sera très-flattée. C'est aujour-

d'hui que l'empereur va au camp, Maximilien y est déjà; Léopold en sera aussi la nuit, et les matins il viendra me voir, si cela ne change. On m'appelle; je n'ai que le moment de vous embrasser tous deux; adieu.

Ce 8 d'août (1776).

CCLXXXIII. Monsieur mon cher fils. Après une chaleur excessive, surtout le 5, où nous avons été au camp, en partant d'ici à trois heures, ne revenant qu'à dix, il s'est levé un vent terrible hier à midi, qui nous a porté la pluie. Il fait froid à cette heure; je crains que cela causera bien de maladies, les fatigues étant fortes pour le soldat. Je me suis excusée hier d'y aller, j'ai envoyé les autres, ayant été trop harassée de l'autre jour. Les troupes ont fait très-bien et sont belles; vos trois frères y sont. Nous sommes seules ici; Léopold revient samedi et Maximilien mardi. L'empereur part pour Pest mercredi, revient pour une demi-journée ici le 28, et part pour Tein, y reste jusqu'au 6, de là à Prague jusqu'au 16, et puis à Brunn. Les Toscans partent le 9, et je compte les accompagner à Neustadt; ce séjour alors ne sera pas si agréable que celui de l'année passée, qui m'a causé bien de la consolation, en revoyant un tendre fils et faisant connaissance d'une fille, qui de toute façon me comble de satisfaction.

Les réflexions de Dornbach n'ont pas manqué. J'ai vu mon gros et tendre Ferdinand partout, avec sa mine touchante, et ma fille partout, les larmes aux yeux, et avec cette douceur agréable qui lui attire tous les cœurs. Je me suis reposée l'après-dînée, laissant aller la compagnie à cette

même montagne, où vous avez été, et moi et la bonne Vasquez, nous nous sommes longtemps entretenues là-dessus, sans nous ennuyer.

Dans les affaires je dois vous marquer que l'affaire des monnaies, que vous avez envoyée, donnera du travail. Mes compliments à votre très-chère épouse; je vous embrasse tous deux.

Je vous suis obligée à tous deux des soins que vous avez pour moi, et pour la conservation de Störck. Je ne me flatte pas, mais il est vrai, je vois noir, après quarante-cinq jours de suite de fièvre continuelle, et qui redouble chaque jour et ne cède pas au *quinquina;* je crains la consomption.

Ce 11 d'août (1776).

Monsieur mon cher fils. Le porteur pourra vous dire CCLXXXIV. que tout se porte bien ici, et heureusement le camp de Minkendorf terminé et à satisfaction; celui de Pest commence à cette heure; Dieu veuille qu'il se termine de même. Je ne suis en état de vous écrire plus, souffrant à la main droite; je crains de n'être en état d'écrire demain non plus. Il n'y a rien qu'une ancienne endosse, je me porte au reste très-bien. J'embrasse votre épouse et suis toujours toute à vous.

Ce 22 d'août (1776).

Monsieur mon cher fils. Nous avons à cette heure CCLXXXV. seulement l'été, et bien fort, le temps étant si pesant, si bas,

que cela abat tout le monde, encore plus ceux qui souffrent du chaud. Grâce à Dieu, tout le monde se porte bien; nous avons les mêmes nouvelles de Pest, mais l'empereur n'était pas trop content des troupes, ce qui fera que le camp durera quinze jours de plus. On l'attend de retour le 26 le matin; je me flatte qu'il viendra le 25, jour de la grande-duchesse, qui nous donne de l'embarras, étant sûrement grosse; j'avoue, c'est un grand contretemps. On vient de faire venir son accoucheur, pour qu'il décide de ce qu'il y a à faire. Je ne crois pas qu'il la laissera entreprendre le voyage avant quatorze semaines finies, ayant déjà fait deux fausses-couches entre neuf et treize semaines; cela irait jusqu'au 20 octobre. J'avoue, je ne suis pas à mon aise sur tout cela, mais j'ai garde d'en dire ou décider quelque chose.

Je ne peux vous rien dire encore de décisif pour la bâtisse au château, mais je crois que cela restera à votre idée, quoique bien coûteuse.

J'ai deux *Kammerfrauen* et une fille de garderobe, une s'appelle Tausent; elle est sœur des Timer, valets de chambre, que vous avez connus. Elle ressemble à une *Verwalterin,* comme Hardegg, avec lequel j'ai parlé hier longtemps de vous, m'a dit que vous souhaitez. Elle a le langage et les petites façons de cette espèce de gens de Vienne. L'autre s'appelle Müllerin, est un peu mieux et me plairait mieux. La sage-femme, qui les a exercées toutes deux, en dit beaucoup de bien; j'espère que cela réussira mieux qu'avec les deux autres. La fille de garderobe est une brave fille, s'appelle Latour, sait l'allemand et le français, travaille bien, et j'espère que vous en serez content. Si j'avais une place, je l'aurais prise moi-même; elle est fille du vieux Latour de la vénerie. Si Mayer vient dix jours plus tard, je le charge de cette flotte féminine.

Je dois encore ménager mon bras; vous verrez à l'écriture, qu'il est encore empêché. Mes compliments à Madame; je vous embrasse tous deux.

Je ne suis nullement contente de la santé de votre fils, et encore moins des peines que cela cause à Madame. Störck a reparu hier la première fois, faible, mais assez bien. Je vous servirai selon vos souhaits auprès de l'Almesloë, mais il me faut du temps pour cela. Vous deux n'entrerez en rien pour cela.

Ce 26 août (1776).

Mon cher fils. Je suis édifiée de vos lettres, et que CCLXXXVI.
dans la triste situation [1]) où vous vous trouvez, vous m'écrivez tous les jours. C'est une rude épreuve que le bon Dieu exige de vous. J'espère que cela ne sera qu'une épreuve, mais je crains plus que je n'espère. Si le cas arrivait, je vous prie, ne contez rien à votre chère épouse de ce qu'on a trouvé dans l'enfant; ces sortes d'impression ne valent rien pour les femmes qui portent des enfants. Tâchez d'aller en campagne le plus tôt que vous pouvez et que l'état de Madame le permet, et prenez de la compagnie. Voyez le monde, ne vous enfermez pas; le petit ange n'a pas besoin de nos regrets, et le petit païen a besoin de tous nos soins, et la conservation de la mère est ce qui nous importe le plus, et surtout à moi, mon cher fils Ferdinand. Vous connaîtrez par votre sensibilité, combien les parents sont à

---

[1]) Die Erkrankung des am 13. Mai 1775 gebornen Sohnes des Erzherzogs Ferdinand, Joseph Franz, der denn auch am 20. August 1776 starb.

plaindre. Ne vous abandonnez pas; il faut vous efforcer, ne vous abandonner, hors que je vous permets et conseille de pleurer, sans avoir honte, car cela est à sa place, et des gens raisonnables et sensibles le trouveront toujours à sa place.

Je vous embrasse, mon cher fils, vous donnant ma bénédiction. Son jour de naissance lui a porté malheur. Adieu.

Ce 27 d'août (1776).

CCLXXXVII. Monsieur mon cher fils. Vous verrez par celle que je vous ai écrite hier, que je n'espérais plus rien; le médecin le disait clair à Störck. J'étais seulement fâchée que notre chère archiduchesse se flattait un peu. Vous avez très-bien fait d'avoir empêché qu'elle sorte pour le service, et vous avez fait comme de coutume très-bien, d'y avoir été. Je peux me représenter votre cœur déchiré de douleur et de crainte. L'estafette du 20 m'a porté à midi la triste confirmation dans cette triste occasion. Que n'ai-je eu de consolation de toutes les marques de soumission et de religion que vous me donnez, et en même temps de tendresse pour moi! J'en suis pénétrée, et ne sens que vos douleurs, non sans crainte pour l'archiduchesse. Le coup est très-fort pour son cœur maternel; il faut absolument lui laisser toute liberté de pleurer, et tâcher de la distraire peu à peu sur tout, faisant venir du monde qui ne vous gène. Voilà où Hardegg et elle me manquent; je serais bien plus tranquille, quoique Albani et la Confalonieri[1]) sont pleins de mérite.

---

[1]) Die Gräfin Anna Confalonieri, geborne Biglij, war nach der Gräfin Khevenhüller Obersthofmeisterin der Erzherzogin Marie Beatrix.

Mais les autres n'auraient été de trop; la Melzi même, je regrette qu'elle n'y soit. Que vous allez en campagne avec le seul enfant qui vous reste, c'est bien touchant, mais très-bien; il vous aurait coûté de la revoir après un certain temps. Le bon Dieu n'exigera pas plus de sacrifice; espérons qu'en trois mois cette perte sera réparée. Que ce bel ange est à envier! Il possède bien vite son bonheur éternel, que nous devons attendre après bien des peines et dangers; le bonheur de votre enfant doit vous ranimer. Je voudrais bien qu'on vous soignât aussi, car le plus fort est tombé sur vous et reste encore, et je connais votre cœur; cela me fait trembler.

Ma santé se soutient, mais j'avoue, ce coup, je le sens. Ce fils m'a fait trop de plaisir, pour m'en détacher si vite. Vous ne me laissez rien à désirer, mon cher fils; vous pensez toujours le premier à moi. Mais le seul moyen de me consoler est, que vous continuez à me donner sur le moindre sujet de vos trois santés tout de suite des estafettes. Je vous embrasse bien tendrement, en vous donnant ma bénédiction, à ce tendre et malheureux père. Adieu.

Ce 29 d'août (1776).

Monsieur mon cher fils. J'espère que vous aurez reçu CCLXXXVIII.
avant celle-ci l'estafette. J'attendrai avec pas un petit empressement la poste qui vient, pour avoir de vos nouvelles, et surtout de vos santés, ne parlant plus du sujet qui à si juste titre a blessé nos cœurs, et qui ne s'effacera guère qu'autant que le temps use de tout, et que notre raison et soumission l'exigent. Je suis continuellement occupée de

vous deux, et j'étais enchantée que vous avez fait venir du monde à Cernusco. Vous n'avez rien laissé à désirer, et avez tout fait qu'on aurait pu suggérer; Dieu donne que les suites soient selon nos souhaits.

La grossesse de la grande-duchesse ne laissant plus de doute, nous attendons en huit jours son accoucheur, qui décidera de son voyage, qui ne se fera plus le 9 et pas avant le 19. On craint plus tard la mauvaise saison et les mauvais chemins. J'étais très-contente dans cette triste situation d'eux et de toute la famille.

L'empereur est reparti le 27 la nuit, et reste à Tein au camp d'artillerie jusqu'au 2, et de là à Prague jusqu'au 15, et de là jusqu'au 30 à Brunn. Je crois qu'il fera une course de vingt-quatre heures ici, pour voir ceux qui partent. J'ai voulu les accompagner à Neustadt, mais cela dépendra de tant de circonstances, que j'en doute presque. Ce voyage sera bien différent de celui de l'année passée, qui m'a comblée de consolation.

Mon bras n'est pas encore tout-à-fait libre, et, en écrivant, je m'en ressens. Mes compliments à notre chère et *werthen* archiduchesse. Quand je lui écrirai à l'avenir, je ne toucherai guère, hors qu'elle m'en écrit, notre malheur. Au commencement, et surtout étant enceinte, il faut éviter de s'en trop occuper, car l'oublier, je le souhaite, mais je ne le crois jamais, comme je vous connais.

En vous embrassant tendrement tous deux, je suis toujours toute à vous.

Ce 5 septembre (1776).

CCLXXXIX. Monsieur mon cher fils. Vos lettres sont bien touchantes, et grâce à Dieu que Madame se porte bien. J'ai

reçu une charmante lettre de sa part, où on voyait sa tendresse pour vous, qui lui tient lieu de tout, et sa profonde douleur. Il n'y a que la religion, et vous vous êtes si bien souvenu des paroles de votre père dans ces occasions, que j'espère, si vous continuez à être fidèle à notre maître et créateur, qu'il vous accordera aussi les grâces nécessaires de pouvoir faire votre salut et devoir: *in hac lacrimarum vale.* Votre enfant a gagné et évité bien vite ces écueils. Quel bonheur que Dieu a voulu de vous une créature qui le loue éternellement, et où nous tendons chaque jour, mais avec peines et dangers. On aura été bien accablé à Modène; vous m'obligerez de me le marquer, surtout la Melzi. C'est un vrai guignon que personne n'y a été, et vous avez choisi encore le meilleur parti, de faire venir du monde à Cernusco.

L'accoucheur de la grande-duchesse est arrivé ce matin; demain son voyage sera décidé; je le crois encore ce mois. Votre frère, depuis qu'il fait frais les matins et les soirs, a encore bien mauvais visage; il n'a pas eu la rougeole, et elle règne ici tout à l'entour; j'avoue, je voudrais les voir hors d'ici.

Votre frère Maximilien a exercé devant nous et beaucoup du monde les deux divisions de grenadiers, et un bataillon de votre régiment. J'ose le dire selon le dire de Caramelli, Langlois[1]), Clairfayt[2]), qu'il s'en est acquitté à merveille. C'est lui qui a commandé seul, d'une voix forte, égale, sans précipitation ni pause, que ces messieurs ont assuré, comme le meilleur major de l'armée. Jugez de ma

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Peter von Langlois.

[2]) Carl Graf Clerfayt, damals Generalmajor, später als Feldmarschall zu grosser Berühmtheit gelangt.

consolation, surtout dans ce métier, qui est à cette heure très-scabreux.

L'empereur me marque de son arrivée à Prague, qu'il a été content du camp de l'artillerie; j'espère qu'il le sera aussi de celui de Prague. J'ai envoyé votre sœur Marie avant trois jours à Pest, tenir compagnie à son mari jusqu'au 10; cela lui a fait un plaisir infini. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur. Adieu.

Ce 12 septembre (1776).

CCXC. Monsieur mon cher fils. C'est Mayer qui vous remettra celle-ci. Il doit à vos recommandations qu'il part entièrement réconcilié avec ses parents. Cela a beaucoup coûté chez la mère, mais il faut que je lui rende justice, elle en a agi à cette heure généreusement. Vous m'aviez dit si souvent, que vous étiez content de ses services; à cette heure marié, il ne pourra subsister avec mille cinq cents florins. Je lui ai donc accordé une pension de mille florins, tant qu'il n'aie des gages plus fortes. Il vous est bien attaché; je l'ai vu bien affligé. Il mène les deux *Kammerfrauen;* souhaitant qu'elles vous conviennent, je vous embrasse.

La femme de Mayer s'est très-bien conduite.

Ce 12 septembre (1776).

CCXCI. Monsieur mon cher fils. Je suis très-occupée à cette heure avec les Toscans qui partent aujourd'hui en huit, et

vous ne recevrez pas ce jour de mes lettres, comptant les accompagner à Neustadt. Ce séjour sera bien différent de celui de l'année passée, d'autant plus que c'est pour toujours. Je ne suis pas à mon aise à cause de ce voyage, et ne serai tranquille, que quand je les saurai à Florence.

Je répondrai lundi sur les femmes à votre chère épouse. Demain partent Mayer et les deux *Kammerfrauen,* ne pouvant leur donner un autre nom ni gages; je souhaite qu'elles conviennent plus que les deux autres, sans cela il faudrait encore les renvoyer, car les enfants ne doivent pas souffrir, mais être bien pourvus. Je vous prie, servez-vous du matelas dont la grande-duchesse se sert avec tant de succès pour rouler les petits enfants; ils deviennent par là robustes et marchent tout de suite, mais ne les laissez pas porter en avant sur un coussin. Faites-les porter sur les bras, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, comme tous les enfants, cela incommode extrêmement les gens qui portent et même les enfants, toute la force portant sur l'estomac et ventre. Quand van Swieten est venu, il a d'abord fait main basse sur cette façon, qui a été suivie par-ci par-là par le caprice des gouvernantes.

Que je vous sais bon gré d'avoir mené Madame à la comédie! C'est à sa place; mais je crains que cela lui aura beaucoup coûté. Que ce: *sit nomen Domini benedictus,* m'a consolée et attendrie! Oui, mon cher fils, vous deviendrez de nouveau le plus heureux père. Le bon Dieu éprouve les siens, et lui étant fidèle, il vous rendra, comme à Job, le double de votre santé. Je ne suis pas entièrement satisfaite pour votre sensibilité; le coup était fort, mais avec la grâce de Dieu vous avez surpassé mon attente. Dieu vous conserve; je vous embrasse tendrement.

Ce 27 septembre (1776).

CCXCII. Monsieur mon cher fils. Le temps s'est remis au beau, mais depuis deux jours nous avons de grands vents. L'air est déjà si froid, que je crois que l'hiver commencera en octobre; toutes les feuilles des arbres tombent; nous n'aurons ainsi point de vendange ou une très-mauvaise.

J'ai des nouvelles de Judenbourg de nos chers voyageurs; tout va bien, mais bien ennuyés. En revenant de Neustadt, je me suis logée en bas, et j'avoue, j'ai cru me dissiper, mais cela n'a pas réussi, et même votre séjour et nos adieux me sont revenus avec tout l'accablement. Je sens que cette année j'ai une dose de plus de noir, et votre santé même m'inquiète, quoique depuis la lettre de votre chère épouse, que j'ai reçue hier, je suis rassurée, connaissant sa tendresse et ses soins.

Nous sommes dans la plus grande retraite; rien de nouveau d'aucune part. Je vous embrasse; adieu.

Ce 8 octobre (1776).

CCXCIII. Monsieur mon cher fils. Je vous écris ce soir, comptant partir demain pour deux jours à Schlosshof. Il n'y a pas à espérer de recevoir des nouvelles d'Italie; les malheurs arrivés en Tyrol empêchent toute communication; ce pauvre pays est bien à plaindre. Nous ne savons encore rien que de Hall et Innsbruck, où le dommage est considérable; tous les ponts et chemins sont rompus. Après dix jours d'attente nous avons reçu les lettres de l'autre semaine, qu'un chasseur a portées par le plus haut *Gemsengebirg, wo kein*

Pferd nur gehen kann, et je crains que nous ne recevrons qu'encore plus tard celles qui devaient venir avant-hier.

Grâce à Dieu que je vous sais bien tous deux, de même nos voyageurs arrivés à Porto-Gruaro. L'empereur paraît aussi moins fatigué que de coutume de ses campements, et passablement content.

J'espère de vous envoyer en peu, et peut-être par estafette, une réponse sur les monnaies. On a fait battre des *soldi,* qui pour la vue ont bien réussi; on croit aussi pour l'économie, mais de cela je ne peux rien dire encore; cela me plairait assez, si cela se combine. Je vous fais bien mon compliment pour la Thérèse; je vous prie de l'embrasser de ma part, étant toujours toute à vous.

Ce 17 octobre (1776).

Monsieur mon cher fils. Je viens d'entrer en ville avec CCXCIV.
le plus beau temps et sans regret. J'avoue, j'aime le Bourg, étant plus tranquille et en retraite, et c'est tout ce que je souhaite; *ich werde recht leutscheu.* Grâce à Dieu que votre santé est rétablie; j'espère, l'automne — s'il continue ainsi — la remettra entièrement. J'attends le courrier de Florence avec impatience, pour les savoir arrivés. Mes compliments à Madame, je vous embrasse tous deux; adieu.

La *Kammerfrau* est arrivée; je la trouve maigrie, mais pas si mal que je me le suis imaginé. J'approuve bien le chirurgien que vous lui avez donné pour la soigner; cela vous ressemble.

Ce 24 octobre (1776).

CCXCV. Monsieur mon cher fils. Je suis toute contente que je n'entends plus rien des maux d'estomac et de tête, qui commençaient à m'inquiéter d'autant plus, qu'ayant fait des pertes récentes, on tremble aux moindres accidents. Le temps s'est changé depuis huit jours, et je n'ai pas de regrets d'être en ville. La Marie, votre sœur, est en Haute-Autriche chez le prince Auersperg; sa santé n'est pas bonne; ces courses ne me rassurent pas.

Breteuil[1]) nous quitte pour six mois, et on dit que l'empereur compte faire un tour en France encore cet hiver, qu'il reviendra par l'Italie au mois de mai. Je vous dis les contes en ville; en ayant demandé l'empereur, il m'a répondu, qu'ayant promis de venir en France, il serait bien de s'en acquitter, mais que cela dépendait des circonstances et de moi. J'ai répondu comme toujours, que je ne le gênerais jamais en rien, qu'en général je n'aimais pas ce voyage, surtout si loin, et que chaque année exige plus de précaution de s'éloigner, surtout à mon âge. Reste à voir ce qui se fera; je crois presque le pour.

Pensez un peu à des chambellans ou conseillers d'état de Milan ou d'Italie en petit nombre pour les couches de notre chère archiduchesse. Elle m'a touché par sa dernière lettre, que vous ne souhaitez tous deux que d'avoir un enfant bien portant; si c'est même une fille, elle sera bien-venue. Cela me charme, car je le crois sûrement; pourvu que la mère se porte bien, tout le reste est à supporter. Dans cette grossesse elle a eu bien de secousses; c'est un vrai

---

[1]) Louis Auguste Letonnelier, Baron de Breteuil, Rohan's Nachfolger als Botschafter Frankreichs am Kaiserhofe.

miracle et cela marque sa forte constitution, de l'avoir porté si loin.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Tout ce que vous me dites pour mon jour et le jour de votre mariage, m'a touché infiniment; *Deo gratias.*

Ce 31 octobre (1776).

Monsieur mon cher fils. Je suis très-occupée aujourd'hui pour expédier deux courriers, et la veille de la Toussaint occupe aussi un peu. J'ai reçu une charmante lettre de votre femme, d'une naïveté et sincérité charmante, sur sa santé et l'état de son cœur. J'avoue, j'étais bien en peine pour elle, mais me voilà rassurée: avec tant de raison, avec tant de religion on peut beaucoup. Dieu nous donne une heureuse délivrance et couche, si c'est fils ou fille, pourvu que la mère se porte bien et se conserve, le reste est à tolérer. Je vous avoue, je suis impatientée à cause du retard du retour du duc à Milan; c'est la Melzi que je voudrais avoir aux couches; elle connaît notre chère maman et lui est très-utile. CCXCVI.

Vous avez chargé votre fidèle secrétaire de deux placets de gardes. A l'un d'eux j'accorde une pension de trois cents florins, adressée au vice-président Festetics[1]), pour le placer en cas de vacance quelque part *in civili.* Pour son retour et celui des autres ce n'était jamais autrement mon intention, que de leur fournir le nécessaire jusqu'en Hongrie,

---

[1]) Paul von Festetics, 1725 geboren, Hofrath bei der Hofkammer, 1770 in den Grafenstand erhoben, Vicepräsident der ungarischen Hofkammer. Er starb 1782.

et à leur arrivée on leur donnera encore à chacun *extra eine Monatsgage*, comme ils ont joui à cette heure pour s'équiper, et se rendre à leurs régiments, mais défense de ne venir à Vienne, aucun. Je vous prie de leur faire avancer le nécessaire de la caisse de guerre, on le refondra ici.

Mes compliments à Madame; je vous embrasse tous deux.

Ce 7 novembre (1776).

CCXCVII. Monsieur mon cher fils. Vous ferez bien mes compliments à notre cher duc de son heureux retour, et je suis bien consolée de ce que vous me dites sur sa santé. L'arrivée de la Melzi me fait aussi grand plaisir pour les couches; j'en suis déjà fortement occupée, et mes dévotions ont déjà commencé. La première entrevue aura un peu réveillé de part et d'autre ces tristes réflexions. J'espère, puisque vous ne me dites rien, que votre santé soit remise. Il vous faut votre assiette et force pour les couches de Madame, connaissant votre cœur et votre attachement.

Je vous ai fait rassurer par Madame sur vos représentations sur la monnaie. Dans une affaire si délicate on n'a pas même osé ici la décider, étant de différent sentiment. On ne pourrait jamais trouver mauvaises toutes vos représentations contre, et nous serons bien aises, en les voyant, à nous ranger de votre sentiment, si nous le trouvons tel.

Je vous réponds que Kaunitz pense de même pour Dravetzky. Vous pouvez l'assurer, qu'il aura une pension selon son rang militaire, et je suis de son sentiment, qu'il fait mieux se retirer chez lui et vivre tranquille. Pour le voyage il prendra ce qui lui faut, de même pour ses comptes j'aurai soin qu'on les ajuste. Il pourrait venir ici avec les

trois ou quatre jeunes gens qui restent à la garde; je crois qu'ils devraient tous attendre encore l'heureuse délivrance. Je n'entends rien de ceux qu'on veut substituer. S'il n'y a encore des ordres du conseil de guerre, vous me le marquerez, et votre idée, en même temps ce que vous trouverez déjà en Italie.

Le temps se met tout doucement au froid. On compte, si cela est possible, de faire encore demain une chasse par force. Votre sœur va à Presbourg, et moi je compte la suivre le 19, pour y rester quatre jours.

Mes compliments à Madame; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 14 novembre (1776).

Monsieur mon cher fils. J'attends la relation sur la monnaie avec empressement, fort curieuse en quoi vos objections et craintes consistent. Je suis très-occupée aujourd'hui; cette ordinaire nous a porté la nomination de Sambuca à la place de Tanucci [1]). Personne ne regrettera ce dernier, mais je souhaite que le roi et la reine n'aient entrepris quelque chose qu'à demi; restant au conseil, je crains les intrigues et factions. CCXCVIII.

Grâce à Dieu que votre chère épouse se trouve si bien, et j'approuverais entièrement que vous restiez à la campagne le plus longtemps que vous pourriez, dans l'état où

---

[1]) Tanucci's Nachfolger, der Marchese della Sambuca, war im Augenblicke seiner Ernennung hiezu, und zwar seit 1771, als Repräsentant des Königs Ferdinand am Wiener Hofe beglaubigt. Sein Recreditiv ist vom 10. December 1776 datirt.

elle se trouve, si le temps humide qu'il fait, ne me donnait des inquiétudes pour des fluxions ou rhumes, et surtout Cernusco, qui au dire de tout le monde est fort humide, et j'attribue en partie à cette situation les maux de tête, que vous avez soufferts dejà deux fois, y étant. Je suis enchantée que notre vieux duc est revenu; je vous embrasse tous deux à la hâte.

Presbourg, ce 20 (novembre 1776).

CCXCIX. Monsieur mon cher fils. La poste étant arrivée au moment de mon départ avec votre relation sur les monnaies, je n'ai pu lire que votre lettre, et j'ai remis le reste à Zephyris, pour m'en faire rapport à mon retour, et je ne peux que répéter à vous assurer, que non seulement dans cette affaire, mais dans toutes les autres vous ferez très-bien, si vous n'êtes d'accord avec nos idées, d'en faire des représentations, sans que jamais on trouverait à redire. Au contraire, vous êtes le gouverneur et non un secrétaire, pour exécuter seulement. En vous consultant avec le ministre et le gouvernement dans des cas difficiles, vous faites votre devoir et suivez mes intentions.

Je suis ici à Presbourg depuis hier et compte retourner le 23. Je suis continuellement en chemin, contre mon ordinaire. J'ai trois comédies à voir, trois *Normalschulen,* deux couvents, et deux fois la Pálffy née Ogilvy[1]), que je trouve passable, de même votre sœur mieux qu'à Vienne. Le

---

[1]) Wilhelmine, Tochter des Feldmarschalls Carl Heinrich Grafen Ogilvy, zweite Gemalin und Witwe des im April 1773 zu Pressburg verstorbenen Feldmarschalls Grafen Leopold Pálffy.

nouveau théâtre qui est vis-à-vis de la congrégation, est très-joli, mieux que celui-ci auprès de la cour, mais trop grand pour Presbourg; il a été rempli à notre apparition. Nous y sommes restés un acte; la troupe est passable, mais je ne peux m'accoutumer aux comédies allemandes. La triple fête de demain sera célébrée par une comédie que les Kempelen jouent entre eux; elle se donnera au *Spiegelzimmer*. Cela se tiendra à la place d'un appartement; je verrai la première et la seconde noblesse.

Le général Brockhausen [1]) m'a bien prié de vous recommander son neveu Origoni [2]); il croit qu'il est capable. Je voudrais savoir ce qui en est, et si le jeune Origoni a quelque chose à espérer? Mes compliments à notre chère grosse maman; je vous embrasse tous deux.

Ce 27 novembre (1776).

Monsieur mon cher fils. Celle-ci viendra dans des moments où vous serez occupé des soins les plus tendres; Dieu donne une heureuse délivrance et couche. Il faut le louer pour la fille que, je ne doute pas un moment, vous aurez. Je trouve très-bien vos attentions pour la Melzi et Confalonieri, mais gratis, je vous avoue, j'ai décidé de n'en plus faire [3]). Les affaires des monnaies, je crois, se rajusteront, et on pourra faire un *totum*. Je ne viens que de CCC.

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Jakob Freiherr von Brockhausen, Ritter des Theresienordens.

[2]) Wohl der kaiserliche Kämmerer Marchese Francesco Orrigoni.

[3]) Der Erzherzog scheint sich für Verleihung des Sternkreuzordens an beide Damen verwendet und die Antwort erhalten zu haben, dass solches nur gegen Erlag der vorgeschriebenen Taxe geschehen könne.

recevoir la consulte qui est grande; en huit jours, je crois, elle pourra s'expédier.

Je vous embrasse, père de deux enfants, et la chère maman; adieu.

Ce 5 décembre (1776).

CCCI. Monsieur mon cher fils. Celle-ci vous trouvera très-occupé à assister votre chère épouse; ce serait indiscrétion de vous entretenir trop longtemps. Je vous envoie à ce sujet ces points résolus, et vous pourrez vous régler là-dessus, sans en tourmenter de plus l'empereur, qui n'aime pas ces sortes de détails et n'y entre pas, d'autant moins, qu'il n'a jamais aimé celles-ci et ne croit non plus, que vous devez avoir une autre que celle, que vous avez déjà. J'avoue, je l'ai cru autrement, et vous me direz pour moi seule votre pensée. Sachez que jamais personne ne voit vos lettres, même pas les indifférentes; ainsi ne les citez jamais à l'empereur, car lui ne me fait jamais voir celles qu'il écrit ou reçoit. J'en fais de même, et si cela arrivait, je vous en avertirais; alors vous pouvez donc hardiment vous expliquer par le courrier sûr.

Je ne peux m'empêcher de vous marquer que l'empereur a beaucoup badiné là-dessus, qu'il vous a écrit, que beaucoup de gens se noyent dans les crachats, et plusieurs se croient habiles pilotes dans cette mer. J'avoue, j'ai quelques doutes, et voudrais savoir si cela est ainsi; malheureusement, pour dire des bonmots, on tombe en contradiction.

Voilà encore la liste de la promotion qui, j'espère, sera en huit jours; je l'attends avec la dernière impatience. Si vous aviez à ajouter quelque chose, cela se pourrait faire, en se relevant des couches. Je suis fâchée de l'incommo-

dité de Firmian; pour l'instant la saignée l'a tiré d'affaire, à la longue cela fera sa fin.

L'affaire des monnaies sera expédiée, je crois aujourd'hui, et le *mezzo-termine* entre les différentes opinions, que Kaunitz a pris, me paraît bon. J'ai ordonné à Zephyris de vous en écrire plus. Voyez la date, elle pourra vous convaincre, combien la journée d'aujourd'hui m'occupe. J'espère en Dieu, qu'il récompensera votre résignation et vous rendra heureux père. En vous donnant à tous deux ma bénédiction, je suis toujours . . . .

Ce 9 décembre (1776).

Monsieur mon cher fils. C'est Erdödy[1]), fils du pré- CCCII.
sident de la chambre de Hongrie, qui vous remettra celle-ci. Je vous le recommande comme un fils de famille, d'une illustre et riche famille, pour laquelle je m'intéresse. Nous attendons avec empressement la tant désirée nouvelle de Milan. Je vous embrasse.

Le colonel Baldacci[2]) l'accompagne, homme fin; il est Corse. Il a toujours été très-attaché au service.

---

[1]) Johann Nepomuk Graf Erdödy, 1723 geboren, war bis 1782 Präsident der ungarischen Hofkammer und starb 1789. Er besass aus seiner Ehe mit Antonia, Tochter des Fürsten Adam Batthyany, zwei Söhne, Joseph, 1754 geboren und hier gemeint, und Anton, 1762 geboren, somit damals erst vierzehn Jahre alt.

[2]) Wohl der Vater des Freiherrn Anton von Baldacci, der in den ersten Jahrzehnten dieses Jahrhunderts als Vertrauensperson des Kaisers Franz eine bedeutsame Rolle spielte. Der Vater Baldacci war jedoch, wie es scheint, nicht österreichischer Oberst, sondern er führte diesen Titel wohl aus dem corsischen Freiheitskriege, den er unter Paoli mitgemacht hatte. In den österreichischen Armeelisten kommt er wenigstens nicht vor.

Ce 12 décembre (1776).

CCCIII. Monsieur mon cher fils. Ce serait indiscrétion de vous tourmenter avec mes lettres; votre assiduité auprès de votre chère accouchée vous occupera uniquement et à juste titre. Je vous embrasse tous quatre; je souhaiterais une parfaite quadrille, mais je n'ose m'en flatter; ce sera l'année 1778, si Dieu le veut. L'état de santé de notre *theuersten Fürstin* est le seul objet qui doit nous occuper. Je vous avoue, les couches dernières me font trembler; on n'échappe pas toujours si heureusement; la saison est la plus ingrate. Je vous permets d'être *seccatore,* en exigeant des ménagements. Je vous embrasse.

Je serais bien touchée, si l'accouchement aurait été le 8; alors le nom de François aurait le plus convenu et serait plus heureux que le 13 mai.

Ce 16 décembre (1776).

CCCIV. Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que notre chère archiduchesse est délivrée heureusement[1]). Votre lettre m'a encore touché aux larmes; le bon Dieu ne peut manquer de vous consoler, pensant si bien et sentant si vivement les bontés de Dieu. La couche, j'espère, sera aussi heureuse que l'accouchement, et je ne serais pas fâchée, si à l'avenir

[1]) Die Erzherzogin Marie Beatrix hatte am 10. December 1776 eine Tochter geboren, welcher die Namen Maria Anna Leopoldine beigelegt wurden. Sie vermälte sich im Februar 1795 mit dem Kurfürsten Carl Theodor von Baiern, wurde schon im August 1799 Witwe und starb erst im Juni 1848.

même votre épouse accouchât au lit; c'est une grande différence pour la mère, mais il faut le faire exprès. J'ai eu six enfants en chaise et dix au lit, et j'en ai vu la différence. Je vous embrasse, le vénérable papa, maman et mes chères petites-filles tendrement; Dieu vous conserve. Je n'ai pas envoyé d'estafette; l'ordinaire partant, elle ne l'aurait guère devancée. Nous aurons demain grand-gala et nos promotions [1]). Je vous embrasse.

Ce 20 décembre (1776).

Monsieur mon cher fils. L'estafette du 12 nous est arrivée exactement, nonobstant la quantité de neige qui est tombée en vingt-quatre heures. Je suis contente de l'état de notre chère et précieuse accouchée. Demain nous verrons un peu plus clair pour la fièvre; j'aime beaucoup qu'elle vienne plus tôt que plus tard. Mon cher fils! Je sens vivement votre situation; tout doit renouveler votre douleur, mais ne reprenons à notre bon maître le don, le sacrifice que nous lui avons fait. Même jusqu'à notre sensibilité il faut la détruire et ne pas s'y plaire ou arrêter. Ce que vous me marquez, que la petite est plus délicate que les autres, n'est pas étonnant. Faby n'avait rien marqué du petit accident, mais Störck ayant reçu à la cour sa lettre, je l'ai demandée. Il trouve, comme vous me mandez, que cela n'a rien à dire, qu'il n'en faut pas parler à cause des contes qu'on fait. Je vous prie de n'en rien dire à votre épouse, pour une autre fois; de certaines impressions se font quelquefois, mais je CCCV.

---

[1]) Von geheimen Räthen, Kämmerern und sogenannten Decretisten zu beiden Würden.

vous sais bon gré de me l'avoir d'abord mandé, unique moyen de me procurer de la tranquillité et consolation. J'ai toute la confiance en vous pour le ménagement, même si vous deviez devenir *seccatore*.

Embrassez votre chère accouchée de ma part. Thérèse, n'est-elle pas jalouse de Léopoldine? Voilà ma lettre pour mon cher vieil ami; je n'ai rien trouvé de changé dans le caractère.

Dans l'instant Elisabeth me conte qu'on dit en ville que la petite était très-mal; vous voyez quels mensonges on fait.

Ce 26 décembre (1776.)

CCCVI. Monsieur mon cher fils. Vous pouvez vous imaginer la joie que j'ai eue, de revoir le caractère de votre chère épouse, et sans y remarquer la moindre faiblesse; j'en ai autant de joie, et même plus qu'à l'arrivée de Weyrother[1]). Je compte expédier un courrier le dernier de l'an pour Naples, et je compte vous écrire plus à mon aise. Il sera expédié pour les présents pour Sambuca, et donnera les paquets à Montoya[2]) à Mantoue.

Tout ce que vous avez fait pour la garde hongroise, je l'ai trouvé bien, mais j'ai cru devoir vous avertir, comme on l'a pris ici. Une autre fois, si vous envoyez en même temps comme à moi des affaires à l'empereur, je voudrais

---

[1]) Joseph Edler von Weyrother, Oberbereiter im Dienste des Erzherzogs Ferdinand.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Graf Franz Montoya de Cardona, Festungscommandant zu Mantua.

que vous m'en touchiez un mot, que vous avez écrit comme à moi, et ce que vous avez envoyé, pour pouvoir me régler. Je ne demande pas de copie, mais pour mon information. Je ne parle jamais en rien de vous autres, encore moins je montre les lettres, pour cause; il me faut donc savoir, quand vous me citez, pour ne pas être prise par surprise. Ma situation est très-délicate, non pas pour moi, mais pour ne causer des inconvénients aux autres.

Je ne saurais rien faire pour ce nouveau converti, pour ce Borsos; je souhaite qu'il soit vrai bon catholique, mais c'est un des plus mauvais [1]). Pour son procès j'en aurai soin qu'on lui donne un avocat qui ne lui coûtera rien, pourvu qu'il envoie ses papiers, mais pour sa personne jamais il n'osera venir ici. La même chose est pour le placet de cet officier de votre régiment, qui est amoureux fou, mais ferait encore le comble de la folie, s'il se mariait; lui et elle n'ont pas le sou et sont très-jeunes. On l'a refusé déjà plusieurs fois.

Il sonne sept heures; il faut que je me rende à la chapelle pour la dernière heure, où je prierai bien Dieu pour vous deux. Adieu.

---

[1]) Er war früher Calviner und damals einundzwanzig Jahre alt, seine noch vorhandene Conduiteliste als ungarischer Gardist aber ist die ungünstigste, die nur immer gedacht werden kann.

1777.

Ce 1er de l'an (1777).

CCCVII. Monsieur mon cher fils. Un courrier qui passe à Naples, je le charge de celle-ci pour vous dire que l'estafette du 23 a fait grande diligence et est venue peu après les lettres du 22, et comme il n'y a pas d'estafette depuis, je suis entièrement rassurée pour les suites pour notre archiduchesse et pour celles de notre bon vieux duc, mais je crains un jour une catastrophe. J'avoue, votre lettre m'a amusée, car je vous ai trouvé presque fâché.

Je suis sûrement la première qui vous fait un compliment sur la nouvelle année. Il est une heure, et je profite de n'avoir de sommeil, à expédier le courrier; le jour de l'an étant celui de gala, j'en aurai peu de temps plus tard. Faites mon compliment à notre chère accouchée. Je viens de perdre comme une sainte la de Pest qui est morte hier. Je vous embrasse.

Ce 2 de l'an (1777).

CCCVIII. Monsieur mon cher fils. Je suis si occupée du départ de l'empereur, que je ne sais où j'ai la tête. Je ne vous dirai qu'à la hâte, que je suis bien fâchée de cet accident

du duc, qui a causé deux jours de mal de tête; j'avoue, je n'en suis nullement rassurée. Le temps est abominable; ne pensez pas à sortir des couches avant le 20 de ce mois; c'est pour les suites, si cela réussit même sans accident.

J'ai perdu ma pauvre de Pest et Woller de Hetzendorf[1]), et la princesse Emanuel[2]) lutte entre la mort et la vie. Je plains bien sa fille, la Khevenhuller. Si le malheur arrivait, vous lui donnerez toutes les marques de vos bontés et attentions, dont vous êtes tous deux si capables.

Ce que vous me marquez sur les points de la garde, je l'approuve entièrement, mais j'ai dû vous en avertir pour votre direction, et pour que vous me marquiez une autre fois un mot, si vous avez envoyé des papiers à l'empereur, pour pouvoir m'en régler; voilà encore le cas. Je ne sais si vous avez mandé le même discours du duc à l'empereur pour son régiment. Je ne dirai rien, en attendant que vous me le mandez, alors je me chargerais volontiers d'y remédier, *aber nicht vorgreifen.*

Ce que vous me dites pour le service de la garde rouge, cela dépend de vous; je crois qu'elle conviendrait à faire ce service à l'église et à la table. Pour une nouvelle garde, l'empereur n'y incline nullement, mais je tâcherai au moins d'obtenir une comme celle des Pays-Bas.

Le temps est abominable et augmente mes soins pour ce terrible voyage. Mes compliments pour notre chère accouchée, la Melzi et la Confalonieri. Adieu.

---

[1]) Jakob Joseph Woller, Edler von Wollersfeld, niederösterreichischer Regierungsrath und Schlosshauptmann zu Hetzendorf.

[2]) Liechtenstein. Sie starb am 7. Jänner.

Ce 9 de l'an (1777).

CCCIX. Monsieur mon cher fils. Hier a été contremandé le voyage de Paris pour le printemps, et le courrier est parti pour Paris. Il n'y a aucune autre raison militaire ni publique que la saison rude et abominable et mes justes craintes pour la personne de l'empereur. Imaginez-vous que nous étions cinq jours sans avoir aucune communication du dehors. Le matin on ne pouvait sortir du *Kärntnerthor*. En deux heures Reich, le jardinier, qui était ici pour quelques affaires, ne pouvait plus venir à Schönbrunn. Cette prodigieuse quantité de neige est tombée avec un vent si violent, qu'on ne pouvait passer par les monceaux de neige qui étaient plus hauts que des maisons. Je rends grâce à Dieu que ce voyage a été reculé, quels discours que cela pourrait causer, et quels chagrins à la reine.

Je suis enchantée de ce que vous me marquez de votre petite. Je vous embrasse tous deux et suis bien contente de la bonne santé et du ménagement de notre *theuren Erzherzogin*. N'oubliez pas les Khevenhuller dans cette occasion de la perte de la mère.

Ce 16 de l'an (1777).

CCCX. Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que les nouvelles de chez vous sont si satisfaisantes. Le temps continue toujours d'être des plus mauvais. Nous avons aujourd'hui notre premier bal de cour; nous en aurons encore un, et voilà tout notre carnaval. Toute la ville est en deuil

pour la Liechtenstein et mon vieux Breuner [1]), que je regrette bien. Personne ne donne le ton, tout est *zerrüttet*. Je plains votre frère, mais il se comporte bien; sa situation ne sera pas la plus facile.

Vous m'avez bien touchée par votre lettre du dernier de l'année passée; vous ne m'avez fait que consolation dans tout son cours; votre conduite, votre application ne m'ont rien laissé à désirer. Le bon Dieu a exigé de vous un grand sacrifice; vous le lui avez fait avec toute la résignation d'un bon chrétien, mais d'un bien tendre père; il vous en saura gré. Il vient déjà de vous en récompenser par les couches si heureuses de notre chère archiduchesse, et par la conservation de ce cher enfant, fruit d'un amour bien parfait et réciproque. J'en attends encore dans le cours de cette année une autre grossesse.

Je vous écris pendant le bal qui ne paraît aucunement animé; tout est assez triste. Les affaires de Bohème, le voyage manqué de l'empereur, tout de même comme celui de Gorice, et je doute, nonobstant qu'on dit qu'il s'exécutera en mars, qu'il ne se fera plus cette année, quoique je n'en sais rien et pas même la raison, pourquoi il a manqué, car le courrier est arrivé et est revenu de la dernière poste du côté de la Bavière en Haute-Autriche, en vingt heures, le jour avant qu'il a été contremandé. Cela n'est que pour vous; je suis bien aise que dans le public on le croit autrement. Jugez de l'agrément de mes jours.

Je suis un peu plus tranquille sur les ostentations de notre voisin. Je crains les premières nouvelles de France,

---

[1]) An demselben Tage, an welchem Maria Theresia diesen Brief schrieb, dem 16. Jänner, war der Präsident der obersten Justizstelle, Carl Adam Graf Breuner, in seinem achtundachtzigsten Lebensjahre gestorben.

quoique je ne crois pas, que votre sœur en sera fâchée; elle en avait peur, et sans raison, mais elle est devenue toute frivole, peureuse, grimacière.

Pour les gardes tout est arrangé. Mes compliments à Madame, on vient me chercher. Je vous embrasse.

Ce 23 de l'an (1777).

CCCXI. Monsieur mon cher fils. Le temps abominable, le carnaval me font peur. Soyez un vieux patriarche, et ne vous laissez séduire par le plaisir. Amélie me marque qu'elle compte venir à Milan, nonobstant des doutes de grossesse, et que peut-être l'Infant viendra avec; rien de plus juste. Je suis sûre que vous aurez tous les soins et toutes les politesses pour eux, sans entrer en rien dans leur intérieur, vous excusant même en cas qu'ils voudraient vous faire des confidences ou plaintes, de ne les pouvoir écouter, ni vous charger de rien. Au reste les amuser, leur marquer toute amitié, ne sera que très à sa place. Je suis extrêmement pressée, ayant travaillé huit heures de suite dans les affaires de Bohème. Je vous embrasse.

Ce 30 de l'an (1777).

CCCXII. Monsieur mon cher fils. Tout à la hâte. Le carnaval ne m'occupe pas, mais les affaires de Bohème, pour prendre un système fixé. Non pas qu'il y ait actuellement du tumulte ou de la désobéissance; cela est à craindre dans l'été, si on ne prend jusque là les mesures nécessaires, car le paysan est aux abois des excès du seigneur, et ceux-ci, pendant

trente-six ans que je les gouverne, ont su comme à cette heure se tirer d'affaire, et ne jamais venir au clair et tenir subjugué le sujet. Je crois, si l'empereur, je ne dis pas me soutient, mais veut seulement rester neutre, venir à bout de lever *die Leibeigenschaft* et les corvées; alors tout se rangera. Mais malheureusement ces messieurs, voyant que je ne me laisse plus imposer, se sont jetés du côté de l'empereur, et cet esprit de contradiction, qui règne, me fait bien souffrir. Pourvu que le bien se fasse, je ne veux rien dire sur tout ce qu'il me coûte, mais je suis souvent aux abois.

Quant à ce que vous me mandez pour Serbelloni [1]), vous pouvez être sûr que je n'en ferai aucune mention; la chose serait entièrement gâtée. Je ne m'occupe en rien du militaire, et je crois, le jeune homme, qui n'est pas grande chose, pourrait se contenter d'être *Flügel-Adjutant,* sachant au moins qu'avant un an on ne voulait plus faire des adjutants-généraux. De moi vous pouvez être sûr, s'agissant du vieux maréchal et de la Melzi [2]). Si c'était quinze ans plus tôt, cette lettre vous porterait la décision, pour leur marquer ma reconnaissance et mon estime. Mais je vous conseille d'en écrire à l'empereur, en le priant comme une grâce pour le maréchal et pour la Melzi, auxquels vous ne pouviez pas refuser de la lui demander.

---

[1]) Der Rittmeister im Dragoner-Regimente Prinz Eugen von Savoyen, Graf Alexander Serbelloni, wurde am 4. Juni 1777 zum Major in der Armee ernannt. Derselbe machte keine weitere Carrière, erhielt im Jahre 1815 die Majorspension und starb am 13. October 1826 zu Mailand als Duca Serbelloni-Sfondrati.

[2]) Graf Alexander Serbelloni vermälte sich am 20. October 1777 mit Rosine Gräfin Sinzendorff. Deren Mutter Marianne, geborne Gräfin Harrach, von welcher schon in dem Briefe der Kaiserin an Ferdinand vom 3. Juni 1773, I. 209, gesprochen wird, war eine jüngere Schwester der Fürstin Melzi.

Si vous avez le mauvais temps comme nous, je suis bien fâchée pour la .sortie de Madame. Je suis enchantée que nous nous sommes encore rencontrés sur le souhait, que vous allez bientôt habiter votre maison. J'attends avec la dernière impatience les plans pour Monza, et suis toute consolée que vous ne restez plus à Cernusco, dans cet air humide, nullement pour vous. Je crains que l'écuyer de Parme viendra bien tard par ces chemins, et point avant la fin du carnaval, ayant envoyé à Madame, ce qui est à cette heure la plus grande mode, et qui aura convenu pour la danse. Votre sœur me mande qu'elle n'ira plus à Milan, étant en doute, si elle est grosse. J'avoue, je suis bien aise, car tout cela lui cause toujours des dépenses, et elle est très-mal en finances, par sa seule faute.

Mes compliments à Madame; je vous embrasse tous deux.

Ce 6 février (1777).

CCCXIII. Monsieur mon cher fils. J'ai reçu hier le plan de Monza; il me paraît beau, et pour une campagne près de la ville trop grand. Si on pouvait se tenir à un plus petit corps de logis, où les ailes et la cour seraient moins longues. Vous dites que cela ira à soixante mille sequins; puis outre cela le jardin, l'ameublement; cela ira haut, et vous ne pourrez en jouir avant cinq ans, et du jardin avant quinze et vingt. L'empereur m'en a d'abord parlé; c'est lui qui a fait ces réflexions. J'attends les débits, mais je voudrais voir un peu les alentours, la situation de la maison, et l'idée du jardin.

Notre carnaval est fort triste; il neige encore depuis hier. Je souhaite que vous vous amusiez mieux qu'on ne

le fait à Florence et Parme. La rougeole règne furieusement dans le premier endroit; votre frère ni aucun des enfants l'ont eue; on la craint bien.

Je suis extrêmement et désagréablement occupée, mes yeux s'en ressentent. Mes compliments à Madame, je vous embrasse.

Ce 13 février (1777).

Monsieur mon cher fils. Vous êtes au plus fort de CCCXIV. votre carnaval et nous au commencement de nos pénitences; le commencement me coûte toujours le plus. Sans cela la situation en général en Europe me déplaît; il y a bien des nuages qui se forment partout. Nos affaires de Bohème me donnent beaucoup de chagrin, d'autant plus que l'empereur et moi, nous ne sommes pas d'accord sur les moyens. L'oppression de ces pauvres gens et la tyrannie sont connues et constatées; il fallait donc fixer des principes plus équitables. J'étais au point de l'exécution, quand tout d'un coup les seigneurs, qui, par parenthèse, sont tous les ministres, ont su rendre douteux l'empereur, et d'un pas à l'autre ont su annuler tout l'ouvrage de deux ans. Je souhaite que les moyens, adoptés à cette heure, soient suffisants pour remettre le calme et l'obéissance, mais j'ai bien peur qu'il faudra venir *zu Thätlichkeiten;* des gens sans espérance n'ont rien à perdre et sont à craindre. Je voulais en même temps, en exigeant l'obéissance, leur procurer du soulagement. On dit que cela serait de trop, ne l'ayant à cette heure mérité. J'en conviens, mais la nécessité n'a pas de loi. Blanc a été le sacrifice dans cette affaire; il se l'est attiré lui-même par

son zèle indiscret et croyant tout *über die Kniee zu brechen* [1]). C'est une perte pour le service et surtout dans ce moment. Au reste il y a longtemps, que je le connaissais, et ne m'en servais que dans son référat. Il a tenu des propos trop forts dans une commission [2]), et a refusé même de ne plus mettre la plume, si on n'adoptait ses principes. On l'a pris d'autant plus au mot, qu'il a tenu généralement des propos trop légers, y mêlant même nous autres, en bonne intention, mais c'était impertinent. Je vous marque ce détail pour en être au fait, car je ne doute pas, qu'on tiendra des différents propos. On lui a permis d'aller en Souabe, sa patrie, et je lui conserve tous ses gages. Vous en pouvez parler à Firmian, mais pas à d'autres, hors pour éconduire les discours, sans entrer en matière pour et contre.

L'empereur parle encore de son voyage. J'avoue, je ne le trouve plus faisable ni convenable, mais je ne le dis qu'en passant, car je ne gagnerais rien en le disant ne pas convenir. Nous avons l'hiver en plein; la poste de Presbourg n'a pu venir cette nuit à force de neige. Je crains les rhumatismes pour vous et Madame, surtout sortant des couches.

La Lamberg, née Trautson, se meurt d'une inflammation dans la tête [3]). Elisabeth souffre de nouveau des dents.

---

[1]) Der Hofrath bei der Hofkanzlei, Franz Anton von Blanc, der in den böhmischen Urbarialangelegenheiten eine wichtige Rolle spielte. Vergl. Arneth, Maria Theresia, IX, 340—367.

[2]) Wohl der Rectifications-Hofcommission, deren Mitglied Blanc war.

[3]) Anna Maria, Tochter des Fürsten Wilhelm Trautson, Gemalin des Fürsten Johann Friedrich Joseph Lamberg. 1743 geboren und 1761 vermält, starb sie jedoch nicht im Februar 1777, sondern brachte noch 1782, nach einundzwanzigjähriger Ehe, einen Sohn zur Welt, der aber noch als Kind starb. Sie selbst starb erst 1790, ihr Gemal 1797.

Si j'étais à sa place, j'en serais bien inquiète; sa légèreté la fait passer sur tout. C'est qu'elle a tous les dents gâtés par sa faute, mais je ne suis pas sans inquiétude. Je vous embrasse tous deux.

Ce 27 février (1777).

Monsieur mon cher fils. La vôtre du 18 m'a fait plaisir, puisque vous me marquez si joliment votre satisfaction pour les bagatelles envoyées, et que vous me dites tant de bien du prince Albani, que de tout temps j'ai estimé pour ses vertus chrétiennes et morales. Mais je n'aurais pas cherché chez lui celle d'arranger une fête et maison, tant plus agréable qu'utile. Je vous prie de le lui dire, lui connaissant ce talent, de plus qu'il se marie et rende heureuses une épouse et famille. On ne saurait avoir assez de races pareilles, si rares à cette heure, et je suis bien satisfaite et tranquillisée de vous savoir si bien entouré, et que vous en connaissez le prix. Continuez ainsi, mes chers enfants, vous m'êtes de grande consolation et me faites revivre. J'en ai besoin, car ma situation devient chaque jour plus pénible et plus triste. Cet hiver en a une bonne dose. CCCXV.

Votre lettre à l'empereur est très-bien; j'espère qu'il accordera le titre et les gages de lieutenant-colonel ou de major au moins, et l'intérêt que vous prenez à ces deux dignes personnes, et la confiance que vous me montrez en finissant votre lettre, m'a été très-consolante. Oui, mon cher fils, vous me rendez justice! Serbelloni, appartenant à ces deux personnes qui vous intéressent tant, serait déjà ce que vous souhaitez, mais j'espère, cela sera un peu plus tard. Je ne verrai que demain l'empereur; le voyage est encore

un problème. Il me paraît qu'il en est plus affecté à cette heure qu'au commencement de l'an. Je le trouve à cette heure beaucoup moins convenable de tout côté. Les choses se brouillent; je ne crains pas pour cette année une guerre, mais à la longue, les choses se brouillant, nous y serons entraînés.

Pour la maison à Monza, vous pouvez y compter; je trouve cette idée préférable à toute autre, et je vous permets dès à cette heure de bien choisir l'emplacement; le tout en dépendra. Pour vos logements, je les trouve trop peu, mais ceux des enfants et des étrangers me paraissent un peu trop, d'autant plus, que le bourg Monza n'étant qu'un quart d'heure de là, ceux qui passeraient quelques jours avec vous, pourraient y loger. Vous pourriez prendre à cet effet quelques logements là, cela diminuerait même la dépense, pouvant y venir gratis avec leurs familles loger, comme à Laxenbourg les Clary, Schwarzenberg etc., et être les jours et soirées chez vous.

Je fais travailler actuellement à une idée, mais qui ne sera que pour choisir; vous devez mieux savoir ce qui vous convient. Ce sera au compte de la chambre, que cette maison se fera, et j'aimerais mieux vous donner une somme à la fois, pour que vous puissiez régler vous-même le tout le plus tôt le mieux. On jouit si peu de la vie, qu'on ne peut assez presser les occasions innocentes, qui nous procurent de l'aisance et de l'agrément. Pour le jardin, je crois un grand parterre, et puis un bois ou une grande allée couverte pour l'ombre, et rien de trop régulier qu'auprès de la maison.

Ce 6 mars (1777).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que la fluxion soit passée, qui a été un peu forte. Le temps abominable qu'il fait, procure tout plein d'incommodités; il n'y a que moi qui l'ai encore échappé, mais je me suis saignée aujourd'hui par précaution. J'espère de recevoir encore les notes italiennes sur la bâtisse à Monza pour vous les envoyer; si non, je le ferai lundi. CCCXVI.

Le voyage de l'empereur est encore décidé pour le 14; je vous avoue, j'en suis plus en peine que d'aucune autre. Cela est encore un secret pour la cour et le *hohen Adel,* mais les gens du commun en sont bien au fait. Je ne veux donc pas, que sur ma lettre vous le confirmiez à Milan. Je vous embrasse.

Ce 13 mars (1777).

Monsieur mon cher fils. Grand jour pour moi, qui a relevé toutes mes actions, il y a trente-six ans, et qui m'a animée de même que le bon Dieu, cette divine providence voulait encore continuer le sceptre dans notre maison, m'accordant dans le moment le plus critique un fils, où je n'avais plus de royaume qui ne m'était disputé, si bien que l'année après je ne savais où faire mes couches, ne pouvant rester à Vienne, la Bohème et la Haute-Autriche perdues, l'Autriche inférieure menacée des Bavarois, l'Italie, les Pays-Bas envahis, l'Hongrie tourmentée par la peste, de façon que, quand mes bagages arrivaient dans la ville de Pest, les portes étaient fermées à cause de la contagion; ils devaient retourner sur leurs pas. Si on considère ces circonstances et les compare à celles d'à cette heure, il y a de quoi se CCCXVII.

consoler. Mais on ne ressent vivement que le présent; pourvu que nous employons le bien et le mal selon sa sainte volonté, nous pouvons espérer un avenir heureux.

J'espère d'avoir obtenu au moins un retard du voyage de l'empereur jusqu'après Pâques; le temps n'est pas encore stable et si près de la semaine sainte. Je serais bien aise, si je pouvais gagner pour cette année toute cette course, mais j'en doute.

Je vous envoie ici des mesures de deux différentes tapisseries et d'un tapis très-beau, tout neuf. Si cela pouvait vous convenir pour votre maison à Milan ou à Mantoue, je vous les enverrais; le tapis doit rester pour Milan; il est tout de France, et la tapisserie aussi très-belle.

Votre lettre sur la fluxion de votre chère épouse m'a fait plaisir et m'a touchée. Je l'étais aussi du dernier rapport de Rollemann. Je vous (vois) toujours cette tiédeur, ce mauvais exemple pour votre cour, que vous négligez cette demi-heure sur vingt-quatre heures, d'entendre la messe et la lecture spirituelle. C'est que vous n'avez point d'ordre, et sans ordre tout se fait mal. Comment espérer la continuation de la bénédiction de Dieu, auquel vous avez tant de grâces à rendre, et en même temps à le prier, de vous conserver ces précieux dons et sa protection, si vous ne pensez pas un quart d'heure à lui, ni lui rendez le moindre culte, et la prière du matin et du soir ne sera pas mieux faite. Pensez-y sérieusement, cette négligence, cette indifférence me font trembler. Je ne vous vois jamais entièrement corrigé là-dessus, puisque vous traitez cela de bagatelle. Cela ne l'est pas, cela marque peu d'amour, peu de zèle, et c'est ainsi, par l'abandon de Dieu et des bonnes lectures, que les vicieux sont tombés. La grâce n'opère plus en eux comme en serviteurs inutiles et paresseux, et sans la grâce

nos œuvres sont nulles. Quel compte à rendre de tels journées, mois et années! Je ne vous dis rien de trop; votre situation est plus dangereuse que vous ne le croyez. Je prie Dieu, que dans ce saint temps vous recouriez bien sincèrement à lui, et que vous ne retombiez jamais plus à manquer à vos premiers devoirs, que vos enfants doivent comme innocents pratiquer, et vous en père de famille, en représentant d'une province négligée, en fils d'un père si exact dans ses devoirs, et de deux familles si connues par leur piété. Jugez combien ces réflexions doivent vous confondre et animer. Je l'espère, en connaissant votre bonne volonté, mais en même temps votre faiblesse et très-mauvaise coutume. Avec une ferme volonté, une volonté mâle, qui ne passe aucune excuse, aucune, car on n'exige rien de vous que ce que le dernier paysan, soldat ou enfant de dix ans font. Si cela vous paraît difficile, ou que vous y contreveniez, tremblez de votre situation. Vous êtes au bord du précipice, sans religion point de bonheur, sans culte point de religion. Je veux espérer que les autres vices sont déracinés, mais ne dois-je pas en trembler, si je vous vois si lâche, si négligent? Pensez-y, mon fils, il s'agit de votre salut, et je ne saurais me taire, vous aimant trop. Je joindrai mes prières aux vôtres, que Dieu veuille m'exaucer et vous éclairer, car cela manque. De là vous regardez la chose trop petite, indifférente. Vous faites des comparaisons avec des plus faibles ou mauvais, et ne pensez pas que votre éducation, les moyens, votre devoir exigent de vous le double d'obligations. Celle-ci vient juste pour la semaine sainte et la communion pascale, laquelle je ne fais jamais sans vous y comprendre. Dieu vous éclaire et vous fortifie, et moi, je prie Dieu pour vous et vous embrasse.

Ce 20 mars (1777).

CCCXVIII. Monsieur mon cher fils. Dravetzky est arrivé et m'a envoyé ses lettres. Je ne l'ai pu voir, étant la journée des stations de notre ordre, ou ci-devant des treize sermons, où je suis en retraite. Mais je vois que vous en étiez toujours content, et fâché de l'avoir perdu; on le connaîtra. Plus tard je le recevrai bien sur vos témoignages, et lui accorderai une retraite convenable. J'avoue, vous savoir sans garde, me déplaît.

La nouvelle du voyage de Massa ne m'étonne pas; il [1]) ne revient plus. C'est de Modène que tout cela vient; je ne veux leur trouver mauvais, qu'ils veulent leur maître chez eux. Pourvu qu'il ne se donne encore entre les mains d'un charlatan, et qu'il passe ses jours content: c'est tout ce que nous pouvons souhaiter et lui procurer de bon cœur.

J'attends avec impatience ce que vous me direz sur le plan de Monza, car il n'y a point de temps à perdre. Je compte vous donner pour l'achat et le bâtiment soixante-dix mille sequins; si vous y mettez plus, c'est à votre compte; si vous épargnez, c'est de même. L'ameublement, je le prends à part. Envoyez-moi les hauteurs et les largeurs des panneaux des murailles. Je crois, toute dorure devrait être bannie. J'ai ici quelque chose de très-joli pour un cabinet, et je m'occuperai très-volontiers tout cet été de tout cela, pour vous présenter le tout ici l'été de 1778; vous voyez que je compte encore vivre. Je voudrais bien avoir aussi les mesures de votre maison en ville, la hauteur et la largeur des panneaux.

---

[1]) Der Herzog von Modena.

Celle-ci vous viendra juste pour l'alléluia. Je vous fais à tous deux bien mes compliments. Du voyage de l'empereur rien n'est encore décidé; je ne le crois plus exécutable, mais je n'en sais rien. Je vous embrasse.

Ce 27 mars (1777).

Monsieur mon cher fils. Je viens de recevoir après notre dévotion et la cène votre lettre. Je vous répondrai très-vite; étant un jour de grande dévotion, j'ai bien prié pour vous. Dans ces sortes d'occasions mon cœur maternel est très-touché de ne se trouver avec ses chers enfants qui lui manquent beaucoup, et qu'il ne retrouve qu'aux pieds des autels, où je vous remets tous très-soigneusement. CCCXIX.

Je vous sais gré sur le système des études; c'est un vaste champ, et où le *Referent* [1]) et Firmian même ont trop d'idées. J'attendrai ce qu'on me proposera, mais je suis bien aise que vous m'avez envoyé des copies, pour m'orienter et presser les choses.

Pour le prince Albani je suis charmée s'il s'établit. Soyez sûr du secret pour la requête; je l'ai envoyée signée à Kaunitz pour aller en règle, mais j'estime moi-même Albani. Votre amitié pour lui et le gain, en s'attachant des personnes pareilles, peut dès à cette heure vous assurer qu'il obtiendra ce qu'il souhaite. Je voudrais pouvoir dire autant de Serbelloni, que je ne verrai que la seconde fête. La Sinzendorff, pleine de joie, a assuré que la Melzi lui mande, que l'empereur a répondu que tout ne dépendait que de moi.

---

[1]) Sperges.

Vous savez qu'il vous a écrit avant que je l'ai vu ou lui ai parlé, et je ne sais rien d'autre que ce qu'il a très-décidément répondu qu'il n'y a rien à faire, que le jeune homme même ne voulait avancer ainsi, et mieux servir au régiment, et qu'il vous en avait déjà écrit. Je n'ai plus touché cette corde, pour n'accoutumer au refus qui devient à la fin *impegno*, et j'attendais toujours que vous me marqueriez la réponse de l'empereur; alors il est très-difficile pour moi d'y revenir. Je ne sais jamais ce qu'on écrit, et je dois croire ce qu'on veut m'en dire. Pour votre caissier, si la chose a lieu, il n'y aura point de difficulté.

Pour le voyage de l'empereur, qui doit se faire en huit jours, je ne sais encore rien; vous jugerez par là, combien ma situation est désagréable, car ce ne sont ni affaires externes ni internes, qui peuvent exiger de le faire ou le laisser; c'est son seul bon plaisir, et celui-ci m'est un secret. J'ai demandé hier: la réponse a été, que cette semaine il le décidera. Le temps est admirable à cette heure, et jamais carême ne m'a été plus incommode que celui-ci. Je vous embrasse.

Ce 3 d'avril (1777).

CCCXX. Monsieur mon cher fils. Vous serez bien étonné de la nouvelle que j'ai donnée à votre chère épouse par la dernière ordinaire, du départ de l'empereur, qui s'est fait le premier encore à huit heures; voilà la liste du voyage. J'avoue, ce départ que je n'ai su que le vendredi saint, m'a accablée d'affaires, et il me faudra encore une huitaine de jours pour me mettre au courant. Votre frère Maximilien fera aussi une tournée le 16 de ce mois pour Temeswar,

Peterwardein et les *Bergstädte;* cela fera un voyage de trois mois. Nous irons nous établir le 14 à Schönbrunn; point de voyage à Laxenbourg. Je recevrai une visite de dix jours de l'électeur de Trèves [1]) et de sa sœur [2]), qui sont à Munich et ont souhaité me voir, mais cela ne sera qu'à la fin de mai et à Schlosshof. Je compte passer le 13 de mai à Presbourg; les noces de la Czernin s'y feront [3]).

Voilà l'histoire de la tapisserie qui est venue des Pays-Bas. Tout est arrangé de façon que le *vetturino* vous portera les tapisseries et le tapis qui est beau; c'était le présent que votre frère a reçu du roi de France; il est enchanté qu'il revient à vous.

Pour l'attelage, vous en devez l'obligation seulement à l'empereur. Vous l'en remercierez, car je n'en savais rien du tout; cela me fait d'autant plus de plaisir. Pour les porcelaines j'accepte vos remercîments. Ne vous laissez pas troubler de n'entrer dans votre nouvelle maison l'hiver qui vient. Si l'ameublement même n'est pas entièrement achevé, cela n'importe pas. Cela amuse, si l'on reçoit chaque semaine autre chose. J'attends les ultérieures notions et plans pour Monza avec impatience. Il ne faut pas tarder, il faut pousser la chose. Je suis si vieille, que je suis très-jalouse de la perte du temps, le seul mal réel dans ce monde, et irréparable.

---

1) Der jüngere Bruder des Prinzen Albert, Prinz Clemens von Sachsen, Erzbischof und Kurfürst zu Trier, Fürstbischof zu Augsburg.

2) Die jüngste Schwester Kunigunde, 1740 geboren, welche bekanntlich Maria Theresia im Jahre 1764 mit ihrem Sohne Joseph zu vermälen gewünscht hatte. Sie war seit 1776 Aebtissin zu Essen und Thorn, und starb erst 1826.

3) Der kais. kön. Kämmerer und Hofrath Graf Alois Ugarte vermälte sich mit Maria Josepha Gräfin Czernin, Hoffräulein der Erzherzogin Marie Christine.

Ce que vous me dites sur les biens des Jésuites, que les finances pourraient en retirer un grand avantage, je ne saurais le voir. Les ayant donnés pour les études et le bien public, tout profit en doit revenir à ce même objet, mais j'attends ce que la chancellerie me proposera.

J'attends votre réponse pour Serbelloni, et je me sens assez pourvue de pouvoir finir la chose au gré des partis. Mes compliments à Madame; grâce à Dieu, que votre aimable fille soit rétablie. Je vous embrasse tous.

Ce 10 avril (1777).

CCCXXI. Monsieur mon cher fils. C'est en toute hâte, étant dix heures du soir, que je vous marque que j'ai des lettres du 6 de Munich de l'empereur, et qu'il se porte bien, malgré le froid qu'il a fait dans ces vilaines calèches. Il presse son voyage, et je crois qu'il sera entre le 15 et 16 à Paris. J'ai eu tant à faire, tant d'audiences, que je suis un peu harassée. Breteuil est revenu de France; il m'a bien rassurée sur tous les bruits, qui depuis quelque temps courent contre la reine. Il dit qu'elle est au mieux avec le roi, et il espère même bien du bien du voyage de l'empereur sur l'état de son mariage. J'avoue, je ne me flatte plus de changement.

Nous venons de perdre la Windischgrätz, ce qui est une vraie perte [1]). La Palffy, son amie, qui est une Daun [2]),

---

[1]) Josepha, geborne Gräfin Erdödy, vermält mit Joseph Niclas Grafen Windischgrätz, starb am 16. April, 28 Jahre alt. Vergl. Maria Theresia und Joseph, II. 37, 38, 42, 55.

[2]) Die ältere Tochter des Feldmarschalls Grafen Leopold Daun. 1745 geboren, wurde sie 1762 mit dem Grafen Leopold Pálffy vermält und starb am 19. October 1777.

la suivra bientôt, étant très-mal. Vous recevrez par la voie de la chancellerie lundi les dépêches pour les soixante-dix mille sequins. Je vous embrasse.

Ce 17 d'avril (1777).

Monsieur mon cher fils. Je suis bien contente que l'opération de notre bon vieil ami soit passée heureusement, quoique je ne fais aucun compte pour la vue à cet âge, et en ne faisant l'opération que sur l'ancienne méthode, en baissant la cataracte; une toux, un éternument la font revenir, quoique le raisonnement à ce sujet de l'opérateur m'a bien plu et convaincue qu'il soit un honnête homme et point un Taylor [1]). Je suis très-empressée de voir les suites et de les souhaiter telles que nous les souhaitons. Si vous le trouvez convenable, vous lui ferez mon compliment. CCCXXII.

Pour le jeune Serbelloni, étant autorisée de finir l'affaire, je n'attends sur celle-ci que votre réponse, de le faire hors du régiment, avec les gages, et qu'il puisse rester en Italie. C'est le dernier mot que l'empereur m'a dit, et si cela convient à Serbelloni et à la Melzi, je ferai expédier en conséquence, quand je recevrai votre réponse.

J'ai une lettre de l'empereur du 10 de Strasbourg; il se portait très-bien et était fort content de Munich et de Stoutgard, sans entrer en détails. Je le compte cette nuit à Paris et attends le courrier à la fin de l'autre semaine, de

---

[1]) Ein englischer Augenarzt, der in Wien gewagte Operationen unternahm und welchen Maria Theresia wohl nicht ganz mit Unrecht für einen Charlatan ansah.

même que celui de la délivrance de la grande-duchesse. Je compte aller coucher demain à Schönbrunn.

La pauvre princesse Batthyany![1]) Son fils, le vice-chancelier, à l'église, au service de sa sœur a pris le même crachement de sang. On l'a saigné déjà quatre fois et mis les sangsues; il est un peu mieux ce soir, mais je le crois perdu; il ne pourra durer[2]).

Votre frère est parti ce matin à neuf heures pour sa tournée. Mes compliments à Madame pour sa charmante et détaillée relation, où elle n'a pas oublié de marquer et relever les choses les plus tendres pour son cher Ferdinand. Votre tendresse et amitié mutuelles font bien ma consolation; Dieu vous conserve. Je vous embrasse.

Ce 1er mai (1777).

CCCXXIII. Monsieur mon cher fils. Je ne saurais vous exprimer, combien vos soins et attentions m'ont touché pour notre cher vieux duc. Que j'aime à voir en toute occasion ce cœur bon, compatissant et tendre! Je tremble que les suites ne seront telles que je les souhaite; à son âge la cataracte seulement abaissée revient bien aisément. J'ai chargé Firmian de se consulter avec vous; il n'y aura donc point d'inconvénient.

Pour Serbelloni, voulant avec trop de promptitude le finir, j'ai pris sur moi sa nomination de major avec les

---

[1]) Wie bereits I. S. 344 erwähnt wurde, war sie in erster Ehe mit dem Grafen Nicolaus Erdödy vermält, und die Mutter der soeben verstorbenen Gräfin Windischgrätz.

[2]) Der Vicekanzler bei der ungarischen Hofkanzlei, Graf Ludwig Erdödy. Er starb wirklich schon am 9. Juni 1777, erst dreissig Jahre alt.

gages, mais voulant quitter plus tôt, je trouve cela bien plus convenable de toute façon, voulant faire une seconde branche, et si vous voulez écrire à Kaunitz pour l'emplacement de ce jeune homme quelque part dans le civil, je le ferai volontiers et tout de suite, pourvu que cela se fasse en règle. Il n'a déjà plus rien à espérer dans le militaire, et il sort d'un esclavage pas petit.

Ma santé est entièrement remise, mais je ne suis pas animée. Je suis pesante, triste; je n'ai aucun sujet particulier. L'heureuse délivrance de notre admirable grande-duchesse d'une fille [1]) que j'ai souhaitée, le contentement de l'empereur de sa sœur sont des sujets de consolation; j'en remercie Dieu, mais mon esprit languit. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 8 mai (1777).

Monsieur mon cher fils. Je suis fâchée du départ de CCCXXIV. Bagnesi, qui me paraissait un homme tranquille et attaché. Plus que notre bon duc vieillit, et plus il a besoin d'honnêtes gens à l'entour de lui, pour lui faire passer ses jours tranquillement, et aux autres. Mais ce dont je suis fâchée, c'est qu'il n'a pas eu la complaisance de vous en parler, ou plutôt à notre archiduchesse. J'attends pour Serbelloni votre réponse, s'il veut quitter le service ou rester major avec l'uniforme du régiment, mais sans *Klappen.* Je prends ce dernier sur moi, sans demander même à avoir des reproches à son temps; pour consoler ce pauvre vieillard, je veux bien m'exposer.

---

[1]) Marie Clementine, geboren am 24. April 1777, vermälte sich im Juni 1797 mit dem Kronprinzen Franz von Neapel und starb schon 1801.

Les nouvelles de Paris sont toujours les plus consolantes et brillantes, mais je ne peux en parler que par ouï-dire. L'empereur n'écrit aucun détail, disant qu'à son retour je trouverai tout dans son journal. La reine n'écrit jamais que peu de lignes; à cette heure elle est plus excusable. Mercy est malade, et les deux messieurs de l'empereur [1]) n'osent écrire à personne; ce n'est donc que par les gazettes, que je suis informée. L'empereur paraît très-content de sa sœur; je ne sais pas seulement combien de temps il restera encore à Paris, et ce qu'il compte faire après. J'avoue, il faut être bien détachée du monde et être accoutumée à cela, à pouvoir soutenir de telles ignorances, que personne ne croit telles.

Ma santé se remet lentement; je suis extrêmement faible et échauffée, je crois qu'à la longue une saignée sera nécessaire. Au reste je me porte bien, mais ne suis pas gaie. Je vous embrasse.

Ce 21 mai (1777).

CCCXXV. Monsieur mon cher fils. J'attends par la poste qui vient, la décision pour Serbelloni, pour ne croiser encore une fois les résolutions. Je suis bien aise si vous êtes content du tapis et des tapisseries, mais vous ne le serez pas de ce que je n'ai pu me résoudre de nommer prévôt Meraviglia [2]), autant que je l'aurais souhaité à cause de votre recommandation et pour son frère [3]). C'est Confalonieri [4]) que j'ai

---

[1]) Josephs Reisebegleiter, die Grafen Joseph Colloredo und Philipp Cobenzl.

[2]) Don Antonio Meraviglia, Canonicus an der Cappella della Scala.

[3]) Der geheime Rath Graf Stephan Meraviglia.

[4]) Johann Baptist Confalonieri, gleichfalls Canonicus an der Cappella della Scala.

nommé, et pour le canonicat Meda[1]) à cause de son beau-frère Bartenstein[2]), à qui j'ai bien des obligations, de même qu'à son père[3]), qui a fait mon mariage, point si heureux pour moi et tous vous autres, pour vos cœurs, esprits, corps, santés et agréments; tout cela vient de votre adorable père.

Grâce à Dieu, l'empereur se porte bien. J'ai des lettres du 12; il ne me dit rien sur son départ ni sa tournée à faire, mais il est enchanté de votre sœur. De Maximilien j'ai aussi des lettres du 14[4]); tout le monde est en bonne santé, et on se loue beaucoup de lui; autre consolation pour moi. Il n'y a qu'une voix là-dessus, mais j'ai vu revenir quelqu'un noir comme un *Zigeuner;* il dit que votre frère est de même.

Nous avions quelques jours un malade qui nous inquiétait; c'est le prince Albert. On a craint une inflammation des poumons. On l'a fortement saigné deux fois, purgé de même; il est hors d'affaire, mais bien faible; il faudra des ménagements. Il est à Lanschütz, endroit très-petit, ce qui m'a empêché de m'y rendre. Je l'aurais incommodé, mais j'en ai deux fois par jour des estafettes, et je ne suis plus inquiète, mais deux jours je l'étais bien.

Votre femme m'a marqué que vous lui avez fait la finesse de voir sa mère. Je vous sais bien bon gré de cette juste attention; cela vous ressemble. Je vous embrasse tendrement.

---

[1]) Der Canonicus Don Flaminio Meda.

[2]) Der Reichshofrath Joseph Freiherr von Bartenstein war mit der Freiin Antonia von Buol, der Rath an der Mailänder Rechnungskammer aber, Graf Johann Baptist Meda, mit der Freiin Marie von Buol vermält.

[3]) Johann Christoph Freiherr von Bartenstein.

[4]) Aus dem Banate.

Ce 22 mai (1777).

CCCXXVI. Je vous recommande cet honnête homme; je souhaite qu'il réussisse dans son long voyage et dans ses prétensions, mais j'en doute fort; il serait à plaindre à son âge d'entreprendre un tel voyage. Il était neveu du fameux baron Klein [1]), nain, que j'ai tant estimé. Si vous croyez que deux cents sequins seraient suffisants, je vous prie de les lui donner de ma part, et d'en faire écrire Mayer au mien pour le remboursement.

Mes compliments à Madame; je vous embrasse.

Ce 29 mai (1777).

CCCXXVII. Monsieur mon cher fils. Je serai fort courte. Le grand jour de dévotion et d'affaires non agréables m'a occupée jusqu'à neuf heures sonnées. Je suis bien aise que votre estomac soit remis; l'ordre dans vos repos et de la modération feront plus que le *quinquina*. J'ai toujours de bonnes nouvelles de vos deux frères, mais les nouvelles de Moravie me causent bien de la peine. Il y a des seigneuries entières, qui se déclarent Luthériens [2]), encore sans impertinences, demandant instamment de leur accorder leur exercice de religion. Cela ne se peut dans les provinces de Bohème, où je dois jurer au couronnement de ne souffrir aucun qui ne soit catholique. Renvoyer des milliers d'hommes, même en Hongrie, serait une grande perte. Le parti, surtout dans

---

[1]) Karls VI. Lieblingszwerg.

[2]) Ueber die Religionswirren in Mähren vergl. Arneth, Maria Theresia. X. 60—75.

ces temps-ci, est délicat à prendre, et cela m'occupe beaucoup et m'attriste.

Pour Serbelloni tout est fini. J'espère que vous recevrez tout de suite les expéditions. Je vous embrasse.

Ce 5 juin (1777).

Monsieur mon cher fils. Je suis bien aise que vous avez fait cette course avec la princesse votre belle-mère, et de même d'avoir poussé jusqu'à Modène pour voir le prince. Mais à la veille de la procession je crains que vous vous auriez échauffés un peu trop, surtout ma chère fille, qui est plus délicate. Si vous aviez le chaud que nous avions toute cette octave, vous seriez bien incommodé, souffrant des chaleurs. CCCXXVIII.

J'attends votre frère de retour à la fin de ce mois. J'en ai des nouvelles de la Fête-Dieu à Karoly, où il a tenu la procession qui a duré trois heures. Les nôtres étaient bien courtes; celle du dimanche seule ici, où vos deux sœurs en étaient.

J'attends demain à dîner l'électeur et la princesse. Les fatigues et anxiétés que votre sœur a essuyées, lui ont causé aussi la fièvre avec des grands maux de tête et des reins. Tous deux devaient venir à dîner, mais cela ne sera plus, et je serai moi toute seule à recevoir ces hôtes et les mener à Presbourg tout de suite. Cette incommodité de votre sœur vient à contre-temps; on a dû la saigner.

De l'empereur toujours les plus satisfaisantes nouvelles. J'ai envoyé en Moravie Kressl [1]) avec deux ecclésiastiques

---

[1]) Der Staatsrath und Präses der Studien-Hofcommission, Franz Carl von Kressl, Freiherr von Qualtenberg.

de poids, pour savoir au juste ce qui en est de ces gens, qui se déclarent en foule protestants. C'est une affaire ancienne, ils s'appelaient *die mährischen Brüder, wie in Böhmen die Hussiten.* Mais il y a grande négligence du côté des curés et évêques et aussi des seigneurs, qui ne savaient ce qui se passait. J'en suis bien affectée, et à juste titre.

Il est bien juste que vous servez de secrétaire à Madame, comme elle est le vôtre. Je vous charge de l'embrasser de ma part.

Ce 12 juin (1777).

CCCXXIX. Monsieur mon cher fils. La diète que vous vous proposez de tenir, ne vous aidera pas, si vous ne fixez une fois vos heures de travail et d'amusement, et je crains avec bien de la raison, que ces propos resteront comme les autres, vous laissant aller à vos coutumes, état très-dangereux, et pour cette raison je le relève si souvent.

Grâce à Dieu, depuis mon retour de Presbourg j'ai des meilleures nouvelles de mes malades. La fièvre du prince est restée dehors, en prenant le *quinquina,* et ma fille reprend le sommeil et l'appétit, mais est d'une faiblesse qu'elle ne peut sortir du lit. J'avoue, j'ai passé des journées bien tristes et inquiètes, et je crains pour tous les deux les suites, surtout le camp de Pest.

L'électeur et sa sœur sont venus dans ces entrefaites; jugez de notre embarras, ne pouvant leur faire passer le peu de semaines, qu'ils sont ici, agréablement. La princesse, laide, mais beaucoup moins que la défunte[1]), me

---

[1]) Maria Theresia meint hier Josephs zweite Gemalin.

plaît beaucoup. Le caractère, la douceur, l'humeur égale et la santé paraissent ne laisser rien à désirer. Il me paraît qu'elle ne manque d'esprit, mais elle n'en fait parade. Enfin elle est telle qu'elle augmente mes justes regrets.

L'empereur m'a écrit le 30, qu'il partait très-content de son séjour, ce qui me cause beaucoup de consolation. Molinary[1]) est arrivé et m'a dit toutes sortes de choses consolantes de vous et de votre famille. Je l'ai trouvé maigri, et je ne pouvais le regarder sans me souvenir de nos pertes, qui ne peuvent jamais tarir. Je suis fâchée que cet homme fait le fainéant et ne reste à être utile à sa patrie ou à votre personne et compagnie. Je n'espère pas que vous aurez les vents, étant *al lago di Garda,* comme nous ici. On prie pour la pluie, et je ne crois pas que la récolte sera bonne. Je vous embrasse.

Schlosshof, ce 2 juillet (1777).

Monsieur mon cher fils. Je dois prévenir le jour de poste de demain, et vous écrire sans avoir reçu les lettres d'Italie. Nous avons un temps abominable, pas une journée entière belle, et l'empereur me mande du 19 de Rochefort, qu'on peut fort bien soutenir les habits de drap; il ne sent pas de chaleur extraordinaire. Il se porte bien et est content de tout ce qu'il voit, et de la façon dont on le traite. CCCXXX.

---

[1]) Es ist nicht mit voller Bestimmtheit zu entscheiden, ob die Kaiserin von dem Hofsecretär im italienischen Departement der Staatskanzlei, Johann Fortunat Molinari, oder dem Hofarzte Christoph Molinari spricht. Doch ist nach ihrer Anspielung auf die erlittenen Verluste kaum zu zweifeln, dass sie den Letzteren meint.

Je vous envoie ci-joint une copie du journal qu'il m'a envoyé par le dernier courrier, que vous pouvez garder.

Grâce à Dieu, mes enfants d'ici continuent de se rétablir de jour en jour. Mes deux hôtes paraissent contents et comptent partir le 15. J'avoue, je soupire après ma tranquillité et mon train de vie ordinaire; je ne suis plus pour la vie active ou de plaisir. La princesse gagne beaucoup d'être connue, et voilà trois de manquées qui m'auraient bien convenu; je ne pense plus à une quatrième, elle pourrait bien m'être le contraire.

Le séjour d'ici de vous autres m'occupe toujours. Je suis assise sous votre portrait de famille, et je ne suis pas entièrement tranquille sur votre santé. Le maigrir m'a fait plaisir, mais des lettres qui viennent en cette heure en foule d'Italie, vous trouvent mauvais visage, triste et faible; ces deux dernières circonstances, je l'avoue, me font craindre. Faby ne disant encore rien, je veux m'étourdir là-dessus, mais j'attends les lettres de demain avec tout l'empressement, dont ma tendresse maternelle est alarmée. Belcredi, qui est arrivé ce midi, je ne lui ai pu parler qu'en présence de tout le monde. Il m'a assuré que vous êtes maigri, mais que vous vous portez au reste bien.

Votre frère est ici pour dîner, et votre sœur Marianne pour me ramener. Nous avons tous les soirs comédie ou opéra comique, que les deux filles de Posch jouent à merveille. Je vous embrasse tendrement.

Ce 11 de juillet (1777).

CCCXXXI. Monsieur mon cher fils. Quoique vous me dites toujours, que vous allez mieux, les lettres de l'Italie et même

du Tyrol assurent le contraire, non-seulement votre maigreur, mais le changement de votre humeur, et que vous avez en même temps une toux fréquente. J'avoue, je voudrais ne pas croire à ces nouvelles, mais elles sont trop réitérées et avec tant de circonstances, qu'il y a plus à craindre leur réalité. Je ne comprends pas Faby; dites-lui, que je veux qu'il écrive toutes les semaines à Störck, comme il vous trouve, et ce qu'il vous donne, si vous êtes exact à prendre les remèdes, et à la durée, car ces sortes de maux ne se laissent guérir qu'à la longue et avec un exact régime.

L'opéra de Pavie, en retournant la nuit, ne m'a pas fait plaisir. Ce qui est faisable quand on se porte bien, ne l'est pas dans votre état de dépérissement. Il ne faut pas vous le cacher, ces sortes d'indispositions peuvent être remédiées au commencement, mais une fois invétérées, cela vous reste pour la vie et vous rend délabré, faible et triste. Je voudrais prévenir ce grand mal; surtout pour un jeune prince il faut de l'ordre, et c'est justement votre grand défaut, et que je ne vous ai jamais vu surmonter en rien, jusqu'à cette heure, et qui m'inquiète si fort et à juste titre. Vous ne pouvez pas me donner une marque plus réelle de votre tendresse, que de prendre une bonne fois la résolution de tout faire à son temps, interrompre la meilleure lecture, pour ne surpasser d'un quart d'heure cet arrangement.

Je retourne de Laxenbourg, où nous avons dîné chez Kaunitz avec mes princes, qui nous quitteront en peu de jours. Je n'ai pas un moment à moi; je vous embrasse.

Ce 16 juillet (1777).

CCCXXXII. Monsieur mon cher fils. Je suis bien consolée de vous savoir à Varese, non seulement pour votre santé, mais aussi pour vous ôter l'épouvante que Faby vous a faite. Vos nerfs étant ceux de votre chère père, très-susceptibles, il faut vous garder de toute épouvante ou forte impression, même dans un moment de joie, encore plus dans une circonstance comme était celle de Faby, qu'à juste titre vous regrettez, et quoiqu'il soit étonnamment remis, j'avoue, je ne tiens pas grande chose là-dessus; il faudrait même le ménager en cas de maladie. Il ne pourrait veiller ou se tourmenter, et je vous avoue, si vous voulez mon repos, il faudrait toujours un Allemand de l'école, des principes et notions de van Swieten. Je ne voudrais gêner votre épouse, qui dès sa jeunesse a eu d'autres médecins et principes, mais pour ce qui touche votre personne et les enfants, un Allemand sera toujours nécessaire. Je vous envoie ici ce que Störck par mon ordre a mis par écrit. Vous en ferez tel usage que vous voudrez, et Faby se remettra, quand il saura quels regrets vous avez marqués, et la justice que vous lui rendez.

On compte ici maintes histoires; l'affaire *del lago di Garda* je vous ai déjà marquée. De Padoue on mande que vous, la Confalonieri et Albani étiez comme morts, qu'il n'y avait que votre épouse qui se possédait et ranimait les autres, qu'à Mantoue ou Milan vous avez fait des expériences électriques, que vous avez été jeté à terre par un coup électrique. Je connais votre passion pour ces sortes d'expériences; j'avoue, je crains qu'il n'y en aie quelque chose; vous me le marquerez. Un coup pareil suffirait pour vous tuer ou vous rendre misérable pour toute votre vie. Je serais bien fâchée si cela vous arrivait avec des autres, et en toutes

ces sortes d'occasions sur l'eau, sur les expériences physiques, il ne faut s'y exposer sans des gens *in arte peritis,* et sans le conseil de ceux qui en font métier. Toute bravade sur ces points ne tourne ni au bien ni à l'honneur. On nomme cela enfantillage ou bavartade.

Ce que vous me mandez d'avoir écrit au prince Kaunitz pour le théâtre et la maison, j'en attends la consulte. Le théâtre sera-t-il à s'en servir cet hiver?

J'ai du 29 des nouvelles de l'empereur de Toulouse; il se portait bien; c'était le premier jour d'été qu'il a ressenti.

Les princes de Saxe sont partis avant-hier après le souper, laissant des regrets. La princesse s'est pluc infiniment; elle gagne beaucoup à être connue, elle a même pleuré, en prenant congé. Le prince et votre sœur sont partis hier à midi; tous deux ont besoin de repos et à se refaire. Votre sœur prendra le lait d'ânesse, elle en a grand besoin; mais le camp de Pest, où le prince se rend avec votre frère le 3, ne fera pas une cure tranquille. Je vous embrasse.

Ce 24 juillet (1777).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que vous me CCCXXXIII. dites que vous êtes mieux, mais je ne me fie pas encore, et la situation de Faby augmente mes peines. Je pense sérieusement à vous trouver un autre. Je serais d'une inquiétude extrême, vous sachant entre les mains des Italiens, de même que vos enfants. Outre l'ignorance, l'intrigue fait le fond de leur savoir-faire et science.

Vous avez très-bien fait d'avoir suivi les souhaits de votre bon vieux papa, et même en toutes occasions à l'avenir

vous en ferez de même, comme vous avez fait pour son logement. J'ai aussi résolu ce que vous aviez souhaité pour les deux théâtres et la maison, et je vous ferai même refondre les cinquante mille lire pour les *palchetti*. Il n'y a que la décoration intérieure des loges et chambres, que vous prendrez sur vous selon votre goût.

Je suis charmée que vous allez à Come. Dans l'instant arrive un courrier de l'empereur de Fribourg du 20. Grâce à Dieu qu'il ait heureusement achevé cette longue course. Je me suis flattée qu'il viendra nous voir entre les deux camps, mais selon cette liste cela ne se fera pas, quoique je m'en doute encore un peu et voudrais me flatter. Je vous embrasse tendrement.

Ce 31 juillet (1777).

CCCXXXIV. Monsieur mon cher fils. Je veux me tranquilliser sur votre santé, et le séjour de Varese m'est bien cher d'avoir procuré cet effet. J'approuve que vous allez passer le mois d'août à Come. Vous me demandez pour l'anniversaire [1]). Si vous ne retournez pas une fois de Come à Milan, alors tout est dit, et en tenant ces deux jours le service et la retraite là, il n'y a rien à dire. Mais si vous faisiez des courses à Milan ou ailleurs pendant ce temps, il ne serait pas convenable de manquer à cette grande et juste cérémonie, qu'on tiendra toujours en public, comme si vous étiez à Milan, nonobstant votre particulière dévotion à Come.

Je suis enchantée que j'ai eu raison sur l'affaire du lac; celle de Monza et de l'électricité seront bien du nombre.

---

[1]) Des Todes des Kaisers Franz.

Votre cher secrétaire s'est très-exactement acquis de sa relation. Erdödy est revenu avec Baldacci, et ne peut revenir de votre fille et de la force et beauté de la cadette. Je suis enchantée que notre vieil ami aie la consolation de vous avoir avec lui. L'empereur est aujourd'hui à Innsbruck; j'en suis bien occupée; ce mois qui vient, est un bien triste pour moi. Je vous embrasse.

Ce 7 août (1777).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que les bonnes nouvelles continuent de votre santé, mais il ne faut croire que tout est dit. Vous avez un peu trop tranché à l'excès; je souhaite que vous ne vous en ressentiez toute votre vie. Vous seriez inexcusable à cette heure de résister à la conviction, après tout ce que nos paroles et conseils n'ont pu obtenir à temps, et une rechute serait le comble, je veux dire une rechute du désordre, dans lequel vous avez passé ces années, pour le repos et le manger, pour l'âme et le corps. Vous aviez du temps à tout, hors pour la prière et la lecture une demi-heure en vingt-quatre heures. CCCXXXV.

J'ai vu que vous travaillez nonobstant votre état; j'en étais charmée: le bilan de Mantoue m'a convaincue. Gardez-vous d'une autre extrêmité: de devenir trop occupé de la santé. Avec de l'ordre et *Mässigkeit* on peut hazarder quelque chose; sans ces deux pivots les ménagements, les remèdes seront plus nuisibles qu'utiles. Mon cœur ne m'a pas trompée, que je craignais l'électricité ou une expérience vraie. Je dois vous dire de la part de Störck et de nos physiciens et mathématiciens mêmes, qui m'ont prié de vous défendre

très-positivement toutes expériences nouvelles, surtout des Anglais, sans avoir un homme prudent et expert. Les plus grands malheurs en peuvent venir; on peut se tuer et d'autres, ou se ruiner de façon qu'on est malheureux le reste de ses jours. C'est sur ce point, que je vous dis sérieusement de ne plus vous émanciper; ce ne serait pas une action d'un homme prudent ni d'un bon fils, mari et père de famille, mais un enfantillage qui vous ferait peu d'honneur et nous plongerait dans les plus grandes transes, ce que nous ne méritons pas et notre tendresse.

L'empereur n'était ici que comme un éclair. Il est reparti pour deux mois avec votre frère, qui en est bien flatté, et moi aussi. Je ne crains que les grandes chaleurs, surtout à Pest, et ne suis inquiète que pour le prince Albert, qui n'est pas encore entièrement remis. Elle est avec nous et prend le lait d'ânesse; je ne la trouve pas non plus bien remise. Je crains que je perdrai une contemporaine, la princesse Trautson [1]), qui a commencé par un rhumatisme et continue à ne faire autre chose que dormir et s'affaiblir; on dit le *kalte Brand.* La Marianne se conduit très-bien dans cette occasion; elle est presque tous les jours une couple d'heures chez elle, et je lui sais gré de cette juste reconnaissance. J'attends à cette heure en peu les nouvelles de Naples et peu après celles de Parme, que Dieu donne heureuses. Je vous embrasse.

---

[1]) Caroline Fürstin von Trautson, geborne Freiin von Hager, Witwe des im Jahre 1775 verstorbenen Fürsten Wilhelm Trautson, war nicht eigentlich eine Zeitgenossin der Kaiserin, sondern, schon 1701 geboren, um sechzehn Jahre älter als sie. Und sie überlebte sie um mehr als zwölf Jahre, denn sie starb erst am 12. Jänner 1793.

Ce 14 d'août (1777).

Monsieur mon cher fils. Votre lettre du 15 du lac de CCCXXXVI.
Come ne me rassure nullement, et j'avoue, je soupçonne que vous avez pris la plume, crainte que Madame n'entre en plus grands détails sur votre santé. Ce mieux tant vanté de Varese, personne ne l'a trouvé à Milan, hors que vous étiez hâlé. Cette maigreur si subite, qui dure depuis sept semaines et plus, n'est pas indifférente, et mes inquiétudes ne sont que trop réelles. Je compte vous envoyer un médecin pour être mise bien au fait de votre situation, ne pouvant compter sur Faby, et point du tout sur les Italiens. Il faut de l'ordre dans la façon de vivre. Combien d'années que je le prêche, et je n'ai pas eu la consolation d'être écoutée; voilà les effets. Vous pouvez vous imaginer ma situation cruelle; éloignée, avec la juste inquiétude dans le cœur. Il n'y a que le recours à Dieu qui peut seul porter quelque soulagement, en faisant mon devoir. Je suis toute à vous.

Ce 18 d'août (1777).

Mon cher fils. Vous recevrez Quarin[1]) avec votre CCCXXXVII.
bonté ordinaire. Vous en aurez soin le peu de semaines qu'il se trouvera à Milan ou Come. Je lui ai une grande

[1]) Der berühmte Arzt Joseph Quarin, damals niederösterreichischer Regierungsrath in Sanitätssachen und Physikus bei den barmherzigen Brüdern. Bald nach seiner Rückkehr aus Mailand zum kaiserlichen Leibarzte ernannt, genoss er insbesondere das Vertrauen Josephs, der ihn noch wenige Wochen vor seinem Tode in den Freiherrnstand erhob. Quarin starb, über achtzig Jahre alt, 1814.

obligation de quitter ses pratiques ici pour vous servir et pour rassurer mon cœur maternel, que trop alarmé. Je ne peux vous cacher que votre situation n'est pas la meilleure, et si vous ne vous réglez pas absolument et suivez de même les ordonnances des médecins avec toute l'exactitude nécessaire, plus tard il ne sera plus temps. On vous flatte ou agit politiquement, si l'on vous parle autrement. Il est plus que temps de s'exécuter et réparer le passé. Tout cela n'est qu'une suite de la vie sans règle, que vous avez menée. Mon instruction, mes lettres, mes conseils, quand vous étiez ici, tout fait foi, combien j'en étais toujours affectée, prévoyant les suites. Mais je dois dire, et c'est ce qui m'alarme le plus, que je n'ai jamais rien gagné sur vous sur ce point qui influe tant, même sur votre âme, moral et mœurs. Quelle faible espérance ne me reste donc à cette heure, car il faut absolument changer entièrement votre façon de vivre; il le faut, si vous voulez vivre et faire votre salut; là-dessus aucune capitulation; il n'est plus temps. Le temps que Quarin sera en Italie, vous l'aurez toujours avec vous, et il viendra vous voir à toutes les heures du jour; votre situation exige cette attention. Il doit voir les changements différents qui se font, et si vous aimez encore une vieille tendre mère, c'est l'unique moyen de la rassurer et tranquilliser et conserver. Je ne sens que trop ce qu'il vous coûtera, et c'est ce qui augmente mes justes craintes, étant accoutumé à vivre *in den Tag hinein* et à ne faire que votre volonté, et ne connaissant aucun frein et ordre. Mais votre âme, votre salut exigent le changement total; si vous voulez vivre, il le faut; là-dessus ne vous flattez pas. Votre épouse, vos enfants et moi méritons que vous nous sacrifiez votre volonté, vos goûts, qui vous mènent à votre ruine. Priez Dieu, qu'il touche votre cœur que vous avez fermé à toute repré-

sentation. Avec l'aide de Dieu, j'espère de pouvoir en peu de semaines jouir d'un fils digne de son père et de ses vertus, et en bonne santé. Je vous donne ma bénédiction; adieu.

Ce 19 (août 1777).

Monsieur mon cher fils. C'est dans ce moment — sept heures du soir — qu'arrive Maximilien, maigri et extrêmement hâlé. Il a ramené tout le monde sain et sauf. Toute sa suite, mais aussi ceux, par où il a passé, sont très-contents de lui, grande consolation pour moi. Pardonnez que je quitte mon cher Ferdinand pour mon Maximilien pour aujourd'hui; adieu. CCCXXXVIII.

Ce 21 d'août (1777).

Monsieur mon cher fils. Votre lettre de Come devrait me tranquilliser, mais le puis-je être? Après le retour de Varese, Faby et tout Milan vous ont trouvé moins bien. Puis-je après me rassurer? Quand vous recevrez celle-ci, Quarin sera peut-être arrivé. Je vous le recommande encore une fois, de lui marquer vos attentions, et à moi votre tendresse, en suivant en tout ses conseils, car il n'y a plus de temps à perdre. Le projet que vous me faites, de vous servir de Borsieri[1]) de Pavie, est tout de même comme si CCCXXXIX.

[1]) Johann Baptist Borsieri, 1725 zu Trient geboren, als Professor der Heilkunde zu Pavia berühmt geworden. Er starb 1785.

je disais que Mac Neven de Prague[1]) sera mon médecin. On peut le consulter en général, quoique je ne tiens rien sur la multiplication de ces savants, mais ni vous ni vos enfants ne seraient pourvus avec un arrangement pareil. Le grand point est l'assiduité et connaissance du médecin, qui vous voit à toute heure, qui est au fait de votre façon de vivre, des circonstances. Cela fait plus que les remèdes mêmes, et un qu'on appelle seulement dans des cas plus graves, ou qui ne dit qu'après les autres ou par contradiction, n'étant au fait de toutes les circonstances, peut fort bien se tromper, ne pas deviner juste. Votre frère en Toscane se trouve très-bien, d'avoir suivi douze ans cette règle. Pourquoi vous départir d'une chose que vous avez vue se pratiquer avec tant de succès chez nous, et qui seule peut tranquilliser mes vieux jours dans la séparation où nous nous trouvons? Je vous ai cédé et ai prévenu en tout vos arrangements de votre cour, il est bien juste que sur ce seul point, qui m'est le plus à cœur, vous faisiez de même. J'espère que vous reconnaîtrez un jour, que j'avais raison, mais je ne voudrais pas que vous en conveniez par votre propre expérience. Vous avez tant aimé ce van Swieten; c'est de son école, que je vous envoie le secours; ceux d'Italie sont dans tout autres principes, et ce préjugé, que les nôtres ne connaissent le climat, ne peut avoir lieu qu'auprès du peuple ou de gens qui ont *secondi fini*. Je ne tarirais jamais sur cette affaire, elle me tient trop à cœur, et je ne peux être occupée d'autres, qu'en vous donnant ma bénédiction.

---

[1]) Der Irländer Wilhelm Freiherr Mac Neven Okelly, Professor und Director der medizinischen Facultät zu Prag.

Ce 28 d'août (1777).

Monsieur mon cher fils. Le courrier de Naples, qui est arrivé hier à sept heures du soir, nous a comblés de joie, d'avoir un François de plus [1]). CCCXL.

Voilà la liste de ce qui se fera à Minkendorf. L'empereur était déjà parti hier avec votre frère; il est revenu à midi dîner avec nous, ce qui m'a bien obligée.

Je ne vous dis rien sur votre santé; j'ai tout dit et peut-être même avec trop de zèle, mais peut-on s'empêcher de parler avec force, quand il s'agit d'objets si chers, quand on voit les mauvais effets, que depuis six ans j'ai combattus et jamais rien obtenu? Il faut une résolution mâle, mon cher fils, que je n'ai pas encore trouvée chez vous. Il faut savoir s'exécuter et non relâcher toujours. Toute mon espérance après Dieu est en Quarin, mais il faut l'écouter et le suivre, et qu'il puisse vous observer chaque heure du jour. J'attends de votre tendresse de vouloir bien me consoler, en vous prêtant à mon empressement. Je vous embrasse.

J'ai reçu aujourd'hui le portrait de votre fille cadette, qui paraît bien jolie. Dieu la conserve.

Ce 4 septembre (1777).

Monsieur mon cher fils. Vos deux longues lettres du 23 m'ont fait d'autant plus de plaisir, étant confirmées par celle CCCXLI.

---

[1]) Am 19. August 1777 war Franz, nachmaliger König beider Sicilien, zur Welt gekommen.

de votre épouse, du mieux dans votre santé. Mais je ne voudrais que vous vous accoutumiez à médeciner toujours. Il faut prendre des remèdes, quand il le faut, mais toutes ces petites aides, je ne les aime pas, la nature s'y fait trop vite, et l'impression dans l'esprit reste trop frappée. J'attends la poste qui vient, d'apprendre l'arrivée de Quarin, alors je serai bien soulagée, vous aimant trop pour pouvoir me rassurer entièrement sur votre rapport. Ces maux qui viennent peu à peu, ne sont pas perceptibles, et étant toujours ensemble, on se fait une habitude, et on se flatte plus que d'autres qui vous ne voient que de temps en temps. Je vous conjure de parler clair à Quarin, de lui laisser le temps et les moyens de vous voir à toutes les heures, de voir par ses yeux et non par ceux des autres. C'est pour cette raison, que je lui ai donné un courrier avec, pour le garder tant, qu'il soit bien au fait de votre situation, qui m'est tant à cœur, et à si juste titre. Je vous embrasse.

Ce 11 septembre (1777).

CCCXLII. Monsieur mon cher fils. Les lettres du 3 nous donnent votre retour à Milan, dont je suis bien aise, espérant que vous pourriez mieux ranger là votre journée et les heures pour votre santé et bien-être, car sans cela l'envoi de Quarin sera si inutile que celui de Faby et toutes mes lettres.

Je crois que demain vous recevrez la réponse sur l'idée de votre voyage. Je n'ai rien à ajouter que ce, que vous vous régliez entièrement sur l'avis de Quarin, tant pour le temps que pour le *quomodo*, et qu'il soit toujours avec vous

à tous les couchers, que vous preniez un cuisinier avec, et que les mauvais cabarets soient évités, en choisissant d'autres maisons, dont il y en a assez partout, si l'on les veut seulement chercher. Tout cela s'entend, si Quarin approuve le voyage. Vous ne devez pas le lui extorquer; s'il n'en voulait pas, tout est dit et vous n'y penserez plus.

Je vous joins ici la liste du camp de Prague. Si le temps continue, comme il est depuis trois jours, on ne pourra rien faire; il ne fait que pleuvoir et fait assez froid. Je suis bien aise que vous n'allez à Cernusco, mais à Monza. Je vous embrasse.

Ce 18 septembre (1777).

Monsieur mon cher fils. La date de cette lettre vous CCCXLIII.
fera connaître la raison de cette courte lettre. Grâce à Dieu qu'on voit qu'un certain ordre dans votre journée produit un bon effet. En peu de jours j'attends votre réponse sur celle de l'empereur, et le temps que vous viendrez ici, et le monde que vous amènerez, point essentiel à les placer. Vous rendez justice à ma tendresse, mais il faut aussi l'aider par vos actions réellement, autrement nous périssons ensemble, et depuis six ans je n'ai pas été écoutée sur ce point. Je vous embrasse.

Ce 25 septembre (1777).

Monsieur mon cher fils. Vous pouvez bien vous ima- CCCXLIV.
giner, combien vos lettres me rassurent et me consolent, surtout la joie, que vous marquez de vous trouver avec nous,

mais vous vous taisez entièrement sur le temps et sur les personnes à prendre avec. En été, à Schönbrunn tout est aisé, mais en hiver et au Bourg tout est très-difficile, d'autant plus, que toutes nos vieilles pensionistes vivent éternellement, que l'empereur a choisi pour vous l'appartement où il a logé marié la première fois, et que Maximilien loge en avant, où vous aviez *das Absteigquartier*. Je voulais vous loger où la Marie est, mais la raison de devoir passer toujours le passage le plus mauvais du *bellaria* [1]), a fait que je me suis rendue, étant plus près de votre frère, de l'église, du théâtre etc. Toutes vos gens seront logés et nourris, auront *Kostgeld*, les dames et cavaliers une table, pour tout cela il faut des arrangements, et j'attends là-dessus les listes et le temps de votre arrivée, pour ranger mon retour en ville selon.

Que vous avez pris Quarin à Monza, m'oblige, et je mérite que vous me rassuriez sur votre état, car j'avoue, nonobstant les assurances de votre mieux, je ne saurais encore me refaire de mon abattement, qui m'a surpris trop subitement. Je vous embrasse.

Ce 2 octobre (1777).

CCCXLV. Monsieur mon cher fils. Tout est arrangé. Madame Confalonieri logera où la Thurn a logé, et Albani, où Thurn a été avant de se marier. Ils auront la table ensemble, s'ils ne dînent avec vous ou dehors. Tout ce qui est officier,

---

[1]) Die Zufahrt zu der kaiserlichen Hofburg an deren südwestlicher Ecke.

sera logé à la cour; les autres tout attenant dans le nouveau bâtiment auprès de la bibliothèque. Vous pouvez venir à cette heure à toute heure. Dieu donne que le temps soit beau et vos forces suffisantes. Je ne viendrai point à votre rencontre, à cause de la saison, ne voulant vous arrêter, mais je me flatte que vous me marquerez au juste votre marcheroute.

Je vous recommande, avant de partir, d'expédier ou donner tous les papiers à les faire expédier. Votre séjour sera au delà de six mois, les affaires resteraient trop en arrière, et de les prendre avec ici, serait de même prolonger leur expédition.

L'empereur est arrivé très-heureusement hier; je le trouve moins maigre que de sa course à Paris. Il avait le plus beau temps dans tous les camps, un seul jour de pluie.

Les nouvelles de Parme me font de la peine, d'autant plus que votre sœur est incommodée, mais celles de Naples sont assommantes. La mort du frère du roi [1]) dans sa maison, de la petite vérole, et le roi ne l'a pas eue, et cinq petits enfants, et votre sœur trois semaines en couches, c'est à prendre toutes les convulsions d'effroi.

La mort de la bonne princesse, votre tante, ne m'a inquiétée que pour le duc [2]). Voilà ma réponse sur sa lettre; nous prendrons d'abord le deuil. Vous avez fort bien fait de l'avoir pris d'abord.

Le rapport du confesseur m'a été de grande consolation cette fois-ci. Je me flatte de la continuation; jamais

---

[1]) Der zweitgeborne Sohn Carls III. von Spanien, der Infant Don Philipp, 1747 geboren, starb am 19. September 1777.

[2]) Ebenfalls am 19. September war die ältere Schwester des Herzogs Franz von Modena, die Prinzessin Benedicte Ernestine Marie von Este, 1697 geboren, also 81 Jahre alt, zu Sassuolo gestorben.

plus d'interruption. En suivant une règle, votre santé même s'en trouvera bien. Tout ce que vous sentez à cette heure, est pour le désordre, dans lequel vous avez vécu. Cela se soutient quelque temps, mais jamais à la longue. Je vous embrasse.

Ce 9 octobre (1777).

CCCXLVI. Monsieur mon cher fils. La joie que vous marquez tous deux de venir passer l'hiver avec nous, met un baume dans mon âme, dont j'avais grand besoin. Celle-ci vous trouvera déjà à Mantoue. Si vous vous sentez faible, je vous prie de ne pas vouloir braver le voyage, pour que vous veniez ici fort et robuste, car je ne me contenterai pas si aisément. Mes compliments à votre chère archiduchesse, je la vois, je l'entends, et j'en suis toute extasiée. Adieu.

Je n'écrirai plus, hors quelque chose de particulier.

1778.

Ce 23 mars (1778).

Monsieur mon cher fils. Le départ de la poste d'Italie me fournit l'occasion de reprendre notre correspondance, consolation pour les absents. Vous voilà heureusement arrivés, j'espère, à ce triste Schottwien. J'attends demain à midi votre estafette avec grand empressement; vous voilà onze heures partis, il me paraît autant de mois. L'heure de quatre heures a déjà fait une grande sensation sur moi, et cela arrivera journellement. J'ai passé ma journée sans voir personne et assez tristement. Le passé, le présent et l'avenir fournissent assez de réflexions. Les vôtres doivent tendre à ménager vos nerfs et tenir en frein votre estomac, et jouir de la consolation de revoir vos enfants et votre bon vieux grand-père. Je vous embrasse. CCCXLVII.

Ce 26 mars (1778).

Monsieur mon cher fils. Votre lettre datée du 25, mais sans endroit, m'a bien consolée, en apprenant que vos chères santés se sont remises, surtout celle de Madame, qui ne laisse que de m'inquiéter, et je suis bien aise que le CCCXLVIII.

temps se soutienne encore, et que les chemins étaient bons, et je ne regrette pas les petits gîtes que vous avez faits. Faible comme est notre chère archiduchesse, que serait-elle devenue, si la fatigue avait été plus grande? Je préfère dans ce moment l'ennui au cabaret, car c'est de votre faute. Pourquoi voulez-vous y aller et ne pas choisir des matrones, des seigneurs, qui seraient charmés de vous y voir? Je n'espère pas de recevoir de vos nouvelles demain, avançant toujours.

Les nôtres de Naples sont du 14, où l'éruption se faisait voir au cou et au visage, mais on croit qu'elle sera légère, de même que tous les symptômes et la fièvre [1]). Je trouve seulement, qu'ils vont un peu trop vite, ils croient déjà que tout est passé; *es könnte noch ein Nachschub kommen.*

Votre sœur est à Presbourg; demain partent les équipages de l'empereur. Rien de nouveau d'aucune part; on fait des paris sans fin, guerre ou non. On a fait ce chronographe [2]), mais je ne les aime pas, et j'avoue, ce que cela devrait coûter l'année 1778, pour y venir 1779, m'ôte tout désir d'y parvenir.

Celle-ci vous trouvera déjà aux confins de l'Italie, à Ala ou Mantoue même. Mes compliments à votre chère épouse, je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 2 d'avril (1778).

CCCXLIX. Monsieur mon cher fils. Il fait une journée d'été, même trop chaude, et vous voilà arrivés en Italie, et peut-être avec

---

[1]) König Ferdinand von Neapel hatte sich der Inoculation der Blattern unterzogen.

[2]) JosephVs seCVnDVs reCVperaVIt sILesIaM.

votre sœur à Mantoue. J'espère que le rhume de notre chère archiduchesse a fini avec le froid et le retour du beau-temps. Je viens de recevoir du 29 de Brunecken l'estafette; grâce à Dieu que le petit *svenimento* n'a pas eu de suite, mais je ne voudrais pas, que la toux durât trop; cela maigrirait trop celle qui nous intéresse si tendrement et à si juste titre. L'inoculation du roi de Naples était des plus heureuses, et je vous conseillerais Gatti à cette heure de préférence à Ingenhouse.

Je vous ai envoyé mes points par Ferrari, et par la dernière poste par Madame *eine Tagestabelle*; je vous recommande de vous y tenir. Vous pourriez en former de vos deux et des miennes encore une cinquième, mais plus de projets; il faut la commencer le lendemain et s'y tenir, mais exactement, sans excuse; de ce point dépend votre bonheur, et ne dois-je y être occupée d'autant plus, que depuis votre établissement vous n'avez rien fait là-dessus, et vous en avez vu les effets?

Notre situation d'ici est un peu plus tranquille; nos troupes viennent en foule. Nous ne comptons pas attaquer, et nous sommes préparés à nous bien défendre; le reste dépend de la providence. Je me flatte que le départ de l'empereur ne se fera pas avant Pâques. Nous sommes contents de nos alliés et peut-être parviendrons-nous encore à conjurer l'orage; je le souhaite bien. Je ne peux dire de plus aujourd'hui, mais bien en huit jours. Je vous embrasse.

Ce 6 d'avril (1778).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que vous êtes chez vous et bien, mais notre chère archiduchesse aura CCCL.

besoin de repos et de prendre quelques remèdes. Revertera [1]), qui l'a vue en chemin, l'a trouvée très-abattue. Je vous prie de ne pas négliger mon conseil ni de le différer. Je suis presque bouleversée; il y a deux heures, que le prince Albert est parti; sa pauvre femme l'accompagne jusqu'à Wolkerstorf. Nous avons fait aujourd'hui nos dévotions ensemble, c'est-à-dire l'empereur et Maximilien; jugez, combien tout cela m'agite. Le départ devait être demain soir, mais les nouvelles du départ du roi n'étant pas encore arrivées positivement, cela arrête l'empereur, mais d'une heure à l'autre cela se peut. Même cette attente augmente encore la situation cruelle; il n'y a que la religion seule, qui calme, et la volonté de Dieu. Je vous embrasse.

Je suis contente de ce que vous me dites de l'Amélie, mais pas de Firmian.

Ce 16 d'avril (1778).

CCCLI. Monsieur mon cher fils. Je vous suis obligée pour votre exacte relation sur l'état de notre chère archiduchesse,

---

[1]) Graf Jakob Revertera war der jüngere Sohn des 1752 verstorbenen Nicolaus Thomas Hippolyt Revertera, Duca della Salandra, und seiner damals noch lebenden Witwe Marie Antonie, gebornen Gräfin Thürheim. Auf Wunsch seiner Mutter trat Graf Jakob Revertera in österreichische Dienste, während der ältere Bruder das Familien-Majorat in Neapel übernahm. Als Oberst des Regiments Brechainville erhielt Graf Jakob Revertera im Jahre 1796 das Commando einer Brigade, an deren Spitze er die Kämpfe um Mantua tapfer mitbestand, bis er bei Bassano in französische Kriegsgefangenschaft gerieth. Gegen den Brigadier „citoyen Moreau" ausgewechselt, nahm er gleich wieder am Kampfe Thèil, wurde jedoch schwer verwundet und starb in Folge dessen zu St. Andrä in Kärnten am 2. März 1797.

et je le suis aussi de l'exactitude d'Albani et de la Confalonieri, mais je souhaitais de voir de ses chères lignes, et celles-ci me manquent; j'espère au jour de poste qui vient. Elle doit avoir souffert encore plus qu'ici, et cela périodiquement. Je crains presqu'encore un accès; pourvu qu'ils diminuent; cela l'affaiblirait et maigrirait extrêmement; il faudra qu'elle se nourrisse un peu plus. Je suis de l'avis de Quarin, qu'il faut radicalement guérir ce mal; cela ne se peut qu'avec le temps.

Tout cela, mes chers enfants, sont *fructus belli.* Votre grande indisposition est seule votre faute et celle de notre archiduchesse. Aussi jeunes que vous étiez, sans expérience, on croit, quand des gens plus âgés représentent, que ce ne soit que délicatesse, et même pour leur commodité. Souvenez-vous du temps des promenades humides, où elle commença d'avoir ces rhumatismes au pied. Cela est gagné vite, mais cela ne quitte pas de si tôt, Milan étant fort humide; même en *biroutsch* il faut se garder. L'éducation de l'archiduchesse n'était pas à s'exposer ainsi; ci-devant on ne courait pas les grands chemins comme à cette heure; rien de si facile que de perdre la santé. Je vous excède avec mes sermons, mais quand il s'agit de vos santés, je ne peux être plaisante.

Pour Quarin, vous le garderez aussi longtemps que vous en aurez besoin, mais il faut se mettre à sa place: il perd toutes ses pratiques ici, s'il tarde trop, et ayant fixé Borsieri, que j'approuve d'abord qu'il convient à vous deux, je crois que le plus tôt serait le mieux, de vous donner entre ses mains.

Le grand jour d'aujourd'hui m'a bien touchée, d'être seule, sans fils, et dans quel danger! La seule, mais bien faible idée de pouvoir concilier les choses, me soutient

encore. Si celle-ci tombe, je ne sais ce qui me soutiendra. Mes compliments à notre chère archiduchesse; je vous embrasse tous deux.

Ce 21 d'avril (1778).

CCCLII. Monsieur mon cher fils. C'est Botta[1]), qui m'a tant prié de lui donner ces lignes pour vous. Il me fait pitié, mais je crois qu'il se conduira modérément, pour espérer à l'avenir, car tout le monde le dit un brave garçon. Nous souhaitons tous, que le roi nous laisse le mois de mai en repos, car avec toute la vitesse que les choses sont allées, nous sommes bien loin d'être prêts. Entre nous dit: dix régiments de cavalerie manquent seuls pour l'armée de l'empereur, tous ceux de Galicie et Transylvanie, et nous sommes sans cela inférieurs au roi en cavalerie.

Je suis consolée, on ne peut plus, d'avoir reçu directement des nouvelles de votre chère épouse. La toux doit cesser, elle ne doit durer; je vous embrasse.

---

[1]) Es scheint sich hier um einen andern, und zwar jüngeren Botta zu handeln, als den Generalmajor Marchese Giuseppe und den Feldmarschall-Lieutenant Marchese Giacomo Botta, beide Theresienordensritter. Der Erstere war schon aus der Armee getreten und zählte dreiundfünfzig, der Zweite aber neunundvierzig Jahre, somit konnte wohl keiner von Beiden von der Kaiserin „un brave garçon“ genannt werden. Wahrscheinlich meint Maria Theresia den k. k. Kämmerer Marchese Luigi Botta, der in Pavia ansässig war.

Ce 23 d'avril (1778).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que notre *theure Erzherzogin wieder wohl ist,* mais il faut beaucoup de ménagement; les humeurs rhumatiques une fois établis, ne se laissent pas si facilement déraciner. Ce sont les fruits des premières promenades humides des bastions. CCCLIII.

La fièvre de Quarin commence à me donner à penser. J'étais charmée que vous avez eu l'attention de faire appeler Borsieri, cela fera un bon effet pour tout. Ce que vous me dites sur le plan que vous adoptez, en changeant deux heures en hiver et autres en été, je veux bien y condescendre, à condition qu'il soit fidèlement exécuté, et que vous me marquiez à cette heure comme les heures sont rangées, et si vous les changez selon la saison, que vous me le marquiez aussi toujours, pour que je sois tranquillisée sur cet important point, dont dépend votre santé et bien-être.

Depuis que vous m'avez écrit que vous espériez bien pour la paix, vous aurez vu nos transes et justes inquiétudes pour le départ de l'empereur. Toutes les apparences étaient celles d'une rupture imminente. Nous étions aussi pendant la semaine sainte et ces fêtes dans un accablement pas petit. Mais rien n'étant arrivé, et étant bien sûrs de ne faire les agresseurs, et voyant que notre ennemi pense aussi doublement à le faire, nos espérances commencent à se relever, et des insinuations, faites par écrit, nous laissent quelqu'espoir de plus, mais ce n'est encore qu'un très-petit commencement. Vous n'en parlerez qu'à votre chère épouse, qui m'a parue vivement touchée de notre situation. Dieu donne que nos espérances se réalisent. Des Français nous n'avons rien à espérer, tout l'empire est contre nous, et la Russie de même, qui a accordé ses secours stipulés à notre ennemi,

et peut-être fera un de ces jours la paix avec les Turcs, qu'on excitera aussi contre nous. Jugez de notre situation, de la mienne en particulier, de mes occupations. *Der Krug geht so lang er kann.* Mais je suis toujours votre fidèle mère et amie.

Ce 30 d'avril (1778).

CCCLIV. Monsieur mon cher fils. Ce que vous me marquez par la vôtre du 13, a été confirmé par celles du 17, que Quarin va mieux, mais qu'il est extrêmement appréhensif et aura besoin de temps pour se remettre. Grâce à Dieu que vous et Madame n'avez pas besoin de son secours, et j'espère d'apprendre par la première poste, que la toux a fini entièrement, point essentiel.

Mes dernières nouvelles de Bohème sont du 27; l'empereur était revenu de sa tournée du côté de Leitmeritz et Aussig. Le temps étant si chaud, il compte bientôt laisser camper les troupes et faire rapprocher vers Leitomischl le corps du prince[1]) en Moravie, le roi se tirant entièrement entre Glatz et Silberberg, et le prince Henri se tourne vers Guben, Pirna. Nous parlons encore de conciliation. Les compliments de part et d'autre ne manquent pas, mais sur le point essentiel aucun ne veut ni peut presque céder. Le roi veut que nous remettions tout, comme cela était à la mort de l'électeur[2]), et nous voulons qu'il reconnaisse pour valable notre convention, et la voulons maintenir. Nous

---

[1]) Albert.

[2]) Maximilian Joseph von Baiern.

avons des meilleures nouvelles de la France qui, par la faiblesse, non par mauvaise volonté de ses ministres, nous a fait bien du tort. On se flatte que la reine soit grosse; le roi en est enchanté et elle de même, mais elle craint que cela ne se maintienne. Elle se ménage beaucoup, ne joue plus au billard ni va courir à Paris. Elle s'est trouvée mal le jeudi-saint et a vomi, ce qui ne lui est jamais arrivé et a fait grand bruit.

Je vais dans une heure m'établir à Schönbrunn sans le moindre plaisir, mais il fait une chaleur insupportable. Si l'été sera en conséquence, j'en ai bien peur. Je compte loger tout de suite en bas. Je vous embrasse; adieu.

Ce 4 mai (1778).

Monsieur mon cher fils. Je vous réponds sur la vôtre CCCLV.
du 25, que j'ai reçue hier. Il n'y a aucune difficulté de faire le tour que vous souhaitez de faire dans cette belle saison, et qui ne durera que quinze ou quelques jours de plus, quoiqu'à peine arrivés chez vous. Il n'y a que cette seule condition qui, j'en ai bien peur, ne sera pas observée, de garder une certaine modération et vous donner à tous deux assez de repos, pour ne se détruire à force d'amusements, à peine sortis d'une situation assez critique, et qui s'est manifestée après la course que vous avez faite à Reggio et Modène l'année passée.

La maigreur de votre épouse et les grandes chaleurs sont un autre objet de réflexion; il lui faudra du ménagement et une cure dont vous étiez tous d'accord; cette

course éloigne toutes ces idées. Il n'y a aucune difficulté pour voir vos parents pour peu de jours, mais Bologne et l'*ascensa,* si la guerre commence, ne seraient en place. Tant que nous sommes dans l'attente, et que vous ne la pouvez savoir commencée d'ici, vous pouvez l'entreprendre. Mais si le cas arrivait, si vous étiez même dans ces endroits, toute fête publique ne conviendrait plus de fréquenter. Car si le roi entre dans nos pays, une bataille sera donnée, et vous savez que je crains depuis le jour de l'an cette catastrophe.

Nous avons beaucoup gagné que nous sommes en mai, et notre armée ne sera pas encore entièrement pourvue de troupes, d'artillerie et de *Fuhrwesen* avant le 24 de ce mois. Rien de nouveau dans notre situation. Les mêmes paris continuent, mais aussi mes inquiétudes. J'ai eu des lettres de l'empereur du 2 de Königgrätz; il fait une tournée la longue des confins. Tout est tranquille et le plus beau temps.

Le jardin d'ici est dans le plus beau, mais la promenade ne va pas à cause de la respiration; au reste tous se portent bien. J'écrirai à Madame jeudi, n'ayant pas voulu retarder de vous répondre. Je vous embrasse.

Ce 14 mai (1778).

CCCLVI. Monsieur mon cher fils. Je ne suis pas entièrement contente que vous étiez obligé à reprendre la médecine, et cela encore avant les grandes chaleurs. Cette circonstance me rend attentive aux courses que vous comptez entreprendre, et me donne de l'inquiétude, de même pour Madame, à cause

de sa grande maigreur. Tout cela exige, mon cher fils, que vous vous exécutiez. Je dis ce mot, car la coutume est déjà contre; sans cela votre santé est perdue, et votre jeunesse vous deviendra même à charge, et vos jours pleins d'amertume. La soupe que vous mangez au soir, je croirais mieux de la changer en salade, asperges, plat de verdure, lait, fruits, pas de soupe et viande.

Je suis dans l'attente d'apprendre que le cinquième fils de Léopold, Maximilien, soit mort. Les pauvres parents me font grande peine, qui, outre la tendresse naturelle, n'ont d'autres soins et agréments que leurs enfants.

Les nouvelles de Bohème sont toujours les mêmes, et je crois que c'est la grande incroyable quantité de troupes, surtout cavalerie et train d'artillerie, qui ne permet aucun mouvement avant juin, où on peut fourrager. Tant pis pour le pays où cela tombe, ce qui sera chez nous, ne voulant être les agresseurs. Il y a encore une lueur d'espérance, mais elle est petite, de négociation à Berlin, et on fait des contes ici qui excèdent. On croit que les Prussiens sont aux abois, sans ressources, mécontents, que nous aurons dans une campagne la Silésie. Il est vrai que nos troupes montrent la plus grande envie de venir aux mains; aucune désertion et de l'impatience à se mesurer, mais les généraux et officiers qui connaissent la guerre, ne parlent pas de même. L'ardeur de combattre vient d'être sous les yeux de leur maître, qui partage tout si bien avec eux, mais la fortune est très-journalière et n'a jamais été bien ferme de notre côté. J'avoue, je préférerais une paix tolérable à une guerre, même glorieuse. C'est penser un peu à soixante-un ans, mais pas si mal: moins glorieusement, mais plus sûr.

Mes compliments à Madame, qui m'a écrit une lettre charmante. Si vous vous trouviez à Modène, mes compli-

ments au prince et à la princesse, à votre tante Felicité[1]); on dit la princesse Amélie[2]) mal. La grossesse de la reine continue; voilà deux mois de passés. Elle se ménage beaucoup, et moi je vous embrasse tous deux.

Ce 21 mai (1778).

CCCLVII. Monsieur mon cher fils. Je trouve très-bien l'arrangement de votre voyage, et que vous sacrifiez le plaisir d'aller à Venise, à la crainte de notre situation d'ici. Nous nous approchons tous les jours de plus à cette décision, et quoiqu'il existe un fil de négociation à Berlin, je reste toujours à mes premières craintes, que nous aurons la guerre. Nous ne pouvons reculer et lui presque non plus, après tout ce qu'il a avancé. La raison de nous deux nous fait bien sentir la nécessité, mais nos cœurs en sont si éloignés et si peu confidents, que la force qui est entre nos mains, pourrait bien nous entraîner à une démarche vive, à la place d'une raisonnée.

Tout le monde se porte bien. L'empereur m'a bien obligée; il est allé à Prague la veille de Saint-Jean avec son frère et les deux maréchaux, pour assister à la fête de Saint-Jean, ce qui a fait le meilleur effet, et j'en suis très-

[1]) Die Kaiserin scheint sich hier im Taufnamen geirrt zu haben. Damals lebten nur mehr zwei Tanten der Erzherzogin Marie Beatrix: die Prinzessin Mathilde, 1729 geboren, welche 1803 zu Treviso unvermält starb, und Fortunate, 1731 geboren, 1759 mit dem Prinzen Ludwig Franz Joseph von Bourbon-Conti vermält. 1775 von ihm getrennt, starb sie 1814.

[2]) Die Prinzessin Amalie, eine Schwester des Herzogs Franz, 1699 geboren, starb am 5. Juli 1778.

consolée. Nous devons payer souvent d'exemple, même dans les choses pas nécessaires, mais qui édifient. Combien de complaisances n'a-t-on pour des sujets indignes, pour venir à ses fins dans la politique? Pourquoi les saints seuls seraient exclus et nous feraient honte? Un Potemkin, Orlow, Brühl et autres ont été et sont fêtés de tous les plus grands souverains. Je ne parle pas des subalternes mêmes, on leur prodigue biens et honneurs, pour avoir un traité, une complaisance. Cela est relevé; même on se croit le plus fin, qui en sait le mieux profiter. Vous direz fort bien, qu'il n'y a point de comparaison entre Dieu tout-puissant et nous autres créatures misérables. Cela n'a aucun doute, mais Dieu qui permet qu'on révère les siens, qu'on s'approche de lui par leurs mérites et leur intercession, regarde la justice que nous rendons à nos propres misères, par un vrai esprit d'humilité, avec complaisance, et nous en tient compte, *wenn es mit einer wahren Demuth und Resignation geschieht.*

Mon cher fils! J'ai été bien occupée le 13 de vous, et j'étais bien persuadée de votre tendre et triste souvenir, mais à la perte du fils de votre frère[1]) tout s'est renouvelé chez moi. Mon cher Ferdinand a perdu le sien et n'en a plus. Quelle consolation dans une occasion pareille, d'en avoir encore cinq. Mes chers enfants! Conservez vos santés, il nous faut un petit François à la fin de février ou mi-mars, pas plus loin. Je fais prier à cette fin, mais il faut tenir une règle qui soutienne vos santés, et qui fait *vita chi durà.*

Mes compliments à notre chère archiduchesse. Vous êtes aujourd'hui à Reggio; je partage bien votre consolation. Adieu.

---

[1]) Am 9. März 1778 war in Florenz der vierjährige Erzherzog Maximilian Joseph gestorben.

Ce 25 mai (1778).

CCCLVIII. Mon cher fils. Celle-ci n'est que pour vous renouveler ce dont vous êtes sans cela bien persuadé, de toute ma tendresse et des vœux que je fais pour votre conservation et contentement. Celle-ci vient trop tard, mais j'avoue, ma tête n'est pas bien montée. Grâce à Dieu, rien de nouveau, ni pour les précieuses santés ni pour les nouvelles pacifiques; tout reste encore en suspens et moi flottante aussi, ce qui est le plus cruel état. Je vous embrasse.

Ce 28 mai (1778).

CCCLIX. Monsieur mon cher fils. Vous serez de retour depuis hier, où le mauvais temps, pluie et même froid a commencé et paraît de continuer encore. Grâce à Dieu, nos nouvelles tranquilles continuent de même, mais n'avancent non plus, comme je le souhaiterais. Jamais l'*ascensa* n'aurait pu se tenir. Je ne suis donc pas fâchée que vous n'y étiez pas, et votre chère épouse est bien excusée par une si juste cause, de n'avoir écrit. Je l'en aime davantage, mais j'entends déjà de toute part, qu'on la trouve si maigrie. Effectivement il faudrait du repos à votre retour, et une façon de vivre réglée, autrement rien ne se soutiendra. Vous aurez tous deux peu de santé; à votre âge ce serait bien douloureux, mais cela arrivera.

J'approuve la course de Quarin et souhaite que vous n'en ayez besoin à votre retour. C'est moi qui arrête Wilczek; je ne crois pas que sa présence soit nécessaire. Un mois plus tôt ou plus tard, et je ramasse bien des choses

pour Naples, qui ne sont encore ensemble. J'ai vu aujourd'hui Bolognini [1]), à qui je ne trouve pas si bon visage qu'à son départ. Ils sont arrivés avant-hier; lui part avec le bataillon demain. On n'était pas content des mulets, on les trouve trop petits; je ne sais si le gouvernement en a eu quelque incombance? Mes compliments à Madame, je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 4 juin (1778).

Monsieur mon cher fils. La lettre de Mantoue m'a consolée, de vous savoir heureusement de retour, et bien contents tous deux; il n'y a que les bals à Bologne, qui m'ont un peu inquiétée. Cela aura duré bien avant dans le jour, et vos nerfs et la maigreur de notre chère archiduchesse, et un petit fils fort et robuste qu'il nous faut, voilà bien de sujets d'inquiétude, mais que j'espère, le repos et la vie réglée à Milan remettront. CCCLX.

Rien de nouveau dans notre situation, et c'est toujours beaucoup, mais nos espérances de conciliation ne sont pas augmentées, ainsi mes craintes plus fortes. J'envoie des papiers à Firmian pour vous les lire et me les renvoyer par le premier courrier sûr, et de ne pas prendre copie ou d'en parler, car ce n'est que pour votre information seule, et si vous en entendez parler, car ce vilain roi a manqué aussi de foi en ça, de les avoir envoyés en France et en Russie,

---

[1]) Der Oberst Graf Johann Bolognini wurde zu Beginn des Jahres 1778 vom Infanterie-Regimente Ried Nr. 23 zum Regimente Caprara Nr. 48 versetzt.

où le secret était convenu, sans nous avertir. Mais il ne convient pas que nous l'imitions, et encore moins que vous entriez en discussion sur la chose même. Mais il est juste que vous en paraissiez informé, mais ne voulant pas vous expliquer, respectant trop les personnes dont il s'agit. Vous trouverez que votre frère brille bien plus que Fritz. Dans la première lettre du roi est un tas d'impertinences, qui ne ressemble et ne passe qu'à lui. Mais je vous répète encore une fois, que vous n'en parliez qu'en gros, si vous ne pouvez l'éviter entièrement.

Je vous envoie enfin le catéchisme traduit et introduit dans tous mes pays d'ici. Vous me direz, si l'on ne pouvait peu à peu le faire aussi chez vous. Il est approuvé de tous nos évêques, et le prélat de Sagan [1]) n'existe plus, le roi lui ayant pris son abbaye. Il est actuellement prévôt du chapitre de Presbourg. Je suis bien aise qu'il m'appartient; c'est un homme estimable et de savoir.

On m'appelle pour l'église, je vous embrasse.

Ce 11 juin (1778).

CCCLXI. Monsieur mon cher fils. Je suis fort pressée et n'ai qu'un moment à vous écrire; j'ai eu un terrible jour d'expéditions aujourd'hui. Nous sommes sur le point de la décision de notre sort, et je crains, en huit jours nous serons au clair. Le corps du prince Albert marche avec lui en Bohème; il vient d'avoir quatre accès de fièvre. A force

[1]) Der berühmte Volksschulmann Johann Ignaz Felbiger, Propst zu Sagan.

de *quinquina* il l'a sistée; j'en suis inquiète. Sa pauvre femme fait pitié; elle se conduit si raisonnablement; elle gagne bien chez moi, la trouvant si *rechtschaffen*.

Je vous crois à Monza; il fait un temps admirable. Je vous embrasse.

Ce 18 juin (1778).

Monsieur mon cher fils. Je croyais avant huit jours CCCLXII.
vous annoncer les hostilités et le commencement d'une guerre des plus malheureuses, mais les choses sont encore dans la même situation, mais si près, qu'à chaque instant on peut entendre cette cruelle nouvelle. L'empereur s'est rendu à Königgrätz pour être plus près d'où cela menace, vers Nachod. L'armée du prince Albert et lui et tous avec y sont venus de Moravie, en laissant douze mille hommes sous le commandement du général Botta [1]) pour Olmütz et la Moravie. Le prince allait assez bien, hors la faiblesse. Depuis quatre jours on ne sait rien de lui, étant en marche, et votre sœur à Presbourg pour tenir la procession. Je lui étais bien obligée de me l'avoir proposé; par goût elle ne s'est pas absentée d'ici ni paraîtra, car depuis l'indisposition du prince, et la marche, elle est tout-à-fait bas; il y a de quoi.

Je suis tranquille sur le choix de Borsieri, mais pas sur l'arrangement et l'ordre de vos journées, ni le ménagement nécessaire pour tous deux, de ne s'échauffer en promenant, d'éviter l'air humide pour les rhumatismes et nerfs.

---

[1]) Der bereits Bd. II, S. 112 erwähnte Feldmarschall-Lieutenant Jakob Marchese Botta d'Adorno, Sohn des Feldmarschalls Anton Marchese Botta. Er starb 1803 als Feldmarschall.

Je dois vous le dire: une seconde rechute après que vous n'êtes pas encore entièrement remis, ne se changerait plus si aisément, et alors, si vous vouliez vivre, il faudrait pour longtemps vivre comme un malade, chaque heure réglée et chaque plat; ce n'est pas une menace, mais réellement.

Je suis bien aise que vous n'aviez rien à faire avec les mulets, et tant que vous pourriez vous tenir *alla larga* pour ce qui touche le militaire, ce sera le plus sûr. En revanche, je vous recommande la prompte et régulière expédition des affaires du gouvernement. Le retard pour entrer dans la nouvelle maison vous caractérise encore, que jamais vous ne pouvez vous exécuter à vous tenir à ce que vous idéez vous-même. Vous vous livrez trop légèrement aux différentes idées, ou vous ne réfléchissez pas assez, en vous décidant, deux défauts qui avec l'âge deviennent toujours plus forts et ne font pas du bien, surtout à un prince, chef de provinces. Les autres savent en profiter, et vous serez toujours mal servi.

J'ai aujourd'hui un grand jour de dévotion, la grande fête de soi-même, le jour de l'affaire de Planian, qui a sauvé la monarchie, et l'anniversaire de van Swieten, qui est pour mon particulier une perte irréparable. Si l'on m'avait dit avant vingt-un ans, vous vivrez encore et serez en danger d'une troisième guerre prussienne, le même jour, je crois, je serais morte. La providence amène les choses peu à peu; il n'y a de raisonnement, rien que soumission à avoir, unique moyen de pouvoir suffire. On a souvent des moments cruels, mais au fond c'est notre sainte religion seule, qui peut tranquilliser dans des circonstances critiques, et aucune philosophie, surtout pas celle de ce siècle.

La Mayer est arrivée et m'a remis vos lettres. La petite ressemble au papa et est très-tranquille, et je ne sais

comme ils ont fait, en arrivant, elle n'a fait que caresser la grande-maman et moi. Je n'ose me présenter aux petits enfants, ordinairement ils jettent les hauts cris. Tout est allé bien; elle n'a pu dire assez de la Thérèse, et qu'elle a choisi la plus belle fleur pour me la porter. Vous lui en ferez mes remercîments et lui donnerez un baiser de ma part. Mes compliments à Madame; je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 25 juin (1778).

Monsieur mon cher fils. Toujours encore la même CCCLXIII.
situation; *vivo sperando;* pourvu que la fin ne survienne. Les santés sont bonnes, nonobstant les pluies et le froid qu'il fait, surtout dans les montagnes, l'empereur étant à Sobotka et le prince à Smirschitz. Le maréchal Lacy a un peu craché du sang, quatre jours, mais sans fièvre. Depuis huit jours cela a cessé, même sans en avoir été saigné; pour le moment cela rassure, mais ne donne point de confiance pour l'avenir. Je vous avoue, j'en suis frappée et accablée. Je connais votre estime pour lui; je suis sûre que vous le serez de même. L'empereur m'en a paru très-affecté.

Je vous enverrai par la poste qui vient, des papiers militaires, car je veux bien, que vous en soyiez occupé et restiez attaché au métier dans les papiers, *al tavolino,* mais pas comme vos frères. Il me faut pour mon métier, pour mon soutien un couple de fils, donnant deux au militaire actif. Dieu veuille qu'il ne devienne jamais autrement que comme à cette heure, qu'ils meurent plutôt d'ennui et d'impatience que de coups de canons et fusils.

J'étais charmée d'entendre par votre fidèle secrétaire, qu'à la fin vous allez vous établir dans votre maison. Plus de question de Clerici. La chapelle dans la vôtre, est-elle achevée, nettoyée? Je suis charmée que vous prenez les eaux de Spaa, mais il faut de l'ordre dans le coucher, manger et se divertir, et j'espère que le beau temps va revenir; depuis huit jours c'est aujourd'hui le premier où il ne pleut. Je vous embrasse tendrement.

Ce 2 juillet (1778).

CCCLXIV. Monsieur mon cher fils. Notre situation en juillet est encore la même qu'en juin, mais à chaque heure elle peut changer, et moi, qui voyais et sentais le jour de l'an tout ce qui nous menaçait! Jugez combien cette situation est augmentée actuellement, et je vous avoue, cela est plus fort que moi, je suis désolée. Chaque porte que le vent ferme, chaque voiture qui va un peu plus vite, des femmes qui marchent plus vite, me font tressaillir. Je prêche à moi-même, je cherche moi-même ce que j'étais il y a trente-six ans, mais j'étais jeune, j'avais un époux qui me tenait lieu de tout. Affaiblie par mes années, par mes traverses, le physique ne se soutient plus, l'âme seule par la religion se soumet et s'exécute, mais ne se ranime pas.

La Marie est actuellement à Zell; elle se conduit bien, mieux que moi. Je devrais lui servir de consolation, d'exemple; il faut que je l'évite pour ne la rendre plus accablée, car sa situation me peine et est des plus critiques et augmente de beaucoup mes peines. Les lettres d'Italie seules font des jours ou moments de consolation. Vous m'avez tous deux écrit des lettres bien touchantes sur la nouvelle maison. Je

voudrais voir Monza de même, quoique de ce que vous m'en mandez, il me paraît qu'on a fait beaucoup.

Connaissant votre bon cœur, je suis sûre que la mort de Rottenberg[1]) vous aura touchée, de même de la pauvre petite Batthyany[2]). J'ai envoyé le placet de Rome à Kaunitz; j'attends le rapport. En vous avouant que je ne suis bonne à rien et ne suis occupée que d'une chose, je vous embrasse.

Ce 7 juillet (1778).

C'est bien à la hâte, que j'envoie cette estafette pour vous donner part, que le 4 à onze (heures) du matin le roi est entré avec un gros corps, au moins de trente mille hommes, par Nachod. On a entendu les signaux tout le long des limites. On ne doute que de tout côté on ne soit entré. Mais le roi étant de ce côté, à ma grande satisfaction l'empereur s'y est rendu tout de suite avec sept bataillons de grenadiers, avec Lacy, laissant Laudon et Liechtenstein pour le prince Henri et la Saxe. Ils auront à faire, le roi étant supérieur en force de trente mille hommes. Le prince a toujours la fièvre, et même avec des évanouissements; jugez de mes inquiétudes et de sa pauvre femme. CCCLXV.

Faites mes excuses à Madame; je vous embrasse. Faites prier des bonnes gens, surtout notre cardinal.

---

[1]) Der schon I. 63 erwähnte ehemalige Instructor des Erzherzogs Ferdinand, Hofrath Philipp Freiherr von Rottenberg, war am 28. Juni, 61 Jahre alt, gestorben.

[2]) Am 2. Juli war in Wien die Gemalin des niederösterreichischen Regierungsrathes Grafen Ludwig Batthyány, Franziska, geborne Gräfin Palffy, in ihrem 25. Lebensjahre gestorben.

Ce 9 juillet (1778).

CCCLXVI. Monsieur mon cher fils. J'ai eu des nouvelles du 6 de l'empereur, qui est arrivé à l'armée du prince, qui a faiblement, mais toujours la fièvre. Ce n'est pas le roi qui est entré le 4 à Nachod, mais le général Wunsch avec vingt mille hommes, qui campent en deça de Nachod. Le 7 de grand matin le roi devait entrer en trois colonnes par Trautenau, et le prince Henri de la Lusace. Il fait la même manœuvre comme toujours, et comme il a la supériorité en cavalerie au moins de trente-cinq escadrons, il nous incommodera assez, et j'avoue, tout mon courage est usé; ce n'est qu'en Dieu seul où je mets mon espérance. Nous aurons dimanche, comme dans les autres guerres, la procession et trois jours de prières à Saint-Étienne, et le samedi après un jour de jeûne et de prières. Il sera convenable, qu'on fasse aussi quelques prières à Milan et dans les villes. A la cour cela a commencé à huit heures; on donne la bénédiction, et on dit deux messes, après lesquelles on prie ces prières, et on donne la bénédiction l'après-dînée. C'est à cinq heures, et on prie les autres prières notées dans ces livres; cela continuera ainsi tant que la guerre durera. Il ne convient plus qu'on tienne toutes les fêtes et bals au mois d'août pour l'ouverture du théâtre[1]). Je veux permettre l'opéra, mais sans autre fête publique, qui restent toutes suspendues pour à cette heure. Une autre chose est de danser en petite compagnie en particulier, et non sur le théâtre.

Quarin est encore incommodé, et ma tête est bien vide et mon cœur gros. Je vous embrasse.

---

[1]) Das neuerbaute Theater della Scala.

Je vous suis obligée pour le million. C'est la première fois, que nous avons de l'emprunt si prompt et à bon marché. Mais je vous avoue, je n'en savais rien; depuis le 3 février je me suis démise de tout ce qui est caméral et politique, et surtout pour ce qui touche les armées.

Les propos de votre Thérèse m'ont bien touchée.

Ce 23 juillet (1778).

Monsieur mon cher fils. Je me suis représentée l'impression que vous aura faite l'estafette, et vous aurez vu par celle que je vous ai écrite, combien je suis en peine pour vous, mais surtout pour Madame et cette grossesse tant désirée et bien mal-à-propos à cette heure, et je vous conjure de bien ménager les circonstances, mais surtout vos discours et raisonnements, qui sont souvent des plus noirs. CCCLXVII.

Je vous envoie pour vous et Firmian seul la copie de la lettre que je viens de recevoir cette après-dînée; vous pouvez juger combien son contenu est frappant. Là-dessus il n'y a rien à dire, d'autant plus que je ne sais rien de nos positions et plans d'opération, et qu'il n'y a que le premier journal qui est dans la gazette, et que je ne trouve nullement bien, en rien; il vaudrait mieux ne rien dire.

Soyez tranquille et ne croyez pas les bruits qu'on pourrait vous faire. Tout ce que je saurai, je vous le marquerai, et ne soyez inquiet, si une estafette ou courrier venait, car je compte vous en envoyer, si les choses le méritent, et ne croyez à aucune autre assertion, et si rien n'arrive, soyez assuré qu'il n'y a rien. La tranquillité est nécessaire pour vos nerfs et votre estomac, et pour l'état de Madame il faut

les plus grands ménagements. Ne me donnez pas des inquiétudes de votre part; ce serait m'accabler entièrement. Ma santé est inconcevable, et même en cas qu'il m'arrivait un accident, Rosenberg et Pichler ont déjà les ordres nécessaires. Si je n'avais pas le temps de vous écrire, n'en soyez épouvanté. Une de vos sœurs ou Pichler suppléeront, et ne me croyez pas malade, mais, pour vous ménager, une vieille mère et amie qui vous embrasse.

Vous me marquerez pourtant les bruits qui courent en Italie.

Ce 27 juillet (1778).

CCCLXVIII. Monsieur mon cher fils. Rien de nouveau. Pichler vous enverra le journal qui vient, il y a deux mois, mais qui ne dit pas grande chose, et je ne peux vous dire de plus, n'en ayant moi-même aucune autre notice. Je vous écris aujourd'hui à cause des fêtes à Milan, mon cher fils. Autant que je souhaite au public de s'amuser et de ne pas s'affliger avec moi, aussi peu puis-je approuver la moindre réjouissance dans nos grandes calamités, et tant que la guerre dure, si ce soit dix ans, on n'en fera pas. Quelle bonne nouvelle qui vienne, si la guerre n'est terminée entièrement, on ne fera aucune réjouissance publique. On ne donnera des bals publics, encore moins masqués, pas même en carnaval, à la cour rien du tout, hors des petits bals en campagne. Toutes les dépenses ne sont pas à mettre en compte avec notre situation générale, et la mienne en particulier, et s'il fallait permettre une fête, c'est celle des gondoles, étant pour le peuple, mais je m'y attends, que ni la cour ni aucun des employés n'y paraisse. Qu'on emploie l'argent,

destiné pour ces plaisirs, pour les pauvres, pour obtenir la divine assistance, qui nous est si nécessaire; à cela tout doit céder. La réflexion, qu'on dansera et s'amusera chez moi, pendant que l'état est peut-être subjugué, l'empereur et votre frère etc. dans le plus grand danger, cela n'est pas soutenable, et tout cesse vis-à-vis de ces réflexions, et j'avoue, mon cœur ne saurait soutenir des réflexions contraires, ayant trop bonne opinion de mes sujets, pour les croire capables de penser et sentir autrement. Je vous embrasse.

Ce 3 d'août (1778).

Monsieur mon cher fils. Voici encore l'ordre changé dans notre correspondance. Ce petit billet en est la cause, dont j'ai fait un extrait exprès, pour vous l'envoyer. Toute violence et menace est contraire à ma façon de penser, mais encore plus, quand on n'est pas en état de les soutenir et s'expose à s'attirer des impertinences. Dans le moment présent, où vous n'avez ni troupes ni soutien, il faut aller bride en main. J'ai promis à l'Infant qui m'en a écrit lui-même, de me faire informer de tout, et vous le ferez par le canal compétent; il a écrit un peu haut. Je vous recommande de ne point augmenter mes déboires dans ce moment-ci, et de penser et réfléchir à ce que vous dites quelquefois par trop de zèle, qui gâte souvent les choses et vous fait tort, et surtout à cette heure. CCCLXIX.

Nos nouvelles de l'armée disent que le prince Henri a poussé un corps du côté de Gabel le 31 vers Rumburg; reste à voir ce qui en suivra. Cette invasion serait plus incommode que celle de Komotau, pour l'emplacement de nos

lignes; cela viendrait au dos de la grande armée. Le temps est extrêmement rafraîchi, gare aux fluxions.

Mes compliments à Madame; je lui écrirai jeudi. Je vous embrasse.

Je n'approuve pas l'estafette extraordinaire. Soyez tranquille; si vous ne recevez rien, il n'y a rien. S'il y a quelque chose d'important, vous recevrez une, deux et trois de suite.

Ce 6 d'août (1778).

CCCLXX. Monsieur mon cher fils. Vous ferez mes excuses à notre chère archiduchesse, que je ne lui écris et lui marque moi-même ma sensibilité sur sa charmante lettre, mais je suis rendue de chaud et de travail, et toujours à la veille des plus intéressants événements, qui ne commencent pas trop bien. Le prince Henri est entré tout d'un coup par tous nos *Verhaue* avec force de la Saxe. Nous avons fait par ci par là des petites pertes, mais qui ne sont encore spécifiées, mais qui ont engagé Laudon à se replier un peu vite jusqu'à Cosmanos derrière l'Iser. J'avoue, tout cela paraît un songe, mais un accablant, car l'empereur par là sera obligé aussi à quitter sa grande position, et alors cela ira loin; je souhaite que nous nous tenions à Kolin.

Tout cela n'est que pour vous; jugez de ma situation. Il me semble qu'on est un peu alarmé à l'armée, même *guter Rath wird theuer werden.* Si vous ne recevez point d'estafette, soyez tranquille, tout est de même. Tâchez seulement de ne pas trop inquiéter Madame.

L'Infant m'a écrit assez *spitzfindig* l'autre jour. Je vous envoie ici sa lettre, qui est une amende honorable, mais il

ne faut pas laisser tomber la chose, et finir une fois ces désagréables affaires. Je vous embrasse.

Je rouvre ma lettre. Dans l'instant je reçois une lettre du 4 de l'empereur, où il me marque cette désagréable affaire [1]). Ces pauvres Italiens viennent de si loin pour être pris les premiers. J'espère que Bolognini ne soit pas de ce nombre; j'en serais fâchée.

Ce 13 d'août (1778).

Grâce à Dieu, rien de nouveau; c'est tout ce qui est à souhaiter, mais nous sommes toujours sur le point d'entendre les plus grands événements, une bataille entre le prince Henri et Laudon, ou notre retraite de notre importante position, qui pour le moment livre toute la Bohème à notre ennemi; jugez dans quelles transes cela nous met. CCCLXXI.

Les gazettes vous auront appris un envoi de Thugut au roi; j'en attends de même de ce côté les plus intéressantes nouvelles, sans me flatter beaucoup. Voilà encore le roi de Prusse, qui a divulgué cet envoi, mais cela ne me fait point de peine, l'ayant fait pour l'amour de mes peuples et pour mes enfants; je ne rougis point de ce sentiment.

Je vous avoue que je ne suis guère en état de penser et de faire autre chose que ces importantes affaires. Les grandes chaleurs contribuent aussi beaucoup à l'abattement, mais ma santé est bonne, hors le sommeil. Ne me donnez

---

[1]) Der Brief des Kaisers vom 4. August über die Schlappe, welche der Generalmajor Baron de Vins erlitten, ist abgedruckt in seiner Correspondenz mit seiner Mutter, III. 14, 15.

pas des inquiétudes sur les vôtres. Je vous embrasse tendrement.

Mon Bolognini n'a pas été à cette affaire. Croiriez-vous que je ne sais rien de plus, ni de toute la retraite, que ce qui est dans la gazette?

Ce 15 août (1778).

CCCLXXII. Mon cher fils. Je vous écris par cette estafette, que j'envoie à Léopold pour son voyage. Il s'est offert de venir, et j'avoue, j'étais tentée de l'accepter, si nous étions au printemps, mais ayant vu quelle impression notre climat a fait sur votre chère épouse, qui est plus jeune et forte que la grande-duchesse, j'avoue que je n'aurais pas le courage de l'exposer et troubler encore une branche de consolation qui me reste. Le faire venir lui seul, je ne le ferai jamais, c'est contre mes principes. Les chagrins ne manqueraient non plus ici, ainsi tout bien considéré, je leur donne un refus d'autant plus, que pour le mois d'octobre il me reste à tenir une diète à Presbourg, ce qui augmenterait encore mes embarras.

Notre situation est toujours la même. Je serais bien plus tranquille, si elle pouvait se soutenir telle encore six semaines, mais cela n'est pas à espérer, et chaque estafette qui vient, j'ouvre en tremblant, que nous étions obligés à reculer, Laudon ne pouvant soutenir l'Iser. Cette malheureuse affaire de de Vins a brouillé tellement les têtes là, qu'on s'est précipité dans la retraite. Nous serions déjà à Brandeis, si l'empereur n'avait pris le parti de s'y rendre en calèche, pour arrêter tout court. C'est un grand bonheur; au moins

il le fera pour quelques jours, s'il ne peut l'empêcher totalement, mais il se détruit par là, par ces chaleurs, ni repos de jour ni de nuit, avec les grandes inquiétudes et chagrins dans le cœur. Cela passe les forces d'un homme robuste, encore plus d'un prince. Je vous avoue, je suis au désespoir et ne cherche, coûte qu'il coûte, qu'à terminer cette malheureuse situation, qui existe plus dans les têtes et le manque de sujets, que dans la réalité. Je vous embrasse et Madame de même. Conservez-vous bien tous deux. Adieu.

Ce 20 d'août (1778).

Monsieur mon cher et justement affligé fils. J'avoue, CCCLXXIII.
dans ces terribles jours de la perte de notre adorable maître, qui sont encore marqués par les calamités publiques, par les incroyables inactions de nos armées, qui abandonnent toute la belle Bohème, Moravie, Silésie au saccagement, la nouvelle de la fausse-couche m'a sensiblement affligée. C'était un point de consolation pour moi, mais Dieu l'a voulu autrement, que son nom soit loué. Grâce à Dieu que la mère se porte bien, mais il faudra du ménagement, surtout au commencement, une autre fois, d'une grossesse.

Vous me procurez beaucoup de consolation par votre résignation. Oui, mon cher fils, c'est l'unique vraie consolation, que d'aimer Dieu et sa sainte volonté, au dépens même de nos intérêts et satisfactions. Il ne nous doit rien, mais il est un si bon père; nous ne perdons rien. Conservez vos nerfs; suivez un plan réglé de vivre et de vos dévotions et lectures, et je vous embrasse. Mes compliments à notre chère malade.

Ce 21 d'août (1778).

CCCLXXIV. Mon cher fils. Vous recevrez celle-ci par une estafette, envoyant au grand-duc un courrier qui lui porte, que malheureusement les négociations entamées de ma part sont rompues, et que la guerre va recommencer avec le plus grand acharnement et bien malheureusement pour nous, la Bohème étant presque perdue et saccagée. Nous y avons deux cents mille hommes et n'osons nous y faire voir. Cet esprit de vertige est-ce qui me frappe le plus. Je suis dans une désolation incroyable pour tant de milliers d'hommes et pour mes fils; il n'y a que la religion seule qui arrête et console. Je vous embrasse.

Ce 26 d'août (1778).

CCCLXXV. Monsieur mon cher fils. Je commence par le plus pressé, et qui dans ce moment-ci me tient le plus à cœur: c'est l'inoculation de votre chère fille, que je souhaitais depuis longtemps, et il n'y en a pas à perdre du temps, la petite-vérole devenant méchante. Voilà encore le duc d'Arenberg emporté [1]), dont je suis bien fâchée. C'est à vous à choisir celui qui a le plus votre confiance, et qui a donné des preuves de son savoir, mais jamais seul, sous la direction de Borsieri. La méthode d'Ingenhouse avait encore du charlatanisme pour la nourriture, pour ces remèdes qu'il donnait.

---

[1]) Der kaiserliche Feldmarschall Herzog Carl von Arenberg. 1721 geboren, starb er am 17. August 1778 an den Blattern. Vergl. hierüber Arneth, Maria Theresia, X. 231.

Il n'en avait pas même grande confiance. Nous l'avons bien vu troublé chez vous, et sans van Swieten les choses auraient pu se brouiller tout-à-fait. Mais chez le grand-duc il s'est conduit comme un fou, et sans l'empereur il y aurait pu avoir du malheur. Je ne serais donc pas d'avis de suivre en tout cette méthode. Je dois rendre justice à Störck et à tous ceux qui l'imitent ici; ayant simplifié encore la chose, elle réussit merveilleusement, et cela est à cette heure très-commun dans la première et seconde noblesse, mais le commun n'y veut venir. Je vous envoie ici le livre de Störck; je vous prie de le donner à Borsieri, s'il ne l'a déjà, de m'envoyer le jour de l'inoculation une estafette, et quand la fièvre ou l'éruption commencera, et tant qu'elle durera, tous les jours, car je serai pourtant inquiète.

Pour les affaires de Parme j'ai coupé court, en remettant l'Infant absolument au gouvernement.

Après nos *domestica,* je viens sur nos grandes affaires. Nous sommes d'un jour à l'autre dans l'expectance d'une affaire décisive, depuis que ma négociation a échoué, ce qui m'afflige d'autant plus, que je ne peux me flatter, que nous sortons sans perte de cette malheureuse affaire. Le pillage et le saccagement en Bohème surpassent toute imagination, les barbares ne pourraient faire pis. On voit que l'intention est de nous faire du mal pour longtemps, et il réussit par la malheureuse retraite de Laudon, qui a renversé tout le plan de campagne. En soutenant Gabel, Leitmeritz, ou en cas de force au moins Niemes, l'ennemi ne pouvait plus se tenir, devait retourner. Ils y étaient tous, ces généraux, depuis trois mois, à fortifier toutes les places et gorges. Cela nous a coûté au-delà de deux cents mille florins, et à la première apparence de l'ennemi on quitte tout sans l'attendre. On se met derrière l'Iser avec soixante mille

hommes; le prince Henri avait cinquante mille, et nous serions déjà à Czaslau, si l'empereur n'avait pris le parti d'y courir, pour les arrêter. Les voilà douze jours, sans que l'ennemi ait tenté encore quelque chose ou soit paru en force. Nous avons au moins gagné ceux-ci, pour contenir le roi, mais cela ne peut pas durer plus, et en peu de jours on saura, si cette cruelle retraite, en abandonnant toute la Bohème, se fera, après avoir été battus ou pris en dos.

Voilà cette terrible situation de nos affaires, qui m'a fait passer sur tout, pour obtenir la paix, mais cela n'a pas réussi, et tous ces revers, et ceux à prévoir, m'ont engagée à faire venir votre frère de Toscane, non sans grande inquiétude pour sa santé et celle de sa femme en hiver, mais dans ce moment-ci a dû prévaloir la convenance de l'état à celle de la mère.

Je suis si accablée de tout ce qui arrive, et surtout que ce brave Laudon est celui qui nous met dans ce cruel état. C'est le plus brave homme, mais aucune ressource en lui ni connaissances, plein de défiance et d'emportement. Le premier rapport de Giulay [1]) lui ayant porté faux, il en était déjà hors de lui. Il l'a changé avec un de ses clients, de Vins, qui s'est laissé surprendre. Alors la tête n'y était plus; il a couru, en laissant malades, magasins etc. à toute outrance, n'écoutant aucun général, leur faisant des compliments assez choquants, de façon que tout y est sans dessus et dessous, les troupes excédées de fatigues, qu'à l'arrivée de l'empereur on avait déjà voulu abandonner la position de Munchengrätz, croyant que l'ennemi paraissait, et que l'empereur seul a empêché, en disant qu'il voulait voir de ses

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Samuel Graf Gyulai, Ritter des Theresienordens. Er starb 1803, 83 Jahre alt.

yeux l'armée du prince Henri, avant de décamper. Toute cette armée consistait en huit cents hussards, qui donnaient cette alarme, et depuis ce jour, qui était le 11, cette armée n'a pas paru encore.

J'ai envoyé hier Rosenberg à l'armée avec tant de papiers, pour en parler à l'empereur [1]). Il n'est pas possible qu'on puisse tout expliquer si bien par écrit, et puis on se brouille. Il s'agit d'un nouveau plan en politique, ayant en dernier offert au roi de rendre toute la Bavière à l'électeur, pourvu que lui assure en cas de succession de Baireuth et Anspach, qu'il ne les incorporera jamais à sa couronne, mais les laissera toujours en seconde géniture. Il l'a refusé, mais je ne saurais me plaindre de mauvaise façon. Nous croyons ne pouvoir faire mieux que de déclarer à l'empire la même chose, et de tenir quitte l'électeur de la convention du 3 de janvier, avec la seule condition de tenir en dépôt ce que nous tenons, jusqu'à ce que le roi évacue nos états, en assurant à l'électeur le revenu dès à cette heure. Cela devrait ou faire terminer la guerre au roi de Prusse, ou le démasquer, qu'il ne l'a pas fait pour l'Allemagne, mais pour son compte. Comme il faut à tout cela l'approbation de l'empereur, c'est la raison de l'envoi de Rosenberg, mais je ne saurais en douter, ayant approuvé la proposition faite au roi.

Ce que je vous mande ici, n'est actuellement que pour vous et Firmian, si la chose éclate une fois, que vous en soyez informés et pouviez la faire valoir, car je suis toujours de ce principe, que les premières impressions sont les plus fortes dans le public, et nous venons toujours après les autres. Dans les provinces éloignées il faut toujours tenir les gouverne-

---

[1]) Ueber Rosenbergs Sendung ins Hauptquartier vergl. Maria Theresia, X. 517—519.

ments instruits et conduits selon notre système politique; cela leur donne le crédit nécessaire pour bien aider l'état, surtout où il y a des princes de la maison.

Je compte encore me rendre à Presbourg en octobre, pour tenir une diète et demander du secours extraordinaire. J'avoue, cela ne sera pas une entreprise légère, surtout pour moi à cette heure, mais il s'agit de l'état, et je ne m'écoute pas. Les premiers du royaume viendront en septembre ici, je me consulterai encore avec eux. Il y en a qui croient que la diète ne soit pas nécessaire; je les écouterai, mais, selon ma façon de penser, je la crois nécessaire.

Vous voilà au fait, mon cher fils, de notre situation politique. Dieu veuille que nous pouvons encore soutenir la Bohème et ne pas reculer plus loin, et encore moins laisser l'hiver le roi chez nous. Alors on a beaucoup gagné, et pendant l'hiver on pourrait espérer la paix. Mais si nous sommes forcés à reculer, ou que nous soyons battus, j'avoue, je ne vois plus que les plus grands malheurs, dont nous ne nous tirerons pas facilement et sans perte. Je vous embrasse.

Ce 2 septembre (1778).

CCCLXXVI. Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu, nous sommes encore en septembre dans les mêmes positions. L'empereur a encore renforcé de quinze escadrons et de huit bataillons Laudon. Pourvu que lui reste à l'Iser, alors tout est bien, mais s'il le quitte, l'empereur doit le faire aussi. Alors la plus grande partie de Bohème et Prague sont perdus, ce qui serait terrible, vu les cruautés qui se commettent, surtout du côté du prince Henri et des Saxons.

Je viens de recevoir le courrier de Florence, qui m'annonce l'arrivée de votre frère par Gorice le 10. Il ne s'arrêtera qu'une couple de jours et ira voir l'empereur. La grande-duchesse suivra par le Tyrol. Votre frère Max est incommodé, ou d'une fièvre catarrhale, ou tierce; j'aimerais mieux le premier. Je ne suis pas encore inquiète, mais je ne voudrais pas que cela dure, surtout dans cette saison. Ils sont trop mal logés, nourris et couchés; cela fait de la peine, mais je ne peux rien que d'en être bien affectée.

J'espère qu'on pourra à cette heure finir bonnement les affaires des limites avec Parme. Pour l'affaire de Bossi [1]), de Vins s'en est déjà tiré (je ne l'ai jamais cru autrement), en jetant tout sur Bossi. Je n'en sais autre chose que ce, qu'on lui a fait dire sous main, s'il veut quitter, qu'on ne fera pas d'inquisition, si non, qu'on tiendra le *Kriegsrecht.* Je ne sais ce qu'il aura choisi, car je ne sais cela qu'indirectement.

Ma retraite avec le dernier du mois étant finie, j'ai eu une foule de monde ces deux jours, et tous des Hongrois, que j'ai fait venir ici pour délibérer avec eux sur des secours, si l'insurrection doit avoir lieu, et une diète. Je crois qu'on fera encore abstraction de toutes les deux, et que le pays donnera douze mille recrues et six mille hussards, ces derniers seuls gratis, avec des chevaux et montures des nobles et magnats. On aurait souhaité quelque chose en argent, mais ils n'en ont pas et le donneront *in Naturalien.* Je. suis fort contente de leur zèle et bonne volonté.

---

[1]) Der Oberst des italienischen Infanterie-Regiments Gaisruck, Namens Bossi, von den Preussen gefangen genommen, wurde ausgewechselt und vor ein Kriegsgericht gestellt, das die Cassation wider ihn aussprach. X. 507.

Le général Koch est ici assez misérable; il compte se rendre en Italie. C'est un homme aimable, dommage qu'il soit perdu de santé. Mes compliments à Madame, je vous embrasse tous deux.

Ce 10 septembre (1778).

CCCLXXVII. Monsieur mon cher fils. Nous avons reçu à midi la nouvelle, que le 8 le roi a fait un mouvement et une marche en arrière; les déserteurs disent pour aller en Silésie, ce que je ne saurais croire. La campagne n'est pas finie, elle va seulement commencer tout de bon, où le roi fait une invasion en Moravie, pas pour y rester, mais ravager, et le corps du prince Henri tentera de donner une bataille, n'ayant rien à craindre, s'il la perd, ayant les défilés derrière lui, et tout le pays étant dévasté, qu'on ne trouve pas même de la paille, qu'ainsi nos troupes ne peuvent avancer ou les suivre, manque de subsistance. Gagne-t-il la bataille, les voilà établis en Bohème pour cet hiver. Pour nous il n'y a jamais rien à gagner, mais tout à perdre à la continuation. C'est en général aussi sans but, qu'on mène la guerre encore plus loin. Nous n'aurons pas un village en Silésie, et rien en Bavière, dont je suis bien aise, après la déclaration que nous allons faire.

L'Infant a fait tant de bruit en Espagne et en France sur l'affaire des limites du Crémonais, qu'il nous viennent de ces deux cours les insinuations les plus fortes dans ce moment, où cela n'est pas à propos.

Votre frère Max a toujours la fièvre, pas forte et sans froid, mais il en est extrêmement abattu; l'empereur se soutient miraculeusement. Le temps est abominable et froid;

je pense rentrer en ville pour la grande-duchesse, s'il ne change pas. Je suis un peu faible aujourd'hui à force de travail, mais si je me repose une couple d'heures, cela sera remis. Je vous embrasse tendrement.

Ce 17 septembre (1778).

Monsieur mon cher fils. Nous attendons demain soir CCCLXXVIII.
la grande-duchesse; lui est à l'armée, qui malheureusement fait justement un mouvement vers l'Iser, pour pousser le prince Henri, avant que le roi se joigne à lui par Friedland et Reichenberg. Nous avons fait du tort à l'ennemi dans sa retraite, mais nous avons aussi perdu du monde. Voilà les paroles de l'empereur, et je ne sais pas plus. La chose n'était passée qu'entre les Croates et hussards, et pour vous seul, l'empereur, marque-t-on, a bien travaillé avec le canon. Ce jour seul les Warasdins ont tiré dix-neuf mille coups de canon. Ne croyez pas à une erreur, dix-neuf cents, mais dix-neuf mille, mais cela reste entre nous.

Votre frère Max m'inquiète. Il a été mieux de la fièvre, qui a fini sans *quinquina;* il a même eu de l'appétit. Tout d'un coup il a pris des faiblesses, dont une a duré une heure et demie, et trois fois par jour. Il en est très-affaibli, et je crains que la fièvre ne revienne, ou une autre maladie. Si vous ne recevez de moi des nouvelles extraordinaires, soyez tranquille, je ne serai quitte que pour mes craintes.

La grande-duchesse vient de m'écrire, combien elle est touchée de vos attentions pour elle à Mantoue, qu'elle vous a trouvé très-bon visage et mieux que quand elle vous a vu la première fois, plus sain. Quelle consolation pour moi, car

je vous avoue, sur votre santé je ne suis pas toujours rassurée. Que je suis contente aussi que vous l'avez été de votre sœur[1]), qui l'est bien de vous. Pourvu qu'elle ne conte pas, je lui passe le reste: c'est une bonne enfant et a le cœur excellent, mais on ne peut jamais se relâcher vis-à-vis d'elle, et il faut la tenir pour son propre bien, mais quelque petites visites ne feront du mal de part et d'autre. Tous ses souhaits tendent à venir ici, elle ne sait ce qu'elle souhaite. Hors de Vienne une fois, pour trois semaines, je tâcherai de profiter d'un voyage de l'empereur. Tant qu'il y a guerre, je ne bouge pas et ne suis bonne à rien.

Pichler vous renverra le peu de lettres que nous avons cru convenir pour la famille de Serbelloni[2]). J'y ai joint un billet et regrette vraiment cet honnête et attaché serviteur. Ceux qui étaient de feu notre maître sur la campagne[3]), je n'ai pas trouvé convenable qu'on les laisse dans les mains de particuliers, ni d'autres, qui traitaient des affaires particulières, qui auraient pu ne convenir d'être sus: je les ai brûlés. Je vous embrasse, mon cher fils.

Ce 22 septembre (1778).

CCCLXXIX. Monsieur mon cher fils. C'est le général Koch qui vous remettra celle-ci. J'étais plus contente de sa santé que la dernière fois, qu'il a été ici, mais il ne peut soutenir le

---

[1]) Amalie.

[2]) Der Feldmarschall Graf Serbelloni war am 7. September 1778 gestorben.

[3]) Maria Theresia meint hier wohl die Correspondenz, welche der verstorbene Kaiser Franz während des siebenjährigen Krieges mit Serbelloni führte.

froid; il se hâte et il a raison de partir. Il vous est bien tendrement attaché et se fait un plaisir de se retrouver avec vous. J'aime à voir que vous savez vous attacher les gens, et que vous leur inspirez de la confiance. Il a une idée dont je suis d'accord, qu'il vous expliquera, mais vous ne le presserez pas et attendrez qu'il vous la dise. Il m'a beaucoup rassurée et consolée sur notre position militaire; c'est un plaisir de l'entendre parler. Mais il ne pouvait juger que selon nos notions, qui consistent *im Extrablattel, welches die Wiener so hassen.* Mes notions ne sont guère au-delà, car il n'y a aucune autre relation ou lettre que mes particulières, qui n'en disent guère plus, ce qui n'est pas à exiger, l'empereur n'étant que trop affairé. Je vous embrasse.

Ce 24 septembre (1778).

Monsieur mon cher fils. Je n'ai rien de plus pressé CCCLXXX.
à vous marquer que les deux lettres que je vous envoie, qui, grâce à Dieu, vous rassureront sur l'état de votre cher frère [1]). Je l'attends avec la dernière impatience; d'abord que le médecin le permettra, il sera transporté ici. Connaissant votre cœur et puis votre particulière tendresse pour ce frère, qui la mérite, je vous vois devant mes yeux, hors de vous, presqu'aux larmes, et si j'y étais, vous me baiseriez dix fois les mains par transport. Je vois votre chère épouse avec plus de circonspection, mais bien agréablement vous marquer sa joie avec vivacité. Ce tableau que j'ai si vivement devant mes yeux, est bien touchant. Dieu en soit loué, qui

[1]) Maximilian.

me conserve et me rend ce fils, et qui me donne de si tendres enfants, qui partagent mes justes peines.

Il paraît que tous les bonheurs viennent ensemble: le roi de Prusse du côté de Trautenau est déjà parti, et le prince Henri l'est de même de Leitmeritz, qu'il a saccagé et pillé, entièrement brûlé le pont, et fait sauter les ouvrages. Il se trouva le 21 sur les hauteurs de Martinowetz, mais ne tient aucune part, s'il ne changera à cette heure, un nouveau corps de vingt mille hommes, venant de la grande armée du roi, étant arrivé à Friedland. C'est ce que j'ai cru toujours, que le roi tentera encore un coup décisif à la fin. Nos troupes sont extrêmement animées, mais nos magasins étant bien arrière et devant nous tout dévasté, nous ne pouvons avancer sans cela. Les chevaux commencent à souffrir beaucoup; à l'armée du prince Henri tous les chevaux ont la morve, de façon qu'il faut les tuer tout de suite, et leurs morts ils ont jetés dans les caves, entassés, ce qui peut causer bien du mal. Il est inouï, les horreurs qu'ils ont faits, surtout avec les curés et prêtres.

Le grand-duc est toujours encore à l'armée; j'avoue, cela m'inquiète pour sa santé et pour le danger. Si on vient à se battre, on le fera bien; il y a un terrible acharnement. Je souhaite que nous ne venons pas en Saxe, alors le soldat ne serait pas tenable. Je ne souhaite que la paix; après notre imprimé cela se devrait facilement. Je vous embrasse tendrement et pense bien à notre chère inoculée, en partageant vos peines. Adieu.

Ce 1er octobre (1778).

Monsieur mon cher fils. Nous voilà établis à Vienne CCCLXXXI.
par le plus beau temps du monde, et sans regret de ma part, dans l'attente de revoir votre frère après-demain. J'ai de ses lettres d'avant-hier de Jenikau, le second jour de son voyage. Grâce à Dieu, il se portait bien et soutenait bien la voiture. Il se fait fort et paraît gai, Dieu veuille que cela se soutienne et n'aie des suites. Vous recevrez une estafette, quand il sera arrivé. Ne soyez donc pas effrayé, si vous en recevez; je crois vous devoir cet envoi par l'amitié que vous lui portez, vous jugeant après mon cœur.

Grâce à Dieu que notre charmante Thérèse passe si heureusement l'inoculation. Tout n'est pas encore passé, et nonobstant votre force, j'avais plus peur de vos nerfs que pour l'enfant même.

Voilà le prince Henri aussi retiré. On ne peut pas dire que le roi et lui le soient entièrement, étant aux dernières extrémités de nos frontières, où ils s'arrêtent, mais le reste est vidé et que trop, c'est un désert, comme les barbares. Tout est incompréhensible dans cette guerre. On ne saurait définir pourquoi il s'est retiré si précipitamment; ce n'étaient pas nos opérations, encore moins nos négociations. Dieu veuille nous accorder la paix, c'est tout ce que je souhaite, mais à vous seul: je crains plus que jamais, que nous ne l'aurons pas cet hiver, car jamais le roi la fera sur la condition que nous avons mise, et pour des médiateurs, nous ne pouvons y compter. La Russie est toute pour lui, et je souhaite seulement plus que je ne l'espère, qu'elle ne lui envoie des troupes, et la France si faible, que sans l'appui de votre sœur je crois qu'elle se serait déclarée contre.

Je suis très-curieuse de l'affaire de Bossi. On en parle très-différemment, mais ce qui lui fait le plus de tort, c'est qu'il a accepté sa démission avec la condition de ne pas paraître ni à Vienne ni à Milan. Je serais curieuse pour moi seule de savoir ce qui en est, sans que cela paraisse venir de moi ni pour moi. Ne pourriez-vous en charger votre excellent et honnête Riviera?[1]) Mes compliments à notre chère archiduchesse; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 2 octobre (1778).

CCCLXXXII. Monsieur mon cher fils. Je vous annonce l'heureuse arrivée de votre frère aujourd'hui à quatre heures et demie. J'en suis très-contente; il est très-maigri, a l'air d'une personne qui a fait une grande maladie; le teint est assez bon et les forces sont passables. Je le trouve beaucoup moins mal que vous ne l'étiez, quand vous êtes venu l'année passée. J'avoue, j'étais charmée de le ravoir, et lui me le paraissait de même. Dieu conserve l'empereur.

Les Prussiens sont dehors des deux côtés de la Bohème, mais en pillant cruellement, surtout Teplitz du prince Clary[2]). Cela paraît incroyable, mais on devrait croire que le roi mette ses troupes en cantonnement. Nous en faisons de même et ne pouvons assez rendre grâce de cette campagne. J'ai caché à votre frère l'envoi de celle-ci, pour

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den bereits I, 237 vorkommenden Obersten Marchese Carlo Sfondrati della Riviera.

[2]) Der Oberstjägermeister Fürst Franz Wenzel Clary. 1706 geboren, starb er 1788.

qu'il n'use pas trop de ses forces, ayant déjà écrit à l'empereur venant de Znaym.

Grâce à Dieu que les nouvelles de votre chère petite sont de même consolantes. Je vous embrasse tous deux, père et mère.

Ce 7 octobre (1778).

Monsieur mon cher fils. Des armées rien de nouveau, CCCLXXXIII.
hors le corps de vingt mille hommes entré en Moravie pour piller et saccager, mais qui, j'espère, ne s'arrêtera pas longtemps, notre détachement sous le général Elrichshausen [1]) le suivant de près. Le temps est revenu au beau, même chaud. Votre frère qui se portait assez bien, mais a une faim canine, a pris cette nuit une indigestion assez forte, qui le reculera. Il est sans fièvre, a bien dormi, j'espère que cela n'aura pas des suites. Il est même levé, mais il lui faudra un grand ménagement.

Quoique rassurée par vos rapports sur la chère Thérèse, je vous avoue pourtant, que cette grande quantité de boutons me fait de la peine, et il la faudra ménager et la purger et humecter cet hiver. Mais rien de si extraordinaire que la lettre de Rollemann venue à votre adresse. Cela confirme plus que jamais mes doutes sur l'infidélité des postes, et je ne saurais laisser la chose sans l'éclaircir. Vous donnerez la commission à Firmian d'éclaircir ce fait; on pourrait par les deux caractères ou cachets des couverts déterrer quelque chose. En soi-même la lettre n'a rien qui puisse

[1]) Der Feldzeugmeister Anton Reinhard Freiherr von Elrichshausen.

vous choquer, car chaque homme peut et doit avoir un ami à qui demander conseil. Vous ne pouvez, ni aucun maître, prétendre de l'être. Je vous ai averti l'année passée, quand vous avez pressé tant pour le canonicat, de prendre garde, qu'il me paraît qu'il pense revenir ici; il m'a paru qu'il ne cherchait que cela. Je suis fâchée que vous le perdez, car après ce que vous me dites, je ne crois pas qu'il convient plus, sans confiance de votre part. C'est pourtant une importante place pour tout le monde, notre salut en dépend et notre bien-être ici plus ou moins, surtout avec vous, qui êtes si nonchalant, et d'aucune ferveur suivie, ni en lecture ni dévotion.

Cette situation est des plus critiques, et il faut un homme sage et prudent, en même temps un zèle apostolique. En attendant que vous trouviez quelqu'un que vous pourriez me proposer, vous pourriez vous servir de celui de Madame, qu'on loue, mais tel choix que vous faites, vous m'en avertirez et ne concluerez rien. Je tâcherai d'en savoir vous donner des informations, le choix étant des plus délicats.

J'ai fait chercher Mayer pour lui demander, s'il avait quelque connaissance de cette lettre; il n'en avait aucune. Il a reçu un lambeau de lettre du 29 d'août, où il était marqué qu'on lui joignait sur une extra-feuille un plan, sur lequel on souhaiterait savoir son opinion, dont dépendait son avenir. Il m'a dit, en recevant ce lambeau, qui citait l'autre feuille, il lui avait marqué tout de suite, qu'il n'avait rien reçu de pareil, qu'il faut qu'il l'ait laissé sur la table ou envoyé par mégarde à quelqu'autre, qu'il avait justement reçu la réponse, que cela ne se pouvait, et qu'on était bien inquiet de la perte de ce papier. De ce récit il en rejaillit la conséquence, ou qu'on a volé à Rollemann ce papier par malice, pour vous l'envoyer, mais ce qui est plus vraisem-

blable, qu'à la poste on a eu l'impudence, sans ma permission, à qui seule est réservé ce point, d'ouvrir ses lettres et en faire cet indigne usage. Il y a longtemps que je soupçonne de l'infidélité dans les postes, c'est un point réservé et permis seul au souverain; à un particulier c'est une malhonnête et infame action. Il faut déterrer cela; si non, je renvoie tous ceux qui y ont la moindre connexion, et enverrai d'autres. Je suis toute à vous.

Ce 15 octobre (1778).

Monsieur mon cher fils. Vos lettres bien touchantes CCCLXXXIV.
pour le jour d'aujourd'hui sont arrivées au point du déjeûner en famille dans le cabinet dans mon appartement en bas, où Léopold m'a présenté une de l'empereur. J'en étais touchée, de cette attention, et la Marie une de son mari. J'étais donc bien entièrement dans ma chère famille depuis huit heures jusqu'à neuf heures, où nous tenons tous les jours une heure de prière, comme l'après-dînée. A cinq heures j'ai bien remercié Dieu de toutes ses bontés, et surtout le jour de votre mariage n'a pas été oublié. Dieu vous conserve longues années dans l'union que j'ai vue à ma grande consolation, en passant chrétiennement vos jours en innocence, car aucun âge n'est excepté d'écarts. Vous avez passé heureusement la première fougue de jeunesse et des passions. Mais vous connaissant négligent, indolent, je crains les occasions, dans lesquelles vous vous exposez; une fois tombé, le retour sera presqu'insurmontable. Je ne peux donc assez vous garantir des premiers faux pas, pour votre âme et votre corps, votre santé et votre bonheur.

Votre frère a pu assister au déjeuner, mais assez boiteux, car il a depuis quelques jours beaucoup de douleurs à une jambe, et j'avoue, cela m'inquiète pour le futur, et les fatigues qui ont été incroyables. L'empereur est actuellement occupé à faire le tour de toutes nos frontières et cordons. Le temps est entièrement à la pluie, et les chemins sont presqu'impraticables, je crains quelqu'accident. Le 17 il sera à Königgrätz, voir les inondations; de là il se pourrait bien qu'il se rendît en Moravie, pour déloger de la haute Silésie le prince de Brunswick, non pas le prince héréditaire[1]), mais son frère[2]). Il paraît que le roi veut tenir quelque chose pour prétendre des frais de la guerre ou autre compensation; il ne faut donc pas le lui laisser, si on peut, sans trop risquer dans cette saison, qui abîme hommes et chevaux. Il y a même des soupçons, qu'un corps de Russes pourrait se joindre à lui; ce serait bien abominable à ceux-ci, mais *graeca fides*.

Je suis bien aise que Koch est arrivé; je serais bien aise, s'il pouvait se fixer à Milan, pour vous et pour le service. Voilà ce que l'empereur comptait faire: le régiment de Serbelloni à Haag[3]), s'il ne change; je l'aurais souhaité pour le prince de Mecklenbourg[4]) à cause de sa sœur[5]),

---

[1]) Carl Wilhelm Ferdinand, 1735 geboren, starb 1806 an seinen bei Auerstädt erhaltenen Wunden.

[2]) Friedrich, Herzog von Braunschweig-Oels, 1740 geboren, verliess 1794 als General der Infanterie den preussischen Dienst und starb 1805 zu Weimar.

[3]) Der Generalmajor Nicolaus Freiherr von Haag.

[4]) Maria Theresia setzte ihren Willen durch, indem der Generalmajor Prinz August zu Mecklenburg-Strelitz das bisherige Cuirassier-Regiment Serbelloni erhielt.

[5]) Die Kaiserin meint hier offenbar die Königin Sophie Charlotte von Grossbritannien, Gemalin Georgs III.

Gaisruck à Belgiojoso[1]), le sien à Bender, celui de Königsegg à Terzi[2]). Vous ne le publierez encore, ne sachant si cela restera ainsi, mais j'ai cru devoir vous en prévenir. Je suis curieuse de ce que vous me manderez de Bossi, je ne saurais comprendre la chose.

Grâce à Dieu que notre chère Thérèse est si bien échappée, mais je vous recommande du ménagement et de ne pas la laisser approcher de si tôt de la petite. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 22 octobre (1778).

Monsieur mon cher fils. Je serai fort courte, ayant CCCLXXXV.
beaucoup d'affaires. Une déclaration plus que désagréable de la Russie, si la guerre continuait, de secourir notre ennemi, et le peu de nerf que la France marque, sont des circonstances qui exigent mûre réflexion et des résolutions des plus fermes. Ce n'est que pour vous, et seulement à Firmian vous en pouvez parler, mais nullement en public, et si on en parlait même, ne vous pas donner pour informé.

Grâce à Dieu que vos frères vont bien. Je m'attends en peu de jours d'apprendre l'évacuation de Troppau, seul

---

1) Von den beiden Belgiojoso's ist hier Graf Ludwig gemeint, der das Regiment Nr. 44 erhielt und sein bisheriges an den damaligen Feldmarschall-Lieutenant Blasius von Bender abgab, welch' Letzterer sich 1794 durch die Vertheidigung von Luxemburg gegen die Franzosen berühmt machte. Er starb 1796 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens im 86. Lebensjahre.

2) Der damalige Generalmajor Ludwig Freiherr von Terzi, dem für seine Haltung während des baierischen Erbfolgekrieges das Commandeurkreuz des Theresienordens zu Theil wurde.

endroit que l'ennemi tient encore. On fait déjà la dislocation des troupes, et l'empereur, voulant faire le tour de tout le cordon depuis Egra jusqu'à Olmütz, ne pourra venir avant la mi-novembre, mais nous attendons en huit ou dix jours le prince, Lacy et Pellegrini. Les régiments sont donnés: Gaisruck à Belgiojoso, le sien à Bender, celui de Königsegg à Terzi et d'Arenberg à Gemmingen [1]), de Serbelloni à Mecklenbourg.

Je suis vraiment contente que vous l'êtes de Wied [2]). Je lui ferai la consolation de lui dire ce que vous m'en mandez; il est très-sensible. Madame recevra par Montoya une boîte pour les gratifications des inoculés, et des boutons et agrafes d'acier pour un habit à monter à cheval, que je lui présente, et des joujoux pour la Thérèse; à l'Aya j'ai préféré de l'argent, son amie, la Hamilton [3]) ici croyant que cela lui sera le plus agréable. Je n'y ai ajouté que la boîte à bonbons. Je vous embrasse.

Ce 29 octobre (1778).

CCCLXXXVI. Monsieur mon cher fils. Nos santés sont bonnes, mais le temps est abominable; il ne fait que pleuvoir, et tous les chemins deviennent impraticables. La Marie est dans ce

---

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Sigismund Freiherr von Gemmingen, Ritter des Theresienordens.

[2]) Der Feldmarschall Georg Heinrich Graf Wied-Runkel, Grosskreuz des Theresienordens, war zum commandirenden General in der Lombardie ernannt worden.

[3]) Maria Anna, geborne Gräfin Sinzendorff, Witwe des im Jahre 1769 gestorbenen obersten Landrichters in Mähren, Grafen Nicolaus Hamilton.

moment à Hollabrunn, attendre son mari, je doute qu'il arrive; elle compte retourner à neuf heures du soir. Sa joie est inexprimable; la mienne le serait, si l'empereur en était, mais il veut encore faire le tour d'Egra, Gabel, Königgrätz, Olmütz, Troppau à Vienne, cent quarante lieues et dans ce temps. Lacy est attendu samedi, Pellegrini d'abord après et Laudon. Le maréchal Hadik et Siskovich[1]) commanderont pendant cet hiver, et Elrichshausen et Stain[2]) en Moravie. Je fais mon possible à dissuader l'empereur de ce tour, mais je ne me flatte pas de réussir. Il est impossible qu'il résiste à toutes ces fatigues.

Un peu, quelque chose de notre situation. Le roi de Prusse ayant porté toutes ses forces à Troppau et Jägerndorf, nous ne pouvons et ne voulons le déloger, sans risquer une bataille qui, dans ce moment-ci, serait à pure perte, ne pouvant continuer les opérations ni ne pouvant soutenir ces deux villes plus analogues pour ses quartiers que pour nous, qu'avec une armée qui périrait pendant cet hiver.

La déclaration russe est un autre point très-fâcheux et a de la connexion avec cette position, ne doutant nullement que les troupes, qui se trouvent en Pologne, seront les destinées. D'ailleurs rien de nouveau d'aucune part, mais notre situation est délicate et dangereuse.

Je serais bien aise pour vous et pour Koch de le pouvoir fixer à Milan, mais je crains que sa situation ne le permette, et que Ponz[3]) le survivra. En attendant, sans rien

---

[1]) Der Feldzeugmeister Joseph Graf Siskovich, Commandeur des Theresienordens.

[2]) Der Feldmarschall-Lieutenant Carl Leopold Freiherr, später Graf Stain.

[3]) Der Feldmarschall-Lieutenant Pietro Conte Ponz de Leon, Commandant im Castell von Mailand.

dire, je tâcherai de le tenir présent, sachant qu'il vous convient. Fabris, le général[1]), vient d'être déclaré général quartier-maître; on s'en attend beaucoup de bien.

Plus que je pense à l'histoire de Rollemann, et plus je m'y perds, et j'avoue, cela doit être éclairci; il me resterait trop de doutes, si cela ne le fût. En attendant que vous cherchiez un autre, cette affaire s'étant passée au mois d'août, j'espère que vous n'aurez pas différé à approcher des saints-sacrements, vous connaissant assez négligent sur ce point. Vous me marquerez donc ce qui en est, et quand vous vous êtes confessé et communié, et vous continuerez de même tous les mois à me le marquer pour ma consolation, comme un point des plus essentiels pour votre salut et bien-être de ce monde. Je vous embrasse.

Ce 5 novembre (1778).

CCCLXXXVII. Monsieur mon cher fils. Nos santés sont bonnes; votre frère engraisse beaucoup plus vite en quelques jours que vous en des mois. Je me flattais de revoir l'empereur cette semaine, mais cela est bien retardé selon cette liste, mais je ne perds pas encore toute espérance, qu'il ne revienne de Komotau et laisse tous les confins que j'ai marqués, qu'il a si souvent passés cet été et automne, et tombe à Olmütz, ce qui ferait une grande différence.

Le roi enfin s'est rendu à Breslau avec son armée et les princes, en gardant les deux villes Jägerndorf et Troppau, que nous pourrions avoir quand nous voulons, si nous vou-

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Dominik Conte Tomiotti de Fabris.

lions les brûler ou y laisser du monde. Nous savons les raisons, pourquoi il les garde; ce sont deux villes à peu près comme Korneuburg. Il fait sonner d'avoir deux duchés dans sa puissance, qu'il rendra, quand nous évacuerons la Bavière, et ce n'est que pour faire imprimer et courir dans l'empire, qu'il a fait des offres généreux, non acceptés de nous.

La marche des Russes pour cet hiver ne se confirme pas, mais bien pour le printemps. La Russie a accepté la médiation avec la France; on verra si elles obtiendront à nous ranger. J'avoue, j'en doute, vu l'animosité, et autant que je souhaite la paix, je ne peux plus aller plus loin de ma part, et comme ça la chose ne finira pas.

Lacy, Laudon, Charles Liechtenstein sont de retour. Je ne trouve pas plus maigres ni défaits les deux premiers, mais fort mornes, et surtout Lacy occupé de sa santé. Fabris a été déclaré quartier-maître général, et notre Browne en second. J'en suis bien aise, mais le maréchal ne le croit pas à sa place.

Si Wilczek s'arrête encore, c'est ma faute, l'ayant chargé encore d'une commission pour la reine; je ne vous le marque que pour son excuse. Vous avez fait avec tant de promptitude l'emprunt de trois millions cette année, qu'on compte bien pour l'année qui vient, pour la même somme, si même les conditions ne seraient pas les mêmes, car la disette de l'argent va nous embarrasser. Cette campagne a été au-delà de soixante millions, et si nous sommes forcés à faire une autre, elle ira au delà de soixante et dix.

On veut augmenter toutes les compagnies à deux cents hommes, et encore deux compagnies *zu den drei* bataillons. *Die Cavallerie,* l'escadron à cent quatre-vingt, et une cinquième division à chaque régiment de cavalerie et de hussards; plus de corps-francs, au delà de vingt mille. Je

n'ose y penser, cela me tourne la tête et le cœur, je serais au désespoir. En attendant, je veux prier et espérer la paix, pour me soutenir entière, car ma tête chancelle. Je vous embrasse.

Ce 12 novembre (1778).

CCCLXXXVIII. Monsieur mon cher fils. Je vous sais bien bon gré de m'avoir écrit vous-même l'accident du cheval, et Madame et Albani, unique moyen de me tranquilliser dans le grand éloignement. J'avoue, je n'ose y penser sans frémir; vous auriez pu être traîné par le cheval. Quelle grâce à rendre, qu'il était si tranquille, d'être resté debout; cela vous corrigera une autre fois d'une parade trop courte. Vous avez très-bien fait d'avoir continué de monter à cheval, mais notre chère archiduchesse aura eu une bonne dose d'épouvante.

Nous sommes de nouveau en inquiétude. Le roi qui était marché avec ses troupes à Breslau, après huit jours est revenu en personne avec un renfort de troupes à Jägerndorf. Nous ne pouvons nous imaginer ce qu'il veut, la saison n'étant pas pour les opérations. Il se peut que la marche de quelques régiments et la tournée, que l'empereur y veut faire, aura occasionné ce mouvement. C'est bien désagréable de la sorte de n'avoir jamais de repos. Depuis trois jours je n'ai rien de l'empereur, qui fait sa tournée en Bohème. Je trouve Lacy extrêmement occupé de sa santé et *grantig,* plus qu'il ne devrait l'être; je tremble qu'il ne fasse pas la campagne, car je ne me flatte pas de la paix, quoique si nécessaire. Laudon paraît aussi plus morne et

parle aussi santé; j'avoue, tout cela me fait grande peine. J'espère de revoir l'empereur le 20 ou 26.

J'ai reçu le papier pour Bossi; je ne peux rien faire pour lui. S'il souhaite un changement à sa situation, il faut s'adresser droit à l'empereur, au conseil de guerre ou à Lacy. Je plains père et fils.

Nous avons un temps des plus tristes; les inondations sont terribles en Souabe, Lorraine et Alsace. Nonobstant ces calamités Cupidon règne plus que jamais; dans ma chambre seule j'aurai peut-être quatre épouses. Vous serez étonnée de ce nombre, ne trouvant peut-être pas autant à marier, mais c'est mon malheur. La Fischer[1]) est aussi hors de service avec un asthme, et ne le fera pas long. Je vous embrasse tendrement.

Ce 19 novembre (1778).

Monsieur mon cher fils. Je vous envoie ici les remer- CCCLXXXIX.
cîments de Kolowrat, de nous avoir servi avec tant de promptitude dans cette affaire d'argent, et que jamais la Lombardie n'en a fourni tant et si vite. Mais nous en avons encore pour cette année grand besoin, et si vous pouviez nous fournir ce qu'on vous demande, ce serait un grand bien.

Je vous joins aussi l'espèce d'une instruction de Wilczek; les pièces alléguées, il les a déjà vues ici, et j'espère qu'il pourra vous être utile ainsi, sans vous gêner. Il m'a été fort utile à Naples.

---

[1]) Die erste Kammerfrau der Kaiserin, Johanna von Fischer.

A propos, sur l'affaire de Rollemann vous ne me dites plus rien, elle devrait pourtant être éclaircie pour votre propre bien.

Les nouvelles des armées donnent les quartiers d'hiver. Wurmser a encore tenté un coup que vous trouverez dans le journal[1]). Je commence de nouveau à me flatter pour la paix; c'est tout ce que je souhaite, et j'attends l'empereur en huit jours. Ma fluxion à la tête et gorge est beaucoup mieux. Je vous embrasse tendrement; je tombe de sommeil. Adieu.

Ce 26 novembre (1778).

CCCXC. Monsieur mon cher fils. Nous sommes à la fin consolés par le retour de l'empereur, qui se porte, grâce à Dieu, bien, mais bien maigri. Je souhaite qu'il se refît un peu cet hiver pour soutenir l'été, car j'avoue, je crains plus que je n'espère que la paix se fasse; il y a trop de différents intérêts et concours, et beaucoup d'aigreur de part et d'autre.

Ce qui m'occupe le plus à cette heure, ce sont les couches de la reine. On la dit grosse et à peu près comme la Marie et ma sœur[2]) l'étaient, deux effrayants exemples. Nous tenons actuellement une neuvaine dans la chapelle de Saint-Xavier, qui finira le 28 et recommencera à la visitation,

---

[1]) Der am 9. November auf Befehl des damaligen Generalmajors Dagobert Grafen Wurmser durch den Oberst Wilhelm Klebeck ausgeführte Ueberfall auf das preussische Regiment Thadden in Dittersbach.

[2]) Erzherzogin Maria Anna, Schwester der Kaiserin, welche als Gemalin des Prinzen Carl von Lothringen am 16. December 1744, 26 Jahre alt, zu Brüssel im Wochenbette starb.

et après celle-ci recommencera une au *Waisenhaus;* jusque là, j'espère, tout sera passé.

Le maréchal Wied a pris un très-gros rhume; il ne pourra partir avant la nouvelle année; je le trouve triste comme tout le monde.

Je ne suis nullement contente que vous vous ressentez de vos nerfs; c'est que vous continuez à vivre sans ordre. Les affaires mêmes s'en ressentent, tout reste accroché. Vous dites que l'affaire de la monnaie vous a justement occupé tant, et il faut vous rendre justice, que vous l'avez bien faite. Mais cet ouvrage redoublé ne vous coûterait pas autant, si vous étiez accoutumé à une vie régulière, et à des heures d'application; alors vous feriez plus, en ne travaillant que quatre heures par jour, qu'en forçant dix, et cela seulement tous les trois ou quatre mois. Vous m'avez tant promis de vous débarrasser de toutes ces souscriptions, de ces petits détails qui ne méritent pas votre attention, mais qui sont de la plus grande importance pour les pauvres gens que cela touche. Les mêmes points que vous avez pris avec vous d'ici, ne sont ni expédiés ni même entamés. Dans ce continuel tourbillon vous ne faites ni votre salut ni votre office, et votre santé doit succomber.

J'ai prévu que votre tiédeur vous aura fait manquer vos dévotions depuis cette malheureuse histoire de Rollemann; tout septembre, octobre, novembre jusqu'au 16, c'est un peu long et ne ressemble pas à un archiduc d'Autriche, et quels jours que vous avez manqués: de Saint-François, de votre mariage jusqu'à cette heure. Vos frères, tant qu'ils étaient mariés, les ont faites, et moi pendant vingt-neuf ans n'ai manqué aucune fois, même en couches. C'est bien douloureux pour moi de ne voir aucun amendement, et au contraire vous voir courir à grands pas à votre perte. Il

faudra un vrai ecclésiastique, qui sache faire respecter son ministère. Votre vie tiède et molle a déjà pris le dessus, de façon qu'il faut une grande grâce de Dieu et des efforts répliqués à en sortir. L'affaire de Rollemann n'est pas encore au clair; elle reste sur vous; tâchez de vous en purger. Je suis toujours toute à vous; adieu.

Ce 3 décembre (1778).

CCCXCI. Monsieur mon cher fils. Votre épouse me mande que votre santé est mieux, et que vous profiterez du beau temps à faire de l'exercice, si nécessaire à votre santé, si cela se fait en règle, mais nuisible, si cela se fait par boutade. Nous avons un temps bien froid, et vous verrez par le journal ou *Extrablattel* l'affaire de Weisskirchen[1]), où nos gens ont fait des prodiges de valeur, trois bataillons contre douze. Mais ce qui en ôte le mérite chez moi, c'est que cela n'a abouti à rien et ne fait qu'aigrir, mais la chose en elle-même fait honneur aux troupes et aux généraux. Elrichshausen est très-malade; Dieu veuille que l'empereur ne se ressente non plus dans le repos d'ici des fatigues passées.

Je n'entends plus rien de l'affaire de Rollemann; elle me tient d'autant plus à cœur, que cela laisse un nuage sur vous rien moins que favorable, et que je vous aime trop pour laisser une tâche pareille sur vous, qui diminuerait à juste titre ma confiance, que vous aviez méritée par la vôtre, que vous me témoignez en toute occasion.

[1]) Ein Dorf ganz nahe von Jägerndorf. Das Gefecht fand am 26. November statt.

Ce 9 décembre (1778).

Monsieur mon cher fils. J'ai reçu la vôtre du 1 avec la note pour les emprunts, que j'ai envoyée au président pour répondre là-dessus, car en fait de finances et d'emprunts je ne suis pas forte. Je ne connais la finance qu'en dépensant; pas pour moi, car je me peux vanter que je n'ai jamais dépensé pour moi quatre mille florins, pour contenter un goût on acheter quelque chose. Je pouvais me priver de tout avec plaisir et sans regret. J'ai vu bien des dames acheter ce que je me suis refusé; étant jeune, c'était un mérite, à cette heure ce serait une folie condamnable d'avoir des goûts. Ce que vous me dites, qu'on ne devrait qu'avoir un qui eût soin des emprunts, parce que plusieurs renchérissent et arrêtent, n'est que trop vrai, et je ne saurais vous dire, combien vos raisonnements là-dessus m'ont flattée et consolée, aimant les conseils de mes chers enfants. Sur ce point j'espère de vous pouvoir répondre en huit jours, ne me mêlant au reste nullement des fournitures pour les armées, qui vont loin et avec bien de la confusion. Dieu nous donne la paix très-nécessaire pour notre intérieur; je ne désespère pas, mais il faut accorder quatre volontés et s'entendre, deux médiateurs et deux ennemis, et l'énorme distance de tout cela rend la chose si difficile. CCCXCII.

Pour Wilczek soyez tranquille et tenez-vous à mon billet; j'espère qu'il méritera votre confiance si nécessaire pour la vie tranquille et pour faire de la bonne besogne; étant destiné au poste de Firmian, c'est d'autant plus nécessaire. Je suis bien aise d'avoir chargé Wilczek de parler à Firmian sur l'affaire des postes, où je dois voir clair, mais je ne saurais vous dire, si j'ai chargé à part Firmian d'éclaircir l'affaire de Rollemann, croyant que vous le ferez, et je

vous prie, pas pour moi, car je me fie entièrement à votre parole — vous ne m'avez jamais dit une chose pour une autre — d'éclaircir ce fait, car le reste du monde ne pense comme moi, et cela reste sur vous, et cela me fâche. Vous feriez bien de congédier avec bonté Rollemann, et même en lui laissant une petite pension de quatre cents florins, tant qu'il ne recevra pas des bénéfices promis. Je crois que vous ne pourriez faire mieux que de consulter l'archevêque et Perego [1]) sur le choix d'un Italien. Vous pourriez le prendre *ad interim*, sans le nommer encore, pour quelques mois, pour voir s'il vous convient, et alors vous pourriez vous décider avec plus de sûreté, car avec les Italiens il faut aller bride en main, pour les *impegni* et recommandations.

Vous serez étonné de revoir peut-être en janvier le grand-duc et elle de retour. Je ne saurais vous dire autre chose que: le second tome de l'année passée s'est renouvelé, et si cela est possible, encore plus fort. La différence est que votre frère, ayant un état lui-même, a dû prendre son parti, que j'ai dû prendre pour vous. Jugez de ma situation, après celle, dans laquelle vous m'avez vue l'année passée. Je suis malheureuse et attire le même sort sur ceux qui m'appprochent et que j'aime. Il est temps de m'enfouir dans une retraite sombre, car ma façon de vivre l'est déjà, sans pouvoir y ajouter quelque chose. Mais mon existence seule rend malheureux mes états, ma famille, et surtout ceux qui me sont attachés. Je vous embrasse tendrement, mais bien tristement.

---

[1]) Der Canonicus Perego war Beichtvater der Erzherzogin Marie Beatrix.

Ce 17 décembre (1778).

Monsieur mon cher fils. La vôtre du 4, je viens de CCCXCIII.
la recevoir. Vous avez raison de la dire trop vive, non pas à vous défendre d'un trait qui serait indigne, mais en tirant des conséquences, qu'on vous fasse passer pour faux trompeur, suborneur, menteur, dont il n'y a pas une trace dans ce que je vous ai marqué, et de vous purger d'une tache ou d'un doute qui reste sur vous. Pouvais-je avec plus de ménagement vous donner un conseil? Ce n'est pas depuis cette malheureuse histoire, mais d'abord après votre mariage, Hardegg même y étant encore chez vous, qu'on parlait ici que vous faisiez ouvrir toutes les lettres de vos gens de cour, et ce mauvais bruit est si avant dans les idées des particuliers, qu'ils se taisent ou ricanent, quand on dit le contraire. Je crois que vous y avez peut-être donné sujet, en laissant courir ce bruit, pour leur imposer. Ce n'est donc pas moi, mais tout le monde, et l'empereur à la tête, qui est persuadé que vous le faites, et c'est pour cette raison que j'ai voulu voir clair, pas pour moi, mais pour tout le monde, car il m'importe que vous y soyez justifié. Ce n'est plus Rollemann, mais cette opinion générale qu'il faut détruire; mais je serais bien aise que cette dernière pourrait être éclaircie, car c'est un tas d'iniquités entre ici et Milan. Je compte d'abord, après le départ du grand-duc, introduire un courrier exprès d'ici tous les quinze jours, et par là assurer notre correspondance. L'arrivée de Wilczek mettra aussi plus d'activité.

Quant à Firmian, je suis inquiète de ce que vous me mandez sur sa santé; ce serait une vraie perte pour vous et pour moi, il est attaché et vrai.

Nous sommes dans le plus fort de nos dévotions; je prie bien pour vous deux et vous embrasse tendrement.

Léopold partira le neuf. S'il passe même par Mantoue, personne n'ira le voir, il est pressé et n'aime pas s'arrêter[1]).

Ce 24 décembre (1778).

CCCXCIV. Monsieur mon cher fils. Grand jour de dévotion, beaucoup d'expéditions pour Breslau et Pétersbourg pour commencer la médiation; Dieu veuille que cela réussisse; nous en avons grand besoin. Vous verrez encore deux imprimés abominables, qui le sont d'autant plus, que bien des choses sont vraies. Quel malheureux jour pour moi, ce 3 de janvier! Qu'il faut perdre après trente huit ans sa réputation, et bien innocemment, mais faiblement! J'avoue, j'en porte bien la peine, et la porterai dans mon tombeau.

Je vous souhaite à tous deux une heureuse année, et un fils en 1779, je ne peux plus attendre. La grandeduchesse a quelques doutes; cela dérange tout; elle ne pourrait partir avant la fin de mai. Lui compte faire un tour pour deux mois et revenir la chercher. Je ne suis pas fâchée de quitter cette année, malheureuse pour moi de toute façon. Ne dites encore rien de la grossesse qu'à votre chère femme, que je crois capable de secret, de conseil et de beau-

---

[1]) Erzherzog Ferdinand setzte auf diesen Brief seiner Mutter mit eigener Hand die folgende Bemerkung: Il est bon de savoir que l'office de la poste ni ses subalternes n'ont jamais dépendu de moi, et que je ne les connais pas même. Un homme d'honneur, attaqué à faux dans les qualités de son caractère, ne saurait être trop vif dans sa réponse, sans oublier à qui il écrit. Ferdinand.

coup d'agrément. Je ne tiens encore rien sur cette grossesse, mais si elle tient jusqu'au mai, je la crois. Rien de la reine de France; j'avoue, mon cœur est bien bas de ce côté, je crains l'exemple de la Marie.

La poste a été volée, déchirée, et toutes les lettres ouvertes entre Friesach et Neumarkt; le postillon est perdu de même, la calèche étant arrivée seule avec l'habit du postillon à la poste. On a ramassé par ci par là en chemin quelques lettres, entre autres celle de ma chère double fille, votre épouse, et une de l'Amélie à la Marianne, mais tous les paquets de Naples, Rome et Florence ont été trouvés déchirés en lambeaux, de Naples rien du tout. J'en suis d'autant plus fâchée, que la reine avait eu une indigestion l'autre poste. Je dois finir, en vous embrassant.

Undatirt. (Ende 1778.)

Monsieur mon cher fils. Je n'ai pas besoin de vous CCCXCV. recommander le maréchal; il est intéressant par lui-même et s'est fait aimer par son caractère excellent, bienfaisant et doux partout où il a été. Je sais comme vous êtes prévenu pour lui, cela lui adoucit tout ce qu'il abandonne ici. Je vous embrasse.

Le maréchal vous porte à part la lettre que Bolognini devait vous porter, que vous brûlerez.

Ce 31 décembre (1778).

Monsieur mon cher fils. Quelle terrible année que celle CCCXCVI. que nous venons de passer! Elle a commencé le jour de

l'an! Vous étiez présents, mes chers enfants, et vous vous souvenez bien, car vous m'en écrivez tous deux, dont j'étais bien attendrie, d'autant plus que j'en suis occupée de même de chaque parole ou occasion que j'ai passée avec vous, et que votre tendresse m'a fait passer agréablement, nonobstant la sensibilité que j'ai partagée avec vous autres. Le dernier jour de l'an est marqué encore par la perte de ce beau et charmant fils de la pauvre reine, en soixante heures sain et mort; je crois c'était une scarlatine maligne[1]). Elle, grosse de huit mois, me fait d'autant plus de douleur, que sa résignation est édifiante et passe ses forces. Elle m'a réveillé une plaie rien moins que ferme, et en pleurant ce cher Charles et ses pauvres parents, je mêle encore ceux du vôtre et de vous deux, mes chers enfants. Votre sœur se sert de vos propres paroles, et j'avoue, je suis — on ne peut être plus — touchée. Tout m'accable, les couches en France m'inquiètent, et en même temps je suis fâchée, n'ayant aucune nouvelle depuis le 20, lendemain de son accouchement[2]). J'avoue, cette négligence me fâche, et je suis gâtée par mes colonies d'Italie, seul moyen pour me tranquilliser. Dieu vous accorde une heureuse année, nous en avons tous besoin. J'ai marqué à votre chère épouse pour les bals, Dieu veuille que je puisse vous marquer en janvier la paix. Je vous embrasse.

---

[1]) Der älteste Sohn der Königin Caroline, Carl Franz Joseph, Herzog von Apulien, am 6. Jänner 1775 geboren, war am 17. December 1778 gestorben.

[2]) Marie Antoinette hatte bekanntlich nach mehr als achtjähriger Ehe am 19. December 1778 ihr erstes Kind, die Prinzessin Marie Therese, nachmalige Herzogin von Angoulême, zur Welt gebracht.

1779.

Le 7 de l'an (1779).

Monsieur mon cher fils. Vous êtes enrhumé, mais je ne veux pas m'en inquiéter, votre chère épouse me rassurant, et elle a tout le crédit chez moi; elle le mérite aussi. N'est-ce pas la nouvelle maison qui peut le causer? CCCXCVII.

Vous m'avez infiniment obligée par la plus grande générosité et bonté de votre cœur excellent, des huit cents florins conservés à Rollemann, et s'être expliqué avec lui, de même avoir envoyé à Wilczek *motu proprio* — il ne pouvait s'y attendre — les deux mille florins de votre caisse. Tout cela me console et m'attendrit jusqu'aux larmes; conservez ce cœur qui est de votre cher père, que j'adore toujours.

J'ai eu des grandes inquiétudes pour vos deux sœurs, les reines. Celle de Naples m'en fait encore, vive comme elle est. Le coup est trop fort, je n'ai qu'à répéter, vous le savez que trop, mais grosse de huit mois, cela fait trembler. Elle a eu le jour de l'enterrement des convulsions très-fortes. J'avoue, je tremble pour elle et encore plus pour l'enfant, qui sera encore une fille.

Les redoutes ont été permises ici, ainsi plus de question chez vous; mais à la cour on ne fera rien.

La grande-duchesse, continuant dans son doute, fait retarder le voyage de Léopold au vingt-quatre, alors neuf

semaines seront passées. J'avoue, je tremble qu'il ne lui arrive quelque accident pendant son absence; il compte revenir d'abord après Pâques. Dieu nous donne jusque là la paix, mais j'ai bien peur du contraire. Le commencement de cette année est de nouveau orageux, et mes forces commencent à me manquer.

Je vous embrasse.

Le 14 de l'an (1779).

CCCXCVIII. Monsieur mon cher fils. Nous avons un beau froid et pourtant bien des malades; mais grâce à Dieu, point dans la famille, quoique l'état de Maximilien m'inquiète de temps en temps pour sa santé et son état.

Le grand-duc compte encore partir le 27 pour retourner après Pâques, chercher sa femme, qui finit après-demain deux mois. Elle a depuis une couple de jours très-mauvais visage; j'avoue, je serai bien inquiète, quand il sera parti, et tant que Vespa ne sera pas ici.

Nos négociations vont leur train, mais très-lentement, à cause de l'éloignement de Paris à Pétersbourg. Mais nous avons à restituer la Bavière, hors le petit district de Bourghausen, qui appartenait déjà à la Haute Autriche, et nous ne mettant aucun obstacle pour les margraviats, tout l'objet de la guerre tombe; on devrait espérer la paix, que tout le monde souhaite, mais notre ennemi est si extraordinaire, qu'on ne peut compter sur rien.

Nous avons des préparations immenses; je souhaite qu'elles soient à pure perte, quoique nos bons pays souffrent cruellement.

Notre carnaval a commencé, mais bien tristement; il n'y a que peu d'hommes qui veulent danser; aucun officier n'a la permission de venir ici; à la cour il n'y aura rien du tout. J'ai eu une triste entrevue cette après-dînée de Rottenbourg, qui vient de Naples[1]), et est parti le jour après la mort du fils. Il ne peut exprimer la consternation, et j'avoue, je suis inquiète pour votre sœur dans l'état où elle est. De la reine de France de bonnes nouvelles. Ne veillez pas trop et des semaines entières; un peu de repos et de relâche entre. Je vous embrasse.

Le 21 de l'an (1779).

Monsieur mon cher fils. Rien de nouveau, grand silence, cela commence à me déplaire. L'armistice proposé a été refusé de la part du roi, et nous sommes à tout moment à savoir quelque chose de Wurmser, qui a tenté une entreprise du côté de Glatz, pour faire diversion, espérant de retirer par là nos deux villes en Silésie, car rien d'important ne se laisse faire, vu la saison et le manque de vivres. Je suis au désespoir de toutes ces petites escarmouches, qui ne font rien qu'aigrir et faire périr du monde, sans objet. CCCXCIX.

Le voyage de Léopold a été encore différé au trois de février; si cela dépendait de moi, il le serait jusqu'au trois de mai, pour retourner ensemble. Nos santés sont bonnes, des rhumes près, mais sans altération. Le commencement du carnaval va grand train, et les mariages de même; hier

---

[1]) Friedrich Rottenburg, Secretär bei der kaiserlichen Gesandtschaft in Neapel.

s'est fait le mariage de Batthyány avec la Pergen[1]), et la semaine qui vient, celui de sa sœur avec Erdödy[2]), que vous avez vu avec Baldacci. Vous m'avez porté guignon à mes quatre mariages dont j'étais si glorieuse; je crains qu'il n'y a qu'un ou tout au plus deux qui se feront après Pâques: la Dunant[3]) avec Wiesenthal[4]), fils de notre vieux Schleicher[5]), qui est placé ici *bei der obersten Justiz-Stelle;* et la Normand, l'aînée, avec un baron Schieferstein de Carniole. Celui de la cadette Normand[6]) et de la Conti[7]) n'a plus lieu, l'établissement de toutes deux n'aurait pas été tel qu'on l'a donné au commencement. La mort se mêle aussi un peu, ma pauvre Daun[8]) lutte avec elle, Callenberg a son fils[9]) aussi très-fortement attaqué de la petite vérole; celle-ci continue à régner ici depuis septembre et est assez mauvaise. Grâce à Dieu que la Thérèse en soit quitte. On veut attribuer à

---

[1]) Der auf S. 127 erwähnte, am 2. Juli 1778 durch den Tod seiner Gemalin Franziska, gebornen Gräfin Pálffy, Witwer gewordene Graf Ludwig Batthyány vermälte sich schon am 19. Jänner 1779 mit der am 26. Mai 1755 gebornen Gräfin Elisabeth Pergen.

[2]) Der auf S. 57 erwähnte Graf Joseph Erdödy vermälte sich am 2. Februar 1779 mit Antonia, Tochter des Fürsten Adam Batthyány.

[3]) Es handelt sich hier offenbar um eine Tochter der Kammerdienerin Frau Magdalena Dunant.

[4]) Franz Xaver Schleichhart von Wiesenthal, Rathsprotokollist in Bohemicis bei der obersten Justizstelle.

[5]) Der ehemalige Oberbereiter Anton Schleichhart von Wiesenthal.

[6]) Die Kammerdienerinnen Friederike und Marianne Normann.

[7]) Das schon auf S. 2 mit dem Taufnamen erwähnte Kammermädchen Marianne Conti.

[8]) Das Kammerfräulein Charlotte Gräfin Daun. Sie starb, 53 Jahre alt, am 24. Jänner 1779.

[9]) Carl, einziger Sohn des Feldmarschall-Lieutenants Grafen Carl Callenberg. Er zählte damals 18 Jahre und diente später als Major im Infanterie-Regimente Nr. 12.

Naples la mort du petit après un an et plus à l'inoculation, mais on dit qu'il avait la scarlatine maligne, et qu'on l'a mal traité. C'est toujours le refrain: chaque médecin a son propre intérêt de nos conservations; ils emploient sûrement toute leur science; mais quand l'heure est venue, rien ne tient, il faut plier la tête. Je suis inquiète pour les couches de ma pauvre reine, qui me fait grand pitié. Je vous embrasse tous deux.

Ce 28 de l'an (1779).

Mon cher fils. Je vous sais bon gré de m'avoir préoccupée pour le canal, mais je n'en ai rien entendu encore. Vous savez que bien des gens étaient contre, qui se croiront autorisés à cette heure. Vous avez pris le seul bon parti d'envoyer des experts et une commission. CD.

Pallavicini, le colonel, est arrivé, portant les dix drapeaux du régiment pris à Habelschwert[1]), que lui-même avec un bataillon de Fabris et Alvinzi[2]) avec un d'Alton ont pris, le sabre à la main. Le détail ne viendra que la poste qui vient; il fait honneur aux deux troupes, qui ont fait comme des braves gens; dommage ceux qu'on a perdus, car toutes ces petites choses ne mènent à rien, et surtout dans ce moment présent. Nous ne saurons rien de positif avant la mi-février.

---

[1]) Der Oberst Carl Marquis Pallavicini, Sohn des verstorbenen Feldmarschalls Grafen Johann Lucas Pallavicini, erhielt für die am 18. Jänner 1779 erfolgte Wegnahme von Habelschwert das Ritterkreuz des Theresienordens und die Beförderung zum Generalmajor.

[2]) Der Oberst Joseph Alvintzy, später als Feldmarschall berühmt geworden, erhielt für die gleiche That die gleichen Belohnungen.

Le voyage de Léopold a été encore arrêté pour le douze; elle a pris un rhumatisme avec de la fièvre, à peu près comme votre chère épouse, mais dans le côté, et le doute de grossesse et le moment fatal de la neuvième semaine, où elle a fait la dernière fausse-couche, nous donnent de l'inquiétude. Elle est mieux, mais la fièvre existe encore, et j'avoue, je crains plus que je n'espère. Il attendra l'arrivée de l'accoucheur, qui ne peut être avant le dix; si la grossesse s'évanouit, il resterait bien une quinzaine de jours, pour partir ensemble.

J'avoue, tout cela me fait grande peine, et ma reine de Naples encore plus. Cette année commence de nouveau pas trop avantageusement. Je suis pressée, voulant voir la Marie, ayant un terrible jour de poste pour l'Espagne et Naples, pour ces deux petites morveuses. Dieu nous conserve vos belles filles, et ne vous en donnez pas trop en carnaval; chez nous il est comme le carême. Je vous embrasse.

Ce 4 février (1779).

CDI. Monsieur mon cher fils. Nous sommes dans une grande perplexité. La grande-duchesse est menacée d'une fausse-couche, ou elle n'a été grosse. Outre cela elle a eu un rhumatisme avec fièvre, et à cette heure une toux très-sèche. Je suis dans la plus grande inquiétude, d'autant plus que tous deux n'ont aucune confiance dans nos médecins, et que Vespa, qu'on attend depuis huit jours, se donne toutes ses aises. Jamais plus de visite d'aucune part; je suis, on ne peut être plus agitée; les autres ne voient pas si noir; je souhaite qu'ils aient raison et moi tort.

Les grandes affaires ne vont pas non plus, tout reste accroché, et j'en augure très-mal. Mayer vient de perdre encore une lettre, que votre homme lui a écrite sur plusieurs paiements que j'ai ordonnés; j'en serais d'autant plus fâchée, qu'on verrait des paiements que je croyais secrets. J'avoue, tout cet inique tripotage me fâche bien, et je vois Firmian si tranquille. Je vais envoyer deux hommes exprès d'ici pour le bureau à Mantoue et Milan, pour y voir toute l'opération pendant six mois. Ménagez votre santé en carnaval, et croyez-moi toujours toute à vous.

Qu'avez-vous fait avec le confesseur, et à qui vous vous êtes confessé depuis octobre, n'espérant pas que vous avez passé ces saints temps sans vous approcher des sacrements? Vous me marquerez à l'avenir tous les mois, quand vous vous êtes approché, selon la coutume de nos maisons.

Ce 11 février (1779).

Monsieur mon cher fils. Je reconnais fort bien votre embarras pour les recrues qu'on vous demande. C'est le même des Pays-Bas, mais la maxime est à cette heure de n'entrer nullement dans les difficultés ou circonstances. Demander et exiger; jusqu'à cette heure cela a réussi. CDII.

Pour les emprunts c'est à peu près de même; tous les jours de nouvelles dépenses et nécessités. De quarante-sept millions nous sommes actuellement à soixante-onze millions. On ne voulait de l'Italie que six millions, on en cherche à cette heure onze. Si vous aviez pu vous charger de tout, sûrement nos intérêts auraient été mieux ménagés, mais à peine vous pouvez compter sur quatre. On a donc chargé quatre

ou trois pour Gênes, deux pour Livourne, trois pour Venise; ces derniers le jeune Proli[1]) veut les fournir. Je n'en ai aucune opinion, aussi peu que le grand-duc de ceux de Livourne. Vous recevrez encore par le canal de la chancellerie pour amasser tout l'argent possible. J'avoue, jamais on a eu tant de besoin et si peu d'idées de finance. Nous économisons dans le petit et nous tranchons dans le grand; tout est en confusion — Dieu nous donne la paix.

Rien de nouveau. A la fin le départ est décidé pour votre frère le huit mars, l'accoucheur trouvant plus convenable le quatrième mois que le cinquième. Elle s'est bien remise et tous deux soupirent de se trouver chez eux, et moi aussi pour l'amour d'eux. Le voyage sera pénible, et le beau temps, qu'il fait à cette heure, me fait craindre le changement; ils passeront par Gorice et par eau.

Celle-ci vous viendra juste pour les derniers jours du carnaval. Votre frère Maximilien ira le mercredi à Baden à cause de sa jambe. Je ne suis pas tranquille pour sa santé, il engraisse trop, fait tout avec, mais ses enflures me déplaisent. Je vous embrasse.

Ce 14 février (1779).

CDIII. Monsieur mon cher fils. Votre courrier est arrivé hier soir, je me réfère entièrement à ce que Kaunitz vous répondra, et vous sais bon gré de votre activité.

Je ne vous marque qu'à la hâte et en passant par le courrier napolitain, qui a porté la délivrance de la reine,

---

[1]) Wohl Graf Peter Proli, Neffe des Grafen Carl Proli, Chefs des grossen Bankhauses dieses Namens in Antwerpen.

que nous avons depuis avant-hier soir toute l'espérance de la paix, et qu'avec un autre prince que lui on pourrait l'assurer, mais j'ai trop d'expérience de sa mauvaise foi ou façon de soutenir des sophismes à la place de vérités et principes, qu'on ne saurait rien décider, qu'après avoir tout bien signé et constaté. Il n'y a encore rien de signé; nous attendons le courrier de Pétersbourg, mais il a fait écrire le prince Repnin à Breteuil, les deux chargés de la médiation, qu'il était entièrement d'accord avec notre *ultimatum,* et qu'il ne dépendra que du courrier de Pétersbourg à signer le tout; plutôt dans une petite ville en Moravie qu'à Nürnberg, pour ne perdre du temps et s'entendre pour un armistice. Vous pouvez penser, combien je suis affectée, ne souhaitant que cela. Je n'ai pu vous expédier un courrier, la nouvelle n'étant pas constatée, et èlle n'est que pour vous, Madame et Firmian seuls; si elle éclate ailleurs, cela ne me fait rien, mais elle ne le doit de ma part, étant encore incertaine. Je suis pleine de consolation et pleine de crainte, et j'avoue, la chute serait terrible, si elle manquait. Je vous embrasse.

Le 18 février (1779).

Monsieur mon cher fils. Fort à la hâte les affaires majeures. Le départ de votre frère Léopold et celui de Maximilien pour Baden, le carême et les dispositions pour la guerre et la paix ensemble absorbent tout mon temps et presque mes forces. Je suis quelquefois aux abois, et c'est une journée telle aujourd'hui. Je vous avoue, je ne me livre pas encore au plaisir de la paix; tant qu'elle n'est signée, je ne me rassure pas. Le roi a quitté Breslau et est à Schön- CDIV.

wald avec vingt bataillons, six régiments de la Lusace, cela n'a pas l'air pacifique. Le courrier est parti ce matin avec notre réponse, et Breteuil croit qu'il devra partir le premier mars pour signer, je crois à Troppau. C'est français; moi, en bonne Allemande, je serai contente si tout est signé le premier avril.

J'ai fait écrire à Firmian de vous demander s'il ne se trouve plus de voitures de Clerici, appartenant à moi, à Milan ou chez vous, dont on pourrait se servir pour Hrzan. Si vous en aviez une de trop, je vous l'achèterais, car je dois me presser, sa nomination se fera encore cette année.

Le temps est admirable; nous sommes en dévotion et vous dans le plus fort du carnaval. Dieu veuille que cela ne fasse tort à votre santé, et qu'en carême l'ordre des heures et des dévotions soit une fois exécuté; sans cela rien de solide, tout par boutade. Adieu.

Ce 22 février (1779).

CDV. Monsieur mon cher fils. On veut expédier tout de suite ce courrier; je ne vous dirai que tout à la hâte, que nos espérances de paix n'ont pas duré longtemps. En même temps qu'il nous les faisait, comme vous verrez par les papiers que j'envoie à Firmian à vous les communiquer, il est entré avec un corps assez fort en Bohème, se trouvant actuellement à Braunau, ne doutant qu'il en fera de même à Nachod et Zittau, car toutes ses troupes sont en mouvement, et le plus beau temps. Il ne pourra se soutenir, mais il fera un rafle d'hommes et de chevaux et rendra encore bien des malheureux. Je l'ai prévu, ayant été toujours con-

traire à toutes ces petites attaques, qui l'ont outré et ruiné nos troupes.

Notre courrier, qui doit être de retour le premier de mars, nous décidera sur la paix ou la guerre. Je vous avoue, je ne me suis jamais livrée à la joie sur la paix, la souhaitant trop, mais je la trouve si nécessaire pour les moyens pécuniaires et la confusion qui règne en tout, que ce retard est de la plus grande conséquence. Les demandes des Saxons sur tous les fiefs devenant de la Bohème, et le refus du duc de Deux-Ponts à ne pas signer la cession de Bourghausen, feront rompre ou traîner la chose; chaque mois est une perte cruelle pour nous et mon cœur. Je vous avoue, je suis toute basse et n'en peux plus.

Le plus que vous pourrez nous envoyer d'argent, ce sera le mieux; nous en avons grand besoin. Je vous avoue, je suis excédée de travail et de chagrin. Le départ de votre frère ne l'augmente pas peu, et les inquiétudes pour elle.

Grâce à Dieu que vous vous portez tous bien; je vous embrasse.

Le 25 février (1779).

Monsieur mon cher fils. Bien fâchée de l'état de Wied, que je donne pour perdu, et c'est encore bien à la hâte; le carême, le départ de votre frère et les différentes affaires pour rapièceter au moins les choses, me donnent un travail presqu'insoutenable. CDVI.

Je crains beaucoup que notre paix soit bien loin. En quatre jours nous saurons de plus, mais en attendant il est entré par Braunau et Nachod avec trente-six mille hommes, et nous y avons à peine douze mille, et tous éparpillés.

Pauvre Wurmser est à plaindre; il demande des troupes; on a tout fixé en Moravie, et pour meilleure subsistance renvoyé la cavalerie et le *Fuhrwesen* ici, de même les équipages de Lacy, Laudon, Liechtenstein, Pellegrini, tous ici. J'avoue, je ne comprends pas cette façon de servir. Le prince Albert s'est offert de s'y rendre, ayant ses équipages à Pardubitz. On lui a répondu, d'abord qu'on verra un peu plus clair dans les intentions du roi. Breteuil croit recevoir son courrier et partir tout de suite, mais je n'en crois rien, la Russie ayant avancé pour la Saxe trop de partialité, et les fiefs revenant de la Bohème, je les ai sauvés les autres guerres, je ne les céderai pas dans celle-ci, où la Saxe s'est si indignement conduite, et j'avoue, je continuerais plutôt la guerre que de les céder, quoique cela ne sera pas si facile, les moyens manquant, et là-dessus on est dans le plus grand embarras.

Ce soir est arrivée une estafette du vingt-deux, qui dit que le roi, qui doit être à Reichenbach, a fait attaquer, plutôt canonner deux fois le poste de Rückerts *im Glatzischen,* où Terzi commande, sans le déloger, de même deux ou trois petites attaques du côté de Troppau, sans que cela ait été de conséquence. Tout d'un coup le général Stutterheim [1]), qui y commande, a demandé à parler à l'officier, lui demandant une suspension d'armes pour la Silésie. Elrichshausen lui a fait répondre, d'abord qu'il aura évacué nos deux villes, qu'il s'y prêtera; cela nourrit un peu nos espérances pour la paix, le courrier étant arrivé le vingt, que cela pourrait être analogue, où on proposait un armistice. Ou est-ce encore une fausseté pour nous endormir de ce côté,

---

[1]) Der preussische General-Lieutenant Joachim Friedrich von Stutterheim, Gouverneur von Pillau und Memel.

pour fixer le plus de troupes en Bohème et y frapper un grand coup? Tout est à craindre d'un ennemi pareil, sans foi ni loi. Je suis triste et inquiète. Je ne vous dis rien de votre frère; Hardegg vous tiendra au fait. Adieu.

Le 4 mars (1779).

Monsieur mon cher fils. La mort du maréchal Wied me fait vraiment de la peine. C'était un homme unique pour la charité du prochain; j'espère qu'il retrouvera toutes ses bonnes œuvres récompensées. Je ne saurais vous trouver un pareil; le choix ne dépendra de moi et ne se fera peut-être pas de si tôt et se réglera selon la quantité des troupes qui retourneront, qui n'existeront qu'à peine dans celles venues l'année passée. Je voudrais au moins fixer de même les argents et envois ici, mais mes espérances sont bien illusoires, et il paraît qu'on compte sur l'envoi des mêmes sommes comme avant la guerre. Vous faites vraiment l'impossible pour les argents à envoyer ici; jamais l'Italie n'a servi à trouver de l'argent, et vous en êtes le premier gouverneur, et j'en suis flattée, que vous êtes utile à la monarchie et à votre famille, en soutenant sa cause. CDVII.

Les deux ambassadeurs médiateurs partent le huit pour être le dix à Teschen. Point d'armistice, refusé la seconde fois; cela me donne à penser, car avec cet homme toute précaution n'est de trop.

J'envoie à Firmian le projet de la pacification, pour vous le communiquer, mais il ne faut le copier, car ce n'est que le canevas, le tout peut encore se changer. Mon cœur ne veut encore jouir du vrai repos, et je crains encore toujours des difficultés ou retards, et pour les finances il serait

bien nécessaire de séparer cette immense armée, où règnent beaucoup de maladies. La dernière entreprise vers Neustadt n'a pas eu du succès. Nous n'avons pas fait grande perte, mais ce qui me déplaît, c'est la ruine de cette pauvre ville, qui a été brûlée.

Je suis très-occupée du départ des Toscans, qui se fera le huit le matin. Ils seront trois semaines en voyage, et depuis aujourd'hui le temps se change, et il paraît qu'il va neiger, et il fait froid, après tout le février le plus beau temps. Votre frère est aussi depuis seize jours à Baden; il revient demain pour deux jours prendre congé, et Brambilla[1]) veut de nouveau le renvoyer pour quinze autres jours. Je n'ai aucune confiance en tout ceci, et ne suis pas contente de sa santé et indifférence à ne dire et observer ce qui lui manque; vous saurez le plus exact détail par Hardegg.

J'attends avec empressement la réponse sur ma question pour le confesseur, dont vous vous servez depuis octobre, et vous continuerez tous les mois à me mander les jours de vos dévotions, et comme vous aurez rangé les dévotions en carême, si vous assistez plus exactement aux sermons que ci-devant? Plus nous vivons, plus nous avons de compte à rendre, plus d'actions de grâce, plus de secours à demander, et plus d'exemple à donner. Nos jours ne nous sont pas accordés à vivre mollement et dans l'oubli de Dieu. Dans l'Italie il n'y a point de sermons toute l'année, il faut donc doubler sa ferveur en carême; je vous le recommande bien. Adieu.

---

[1]) Der Leibchirurg des Kaisers, Johann Alexander Brambilla, später durch die unter seiner Leitung geschehene Gründung der medizinisch-chirurgischen Militär-Akademie, des Josephinums, berühmt geworden.

Le 10 mars (1779).

Monsieur mon cher fils. Nous avons froid, mais le plus beau temps. De nos voyageurs j'ai des nouvelles du neuf de Mürzzuschlag. Ils sont arrivés heureusement à trois heures l'après-dînée; j'en attends ce soir de Leoben. CDVIII.

Nos ambassadeurs sont partis aussi, et l'armistice est déclaré partout, grâce à Dieu. Je voudrais bien qu'avant Pâques nous ayons la signature pour épargner les grandes dépenses. Il est sûr que vous avez procuré l'impossible et que jamais on n'a tiré d'Italie, mais les besoins sont urgents et les dispositions bien mauvaises, non par mauvaise volonté, mais qu'on ne s'y entend pas mieux.

J'ai un peu fouillé dans mon almanach, et je trouve de certaines époques passées. Vous pouvez bien croire que cela me ferait grand plaisir et surtout pour vous deux. Je ne veux y compter encore tant que vous ne me touchez de plus, même ce silence me donne quelques espérances.

Votre frère est toujours à Baden. Ne doutant que Hardegg vous mette au fait, je ne veux retomber dans des redites. J'ai beaucoup à faire et un peu plus de dévotion remplit aussi la journée. Je vous embrasse tous deux.

Le 18 mars (1779).

Monsieur mon cher fils. La nouvelle que votre chère épouse m'a marquée la dernière fois, me fait grand plaisir, et vous aurez vu par celle que je vous ai écrite il y a huit jours, que je me doutais, et j'avoue, le doute de quatre jours d'un si important et tant désiré événement m'aurait fait plus de plaisir, si vous me l'aviez marqué et n'aviez CDIX.

attendu deux mois à me le faire annoncer. Je suis bien aise que le secret en est éventé depuis quatre semaines, sans en avoir été informée. Tout ce qui peut toucher vos personnes ou familles en bien ou en mal, je crois pouvoir exiger d'en être informée la première. Un oubli pareil ne saurait me flatter, et de propos délibéré ce serait encore pis, manque de confiance et de tendresse même, au risque de votre propre secret.

Je ne suis nullement contente de la jambe de votre frère, et je vois bien noir de toute façon pour lui. Il me fait grande pitié; par bonheur il ne souffre pas beaucoup.

Rien de nouveau de Teschen; je crains que cela ne tire en longueur. Le temps continue d'être des plus beaux et de favoriser nos voyageurs, qui sont aujourd'hui à Laibach. Le prince et votre sœur nous quitteront la semaine qui vient, pour faire leurs Pâques chez eux à Presbourg. Le carême tire à sa fin; nous avons eu des prédicateurs excellents et un grand concours. Dieu accorde aussi les fruits. Je vous embrasse.

Le 23 mars (1779).

CDX. Monsieur mon cher fils. Ce courrier retournant, je n'ai voulu que vous accuser l'arrivée de Spech et de la vôtre du treize, par laquelle vous me confirmez l'agréable nouvelle que le public a débitée depuis trois semaines. Je ne suis pas fâchée de la seconde saignée, pour prévenir les inconvénients des autres fois, espérant qu'elle n'affaiblira pas trop Madame, et qu'elle tâchera de se nourrir un peu plus qu'à l'ordinaire, pour soutenir ses forces. Je suis bien contente de ce que vous me marquez sur cette grossesse et votre tendresse pour vos filles, qui sont charmantes, au dire de

tout le monde, mais j'avoue, je leur souhaiterais un compagnon, et vous ferez mon compliment au vieux duc sur cet heureux événement, ne lui écrivant pour ne le tourmenter, car il répond d'abord et cela peut l'incommoder.

Vous me marquez que vous vous êtes confessé à Fontana[1]), mais vous ne me dites rien, si vous en êtes content ou non, et quand vous avez fait vos dévotions? Je crains que les négligences ordinaires n'auront pas diminué, et que le temps pour l'église et la lecture manque toujours. Vous commencerez donc par le mois d'avril à me marquer le jour de votre confession et communion et lecture spirituelle tous les mois, et cela au commencement, quand vous comptez les faire, et quand vous les aurez faites — point essentiel pour moi, et qui seul peut me rassurer sur votre nonchalance, de laquelle provient à la longue l'oubli, le dégoût et à la fin le vice et l'irreligion. On ne saurait dans ces temps pervers se prémunir assez contre l'indifférence. Vous devez d'autant plus cet exemple à votre maison et gouvernement, qu'on sait que dans notre maison on n'a jamais manqué à se fortifier de ce pain céleste dans les vicissitudes humaines, et dont notre maison a reçu tant de grâces et secours.

Votre frère Léopold m'a vraiment touchée et confondue sur ce point. Ferdinand ne serait-il pas l'imitateur de son incomparable père, de son frère et de ses ancêtres? Votre négligence et peu de fermeté à tenir l'ordre, me fait trembler et me rendra toujours plus attentive et plus exacte, sans me taire. Il s'agit de votre âme, alors tout est dit.

Votre frère Maximilien se porte mieux; l'air d'Italie n'est pas pour les jambes, et je ne vous le confierai pas, si je ne suis pas bien rassurée que vous lui servirez d'exemple

---

[1]) Fontana war Pfarrer zu San Fermo in Mailand.

en tout, car jusqu'à cette heure je suis aussi contente de lui, mais les occasions peuvent gâter bien de bons principes, au moins les faire négliger et oublier volontairement, exigeant un peu d'attention et de gêne, ce qui est selon la perversité du raisonnement d'à cette heure insupportable, car tout doit se faire selon l'instinct, sans gêne, et on n'a jamais vu plus de gens ennuyés et excédés à force de faire leur volonté, qui à la longue nous rend tous insipides et intolérables et à charge à soi-même et aux autres.

Celle-ci vous vient pour la semaine sainte. Je vous fais mon compliment pour les fêtes, et souhaite que notre congrès à Teschen aille un peu plus vite. Les deux électeurs nous arrêtent; l'un demande trop, l'autre donne trop peu: ce dernier sera toujours celui qui payera les frais. Tout est contre lui, que nous seuls, et nous avons assez à faire de nous tirer d'affaire. Je vous embrasse.

Le 1er avril (1779).

CDXI. Monsieur mon cher fils. C'est un si grand jour, que j'ai à peine le moment d'écrire. Je n'ai au reste rien d'agréable à mander: rien de Teschen et rien de mieux de votre pauvre frère, qui me fait la plus grande peine, et il le mérite; sa patience et en même temps sa fermeté passent tout ce qu'on peut dire. En remerciant Dieu d'un fils si digne d'être aimé et estimé, la sensibilité n'est que moins grande à le voir dans cet état, dont je n'augure rien de bon.

J'espère que notre bon duc se portera mieux. Remerciez votre chère épouse de l'attention de m'avoir informée.

Je vous embrasse tous deux.

Le 8 avril (1779).

Monsieur mon cher fils. Je ne veux plus répéter ce que mes lettres vous ont marqué. J'avoue, l'excuse sur Eve n'est pas valable, — elle a voulu vous seconder, en le prenant sur elle, mais cette excuse est si mauvaise que la chose même. J'espère qu'à l'avenir vous saurez mieux me persuader des sentiments de votre tendresse et soumission à mes ordres, et même à mes désirs, pour regagner ma confiance, qui est si souvent exposée à vous trouver en défaut [1]). CDXII.

Votre frère est toujours de même, et je crains qu'il sera pris pour tout l'été. Nous avons beaucoup de malades; le temps sec et chaud continue toujours, et nos conférences à Teschen vont très-lentement; c'est tout ce qui peut vous intéresser. Adieu.

Ce 14 d'avril (1779).

Monsieur mon cher fils. Voilà le premier courrier; vous tiendrez les paquets prêts à Mantoue pour n'arrêter son passage, qu'il puisse être de retour ici pas plus tard que l'11 du mois prochain, qu'on puisse répondre par le suivant courrier, autrement on perdrait trop de temps. Je suis bien triste de ne pouvoir vous mander rien de positif pour la paix. Elle pourrait et devrait être signée à tout moment, mais les intrigues bavaroises et de Deux-Ponts font naître tant d'entraves et de demandes, que les esprits, à la CDXIII.

---

[1]) Dieser Vorwurf der Kaiserin bezieht sich auf ihren übrigens ungerechtfertigten Verdacht, man habe ihr die Schwangerschaft der Erzherzogin nicht gleich nach deren Eintritt mitgetheilt.

place de se concilier, s'aigrissent de façon que je crains actuellement plutôt la continuation de la guerre que la conciliation; jugez, combien j'en suis touchée et frappée.

Les incendies de Jägerndorf et de Braunau font un terrible effet sur l'empereur; j'en suis moi-même outrée, et cela augmente mon aversion pour ce monstre. Mais dans les grandes affaires il faut savoir sacrifier son propre, même juste ressentiment, pour éviter un plus grand mal. Ce serait justement la continuation de la guerre, où se trouveraient bien d'autres Braunau encore à brûler, et la guerre se ferait alors plutôt comme de barbares que comme de nations policées et chrétiennes. Il faut donc tâcher de mettre fin à tous ces malheurs et animosités particulières, qui ne peuvent qu'entraîner la ruine de milliers et milliers d'hommes de la monarchie même, et deviendraient même personnelles. Moi, je n'ai rien à craindre, étant assise tranquillement chez moi, mais je dois sentir et prévenir, autant qu'il m'est possible, ces malheurs, comme un fidèle pasteur en gardant son troupeau. Vous pouvez bien imaginer que cette contrariété ne me procure aucun agrément chez moi, mais je fais mon devoir, à cela tout cède.

J'ai déjà répondu à Madame pour le voyage de la Thérèse. Si vous voulez, après que j'ai dit ce que j'en pense, en parler et demander l'avis de Borsieri, qui sera, je crois, que vous ne la laissiez pas à Milan, je veux bien y acquiescer, mais non sans crainte. Les suites de l'inoculation avant un an sont toujours à observer; nous voyons l'exemple à Naples.

Je suis très-étonnée que la chapelle de la cour n'est pas encore en état de tenir le service; je vois malheureusement que trop partout votre tiédeur et le peu d'exemple que vous donnez. J'en ai écrit à Firmian, et vous y tiendrez la

main, qu'au premier juillet elle soit prête, et qu'on me marque comme le service s'y tiendra, quand vous y êtes ou non, et je me réserve d'y nommer le curé allemand.

Si le temps le permet, je vous ferai tenir par Firmian les copies de nos expéditions de Teschen, mais pour vous seul. Vous ferez mes excuses à Madame, que je ne lui écris; j'ai des expéditions sans fin, et par le courrier je compte n'écrire qu'à vous. Je suis toute à vous.

Votre frère va lentement; on dit que cela ne se peut autrement. J'ai fait en dernier lieu un détail à Madame; il est édifiant et consolant. Il a des ressources, la religion et la lecture.

Ce 22 avril (1779).

Monsieur mon cher fils. La vôtre du quatorze m'exprime votre sensibilité sur les miennes. Je vous ai déjà marqué à tous deux, que je vous pardonne, que je ne vous en toucherai plus rien, que ma tendresse ne saurait diminuer, mais que la confiance doit s'acquérir et se conserver, que j'espère que vous ne me donnerez plus d'occasion de m'en faire ressouvenir. Je me suis flattée que depuis votre dernier séjour je vous ai fait connaître sans réserve ma façon de penser et tendresse, que la moindre chose qui touche vos personnes en bien ou en mal, m'est précieuse et le seul moyen de me conserver tranquille. Vous savez que ce secret, alors continué tant de semaines, m'a été si sensible que votre maladie même, et qu'il me fallait bien des efforts sur ma juste sensibilité, pour me rassurer sur l'avenir. CDXIV.

Je vous suis obligée de m'avoir marqué le tic que la petite Marie a pris. Qu'on aie bien soin, qu'étant assise,

debout et en marchant, qu'elle se tienne droite, et qu'on la visite, comme vous avez fait fort sagement, tous les trois mois de même.

Pour Fontana, d'abord que l'archevêque vous l'a donné de préférence, je n'ai rien à redire qu'à souhaiter ardemment, qu'il vous rende plus fervent et exact dans vos devoirs de religion.

Que vous voulez demander l'empereur pour parrain, aucune difficulté, mais vous nommerez, si le bon Dieu vous accorde un fils, François Josephe, si s'est une fille, Josephe, ou comme vous voudrez. Il faut que vous pensiez encore à une Marianne.

Vous serez servi pour l'apothicaire, j'en ai chargé Störck. Votre frère on dit mieux, mais il est assis et couché depuis le treize de mars.

Grâce à Dieu, je vous confirme la continuation de nos espérances pour la paix, l'armistice encore continué au désir du roi, sans terme, jusqu'à la signature. Cela est clair, je voudrais la voir signée, car chaque jour importe quatorze mille cinq cents florins pour l'entretien. Les maladies sont aussi très-grandes, la chaleur et sécheresse est terrible.

Notre voyage de Laxenbourg est aussi différé. L'empereur a souffert ces jours-ci des hémorroïdes sans fièvre, mais aujourd'hui il est mieux. Je vous embrasse tous deux et vous assure de toute ma tendresse sans aucune réserve; vous pouvez être tranquille. Adieu.

Ce 14 mai (1779).

CDXV. Monsieur mon cher fils. J'ai écrit hier à votre chère femme, comptant le faire aujourd'hui pour vous. Celle-ci

vous trouvera à Mantoue, je souhaite que ce séjour ne vous fatigue trop par le désordre, car votre incommodité s'est aussi manifestée l'autre fois par cette course à Modène et la procession de la fête de Dieu. Le chaud est contraire à votre constitution, et le désordre fait que ni le repos nécessaire ni la digestion des aliments se fait et engendre un mauvais chyle, dont proviennent les différentes incommodités.

Je vous recommande les grandes fêtes qui se célèbrent: la Pentecôte, la trinité et la fête de Dieu, de donner bien l'exemple d'assister matin et soir à toutes ces fêtes au service de l'église. Vous le devez comme chrétien et comme mon représentant. Comme vous ne me marquez encore rien, quand vous ferez vos dévotions en mai, je ne veux douter que vous les ferez à Pentecôte, ce sera sept semaines depuis le jeudi saint. Je doute que vous ayez votre confesseur avec; vous me direz donc, qui vous aurez choisi pour Mantoue, ou ferez venir de Milan.

Ce que vous me mandez pour Meraviglia et Bianchi, je veux condescendre à vos souhaits, mais vous ferez une représentation pour le dernier, me réservant sa nomination; et pour le premier j'ai donné mes ordres à la chancellerie, n'étant qu'un archidiaconat et pas une prévôté.

Vous saurez par le conseil de guerre la nomination de Harrach[1]); l'escadron de Gräven rappelé, et envoyé des *Stabsdragoner* à leur place. J'ai fait des représentations pour cette espèce de garde, comme le prince Charles l'a, mais on m'a répondu qu'elle sera réformée dès qu'il ferme les yeux, et je n'ai rien pu obtenir. J'entre moins que

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Graf Franz Xaver Harrach war Wied's Nachfolger als commandirender General in der Lombardie geworden. Er starb schon 1781.

jamais dans les affaires militaires, ainsi je me suis condamnée au silence.

L'Amélie veut vous venir voir; je n'ai rien de contraire, mais je l'ai adressée en droiture à vous, ne sachant si elle ne vous sera incommode les peu de jours que vous restez à Mantoue.

On croit ou espère qu'on a signé hier la paix à Teschen[1]); le *Te Deum* ne pourra se tenir que les fêtes de Pentecôte. Je ne vous enverrai plus une estafette, la chose étant telle, comme si elle était signée. Huit ou dix jours après l'empereur veut aller à Laxenbourg; pourvu qu'il ne fasse si chaud en comparaison du mois d'avril et de mai, et que votre cher frère puisse nous y accompagner. L'autre jambe commence justement comme la première, cela me désole, et je me figure tout plein d'inconvénients; il est à admirer et à plaindre.

Vous me dites que vous avez fait une course de nuit pour voir un nouveau théâtre et opéra. Pour ce dernier voulant vous ranger aux goûts italiens, je n'ai rien à dire, toute la félicité en dépendant, mais je ne voudrais pas que vous vous en faisiez un objet d'importance aux constructions des théâtres. Vous n'en êtes que trop occupé de celui de Milan, plutôt en entrepreneur qu'en gouverneur. On vous dit souvent à la maison attenante, accordée pour votre commodité, à pouvoir travailler et donner des soupers, mais jamais hors du temps du spectacle. Vous vous abstiendrez donc à l'avenir de vous y trouver hors les heures du spectacle, et jamais à d'autres temps; cela n'est pas honorable et n'a pas bonne mine. Vous savez que je ne veux pas qu'on s'occupe hors de la représentation des sujets ni de

[1]) Dies war auch wirklich geschehen.

leurs intrigues, ni qu'on aille voir des épreuves. On dit que vous vous mêlez de la moindre bagatelle; en tout ceci il n'est pas possible, qu'en se remplissant la tête de toutes ces bagatelles, la plupart du temps même vicieuses, que le cœur ne se gâte à la longue, et votre indifférence déjà pour toute lecture, et encore pis de dévotion, cette vie relâchée sans faire le bien, ces discours libres et à double sens, toutes ces historiettes scandaleuses, que votre grande curiosité vous fait chercher et avaler à grands traits, rendent à la fin l'esprit corrompu et le cœur vicieux. On dit que vous courez à pied avec un seul jeune chambellan, ceux de confiance n'existant plus, la ville. J'en suis d'autant plus étonnée, que ce n'est pas la coutume en Italie, et que ce ne sont que les polissons qui le font.

Quelle représentation pour mon gouverneur! Vous ne le ferez plus à l'avenir, sous quelque prétexte, et penserez que vous êtes mon fils et mon représentant. Je ne saurais vous dire, combien toutes ces légèretés, ces frivolités, ces *rechte Unförme* m'affligent. Vous devriez donner le ton et vous vous produisez ainsi. Vous ne gagnez rien auprès du public, qui nous juge après nos actions. L'estime perdue, l'affection ne se soutiendra pas plus longtemps, alors vos jours se passeront bien tristement, sans ressource. Les flatteurs d'à cette heure ne se soutiendront qu'autant que leurs intérêts s'y trouvent, et les gens raisonnables, que vous écartez par vos frivolités, vous manqueront aussi, et vous vous prendriez aux autres, ce qui n'est que votre propre ouvrage. J'ai beaucoup d'expérience du monde, j'ai toujours eu le bonheur de rassembler des honnêtes gens alentour de moi, de trouver des ressources dans mes plus tristes jours et événements de ma vie. Je me suis amusée beaucoup et peut-être même un peu trop, mais toujours avec un certain ordre et

décence. En marchant par le grand chemin, je n'étais avec ma cour jamais seule avec un plus jeune chambellan et un de ceux, qui doivent dire à tout oui. Vous savez écarter les autres, qui ne pourraient même s'y prêter, sans rougir et vous faire rougir. Ce sont ces sortes d'occupations qui vous remplissent et ne vous laissent le temps ni la faculté au sérieux.

Le département d'Italie est plus content, ayant reçu en dernier lieu dix-sept expéditions, mais il faut continuer, et le voyage de Mantoue fera bien retarder d'autres. J'espère que vous prendrez cette longue épître en considération, que c'est votre mère, votre amie, qui vous aime bien tendrement, et qui est effrayée des écarts dont elle vous voit imbu, joint à cela votre nonchalance et peu d'ordre, et combien il vous coûte de surmonter des mauvaises coutumes, se croit obligée d'employer le vert et le sec, de vous tirer de ce pas délicat. Je prie Dieu qu'il vous éclaire et exauce mes prières, et je vous donne ma bénédiction. Adieu.

Ce 15 mai (1779).

CDXVI. C'est au moment que le courrier se met en chaise, que je reçois l'estafette du huit[1]). Je ne doute nullement, que cela soit la petite vérole, et elle est même à souhaiter plutôt qu'une autre maladie, mais j'avoue, je ne serai pas à mon aise avant qu'elle soit passée. Pour soigner ou veiller chez la petite, Madame ne pourra le faire, mais lui refuser pour sa propre tranquillité de la voir, sans s'arrêter trop, même

---

[1]) Der Erzherzog meldete die Erkrankung seiner zweitgebornen, damals dritthalb Jahre zählenden Tochter Leopoldine.

plusieurs fois par jour, ce serait cruauté; il dépendra donc d'elle de faire ce qui peut la soulager le plus. Je remercie Dieu, que vous n'étiez encore partis. Quelle inquiétude pour vous et la bonne Aya et le médecin!

Si c'est la petite vérole bénigne, peu de jours décideront de votre voyage. Si elle est forte, vous ne voudriez la quitter avant le quatorze, alors il fera tard pour Mantoue pour les chaleurs. Vous suivrez le parti que des gens connus du climat et les médecins jugeront convenable.

Je vous remercie de l'attention de m'avoir d'abord avertie, et de continuer de même, unique moyen à me tranquilliser, vous aimant tous si tendrement.

Embrassez votre chère épouse de ma part. Qu'elle se ménage et se mette à son aise, c'est le plus important à cette heure, et vous, faites-en de même. Adieu.

Ce 27 mai (1779).

Monsieur mon cher fils. Celle-ci viendra trop tard CDXVII.
pour votre jour de nom et de naissance, mais je n'en serai pas moins occupée, surtout devant les autels, en priant Dieu pour vous *erleuchten und besonders stärken.* Nous sommes faibles et relâchés, rien de plus dangereux, le vicieux même en revient plus tôt à un chrétien tiède et de morale relâchée, surtout en votre place de représentant, qui doit donner le ton et donner l'exemple.

Je souhaite que le séjour de Mantoue passe heureusement, mais je n'en suis pas entièrement tranquille. Grâce à Dieu que cette charmante Léopoldine n'ait pas été gâtée par la petite vérole.

Vous aurez été fort étonné de la nomination d'un vice-chancelier dans la personne de Cobenzl aux trois départements du prince Kaunitz.

En portant la paix signée, il a demandé sa jubilation et celle de Binder, qui effectivement n'en peut plus. On l'a accordée à ce dernier et refusée au premier, en lui permettant de choisir lui-même un vice-chancelier, ce qu'il a fait tout de suite et accordé de même.

Nous comptons aller le dernier à Laxenbourg pour trois semaines. Votre frère veut venir aussi; Dieu veuille que cela aille mieux, mais je ne suis pas contente.

Mes compliments à Madame, et je vous embrasse tous deux.

Ce 29 mai (1779).

CDXVIII. Monsieur mon cher fils. Spech retournant, j'ai voulu le charger de ces lignes, venant de recevoir votre longue lettre de Mantoue, à laquelle je répondrai plus à mon loisir. En attendant, je m'attends que vous vous abstiendrez de toute course en ville à pied avec Albani, Wilczek ou autre chambellan, cela ne convenant nullement à mon représentant, et pour la santé vous n'avez qu'à vous mettre en voiture et vous rendre dans un jardin ou autre promenade publique, et vous y promener.

J'ai deviné que le confesseur sera un meuble superflu. Cela arrive plus souvent en d'autres occasions, sans qu'on m'en rapporte. Quand on connaît le monde et les personnes, et les suit dans leurs actions, on peut beaucoup deviner.

Je suis toujours . . .

Ce 10 juin (1779).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu que les dernières nouvelles du deux au soir nous rassurent entièrement pour la Thérèse, mais il faut un peu de temps pour que je le sois de même pour la grossesse de votre chère épouse, qui a eu cette fois-ci deux fortes secousses. Votre retour à Milan sera le seul, qui me rassurera entièrement. CDXIX.

Nous jouissons tous d'une bonne santé, nous voyons tous les jours des troupes qui passent plus belles et plus fortes qu'en allant en campagne. Je vais souvent au théâtre, toutes les après-dînées *streifen,* et même votre frère en *biroutsch;* on dit qu'il va mieux, mais c'est bien lentement. Vous m'avez bien obligée et tirée d'inquiétude, en me donnant exactement les nouvelles de votre fille. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Le 14 juin (1779).

Monsieur mon cher fils. Le séjour d'ici, qui est rempli le matin à voir passer des troupes, qui retournent heureusement dans leurs quartiers, l'après-dînée à la chasse, le soir au spectacle, ne laisse guère du temps aux affaires courantes et peu aux extraordinaires, qu'en le prenant sur le repos, dont j'ai à cette heure plus de besoin qu'avant trente ans. Grâce à Dieu, l'empereur jouit de la meilleure santé, et votre frère est aussi mieux, mais pas autant que je le souhaiterais, et je ne suis pas encore rassurée. CDXX.

Ce que vous me marquez de votre santé, me tranquillise, mais je ne le serai entièrement, que quand je vous saurai à Milan. Le dépérissement de notre vieil ami, le

duc, me fait de la peine; il finira tout d'un coup. Je souhaite que cela n'arrive dans une grossesse ou couche.

Ce que vous me mandez pour Kaunitz, est à sa place. Je lui aurais accordé toujours tout ce qu'il aurait demandé, pour le soulager et conserver, le connaissant un génie, mais la promptitude et publicité de sa demandée retraite m'a étonné et déplu. Depuis que nous sommes ici, il n'est pas venu une seule fois, quoiqu'il ait la plus belle maison en propre; il dit d'avoir la voix rauque. Pour Cobenzl, je lui ai connu des talents pour les finances, mais pas pour les affaires étrangères, où il ne suffit d'avoir de l'esprit seul, mais des sciences, études et connaissances solides des intérêts des cours. Si Kaunitz veut, il pourra les acquérir peut-être plus tôt qu'un autre. C'est de même des affaires d'Italie, ne croyant même qu'il sache bien l'italien.

Je n'entre dans aucun détail de notre séjour, qui est fort agréable, l'empereur y mettant beaucoup d'activité. Vos sœurs et Hardegg vous mettent au fait de tout. Je n'entre non plus dans une ultérieure explication sur votre dernière lettre par courrier, en réponse de la mienne. Je continuerai à faire mon devoir en mère et amie; il s'agit de votre salut, de votre gloire, points sur lesquels je ne saurais jamais avoir des complaisances. Vous savez assez mes intentions; vous n'avez qu'à réfléchir et considérer et agir en conséquence. J'approuve infiniment l'ordre que le prince Albani a envoyé pour la chapelle, que vous trouverez, j'espère, achevée, souhaitant que cet ordre se soutienne, et que vous ne soyez le dernier de tous d'en profiter ou d'y manquer.

Je ne pourrai avertir ou me garantir des personnes, comme vous dites, et de leurs rapports faits à moi, n'en ayant que le public qui m'avertit tard, mais vrai, des choses passées, comme des courses à pied par la ville, d'assister

aux épreuves au théâtre, et vous même devant m'avouer, que calculant bien, vous avez passé les plus saints temps, les plus marqués dans notre famille à faire ses dévotions, comme celui du huit et du dix octobre, qu'aucun que vous n'a encore manqué, pas même vos sœurs, les reines: noël, nouvelle année, à vous réconcilier avec Dieu. Cette nonchalance, cette tiédeur volontaire, que trop connue de vous, me rendent toujours attentive, sachant que vous ne l'êtes nullement, et chaque action indifférente de vous m'occupe. Si je ne vous aimais, j'en serais plus tranquille; c'est donc à mon cœur maternel, que je dois rendre votre correction des faux rapports prétendus, mais je ne m'en corrigerai jamais, et vous savez que je n'écoute ni ne cherche des rapports, que je n'ai point de curiosité, mais d'abord que mon devoir, que personne au monde m'apprendra, l'exige, je dois employer les moyens donnés à ma condition, et me faire obéir de chacun. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 17 juin (1779).

Monsieur mon cher fils. Je ne vous écris que ces lignes, étant seule en ville pour mon jour de retraite. Il est triple: le 18 par soi-même, la mort de notre digne van Swieten, et la bataille de Planian. CDXXI.

J'espère d'apprendre par le premier courrier, que vous êtes retourné de Mantoue, au moins la Thérèse; cette rechute ne me fait pas plaisir. Tout se porte bien chez nous; entre les troupes et la passe les moments sont précieux. Je vous embrasse.

Le 1 juillet (1779).

CDXXII. Monsieur mon cher fils. Bien à la hâte; il est cinq heures, et je dois aller à l'église et expédier le courrier de Paris. Ici le temps devient trop court pour tout.

La longue lettre de votre chère épouse m'a bien consolée, et la description de ses deux chères filles; grâce à Dieu que vous êtes fixé à cette heure. Vos inquiétudes pour la Thérèse et votre épouse doivent avoir été d'autant plus grandes, les ayant exposées trop légèrement.

Nous avons eu ici un grand malheur et qui agite encore tout le monde, le magasin de poudre à Nussdorf étant sauté. C'est un événement si public, que je n'entre dans le détail, mais qui m'a bien touchée, tant de malheureux et tant d'épouvante pour les autres, et pour l'avenir étant entouré de ces combustibles.

Votre frère va assez bien, et nous tous encore ici. Je vous embrasse.

Le 8 juillet (1779).

CDXXIII. Monsieur mon cher fils. Je ne suis pas contente de la santé de la Thérèse, et encore moins des inquiétudes justes que cela cause à notre chère archiduchesse. Quel enfant avons-nous à espérer après tant d'alarmes, d'elle qui est si délicate et sensible! Je suis bien aise qu'elle ne soit entrée tout de suite à Milan, mais rien de meilleur dans ces occasions, que de laisser la liberté de venir ou non, unique moyen de rassurer.

Nous sommes, à ce que je crois, encore établis pour tout ce mois; à la mi-d'août l'empereur fera le tour depuis

la Silésie jusqu'à Egra de toutes nos frontières, pour choisir un emplacement pour une forteresse. Dieu veuille qu'on ne se dispute sur l'endroit vingt ans, comme cela est arrivé.

Je suis fâchée de la retraite de Bagnesi; Marchisio a de l'esprit, mais le caractère ne paraît pas sûr. On m'appelle, je vous embrasse.

Le 5 d'août (1779).

Monsieur mon cher fils. Mes craintes que j'avais tou- CDXXIV.
jours pour la jambe de votre frère, ne se sont que trop réalisées. On a trouvé l'os attaqué, après quatre mois entiers, que Brambilla assurait de huit jours en huit jours qu'il sera guéri, qu'il n'y avait rien, qu'il l'était même; aussi loin j'ai vu pousser les choses. Störck, qui doutait et soupirait comme moi, se taisait, ne pouvant plus autrement. Après dix incisions, ce matin est sorti un morceau d'os, et il y aura encore d'autres qui suivront. Je souhaite qu'il soit plus heureux et vrai dans ses assertions présentes, mais je suis bien en peine et inquiète. Ne pouvant plus me rassurer sur la guérison, on soutient à cette heure, que la pourriture de l'os est belle, sans être noire, mais toute blanche. Je suis bien décidée de ne plus rien croire, que quand je le verrai de mes yeux. C'est votre frère seul, qui m'occupe et qui mérite si bien toute ma tendresse et estime, car il est surnaturel, dans sa patience et fermeté.

Rien de nouveau; je profite des moments pour voir votre frère; depuis neuf jours que nous sommes ici, je n'ai pas été une seule fois au jardin, hors le jour du cercle un instant. Je vous embrasse.

Le 12 août (1779).

CDXXV. Monsieur mon cher fils. Le courrier m'a apporté votre longue lettre, et la poste celle où vous croyez avoir été trop sincère. Dans celle du courrier nullement, mon cher fils. Je n'ai rien à désirer sur ce que vous me marquez, hors la constance et l'ordre. Vous parlez à une bonne mère et sincère amie, vous n'avez rien à craindre d'en dire trop par effusion du cœur.

Je ne vous dis rien de votre frère; son état m'accable et me peine. Il mérite si bien qu'on l'aime et l'estime, même cela attendrit encore plus.

Je vous écrirai plus par le courrier. Je n'ai rien contre le voyage ensemble, et vous procure volontiers ce vrai plaisir et cette consolation, mais je ne peux à cette heure rien contribuer. Il faudra donc bien calculer la chose et voyager absolument en particulier, et point faire des présents; cela vous mènerait loin.

Je vous en dirai plus par le courrier et vous embrasse tendrement.

Grâce à Dieu que tous se portent bien.

Le 14 août (1779).

CDXXVI. Monsieur mon cher fils. Je vous ai déjà écrit par la poste, que je n'ai pas trouvé à votre lettre la moindre chose à redire, au contraire, qu'elle a toute mon approbation, aimant qu'on me parle clair sur tous mes enfants, ne voulant faire tort au moindre de mes sujets, encore moins à vous, qui m'êtes si cher et si près, et quand il s'agit de différences entre nous, je souhaite toujours avoir tort. J'y gagnerai de

toute façon; car mes remontrances ne venant que de ma tendresse et pour votre bien-être, connaissant le monde et les suites des actions les moins condamnables, mais qui entraînent peu à peu ou sapent les fondements d'une vie chrétienne et édifiante, *„principe dignus"* non philosophe, je ne peux me taire, puisqu'il n'y a guère plus d'exemple ni de bonne lecture ni de sermons, mais au contraire tous les livres nouveaux et surtout les conversations sont pernicieuses, sapent toute vertu, morale, introduisent une légèreté, licence, commodité, indifférence pour tout ce qui est religion et lien naturel, de ses parents, souverains, supérieurs, qu'il n'est pas étonnant que tous nos jeunes gens se perdent. Mais vous, mes chers enfants, qui avez eu des principes, de l'exemple, et qui êtes encore avertis par ma tendresse attentive sur vos plus indifférentes actions, dont je connais la conséquence, selon vos différents caractères, vous, qui êtes des représentants, qui avez tous ces avantages, au moins si le cœur n'est entièrement changé, qui est réservé seul à notre créateur, que les vices se doivent cacher devant vous, et qu'ils doivent sentir que leur bien-être en dépend, et même, s'il est nécessaire, de les éloigner ou punir.

Vous, mes représentants, avez bien plus de compte à rendre qu'aucun autre, et c'est ce qui m'alarme et me rend continuellement attentive, de ne vous celer ou négliger la moindre chose, et je ne peux vous donner une marque plus réelle de ma tendresse, que de continuer le peu de temps qui me reste encore, de même.

Cela n'est pas agréable, mais je fais mon devoir et tout est dit. Je suis contente de vos dévotions pour la fête de Sainte-Anne, et pour le plus infortuné jour pour nous autres, mais j'espère que, faisant plus souvent vos dévotions, vous ne vous relâchiez pas sur la préparation et ferveur que je

vous ai vues ici à ma grande consolation. Plus on approche des saints-sacrements, et plus notre ferveur doit se soutenir et y employer le temps nécessaire.

Ce que vous me marquez sur le détail des finances, tout le mond rend justice à vos soins et à votre exactitude, et que jamais les finances n'ont été mieux et plus foncièrement traitées. Ce que vous me dites des trois années, me fait plaisir, et nous en avons vu les effets, tant pour les grandes sommes envoyées que pour la promptitude des emprunts, qui vous font honneur. La chose étant en si bon train, il faut la continuer et soutenir, et l'ayant remise à Wilczek pour le détail, cela ne veut pas dire que vous ne vous en occupiez et la continuiez de même. Ce n'est que toutes ces signatures, ces petits détails si odieux et qui ne conviennent pour un prince ou gouverneur, mais plutôt pour un *Ragionato,* qu'on tient à son devoir, qui rendent odieux auprès du public et arrêtent les affaires, qui sont de peu de valeur pour nous, mais de grande pour ceux, à qui elles touchent. Et je vous avoue, je n'aime pas l'esprit de finance en détail; on s'y affectionne trop et on devient avare ou dur, et nous autres avons sans cela toujours à combattre que nous ne devenions durs et misanthropes, éprouvant si souvent les malices et ingratitudes des hommes. Un esprit de finance en détail n'est jamais un génie, mais en grand il est l'âme du gouvernement et de l'état le seul mobile.

Je ne veux pas que vous abandonniez seul les affaires à Wilczek, mais seulement les détails, et que vous le dirigiez et le formiez après vos sages principes, mais écoutiez ses remontrances et avis, sans vous lier à les exécuter; là-dessus je me confie en vous et votre discernement.

Je viens sur le point du voyage, qui vous tient tant à cœur et que je trouve à sa place, et par le principe, que

tout me fait plaisir, qui peut vous en causer, j'en sens tout l'agrément et ne crains pas que vous ne nous faites honneur partout, par votre sage et irréprochable conduite. Mais avant tout il faut en prévenir Léopold, si le temps lui convient, et vous vous réglerez après.

Je suis entièrement d'accord, que cette année est la meilleure et peut-être la seule que cela convient, et je proteste que ce tour n'entraîne pas après soi, que tous les ans il y ait des courses. Vous savez que c'est ce qui me déplaît le plus, quand on ne peut se fixer chez soi, et qu'on doit par les courses chercher le repos de son âme ou par le prétexte de santé. Je n'ai jamais vu revenir les gens mieux en santé, mais perdus pour le service.

L'empereur m'a dit qu'il vous répondra lui-même et n'a rien contre, vous pouvez donc prendre là-dessus vos arrangements de concert avec Firmian, et je vous enverrai des points particuliers à ce sujet. La dépense est un autre point. Je ne peux y contribuer à cette heure en rien. Vous connaissez notre situation, et je dois vous prévenir, qu'aussi petit que le voyage de la Marie s'est fait, il leur a coûté quatre-vingt mille; je n'y ai contribué que trente mille florins. L'incognito parfait s'entend.

A Naples, je vous avoue, je ne voudrais pas que vous vous arrêtiez à la cour plus de dix ou douze jours. Il n'y a rien à y profiter et à voir; autre chose serait, si vous vouliez voir dans les provinces des curiosités, mais j'avoue, le moins que vous vous y tiendrez, rien que pour la consolation de votre sœur et de connaître sa famille, le mieux sera.

Votre frère est toujours dans la même situation qui me désole et édifie. Rien de nouveau dans les affaires, dont les gazettes ne parlent, des orages affreux et des inondations. L'année nous a procuré la paix, dont je remercie Dieu jour-

nellement, mais il y a tout plein de désastres répandus sur nous, même les maladies; ces vilains *Faulfieber* et la dyssenterie recommencent. Voilà la liste du voyage de l'empereur, qui sera bien long. Je vous embrasse.

Le 19 août (1779).

CDXXVII. Monsieur mon cher fils. Hier après le service, après midi trois quarts, l'empereur est parti pour Feldsberg, voulant y souper et partir la nuit pour Brunn. Il aura trouvé en chemin une estafette qui demandait un médecin, le prince[1]) ayant repris de nouveau un vomissement, ce qui me déplaît beaucoup. Ce serait une grande perte pour ses autres fils, tout reviendrait à l'aîné[2]), le prince n'ayant pas eu encore le loisir pour stipuler quelque chose de plus pour eux.

Votre frère depuis l'onzième taillade a moins de douleurs, mais sa situation n'est en rien mieux; je suis vraiment désolée.

Pour votre voyage projeté je n'ai rien à dire que pour le temps. Vous n'y avez rien à perdre; les jours deviendront plus longs, le carnaval entre Toscane et Naples, car pour ce dernier endroit il faut y aller en carnaval; le carême ils sont à Caserta et n'aiment pas à recevoir du monde. Je sais que l'empereur a écrit une fois à votre sœur, quel serait le temps le plus convenable? Elle a répondu en carnaval ou à la fin de juin et juillet. Pour Rome je vous enverrai des points; vous aurez peut-être de la peine à suivre l'exemple

---

[1]) Franz Liechtenstein.

[2]) Fürst Alois Joseph Liechtenstein, 1759 geboren. Er starb 1805.

de l'incognito de la Marie, qui n'a ni soupé ni dîné dehors, ni reçu aucune fête. J'attendrai vos idées, Rome sera bien pour le carême. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est de prendre un médecin, au moins un chirurgien avec et un confesseur. Cela convient, et que le service et l'équipage ne soient pas si minces qu'en venant et retournant d'ici. Il faut des femmes pour Madame, et il faut une dame au moins ou deux qui l'accompagnent, et des habits, lits et autres commodités. En pays étranger et surtout en Italie on regarde beaucoup sur les mesquineries.

Le but de ce voyage serait manqué, si à la place de se faire voir, connaître, estimer, il arriverait le contraire; des petites choses de rien offusquent souvent le vrai mérite. La multitude ne peut juger que sur le dehors, et devant passer vos jours en Italie, il n'est pas indifférent que vous donniez bonne impression. Point de présents, comme vous avez donné à Milan; cela vous mènerait trop loin, mais dans les bonnes manières aucune épargne. J'ai demandé à la Marie ce qu'elle a donné en gros à Florence, Naples et Rome. Si vous voulez, je vous l'enverrai. Je vous embrasse.

Ce 26 août (1779).

Monsieur mon cher fils. Rien de nouveau dans le monde politique, rien des formidables flottes. Si cela tarde encore quinze jours, la campagne est finie, en septembre on ne tient guère la mer. Tant mieux, cet hiver ramènera la paix. Quel bonheur que nous l'ayons, et que ma nombreuse famille se porte bien. Nous attendons à cette heure à tous moments de Florence la délivrance de la grande-duchesse; dans six semaines ce sera de même pour Milan. CDXXVIII.

De l'empereur j'ai des nouvelles d'Olmütz, que les grandes pluies ont abîmé les chemins et emporté les ponts, qu'il ne peut s'exposer d'aller aux salines en Galicie; par là il gagne treize jours sur son voyage.

Je ne vous dis rien de votre frère; il a encore été chez moi ce matin, mais je ne saurais me tranquilliser tant que la plaie ne soit fermée. Il vient chez moi en chaise, car il ne peut encore mettre le pied en bas. Je compte faire une course de cinq jours à Schlosshof, si votre frère continue à se porter bien, le premier, voulant voir votre sœur, qui ne s'est pas bien portée et prend les eaux de Spaa.

La pauvre Linden[1]) est mourante, mais fort édifiante; tout le monde a quitté Vienne. Je vous embrasse.

Le 9 septembre (1779).

CDXXIX. Monsieur mon cher fils. Le courrier de Florence, le courrier mensuel, tout vient ensemble. Je suis comblée de joie du premier et de la bonne santé de cette incomparable grande-duchesse[2]), qui dort neuf et quatorze heures par jour, et par là reprend ses forces plus tôt, mais mon premier mouvement était, si mes enfants de Milan en six semaines pourront jouir du même bonheur et bénédiction. Pourvu que la mère se conserve, je ne regarde pas après le sexe; quoique le contraire me ferait grand plaisir, il n'y aurait qu'un

---

[1]) Maria Johanna Gräfin Aspremont-Linden, geborne Gräfin Nostitz, ehemals Obersthofmeisterin der Kaiserin Josepha. Sie starb am 4. September in Schönbrunn.

[2]) Die Grossherzogin hatte am 31. August einen Sohn geboren, der Anton Victor getauft wurde.

an de perdu. Alors je presserai encore plus de vous dépêcher, car je n'ai guère de temps à perdre. Hrzan est arrivé aussi, je le trouve vieilli.

J'approuve entièrement ce que vous avez écrit à votre frère Léopold, et vous ne pourriez mieux faire que de suivre ses conseils; il vous aime et votre confiance le flattera. Il vient de me marquer la joie qu'il aura de vous voir chez lui, et de vous montrer toute chose, sachant que vous aimez à vous informer de tout, qu'il n'est embarrassé de vous occuper, mais pour la société, qu'il n'est absolument pas à conseiller de venir au décembre, et pas soutenable à Florence. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est que vous soyez à Naples au carnaval, qui à mon grand chagrin est si court. De vous promener beaucoup dans les provinces, ne serait pas à conseiller, ces peuples sont fanatiques et imprudents.

Quant à la liste de ceux qui doivent suivre, j'avoue, sans confesseur, sans médecin paraît à moi pas convenable, mais cela est encore passable, vous trouvant presque partout chez vous. Mais un cavalier de plus, si non encore une dame, est nécessaire; lui l'est absolument, un doit donner la main à Madame, un autre vous suivre. De courir seul, je ne saurais jamais l'approuver, ni personne, et votre lettre écrite à l'empereur relève cela très-bien, qu'on ne peut se comparer à lui, on y perdrait de toutes façons.

Votre frère a encore eu une incision à la jambe; j'en suis excédée.

Je vous dis à la hâte adieu.

Le 14 septembre (1779).

CDXXX. Monsieur mon cher fils. J'expédierai en huit jours le courrier qui a porté la nouvelle de l'accouchement de la grande-duchesse, et je vous écrirai de plus alors, quoiqu'il n'y a rien de nouveau ou intéressant à vous mander. L'empereur continue plus doucement qu'à l'ordinaire son voyage, mais il n'en mande rien; ici nous sommes comme dans un village, tout le monde est absent. De votre frère vous savez les nouvelles qui ne me rassurent pas, et moi, je suis un peu empêchée d'écrire, par la situation gênante; à cause d'une bêtise d'hier, devant tenir la jambe en haut, pour mettre des fomentations. Mais la santé est parfaite, et ce n'est pour ne tomber entre les mains des chirurgiens, que je mets ces fomentations qui m'ennuient, mais je n'y tiendrai qu'une couple de jours.

La lettre de la Marie, que j'ai citée hier, avec celle de la Confalonieri, vient aujourd'hui par la bévue de mes femmes, qui l'ont laissée tomber, et on ne l'a retrouvée qu'aujourd'hui.

Je me doute toujours un peu, que notre chère archiduchesse nous surprendra plus tôt que la moitié d'octobre. J'ai mis sa lettre hier par la poste sous votre couvert, crainte que l'idée seulement de la chute pourrait l'altérer, et que vous sauriez la lui dire convenablement, quoique la chose en soi-même n'est rien, mais j'aurais dû me casser le cou, si le bon Dieu n'aurait pas voulu encore me faire traîner mes tristes jours.

Ces deux gardes; l'Hongrois s'appelle Paxy, un jeune homme, mais qui est tombé lui-même cet hiver, venant d'ici en courrier à l'empereur, par la fenêtre dans le fossé; et

l'autre un certain Hueber[1]), lieutenant, qui a servi vingt ans en Pellegrini, ils ont fait merveille, en jetant leurs armes et me recevant, avant que la tête a touché les degrés. Les pieds étaient en haut; ils m'ont poussée si admirablement bien, que je suis revenue sur mes genoux, sans avoir eu le temps d'être seulement épouvantée, et je me suis rendue tout de suite à Purkersdorf pour la seconde messe[2]), et j'ai tout soutenu jusqu'au retour, où j'avais peine de marcher. J'ai bien dormi, je me porte bien, mais sur une chaise longue qui m'incommode. Soyez assuré, voilà le cas, rien de plus.

Votre frère me marque qu'il est entièrement d'accord sur votre voyage, et que vous reveniez après votre retour de Lorette. J'en suis enchantée; le séjour de Naples seul, je vous recommande de ne le traîner, là il n'y a rien à voir ni à apprendre, ni dans le public ni dans la famille, que consoler votre sœur par votre présence. Je passe aussi sur la liste de votre suite, hors un second cavalier. Si vous ne voulez le laisser voyager avec vous, qu'il s'y trouve au moins à Florence, Rome et Naples, car Albani seul ne convient pas. Pour la promotion à faire, si le bon Dieu vous donne un fils, je l'aurai présente, hors ce Pò, que je n'ai jamais entendu nommer[3]).

Je vous avoue, je ne croyais pas que l'empereur vous eût écrit, comme il le racontait à tout le monde à Laxenbourg.

---

[1]) Ueber diese beiden, der ungarischen und der deutschen Garde angehörigen Officiere, von denen noch überdies der Name des Ersteren gewiss ganz unrichtig geschrieben ist, liess sich nichts Näheres auffinden.

[2]) Der Pfarrer von Purkersdorf, Tobias Haas, der schon durch achtunddreissig Jahre dieses Amt inne hatte, beging die Feier seines fünfzigjährigen Priesterstandes.

[3]) Wohl der kaiserliche Kämmerer Conte Don Giuseppe Pò, königlicher Fiscal.

Je le croyais un badinage pour me tourmenter, mais j'avoue, j'en suis pénétrée de voir, jusqu'où il pousse les choses. Je remercie Dieu qu'elles ne vous font impression, et vos expressions sur votre heureuse union étaient la seule chose qui ait adouci mon chagrin. Que Dieu vous bénisse et vous comble de ses grâces, tant que vous les méritez et que vous n'abandonnez pas la voie de la vertu; et je vous embrasse tous deux.

Ce 16 septembre (1779).

CDXXXI. Monsieur mon cher fils. Rien de nouveau, et de ma jambe cela va bien et plus vite qu'auprès de votre frère. Je me ferai pourtant saigner demain, me trouvant si échauffée, et ne l'ayant été depuis un an et demi. Mais ne croyez pas que je sois incommodée, uniquement par précaution.

Je vous prie de dire à votre chère épouse que j'approuve infiniment ce qu'elle m'a mandé pour le *Zutritt;* tout ce qu'elle fait, est toujours si convenable et délicat. Dieu lui donne un accouchement et des couches comme à la grande-duchesse. Rien de nouveau d'aucune part; je vous embrasse.

Ce 23 septembre (1779).

CDXXXII. Monsieur mon cher fils. Je vous dirai que je compte sortir demain de ma chambre, que je suis presque guérie, mais que le genou est encore enflé. Nous avons le plus beau temps, et je compte pourtant entrer en ville le douze à cause de votre frère, qui est toujours de même, et je serai bien

aise de passer le quinze en ville. Je ferai dire à Traiskirchen[1]), où Ferrari doit se rendre. Je suis enchantée du choix que vous en avez fait, et aussi de Madame Cusani[2]); mais un cavalier il faut encore prendre avec; Sfondrati, s'il n'était pas si vieux, me rassurerait le plus, n'oubliant pas son action sur le chemin de Trieste pendant la Bora.

Je viens de recevoir une lettre de la reine qui me dit, que vous lui avez écrit de la voir cet hiver; elle en est enchantée, et surtout venant le carnaval. Elle est inquiète pour sa dernière fille, qu'elle croyait ressembler à son fils, dont elle est toujours inconsolable, et sur ce point vous vous rencontrerez fort bien. Mais je vous prie de ne la laisser aller, ni vous non plus, je connais votre cœur et vois encore sanglante la plaie. Il ne faut ôter au bon Dieu ce qu'on lui a offert une fois.

J'ai des nouvelles du vingt de Rumbourg de l'empereur; il se portait très-bien, mais ne me dit rien de ses idées. Je suis un peu fatiguée de ma journée, ayant beaucoup travaillé. Il est neuf heures, je vous embrasse.

Ce 30 septembre (1779).

Monsieur mon cher fils. Je vous suis bien obligée et touchée à tous deux de la part que vous avez voulu prendre à ma chute, et de tout ce que vous me dites de tendre sur ma conservation. Ma première pensée était, que le bon Dieu ne me voulait d'aucune façon, et j'avoue, cela m'attrista; mais CDXXXIII.

---

[1]) Die zweitletzte Poststation vor Wien.

[2]) Wohl die Marchesa Donna Claudia Cusani, geborne Litta.

en pensant à mes enfants, le calme revenait. J'en remercie Dieu, si je peux vous être utile et même de consolation seulement. Je préfère cela à mes ennuis et à mes misères, qui augmentent de jour en jour, et rendent mon corporel pénible, comme est depuis longtemps mon intérieur.

Je ne vous ai pas encore parlé en détail de votre voyage à Rome, la chose ne pressant pas. Mais le grand point du second cavalier est levé [1]), que je trouve très-nécessaire, aussi à Naples, car notre ministre ne peut vous servir en donnant la main ou vous annoncer les gens. Vous y pouvez loger, il peut vous suivre partout, mais rien de service actuel, étant ministre, représentant, et vous incognito. Je vous prie de faire écrire bien clairement à Lamberg ce que vous voulez, et je me charge de la reine, qu'elle ne se formalisera pas que vous n'allez y loger, d'autant plus que je sais qu'ils n'ont pas trop d'appartements, la famille étant augmentée, et dans ce cas ou autre cas pareil vous pouvez vous excuser avec moi. Je veux bien vous tirer d'embarras et ne crains nullement que vous en abusez. Je suis encore bien d'accord avec votre raisonnement pour les présents.

Je ne vous dis rien de votre frère, qui est toujours le même; j'avoue, je ne suis pas contente. Je ne compte non plus sur le cautère de Firmian. L'exemple du prince devrait animer, mais à un certain âge tout devient inutile; je serais bien fâchée de le perdre. Il est très-touché de l'intérêt que vous lui marquez, et que vous venez si souvent le voir. Je vous en suis vraiment obligée, je reconnais le cœur de Fer-

---

[1]) Der Erzherzog hatte vorgeschlagen, den kaiserlichen Kämmerer Marchese Don Ferdinando Cusani, Gemal der Dame, welche die Erzherzogin auf ihrer Reise begleiten sollte, zu veranlassen, sich gleichzeitig in Rom einzufinden, um dort als Kammerherr Dienste zu thun.

dinand, fils de François. Dieu veuille vous donner un autre petit cette fois-ci; il faut le nommer François Joseph. Je suis aux écoutes à cette heure et compte que le douze, jour de votre frère, nous pourrions l'avoir; je serai alors déjà en ville. Je vous embrasse.

Le 4 octobre (1779).

Mon cher fils. Je ne peux vous tirer de l'embarras CDXXXIV.
à cause de la personne qui doit représenter l'empereur au baptême; vous auriez dû y penser d'avance; je ne peux en nommer. Si j'avais envoyé la nuit, car la poste n'est arrivée qu'hier au soir, un courrier à Egra, il aurait frappé l'empereur. Nous sommes convenus de n'en envoyer que dans un cas malheureux, pas même pour aucune naissance, et il n'aura jamais été à même de pouvoir venir à temps.

Je ne peux donc vous conseiller autre chose que de prendre Firmian; s'il ne peut y venir, selon la charge le plus convenable serait Khevenhuller; si vous n'en voulez, il faudra prendre Albani. Voilà mon conseil qui, je souhaite, vienne trop tard pour vous savoir tous deux hors de cette critique situation. Un manque de représentant est à tolérer, si vous avez seulement un François.

Je n'écris plus à votre chère épouse, et la prie de ne s'incommoder à écrire; il me suffit que je sache par vous et même la Confalonieri, que tout va bien. Votre idée à vouloir vous tenir ici, en cachette même, pour me donner toujours la main, m'a fait rire et obligée en même temps. Je me casserais plus volontiers tous les deux pieds, que de vous tenir pour fixe ici; je vous aime trop, mes chers enfants.

Après l'échantillon du dernier voyage, combien j'en souffrirais, et un changement, je n'oserais m'en flatter à la durée.

Votre pauvre frère est de nouveau à recommencer. La plaie se ferme par en haut et reste creuse par en bas. On commence depuis hier à lui mettre du mercure rouge et force de pierre infernale, pour ronger les alentours; jusqu'à cette heure cela n'a point d'effet; il est bien à plaindre et nous tous. Vous lirez à l'avenir mes lettres à votre chère *Mütterl,* je vous embrasse tous deux; adieu.

Embrassez la nouvelle-née contre mes souhaits.

Le 7 octobre (1779).

CDXXXV. Monsieur mon cher fils. Je serai fort courte; celle-ci vous trouvera très-occupé et à juste titre. Rien ne se passe ici de nouveau; nous sommes comme si nous étions à un village et non dans une ville, personne n'est ici, tout est absent. Grâce à Dieu, depuis trois jours la jambe de votre frère va encore mieux, je souhaite que cela soit plus stable que les autres fois. La Marie a eu aussi un accident; elle a enfoncé avec le coude une fenêtre et s'est coupé la main assez fortement, sans danger, mais elle sera pour quelque temps, et ne peut tirer à Halbthurn, où ils sont à cette heure.

Je ne vous dis plus rien du voyage, hors après la dernière estafette. Je ne peux penser à autre chose à cette heure que de savoir notre chère archiduchesse heureusement délivrée. Je vous fais bien mon compliment pour le jour de votre mariage et pour la Thérèse. Je vous charge du même vis-à-vis de votre chère épouse, et vous embrasse tous deux.

Le 11 octobre (1779).

Monsieur mon cher fils. Quelle consolation, quelle joie, l'arrivée de Ferrari à neuf heures du matin. Il a fait grande diligence pour les mauvais chemins et pluies continuelles. Ce François Joseph Jean et Ambroise me fait un plaisir infini [1]), d'autant plus que je ne m'y attendais point du tout. Quoique lent et douloureux, l'accouchement a été heureux et nous rassure pour les couches. Je ne doute pas du ménagement, il faudra reprendre des forces et un peu d'embonpoint. CDXXXVI.

L'empereur vient de me répondre qu'il se conforme entièrement à ce que je vous ai écrit en dernier lieu pour le représenter, qu'il est honteux de l'avoir oublié. Vous avez encore pris le meilleur parti de différer la cérémonie et de faire le baptême le même jour. Si Firmian peut faire la cérémonie, ce sera le meilleur, si non, Albani. Je vous écrirai plus par le courrier; je suis aujourd'hui toute hors de moi de consolation et de reconnaissance à la divine providence, et de votre raisonnement. Et outre cela, depuis avant-hier la jambe de votre frère guérit, mais elle l'était déjà une fois à Laxenbourg; il faut voir la continuation. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il engraisse si furieusement, mais je suis toujours contente de lui, et vous embrasse tendrement.

Mes compliments au duc.

---

[1]) Am 6. October hatte die Entbindung der Erzherzogin stattgefunden.

Le 15 (octobre 1779) à 4 heures du matin.

CDXXXVII. Monsieur mon cher fils. Je ne serai pas longue aujourd'hui, étant encore remplie de trop de joie sur l'heureux accouchement avec François Joseph, mais j'avoue, l'impatience se mêle un peu, de n'avoir encore aucune estafette du sept, point essentiel pour la conservation de cette chère épouse, qui fait, comme vous dites très-bien, depuis huit ans le bonheur de vos jours, et qui effectivement, indépendamment d'être votre épouse, fait une charmante femme en tous genres, comme dit fort bien le général Koch, qui est venu tout de suite, en apprenant la nouvelle, me féliciter de grand cœur, car il vous est entièrement attaché. Si votre épouse était une dame particulière, on la chercherait partout, tant elle a des qualités charmantes en société.

Je ne vous dis rien par ce courrier de votre voyage, mais j'ai déjà mis plusieurs points, et le premier courrier vous les portera.

La reine m'a écrit de trouver plus convenable d'accepter un logement au palais, sachant par Lamberg que vous voulez loger chez lui. Je lui ai répondu que vous m'en aviez aussi écrit, que par discrétion autant que par propre convenance vous aviez choisi le contraire, et comptant suivre la façon de vivre de Maximilien plutôt que de la Marie. En cas qu'elle insiste trop, il dépend de vous de faire ce que vous voudrez. Ce dernier je ne lui ai pas marqué, ce n'est que pour vous.

Un autre point à Rome est la princesse Albani, votre tante [1]), que vous ne sauriez nommer ainsi publiquement, ni

[1]) Maria Anna Mathilde, geboren am 15. August 1726, Prinzessin aus dem Hause Cibo von Massa und Carrara, jüngere Schwester der

jamais faire semblant de lui baiser la main, ni vous ni Madame; au reste lui marquer toutes les attentions et considérations. C'est une femme d'esprit et sa compagnie est agréable et convenable. Vous comptez accepter des fêtes des particuliers, alors vous ne pourriez refuser celle du pape comme souverain chez lui. Votre frère a fait de même, et je crois qu'en tout il faudra suivre son exemple de préférence à la Marie, qui n'a accepté ni fêtes ni dîners. Vous y serez plus longtemps, il faut donc se ranger autrement.

Grâce à Dieu, nous jouissons tous de bonne santé, établis en ville par le plus beau temps. Je célèbre bien dans mon cœur le jour des noces d'aujourd'hui, qui est si heureusement marqué par la neuvième en couches d'un fils.

L'empereur continue aussi son voyage heureusement, et Maximilien sa guérison, ce qui me fait grande joie. Vous m'avez demandé ce qu'il y aurait à faire en cas de maladie et mort même du ministre [1]) pendant votre absence. J'ai parlé avec Sperges; nous croyons que Wilczek, qui est destiné son successeur, soit chargé de prendre possession de tous ses papiers, et en votre absence nommer une jointe de Wilczek, Pecci et Corrado. Si vous êtes présent, tout reste comme à cette heure, hors que Wilczek soit chargé de ses papiers. Je ne vous en dis qu'en passant cette idée, qui doit rester secrète; elle affligerait ou frapperait trop le ministre. Si vous avez à proposer mieux, vous le pouvez, je compte encore demander l'opinion du prince Kaunitz. Je vous embrasse.

Mutter der Erzherzogin Beatrix. Am 6. Jänner 1748 mit dem Fürsten Orazio Francesco Albani vermält, war sie die Mutter des Fürsten Carlo Albani, und starb zu Rom, fünf Jahre nach ihrem Gemal, im October 1797.

[1]) Firmian.

Le 21 octobre (1779).

CDXXXVIII. Monsieur mon cher fils. Dieu en soit loué, voilà la dernière estafette, et une lettre même de notre chère accouchée, qui m'a causé la plus grande joie, mais encore plus tout ce que vous me marquez de votre bonheur et de vos sentiments. Continuez de même, soyez fidèle à Dieu, à vos devoirs, et vous serez heureux, autant que cela se peut dans ce monde. Je ne vous marque plus rien sur le baptême ni sur vos questions à Rome. Pour la princesse Albani toutes les distinctions, hors celles d'une tante, et pour les chevaux, Hrzan croit que vous feriez bien d'amener six ou huit, de même une voiture à quatre. On ne va à Rome qu'à deux chevaux, mais il croit que cela est nécessaire, que ce soient des chevaux à vous.

Il est fâché de ne pouvoir offrir des siens, qui sont en chemin du Holstein, mais une voiture neuve d'ici à quatre, qu'il vous offre et ne s'en servira pas avant. Si cela vous convient, il n'y a aucun cérémoniel à faire avec lui. Il partira d'abord que l'empereur sera de retour. Nous avons chaud, je souhaite que cela dure tout le mois pour les voyageurs et chasseurs. Votre frère se soutient dans le mieux, et je vous embrasse tendrement.

Le 28 octobre (1779).

CDXXXIX. Monsieur mon cher fils. Nous attendons l'empereur le sept; grâce à Dieu, il se porte bien et a du beau temps.

La Marie revient ce soir de Feldsberg, où on a tué trois jours bien du gibier. Elle restera avec nous jusqu'au retour de l'empereur.

Vous ne me dites plus rien de vos nerfs; j'espère que cela n'aura eu des suites. La grande joie fait autant de mal que l'épouvante aux nerfs.

Je suis enchantée que Firmian peut représenter au baptême. Pourquoi le donnez-vous un vendredi et n'attendez pas que Madame ait pu assister, même assise sur une chaise longue, d'abord qu'il était différé? Je vous embrasse.

Le 30 octobre (1779).

Monsieur mon cher fils. Le courrier mensuel étant si près de son départ, je ne vous écris ces lignes par Ferrari, que pour vous marquer, combien je suis encore touchée de ce nouveau bienfait de Dieu, de vous avoir accordé un fils si sain et si heureusement, de même les couches de cette chère et admirable épouse, qui fait à si juste titre le bonheur de vos jours. Que Dieu vous conserve tels longues années, mais après tant de bienfaits il faut les mériter par votre fidélité et attachement à ce bon maître, à le servir en particulier comme en public, à suivre ses lois exactement, à donner l'exemple en toutes occasions aux autres, et vivre comme les anciens patriarches, et un peu à notre façon. Vous étiez trop jeune de pouvoir entrer dans notre bonheur alors, mais je suis bien contente de voir par vos lettres, que vous commencez à être persuadé de ce bonheur unique dans ce monde, et que vous commencez à le goûter. Je suis si contente de cette idée et de votre heureuse situation, que je ne finirais jamais. CDXL.

Gardez-vous seulement de l'air humide, car tout le monde dit que vous êtes maigre. Grâce à Dieu, votre frère

va tous les jours mieux, il me fait bien de la consolation. J'attends l'empereur le sept; et je vous embrasse tendrement.

Le 4 novembre (1779).

CDXLI. Monsieur mon cher fils. Vous serez étonné quand je vous dis que je reviens de la chasse. Il faisait beau; c'est à la faisanderie de Schönbrunn, que vos deux sœurs aînées avec quelques messieurs ont tiré près de trois cents pièces. J'étais dans la salle d'en haut, les voir chasser; c'était le plus beau coup d'œil, et on a vu chaque tireur et chaque pièce tomber.

J'ai changé mes jours de public. A la place du dimanche à voir du monde et donner des audiences, j'ai destiné le vendredi depuis neuf jusqu'à midi. A midi je vois des dames jusqu'à une heure, et l'après-dînée ou soir des gens, conseillers ou les présidents. Le dimanche, je le réserve pour le passer en dévotion ou retraite. Par les audiences les gens perdaient toute la matinée à attendre, où ils auraient pu passer à l'église, et moi-même, je ne pouvais vaquer à ce saint jour, étant trop distraite et fatiguée.

Je viens de recevoir une lettre de l'empereur, qu'il sera ici le sept. Cet hiver, s'il doit être passé heureusement, devrait causer bien du travail et pas des plus agréables. Le militaire sur le pied de paix exige six millions de plus par an, sans extraordinaire ni fortifications, ainsi vingt-huit millions et quelques mille florins. Cela je ne saurais trouver; il faudra venir à des réformes, alors les *guai* commenceront. Je ne prévois rien de bon; je suis assez basse. Par le premier courrier, vous recevrez mes notes pour Rome.

Je vous embrasse tendrement.

Le 8 novembre (1779).

Mon cher fils. Vous m'avez sensiblement obligée et touchée par la vôtre du trente. Que j'aime qu'on sente le bien et le mal des autres! Conservez ce cœur comme un des plus grands dons que Dieu vous ait accordés et que vous tenez de votre adorable père, et qui seul peut rendre heureux vous-même et les autres. CDXLII.

Voila ma lettre, qui aura un prix plus touchant, venant par vous, qui m'avez suggéré de consoler ce galant homme. Je vous embrasse tendrement.

Le 15 novembre (1779).

Monsieur mon cher fils. J'ai reçu par le courrier vos deux notes, je les ai remises toutes deux à Kaunitz, et vous recevrez mes réponses positives là-dessus, ayant une voie sûre vers le vingt-six pour écrire. Je ne vous dirai qu'en attendant, que celle pour vous envoyer tous les *dispacci,* et que vous voulez signer toutes les ordonnances, ne peut être dès le moment que vous êtes hors du gouvernement. Cela ne se peut, tout le doit être par le ministre; c'est ainsi que cela s'est fait dans vos deux voyages ici, et que le prince Charles l'a fait tant de fois dans ses absences, et comme votre gouvernement est modelé sur celui du prince, on ne saurait y changer la moindre chose. C'est de même pour l'arrangement du billet, que vous vouliez laisser en cas de maladie ou décès du ministre. Vous ne pouvez laisser cet ordre, c'est une coutume encore des rois d'Espagne: *Piego di Providenza.* C'est de moi, que cela doit venir, comme aux Pays-Bas, où le commandant d'Anvers en est toujours le conser- CDXLIII.

vateur. Nous ferons de même avec celui de Mantoue; vous n'en direz rien, pour n'alarmer Firmian. Tout cela vous reviendra plus clair par le canal compétent; ce n'est qu'en gros, que je vous marque le fond de la chose.

Ce voyage, que vous entreprenez seul pour votre amusement, à vous informer chez l'étranger de bien des choses, qu'on ne sait chez soi, à vous faire voir et estimer, à jouir de votre famille, ne doit être mêlé en rien des affaires du gouvernement, que pour rester au fil des affaires, mais nullement de vous en occuper ou retarder encore plus les affaires, qu'elles ne le sont. Vous ne pouvez vous fixer à les finir à temps, étant chez vous sans le moindre empêchement; comment les soigneriez vous, étant dissipé et sujet à vous conformer selon les coutumes et plaisirs des autres. Le comte de Nellenbourg[1]) ne peut faire attendre la messe, la promenade, le dîner, le spectacle, comme Ferdinand à Milan. Le peu d'heures que vous aurez de loisir, il faut vous donner du repos, si vous ne voulez retourner pire qu'après cette course. A Reggio et Mantoue vous devriez l'employer à faire vos notes sur ce que vous aurez remarqué; à faire une déscription de ce que vous aurez fait et vu. L'empereur, plus jeune et plus âgé, l'a fait et le fait toujours, votre frère Maximilien de même; c'est le seul profit qui reste d'un voyage pareil, et le bon exemple, autrement la perte de temps serait entière. Vous employerez donc vos instants de loisir, et je prendrais, moi, toutes les semaines une matinée à ce sujet, de faire vos notes et réflexions, que de lire les *correnti dispacci,* des extraits. Vous pouvez vous laisser envoyer le tout, mais rien arrêter ou expédier; ce serait fort curieux, que vous gouverniez les Milanais de Rome, Naples etc.

---

[1]) Der Name, unter dem der Erzherzog zu reisen vorhatte.

Tâchez d'éviter partout tout air d'importance ou d'homme d'affaires; cela ne convient nullement à votre état et au but du voyage. Point de courriers qu'on doit envoyer après vous, que ceux qui vont ordinairement, hors le cas d'une maladie dans la famille vous ferez comme nous par des estafettes. *Nichts was Aufsehen machen kann;* vous n'êtes qu'un particulier, et vous ne voyagez pas en prince; un autre est l'empereur, qui ne peut ôter ce caractère de représentant. On vous observera partout, et il ne faut donner des prises en rien, qu'on pourrait trouver à relever. Il faut savoir jouer en entier son rôle de particulier et de voyageur, qui ne veut et ne marche que pour son amusement et instruction, et qui ne veut faire le pédagogue.

L'autre note est bien pesante. Je vous avoue, autant que j'aime à donner, autant suis-je frappée, après tout ce qui a été donné, il n'y a que trois ans, que des sommes non indifférentes reviennent si vite, et quand? Dans le moment où la monarchie a tant de besoins, de prendre tout ensemble à faire face, où on se lamente continuellement, que les fonds ne suffisent, que le pays est à succomber, on croit employer des sommes pareilles pour son plaisir seul, non pas à faire des établissements; ce serait encore plus naturel. Comment a-t-on pu choisir un endroit sans eau? Je n'espère pas que vous y penserez jamais, à faire jouer des eaux ou même seulement des jets d'eau au jardin. Vous devez vous contenter d'avoir seulement des eaux pour l'entretien du jardin et de la famille. Sur cette note vous aurez ma réponse une autre fois, ne pouvant entrer si vite dans l'affaire, et n'osant la traiter en public. Vous savez combien on était contraire pour la bâtisse de la maison en ville, encore plus pour Monza, que je n'ai fait acquiescer que par la somme fixe que vous avez nommée vous-même.

Si on savait à cette heure et dans ce moment-ci cette dépense extraordinaire, avec justice on le trouverait mauvais. Il faut donc concerter avec le bon prince Kaunitz et Sperges, auxquels j'ai déjà parlé, qui vous sont tous deux bien attachés, mais se trouvent dans l'embarras comme moi. Comme je viens de recevoir par la poste votre note pour les eaux et pour cet établissement, je les renverrai aussi à Sperges et vous répondrai une autre fois.

Pour le mariage de la Fritz, s'il ne peut se faire sans y concourir, il paraît impossible; tous deux, étant si jeunes, peuvent bien attendre et se faire des mérites. Le peu de temps qu'elle me sert, ne peut être compté; elle est établie, cela suffit pour sa famille et pour elle; il n'y a pas encore de longtemps question de mériter quelque chose. Cela ferait même mauvais effet dans le pays et pour votre service, si les emplois ne seraient donnés que par les femmes de chambre, et notre archiduchesse mal servie, d'avoir toujours des nouvelles. Elle pourrait fort bien encore servir dix ans, si elle convient à Madame.

Je vois par celle de la poste, que vous comptez aller loger à Monza ce mois. Y pensez-vous? Souvenez vous de ce que vous avez toujours prétendu sur la maison en ville, sur le danger de loger en Italie dans une nouvelle maison, et quand comptez-vous y loger? Le plus mauvais temps de l'année. Avec qui? Avec une femme en couches, délicate et sensible à l'humidité. Y pensez-vous? Cette course, si elle a lieu, pourrait bien gâter le grand voyage. Je vois que vous êtes abandonné à vous-même, que personne n'ose vous dire des vérités ou marquer les inconvénients. Chaque homme a besoin de conseil, mais surtout vous, qui vous vous abandonnez tête baissée à vos volontés et goûts. J'avoue, je tremble d'apprendre par la poste qui vient, ce dange-

reux voyage, pour vous-même rien de si mauvais. Vous citez Borsieri; je sais comme on demande les médecins. Il ne l'est pas de votre raison, mais de votre corps; et la première aurait dû vous faire jeter bien loin cette idée. A la veille d'un grand voyage, il y a tant de choses à arranger et expédier; c'est dans la Lombardie où il faut travailler, mais pas en chemin.

Ne croyez pas que je sois fâchée contre vous, nullement; je serais contente de vous accorder cela et plus, si je n'avais d'autres intérêts aussi chers que vos jeunes dépenses, faites selon votre volonté, sans mettre du raisonnement. Qui serait à même de vous dire ces vérités? Moi seule; les autres vous flattent ou se taisent; rendent les choses faciles jusqu'au point où vous ne pouvez plus vous aider, alors viennent ces projets. Vous avez commencé si bien vos premières années, vous avez même fait des épargnes; il me paraît que ce goût est passé et que d'autres en profitent. C'est votre amie qui vous parle; ce n'est pas gronder, c'est raisonner.

Je ne vous refuse encore rien, mais cela ne se peut si vite que vous le souhaitez. Je vous embrasse.

Ce 18 novembre (1779).

Monsieur mon cher fils. Je n'ai pu refuser à Salm[1]), CDXLIV.
l'auditeur *di rota,* de le charger de ces lignes. Vous avez

[1]) Franz Xaver Altgraf von Salm-Reifferscheid, 1749 geboren, 1784 Fürstbischof von Gurk und als solcher 1816 Cardinal, noch heutzutage in seinem Sprengel gesegneten Andenkens. Er starb 1822.

connu son père [1]) et savez, combien je l'ai estimé; il lui ressemble tout-à-fait. Cela m'intéresse pour lui, et l'envie qu'il avait de vous faire sa cour. Dans ces temps-ci et par ces chemins, ce n'est pas une petite entreprise.

Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Le 25 novembre (1779).

CDXLV. Monsieur mon cher fils. La plus que triste nouvellé, que nous a portée la seconde lettre de votre chère épouse, m'alarme encore plus pour vous deux que pour l'état de mon cher et vieil ami. Comme point d'estafette ni courrier suivent les lettres par la poste, je voudrais presque me flatter, que pour cette fois il en réchappe encore, mais ce ne sera qu'un très-petit délai, si c'est une apoplexie. Celle-ci ne vous viendra que tard; je veux donc finir ce chapitre si triste pour nos cœurs, et vous ne saurez faire de trop pour marquer votre attachement à ce grand-père en tout.

Je viens à cette heure aux affaires. Vous recevrez aujourd'hui tous les *dispacci* pour régler le gouvernement, mais surtout sur les dépenses à Monza. Vous verrez que ce bon prince Kaunitz et Sperges ne se sont pas démentis de l'idée que j'avais d'eux et de leur attachement, de m'avoir mise si promptement en état de vous complaire; surtout dans le temps présent, et je dois vous dire qu'il ne faut plus compter à entreprendre, quoique ce soit d'*extra,* en bâtiments, jardins ou autres agréments particuliers ou convenances au

---

[1]) Der ehemalige Obersthofmeister der Kaiserin Josepha und dann Oberstkämmerer, Anton Altgraf zu Salm-Reifferscheid.

moins pendant six années, car je me ferais un juste scrupule d'employer ces déniers publics pour mon particulier, où je pourrais et devrais les employer pour le bien public. Vous verrez aussi, que j'ai choisi la proposition qui vous convenait le plus, sans entrer en détail ou contrôle, les trois rubriques étant bien largement comptées: l'ameublement vingt-deux mille sequins, dix-huit mille les eaux, sept mille les chemins. Je vous enverrai une liste de ce que nos ameublements coûtent. Je crois qu'on abuse un peu de vous, et que les alentours profitent de voir votre empressement de finir.

Il n'y a que l'entretien dont vous devez être chargé. La chambre payant, à ce que j'espère, à vous encore trente ans les trente-cinq mille florins, il est juste que vous conservez et renouvelez ces meubles, autrement vos gens feraient comme à Cernusco, où Alario[1]) se plaignait tant de la perte des meubles en trois ans. Pour l'autre rubrique des eaux, la maison étant à la chambre, je ne souhaite pas qu'il y ait des jets d'eau, chose superflue, de grande importance, dépense et réparation continuelle. S'il reste de l'eau, de ce qui est nécessaire pour la cour, la cuisine et le jardin, on pourrait faire un ou deux jets d'eau, mais sans employer tous ces tuyaux de fer; de telles dépenses sont superflues. J'aime mieux que ces eaux servent aux sujets pour leurs champs, que de jouer dans mon jardin. Quatre onces d'eau me paraissent aussi de trop; les voisins pourraient en perdre, et ce qui est pour nos amusements, ne doit jamais être aux dépens d'un troisième. Les allées et chemins pour sept mille sequins est aussi bien fort, hors que vous voulez acheter des terrains entiers, qui resteraient incorporés à Monza. Sur tous ces points à cette heure et à l'avenir je ne voudrais

---

[1]) Einer der Grafen Franz oder Augustin Alario.

pas que vous en parliez à d'autres qu'à ceux qui doivent le savoir à Milan, et n'écrire à personne qu'à moi et Kaunitz et Sperges, ni à votre famille ni Hardegg; cela doit rester entre nous seuls.

Mais je dois bien vous toucher une autre corde, qui me fait de la peine. C'est que vous ne tenez aucun ordre ni règle, que les affaires en souffrent, votre santé et le public; à la longue cela ne peut rester ainsi, et je vous avoue, après tant d'arrangements pris, tant de promesses de votre part, je n'ai guère plus d'espérance que vous vous corrigerez; c'est la plus mauvaise coutume qui vous tyrannise, et votre nonchalance volontaire est toujours d'accord. Je souhaite que vos devoirs de chrétien ne soient négligés comme ceux de votre charge. Voilà que deux exemples depuis le mois d'avril: la cour de Parme a eu des démêlés et envoyé ses papiers à Milan; non seulement qu'on ne leur ait pas donné de réponse, mais on a fait voir qu'il fallait des ordres d'ici. Ceux-ci sont venus depuis plusieurs mois, et nonobstant point de réponse. On cherche, on ne trouve les papiers; cela doit être une grande confusion, et les affaires ne se font. Comme j'ai vu ici votre cabinet, je peux juger comme il est là-bas.

Voilà un autre: depuis quelques mois on a demandé les avis des sénateurs sur ce procès entre Belgiojoso et Triulzi[1]). Ces actes ne viennent jamais; en attendant voilà deux avocats qui viennent pour traiter les choses, et nous n'avons rien en main. Cela fait des dépenses aux partis et crier à juste titre. Les petites affaires des particuliers sous un tas de tant de papiers en confusion souffrent encore plus. Quelque petite que soit une cause, elle est d'importance pour celui qu'elle touche, l'ordre est le seul moyen et de fixer

---

[1]) Ueber diesen Prozess vergl. Arneth, Maria Theresia, X. 195—197.

les heures, sans cela ni santé ni bon gouverneur ni bon fils et encore moins bon chrétien.

Je ne peux me taire sur ce point; il s'agit du tout au tout pour vous. Je vous embrasse.

Le 2 décembre (1779).

Monsieur mon cher fils. L'embarras dans lequel vous CDXLVI.
vous trouvez avec notre bon vieux duc, me fait de la peine; ni vous ni votre femme avez besoin de secousses pareilles. J'avoue, à son âge, étant bien préparé, quand je pense à vous deux, je lui souhaiterais sa délivrance. S'il revient même, sa vie ne se nommera plus telle; ce serait traîner des jours misérables. Quelle perspective pour une femme de soixante-deux ans, qui a malheureusement aussi un naturel de l'autre siècle; je ne continue pas, crainte d'être grondée.

Vous étiez content, mon cher fils, de ma lettre par le courrier, mais vous n'aviez pas encore celle par la poste, qui était moins bonne. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que vous verrez que nous avons choisi justement le plan que vous souhaitiez par préférence. Tout est arrangé à cette heure, j'en suis contente. Vous dites que cela ne fait pas une nouvelle charge à la chambre, mais on voulait employer ce fond à bien d'autres arrangements. Mais grâce à la bonne régie des finances, nous avons trouvé moyen au plus nécessaire, et pouvons faire, sans grand inconvénient, cette dépense. Mais je vous recommande bien à l'avenir l'économie très-nécessaire.

Je suis occupée de l'idée, si l'état de ce bon duc n'empêchera pas votre voyage? S'il vit, ce serait difficile de l'abandonner; s'il meurt, vous ne pouvez accepter ou être

présents à des fêtes dans le grand deuil, qui est de trois mois, ce qui diminuerait l'objet du voyage, je veux dire à Rome et Naples, car en Toscane il n'y a rien. Je ne vous marque que mes scrupules, mais nullement que j'exige que vous en faites usage. Je serais fâchée que ce projet si bien imaginé n'aurait lieu.

Frosini [1]) est arrivé, il a été caché ici quelques jours, mais tout d'un coup il a demandé audience. Je le verrai demain. Je vous embrasse.

Le 9 décembre (1779).

CDXLVII. Monsieur mon cher fils. J'attends avec autant plus d'impatience le courrier pour pouvoir vous répondre pour la dernière fois avant votre départ. Le comte de Nellenbourg ne recevra que des lettres ostensibles, et pour être au fait de nos santés, espérant que l'état de santé du duc ne mettra plus d'obstacles. L'envoi de Frosini avec sa commission, que j'ai marquée à Madame, m'a bien étonnée; il vient en droiture de Modène. Vous ne ferez semblant de rien vis-à-vis du prince, et vous en parlerez à Firmian pour le tenir au fait pendant votre absence, et à aider la pauvre Melzi de conseil, car il me semble que tout cela tire pour lui faire querelle et la laisser là, ayant eu l'imprudence de n'assurer son sort.

Je ne sais, si vous devez faire semblant de quelque chose vis-à-vis du duc dans l'état de faiblesse, où il se trouve. J'ai envoyé votre note à Kaunitz pour votre incognito; vous

---

[1]) Der neuernannte modenesische Gesandte am Wiener Hofe, Marchese Frosini. Sein Creditiv ist vom 1. November 1779 datirt.

ne trouverez pas Hrzan à Rome, ce qui l'inquiète, ayant dû s'arrêter ici pour les chemins et temps. Mais j'avoue, je l'ai retenu un peu plus pour ma satisfaction, et je voudrais le retenir jusqu'à janvier, mais je doute; il ne faut être trop indiscrète.

Votre sœur Marianne a été incommodée d'une fluxion très-forte à la tête, mais elle est mieux; moi-même, je suis brouillée avec mon estomac, mais depuis deux jours cela va mieux. Je vous embrasse.

Le 15 décembre (1779).

Monsieur mon cher fils. Celle-ci vous viendra bien près CDXLVIII.
de votre départ. Comme petit-fils, comme père de famille, comme gouverneur, vous aurez assez d'objets qui vous occuperont et vous seront sensibles. Je ne m'arrête donc en rien et souhaite que par ce mauvais temps, et encore plus mauvais chemins vous commenciez heureusement votre voyage. Je ne serai tranquille qu'en vous sachant arrivés à Florence. Ne pressez pas en chemin les postillons et chevaux, et dès votre départ de Milan il faut vous armer de grande patience, et ne jamais faire connaître le prince. Vous n'êtes qu'un petit comte, qui n'a rien à exiger, mais tout à recevoir. Ne courez pas au changement des postes à l'écurie par la maison, par là vous arrêtez qu'on se dépêche et vous vous exposez à bien des inconvénients et histoires qu'on fera, et qui dans ce genre bas ne nous sont jamais favorables. Je crains seulement que, n'ayant qu'Albani avec, vous voudriez ranger vous-même tout le voyage et toutes les voitures, que vous en ferez vos occupations, sous le prétexte d'être bien servi. Un écuyer, *Sattelknecht* ou courrier ferait mieux ce détail

et plus convenablement, et je ne vois dans la liste aucun homme pour cela. C'est pourtant un point capital, si vous voulez être servi bien et vous attirer l'estime des pays où vous passez, de ne pas faire le *Sattelknecht,* mais le cavalier. C'est de même pour les *Trinkgelder;* il ne faut pas s'en charger moi-même, et point de lésinerie là-dedans; de même pour l'aumône, car il en faut donner.

Ce serait un grand bien, si ce voyage obtenait que vous fussiez exact à donner les heures et les ordonnances, autrement tout sera confusion et vous mal servi. Gardez-vous dans vos discours dans les différents pays ou gîtes, où vous vous trouverez, tout sera rendu. Souvenez vous du voyage de Parme, où on était fort peu content de la façon dont vous y avez parlé, en vous informant ou faisant semblant de vouloir vous mettre au fait de tout, et disant votre opinion ou sentences; on a été peu content. Je vous l'ai marqué alors; vous et personne n'a droit de faire des recherches dans un pays étranger. On peut, dans l'esprit de vouloir s'informer, faire des questions, mais point des décisions, ni approuver ou désapprouver, ni faire des comparaisons ou dire des sentences ou confidences; parler moins, observer et écouter plus; d'entrer un peu dans l'esprit national ou des souverains. Ce voyage étant uniquement pour votre plaisir et instruction, il ne faut s'en départir en rien. Depuis le moment que vous sortez de Milan, vous êtes sur le grand théâtre du monde, et tout le monde a les yeux sur vous. Dans quelle indifférente action que cela soit, je voudrais que vous gagniez d'être connu, surtout ayant votre établissement et celui de votre famille en Italie. Cela est d'autant plus important, que cela n'était pour vos frères et sœurs, qui ont très-bien réussi. On exigera encore plus de vous, comme d'un homme fait. Vous devez gagner les cœurs des princes et

ministres pour le bien du service et de votre famille. Beaucoup de politesse, patience, et écouter beaucoup, mais ne pas parler beaucoup, se prêter aux coutumes du pays sans en paraître excédé, plutôt rester un jour ou une soirée au logis, que d'aller dormir en assemblée ou ailleurs.

Informez-vous auprès de votre frère à Florence sur le séjour de Naples, qui, j'avoue, m'inquiète le plus pour les chasses, pour monter à cheval, ayant des chevaux très-ardents et peu de précaution à la chasse. Vous avez la vue courte et n'êtes chasseur. Je voudrais que vous ne vous y arrêtiez que huit jours en carême et retourniez à Rome; dans le pays il n'y a rien à voir, les chemins pas faits, en trois semaines vous verrez tout ce qui est à voir à l'entour de Naples. Pour Rome, vous ne pouvez faire trop vis-à-vis du Saint-Père, et ferez, comme votre frère, sœur et beau-frère, bien de vous prosterner devant lui; s'il ordonne autrement, de le faire. On ne peut assez montrer sa bonne volonté, qu'en se soumettant à ce qu'on souhaite.

Si vous vous arrêtez à Bologne, je vous prie de vous informer, si le vieux Caprara[1]) y est encore, de lui dire quelques compliments de ma part, de même à la maréchale Pallavicini[2]), son fils[3]) et gendre[4]). A Modène bien mes compliments au prince (je vous donne là-dessus carte blanche), à la princesse-mère de même et la princesse Mathilde.

---

[1]) Der ehemalige österreichische Feldmarschall-Lieutenant Graf Clemens Caprara.

[2]) Die zweite Gemalin und Witwe des Feldmarschalls Grafen Pallavicini war Maria Catharina Fava aus Bologna, in erster Ehe mit dem Marchese Carandini vermält. Sie starb gleichfalls in Bologna, 1786.

[3]) Schon auf S. 173 erwähnt.

[4]) Es muss sich um den Gemal einer Tochter der Gräfin Pallavicini aus ihrer ersten Ehe mit dem Marchese Carandini handeln, denn aus ihrer zweiten Ehe hatte sie keine solche.

Je viens à cette heure à votre lettre. Vous aurez tout reçu pour Monza, et je crois que tout est arrangé selon votre goût. Les vingt-un mille sequins pour l'ameublement me paraissent incroyables. Je veux mettre un tiers de plus qu'ici; voyez ce que cela coûte ici; il faut que vous soyez mal servi. Vous me ferez plaisir d'ordonner qu'on m'envoie ce que cela coûte en Italie, de même pour les eaux. Je vous avoue, vous trouverez dans les *dispacci* un éclaircissement là-dessus, car quatre onces d'eau paraissent beaucoup, et on ôterait cela au public, qui en a si grand besoin. Vous ordonnerez donc à Firmian, ou à qui vous voulez, un compte raisonné et détaillé de la façon, dont vous ferez venir l'eau, et l'usage que vous en comptez faire. Je vous ai déjà marqué, que pour les plaisirs au jardin il n'y faut penser; il faut se contenter du nécessaire. De même ce que vous comptez faire avec les sept mille sequins pour les avenues et allées à planter; je vous avoue, cela me paraît de trop pour cet objet seul, et tous ces ornements entraînent toujours plus loin; j'en peux parler, en ayant fait l'expérience.

Je ne vous dis plus rien sur le duc et ses affaires. Vous avez pris le meilleur parti, de ne vous mêler de rien. Je ne doute nullement, qu'on ne fera rien pour la Melzi; elle peut retourner à son appartement pour le premier instant, mais je ne veux le lui accorder pour toujours et vous lier les mains; je ne dis pas que je la ferai sortir, cela dépendra des circonstances, mais je ne veux m'y engager. Vous pouvez donc lui offrir, si le cas arrive, de retourner et d'y rester jusqu'après l'arrangement total pour elle et de son entretien. Faites mes compliments à votre épouse, je n'ai pas le temps de lui écrire, et vous embrasse tous deux. Adieu.

Le 20 décembre (1779).

Monsieur mon cher fils. Selon l'ordre celle-ci devrait être pour Madame, mais lui ayant écrit jeudi passé, et ayant reçu la vôtre du onze, où vous me faites la demande de passer dans les loges, quand vous serez hors de chez moi, je veux bien y condescendre, qu'en voyage le comte et la comtesse de Nellenbourg peuvent rôder ainsi, mais jamais l'archiduc, mon représentant, et jamais seul; c'est la condition *sine qua non* que j'y mets. Vous savez ce que l'empereur a conté sur ce sujet, et les histoires que le public ou même ses propres individus en font; il est donc nécessaire d'y avoir un compagnon ou témoin, surtout avec vous, qui êtes si inclin à vous laisser aller; vous m'entendez. Je vous recommande bien d'être sur vos gardes, tant pour votre âme que votre réputation, car on le saurait sans faute. CDXLIX.

Vous ne me laissez aucun mérite à vous faire plaisir, puisque vous rendez au double votre reconnaissance et vos remercîments. Je vous souhaite à tous deux une heureuse année; celle que nous finissons, l'était bien pour vous. Je souhaite que notre vieux duc se soutienne, et que vous le retrouviez. Je vous embrasse.

Ce 30 décembre (1779).

Monsieur mon cher fils. Vous recevrez celle-ci par votre frère, espérant que vous aurez pu faire encore votre départ le vingt-neuf; si non, il vous renverra celle-ci par la poste. Je vous avoue, la situation du duc ne me plaît nullement. S'il existe même, ce sera une pénible existence pour lui et CDL.

les autres. J'ai toujours cru que l'histoire de la Melzi était pour lui nuire chez moi et lui faire une querelle, pour ne lui rien laisser; je lui répondrai en droiture.

Vous voilà au commencement de votre tournée par un temps abominable et des chemins encore plus mauvais. J'en suis un peu inquiète, que vous voudriez forcer les choses, ne voyant personne qui puisse vous dire les choses avec un certain ton. *Ich sehe nur Kniebieger* et subalternes, et vous n'avez pas encore l'expérience ni la patience requise dans ce détail de voyage.

Je crains donc des voitures cassées, des gîtes abominables, et dans ce temps-ci et avec des femmes on ne peut forcer les choses, il faut un flègme des plus grands, ne point ordonner vous-même ou parler avec ces gens; c'est Albani qui devrait être chargé seul de leur parler et ordonner. Chaque parole sera rendue un peu plus tôt ou plus tard, et cela influe pourtant dans le total de l'idée qu'on se fera de vous.

Je vous envoie ici la lettre de Hrzan, qui est dans le plus grand embarras de ne se trouver à Rome; il tâchera d'y être à votre retour de Naples. La mort d'Albani[1]) est venue bien à contre-temps; il faut qu'il attende ses expéditions des deux chancelleries, ici on le flatte pour le huit ou dix. Je n'ai rien à ajouter à ce que vous mande le cardinal, hors de vous recommander de faire toutes les soumissions de cœur et de conviction au chef de l'église, et d'être charmé à le marquer et donner l'exemple à tout le monde. Je vous charge de mes compliments pour notre

---

[1]) Der Cardinal Alexander Albani, Comprotector der österreichischen Erbländer, als Kunstmäcen und Sammler weitberühmt, war am 11. December 1779 im siebenundachtzigsten Lebensjahre und im achtundfünfzigsten seines Cardinalats gestorben.

Saint-Père, que je suis flattée que vous êtes le cinquième de ma famille, qui jouissait du bonheur de le voir et l'assurer de toute ma soumission et vénération. Je vous recommande avec tous les autres beaucoup de politesse et considération, surtout pour les cardinaux, et de ne les pas renvoyer ou faire attendre, s'ils viennent vous voir.

Vous distinguerez particulièrement Bernis[1]) et lui ferez un compliment de ma part en toute occasion; il s'est montré *geniale* pour nous; que je serais bien aise, s'il pensait une fois de faire visite un été à son ami Breteuil, et que je le logerais, pas si superbement qu'à Rome, mais agréablement.

Grimaldi[2]), ministre d'Espagne, vous le distinguerez aussi et lui direz de ma part, que je ne peux oublier qu'il a été quelques semaines à Vienne, sans le voir; que je sais ses bonnes intentions pour l'alliance, et que j'y compte toujours. A tous les autres particuliers vous devez toute politesse et attention. Mais ce que je vous recommande bien sincèrement, ne parlez politique ni d'affaires internes ou du pays où vous vous trouvez. Vous avez si bonne excuse que, faisant ce voyage pour pur amusement, vous ne voulez ni ne pouvez parler de ces choses graves.

Je suis bien fâchée que Hrzan et personne ne s'y trouve. Je me flatte que vous me procurerez autant de consolation que vos frères et sœurs, pourvu que votre santé se soutienne. Il vaut mieux se reposer un ou deux jours entiers, que de

---

[1]) Der Cardinal François Joachim de Pierre de Bernis, bei Maria Theresia insbesondere aus der Ursache jederzeit sehr in Gunst, weil er bekanntlich zur Zustandebringung der Allianz zwischen Oesterreich und Frankreich thatkräftig mitgewirkt hatte.

[2]) Der schon Bd. I, S. 26 erwähnte Marquis Grimaldi, früher spanischer Minister der auswärtigen Angelegenheiten, war damals spanischer Botschafter in Rom.

dormir aux assemblées. Que ne puis-je être dans ce moment à Florence! Suivez les conseils de votre frère, et parlez lui de tout en confiance. Il est sage, chrétien et bon; vous ne pouvez que gagner de sa compagnie. Mes compliments à votre chère épouse; je vous embrasse tous deux. Adieu.

N'oubliez pas le journal de votre voyage, que vous me devez. Si Albani avait le temps, ou votre secrétaire, ce serait un ouvrage pour eux. Par exemple depuis votre départ jusqu'à celui de Florence une partie, du départ de Florence jusqu'à l'arrivée à Naples la seconde. La troisième le séjour de Naples et le retour à Rome, la quatrième le séjour de Rome, la cinquième le départ et le séjour de Florence; la sixième le retour à Milan. Vos réflexions seront à part.

1780.

Ce 6 (janvier 1780).

Monsieur mon cher fils. Le comte sera mis sur le couvert. Celle-ci vous trouvera au départ de Rome, si vous avez pu entreprendre le voyage et le faire si vite que vous le croyiez; le temps est abominable, cela empêche aussi le départ de Hrzan. Les tremblements de terre à Bologne et même jusqu'à Florence me font de la peine, le vingt-deux le baromètre est tombé si subitement et si bas, que pour Lisbonne Dieu nous en préserve; ce n'est pas en Italie; grâce à Dieu, on le saurait déjà. CDLI.

En peu de jours vous verrez la reine. Quelle joie pour elle, elle en pleurera, sa grossesse est assez incommode. Je vous prie, et j'en charge votre épouse, de la faire souvenir de ne pas se donner trop de mouvement, mais le repos nécessaire; j'avoue, je suis en peine, connaissant l'activité de votre sœur. Ménagez votre rhume, et si vous pouvez honnêtement vous excuser d'aller à cheval, faites-le, car les chevaux du roi sont fort ardents; de même pas mener en *biroutsch;* sur ce point vous vous excuserez absolument sur moi, que vous m'avez promis de n'en rien faire. Ces chevaux et calèches sont assez dangereux, et je ne vous crois pas le plus habile, et la vue basse ne convient nullement. C'est un voyage de plaisir et non de danger ou inquiétude; il n'y

aurait point de gloire à se casser une jambe ou un bras pour cette raison. Mes compliments à Madame, je vous embrasse tous deux; adieu.

Vous n'oublierez pas que vous n'entreprendrez aucune course ou partie sans en consulter avant la reine, fût-ce dans la ville ou ailleurs.

Ce 14 (janvier 1780).

CDLII. Mon cher fils. J'ai voulu ajouter les points à part pour le voyage; ils suivront en huit jours. Mais ce que je ne peux confier à la poste et qui ne peut être communiqué que par ce courrier, c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à faire approuver ce voyage. Il[1]) voulait l'accorder, mais à condition comme le dernier pour ici, sans Madame, pour la dépense, décence, que vous ferez une mauvaise figure, comme le prince Albert allant avec elle, qu'elle aura tout l'encens et vous à la suite. La dépense entrait aussi, en ajoutant que d'ici on ne pouvait entrer en rien. J'ai dû rassurer sur ce point, pour ne voir évanouir tout le projet. Je vous prie de me marquer, comment il aura approuvé ce projet, et s'il touche quelque chose sur Madame et la dépense. Il n'a jamais voulu s'expliquer clairement, je voudrais presque croire qu'il n'aura rien touché vis-à-vis de vous sur ces deux points, et que ce n'était qu'un régal pour moi, ce qui m'arrive plus souvent. Je vous embrasse.

[1]) Der Kaiser.

Ce 17 de l'an (1780).

Monsieur mon cher fils. Je ne serai que courte à ne CDLIII.
vous interrompre dans vos instants de loisir, surtout à la fin du carnaval. Je ne vous dirai donc que ce que nous nous portons tous, grâce à Dieu, fort bien, que mon rhume est passé, mais Hrzan en a été attaqué il y a trois jours. Il voulait partir ce matin, mais il ne peut quitter le lit, et je vous avoue, la rougeole régnant si fort ici, il ne l'a eue, j'ai peur qu'il la prenne. Mais ce n'est qu'une idée de moi, que je vous prie de garder pour vous. Il est extrêmement affairé de n'avoir pu être à Rome à votre arrivée, et il le serait bien plus, s'il n'y était non plus à votre retour.

Je suis fort curieuse, comme l'audience du Pape sera passée, et votre rencontre à Naples. Je parie que la reine pleurera, ce que le roi n'aime pas. Tâchez de la prêcher, de se ménager autant que cela soit possible.

De Milan les nouvelles sont meilleures, au moins pas plus mauvaises. Je souhaite qu'il se soutienne jusqu'à votre retour, au moins jusqu'à Pâques. Après l'approbation qu'on vous a procurée de faire ce voyage, on a trouvé fort à redire que vous l'avez entrepris dans ce moment, où le duc était si mal. On voulait que je vous envoie des ordres pour l'empêcher, et on continue d'en parler contre mes représentations, contre ce que je dis, que le voyage était annoncé partout et la dépense faite, que le duc, n'étant pas à Milan et si peu présent à lui, et ne voulant ni de vous ni de ses propres enfants, il n'était pas séant d'arrêter ce voyage à l'étranger. Je vous le marque seulement pour en être au fait, mais de n'en point du tout faire usage.

Mais ce qui est plus important, c'est l'avenir. Je serais bien fâchée, si le père de votre chère épouse ne pensât comme

le sien et ne nous serait attaché, et en ne lui demandant rien, je devrais croire qu'il ne pourra trouver mieux que de se tenir aux mêmes maximes. Tout ce que vous pourriez faire pour adoucir le sort de sa femme, sera bien, quelque difficile que cela soit entre eux deux. Vous l'avez très-sagement conseillée, je souhaite qu'elle suive vos conseils. Le plus naturel pour elle serait de s'établir à Massa, pas à Venise, mais elle pourrait faire des voyages de quelques semaines là et ailleurs. Si cela ne coûtait rien à nous deux, elle pourrait passer de même quelques semaines en Lombardie. Mais il me paraît qu'il y a du dérangement dans ses finances, et à celles-ci je ne pourrais m'employer; il faut attendre du temps ce qu'il produira.

Je vous charge d'embrasser de ma part votre aimable épouse, et vous vous êtes acquitté de mes commissions à Bologne avec bien d'exactitude et d'agrément. Adieu.

Ce 20 de l'an (1780).

CDLIV. Monsieur mon cher fils. Votre lettre de Sienne m'a consolée de vous savoir en bonne santé et notre chère archiduchesse, nonobstant le froid qui est survenu et qu'on ressent plus en Italie qu'ailleurs, les maisons étant bien mal gardées. Nous avons après huit jours de glace la pluie, et toute la neige fondue et les chemins impraticables.

Vous serez à Naples, en recevant celle-ci. Je vous recommande bien de ne vous exposer aux chasses, encore moins à courir à cheval, mais en *biroutsch.* Je ne suis inquiète, car je compte sur ce sacrifice entier de votre part.

Laissez-vous du repos, vous n'avez rien qui vous presse; vous êtes le maître de votre voyage, aucun temps n'est fixé, hors que le séjour de Naples, je ne le voudrais pas prolongé au-delà du 20 février, mais vous ne ferez rien sans consulter la reine et Lamberg.

Unterberger[1]), professeur dans le génie — je crois qu'il vous a aussi appris quelque chose — est à la mort, c'est une perte. Mais notre bon cardinal Hrzan en tient aussi; ce corps fluet a été saigné depuis hier déjà trois fois, et je crains, le sera encore ce soir. Je vous avoue, je crains qu'il ne meurt, mais s'il échappe, la convalescence sera terrible. Voilà encore une grande morale à se dire que rien n'est parfait dans ce monde. Dans mon particulier, le connaissant si longtemps, j'en fais une perte très-sensible, et le remplacer, sera difficile. Je suis sûre que le roi et la reine partageront ce sentiment avec moi; partout où on le connaît, il est estimé et aimé.

Je viens de renvoyer la grande dispute entre Triulzi et Belgiojoso à Milan au président, pour qu'il choisisse quatre sénateurs à donner leur *votum,* s'ils trouvent qu'on doit après deux sentences conformes et après quatre-vingt-dix-sept ans agiter cette affaire, qui n'appartient jamais ici, mais à juger au sénat. J'avoue, cela ne me donne pas la meilleure opinion, comme les affaires s'y traitent, et la justice et le premier devoir d'un souverain nous ordonnons aussi de finir une fois *die bessere Gerichtsordnung,* où on doit trancher sur les incidents et chicanes, qui ne sont que de trop en usage; vous renverrez tout cela de Milan.

---

[1]) Der damalige Major Leopold Unterberger, ein ausgezeichneter Artillerie-Offizier, später Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens. Er starb aber nicht damals, sondern erst 1818, 81 Jahre alt.

J'ai vu aussi l'homme qui a traité les monnaies, auquel vous rendez tant de bon témoignage, et votre courte lettre m'a fait plaisir, de ce que vous dites de Kaunitz et de vous-même dans cette affaire. Que j'aime quand on rend justice aux autres et à soi-même!

Mes compliments à notre chère archiduchesse. Grâce à Dieu, le duc va un peu mieux; qu'il dure au moins jusqu'à votre départ de Rome. Je vous embrasse.

Ce 28 de l'an (1780).

CDLV. Monsieur mon cher fils. Si vous avez le temps que nous avons, les chemins doivent être impraticables: *es schneit* à force depuis hier, avec un vent impétueux, qui jette la neige *haushoch,* si bien qu'au *Kärntnerthor hat man müssen ausschaufeln* pour passer. Il y a beaucoup de malades.

Notre cardinal est aujourd'hui le douzième jour sans fièvre, mais aussi sans le moindre sommeil, sa convalescence sera longue. Je suis fort contente du journal d'Albani, mais je voudrais savoir ce qu'il vous paraît de tout ce que vous voyez, si la ville de Milan sera entièrement offusquée? Je me flatte presque que vous serez bien-aise d'y retourner à la longue, non pas pour le trésor qui s'y trouve, mais pour la ville et société même. Notre bon duc tire encore, je souhaite jusqu'après Pâques.

Les Français ont bien mal fini leur campagne; il y a beaucoup à craindre pour la future, point d'apparence de paix ni de grossesse en France, ce qui me fait de la peine. Tâchez de ménager votre reine enceinte, et qu'elle se donne du repos. Je suis fort curieuse, comme vous aurez trouvé le roi, et si vous vous convenez.

Mes compliments à notre chère archiduchesse. Les lettres ne parlent que de sa danse; j'en étais d'autant plus aise, que j'ai trouvé aussi qu'on n'a jamais dansé avec plus de décence et de grâce qu'elle. Je vous embrasse tous deux.

Ce 3 février (1780).

Monsieur mon cher fils. Je vous suis bien obligée de CDLVI.
m'avoir envoyé votre lettre de Gaëta, d'autant plus, le temps étant si abominable. On nous faisait la nouvelle route pas praticable, que vous avez prise uniquement pour complaire au pape, dont je vous sais bon gré, et il le mérite. Vous ne sauriez croire tout ce qu'il fait écrire à son nonce ici[1]), et vous avez bien débuté; il n'y a qu'une voix, et j'en ai grande consolation. Je compte de même sur le séjour de Naples, qui est le plus délicat pour le peuple même et pour le roi et ses alentours.

Celle-ci vous trouvera prêt à votre départ, et vous ne recevrez plus par la reine mes lettres, mais par Weigl[2]) de Florence. Il n'y a qu'un point que je ne crois pas convenable, de sortir en frac à pied par la ville, n'accompagné que d'une seule personne. On est moins accoutumé en Italie qu'ici à ces courses, et je vous avoue, elles me déplaisent dans les particuliers, encore plus dans les princes, hors qu'ils marchent dix ou douze personnes ensemble, et qu'on les connaît. A Naples cela ne serait à conseiller et donnerait mauvais exemple au roi.

---

1) Giuseppe Garampi.

2) Joseph Veigl, kaiserlicher Geschäftsträger am toscanischen Hofe.

Il y a différentes lettres ici sur la réception que le pape vous a faite, s'il vous a reçu debout ou assis, s'il vous a laissé le temps de vous prosterner devant lui, on dit même à lui baiser le pied. Il n'y aurait rien à redire, si cela s'est fait au chef visible de l'église, mais je voudrais le savoir pour ma curiosité particulière.

Les nouvelles du duc sont toujours plus mal; pourvu qu'il dure jusqu'à ce que le séjour de Naples soit fini. A Rome cela aurait moins à dire, et vous vous conformerez selon l'usage du pays dans ces circonstances, en faisant plutôt quelque chose de plus que de moins pour ce grand-père.

Hrzan se remet bien lentement; il n'a pas de sommeil du tout, ni appétit. Mes compliments à votre chère épouse; je vous embrasse tous deux.

Ce 10 février (1780).

CDLVII. Monsieur mon cher fils. Quelle consolation pour moi, que vos lettres du 22 m'ont causée de cette entrevue si touchante! Je vois les tendres Ferdinand et Charlotte, l'une pleurer, l'autre souffler. Vous avez bien deviné, j'étais depuis neuf heures jusqu'à quatre heures ce jour à Naples, et occupée de vous autres. La joie de revoir la digne Böhme[1]) et Gurtler[2]) est aussi à sa place et caractérise encore votre cœur pour vos connaissances et amis; tout cela me touche

---

[1]) Eleonora Pöhme, Kammerfrau bei der Königin von Neapel.

[2]) Anton Bernhard Gürtler, früher Domherr bei St. Stephan, Beichtvater der Königin. Sowohl er als Frau Pöhme hatten schon in Wien bei der damaligen Erzherzogin Caroline die gleichen Stellungen eingenommen.

et me réveille; vous me procurez bien de la consolation. Conservez cette façon de penser et de faire, et ne laissez vous entraîner par des exemples contraires. Ce que vous me dites dans le premier moment, est ce qui m'intéresse le plus; la santé de la reine m'inquiète pourtant un peu. Mais que vous trouvez le fils bien, j'en suis enchantée, mais bien fâchée que Thérèse n'était dans tout son bien.

Vous recevrez encore celles-ci par Weigl, qui les adressera à Lamberg, ne sachant au juste votre départ. Depuis le mercredi des cendres nous avons du beau temps, mais froid.

Je vous fais bien mon compliment pour la première dent de François. Vous saurez que Zichy mène sa femme pour voir ses parents [1]); il compte rester dehors deux ou trois mois. Il veut parcourir l'Italie; je lui conseillerai de laisser la femme à Milan et de courir seul.

Je vous prie de faire mes compliments et remercîments à Madame, d'avoir voulu m'écrire aussi. Ce qu'elle me dit de la reine, me fait grand plaisir, mais elle est bien mieux en tout de ce que j'étais, car ce que je suis à cette heure, serait une terrible ressemblance en tout. Je vous embrasse tous deux, et selon ma promesse vous envoie ce qu'on a écrit de Rome. Adieu.

---

[1]) Graf Carl Zichy, Hofcommissionsrath bei der Hofkammer in Wien, 1785 Tavernicus und Präsident der ungarischen Hofkammer, 1788 Judex Curiæ, später Hofkammerpräsident in Wien, Staatsminister. Er hatte sich im Jahre 1776 mit Marie Antonie, ältester Tochter des damaligen Grafen Johann Sigmund Khevenhüller, früheren Obersthofmeisters des Erzherzogs Ferdinand vermält.

Ce 16 février (1780).

CDLVIII. Monsieur mon cher fils. Votre raisonnement par votre dernière du 1er de février est juste, et c'est ce qui rend tout le monde si morne et fait enterrer les talents, la gaieté et le contentement. Mais c'est un mal que je ressens depuis longtemps, où il n'y a de remède que de prier Dieu de changer les cœurs. Tout ce que j'ai cru devoir employer, n'a fait que blanchir et même aigrir; l'expérience même, *durch Schaden gewitzigt zu werden*, n'a rien opéré. Il ne reste donc plus rien que de faire son devoir strict et souffrir pour son âme, car on ne vous tient pas même compte des souffrances par respect ou amitié. Je ne veux trop m'étendre sur ce plus que triste article, qui fait l'amertume de mes jours et les rend presqu'intolérables. Vous n'avez rien à vous attribuer de particulier, vous courez le même chemin que tous vos frères et sœurs, mais Maximilien me tient bien à cœur, il mérite un meilleur sort que ce qui l'attend. Il le sent bien, aussi suis-je très-occupée à lui en procurer un meilleur; cela n'est pas facile.

Vous serez à votre départ, quand vous recevrez celle-ci. Je voudrais savoir la reine en repos, je crains pour cette couche. On vous attend à Rome avec le dernier empressement, cela me fait plaisir. Je vous recommande le saint temps que vous y passerez, de prêcher d'exemple et d'édification, tant pour le service d'église deux fois par jour, que pour faire votre communion dans l'église, pas chapelle, et avec toute votre suite et maison. C'est ainsi que votre sœur l'a fait avec hommes et femmes, et cela a fait grande édification. De ne pas trop courir ou chercher des amusements plus que des dévotions. Arborez en plein le bon chrétien et le prince de la maison d'Autriche, qui s'est fait toujours

gloire de marquer son zèle et son attachement à la religion et à l'église. Vous êtes bien capable de vous en acquitter tout au mieux, si vous ne l'oubliez ou vous laissez entraîner par la nonchalance. Pensez: ferais-je cela, dirais-je cela, si ma mère y était. Vous savez fort bien que je n'exige de trop, et ceux de mes enfants, qui ont suivi mes instructions, ont toujours réussi partout.

Ce que vous me marquez du caractère de l'Infant, fait horreur. Que je plains votre sœur! Pour elle il n'y a de consolation que la religion. Elle aurait pu être bien différemment, si elle avait voulu, mais cela n'est plus à remédier.

Je suis bien aise que vous m'avez prévenue sur le chapitre de la princesse votre belle-sœur. Si elle avait demandé à s'établir à Mantoue ou autre ville en Lombardie hors Milan, j'aurais trouvé cruel de le lui refuser. Mais étant prévenue par vous, le plus naturel serait, que le prince la laissait aller à Massa et Venise, car il lui faut pourtant un peu de soulagement.

Je ne sais ce que vous me dites que Firmian ne pouvait convenir. Pour le passé, je ne me souviens pas, quel tort il puisse avoir. Vous me direz, quel autre à employer? Le plus naturel serait Wilczek, ne voulant faire que ce qui peut entretenir la bonne intelligence entre nos maisons si étroitement liées. On parle beaucoup ici, que le prince fera entièrement le contraire de son père, et qu'il compte de tirer même ses gages. Vous savez bien qu'ils sont destinés ailleurs, et que je n'aurais jamais pu m'imaginer qu'à un prince souverain chez soi on pût offrir des gages. Je crains bien que vous apprendrez bientôt la mort de notre cher duc. Vous ferez ce qui est d'usage dans le pays où vous vous trouverez. Vous ferez tenir un service et ferez plutôt trop que trop peu.

Je vous recommande à Rome de beaucoup écouter et de peu parler, encore moins de dire des sentences. On peut beaucoup gagner, en suivant cette méthode, et beaucoup perdre, en ne la suivant pas.

La reine ne peut assez me marquer vos soins auprès d'elle, et ses regrets de ce qu'elle ne peut assez profiter de ces moments heureux. Je vous suis bien obligée du détail des enfants; il n'y a que Louise qui m'inquiète.

Rien de nouveau ici, surtout en carême vous savez que tout est morne, le temps étant abominable. La Marianne m'a inquiétée deux jours, ayant pris ce rhume inflammatoire, qu'on l'a dû saigner deux fois; elle est mieux à cette heure. Je vous embrasse tendrement.

Ce 17 février (1780).

CDLIX. Monsieur mon cher fils. Je vous ai écrit hier par le courrier qui est parti ce matin; celle-ci ne sert que pour tenir le fil de notre correspondance. Après une journée hier des plus froides, mêlée de neige, et un ouragan qui empêchait le monde de marcher, le temps s'est éclairci cette nuit, et il fait le plus beau soleil, mais froid. Votre frère entreprendra donc son voyage pour Presbourg, dont je suis bien aise pour lui et pour la Marie. Il commence à monter à cheval; il tient le carême de son propre choix; je suis très-contente de lui en tout, son sort m'intéresse et m'affecte beaucoup. La Marianne est aussi mieux. Nos maladies ici sont très-violentes, d'abord elles se tournent en inflammations; ce n'est qu'à force de saignées qu'on les sauve. Je suis charmée que la Marianne n'avait besoin que de deux.

J'espère qu'en Italie on n'aura pas des maladies si aiguës, pareilles, car j'avoue, vous savoir en l'air, sans médecin, est un objet d'inquiétude pour moi.

Mes compliments à votre chère épouse, je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 24 février (1780).

Monsieur mon cher fils. Je ne saurais vous exprimer, CDLX. combien votre souvenir à me faire avoir des nouvelles plus fraîches et plus consolantes de la reine, m'a obligée. Cela vient du cœur de mon Ferdinand seul, qui pense toujours avec tendresse pour sa vieille maman, mais qui lui rend bien la pareille. Me voilà donc rassurée et consolée par votre attention seule. Je suis bien fâchée que la situation de la reine l'empêche, et vous empêche de profiter d'elle et de vous. Mais ce qui me console, c'est que le roi est si à son aise avec vous; il m'a écrit lui-même sur la situation de sa femme. Je lui en sais bon gré; c'est une attention que je ne pouvais exiger. Il me dit avec cordialité qu'il vous aime et est charmé d'être avec vous. Je ne peux me représenter votre chère épouse, pleine de circonspection, avec ce roi, qui dit et fait bien des platitudes, mais dont le cœur est excellent.

Le temps me désole; il fait des neiges et vents, que les chemins deviennent impraticables. Vous m'avez bien amusée avec votre lettre comme un professeur de médecine, mais ne vous laissez pas aller à ce penchant, il est si dangereux que le jeu et faire de l'or. Il ne faut pas trop approfondir cet art si obscur; on s'en trouve très-mal. J'en vois

bien des exemples; le pauvre Koch[1]), Sinsin[2]) en sont du nombre. La Marianne et le cardinal se remettent, mais bien lentement.

Les nouvelles de France et d'Espagne sont bien mauvaises; je souhaite toujours la paix avec ardeur. Cette année me paraît encore très-critique, le froid et la misère sont au comble, et moi, je vous embrasse tendrement.

Ce 2 mars (1780).

CDLXI. Notre bon vieux duc est à la fin succombé[3]); je le regrette vivement. Le duc d'à cette heure a déjà fait donner part, et nous prendrons le deuil dimanche pour douze jours. Connaissant votre cœur, je suis sûre que vous serez touché de cette perte, et je crains un peu pour votre chère épouse d'autant plus, que vous n'avez que de tristes objets depuis que vous êtes à Naples. Je crains beaucoup pour les trois enfants cadets, si les nouvelles de Rome et de Florence se confirment, que la Marianne a la vraie petite vérole. A peine la reine un peu remise, elle retombe dans cette vraiment grande inquiétude. Depuis le 12, je n'ai pas un mot de chez vous, et ce n'est que par les gazettes, que je sais les fêtes et compagnies où vous étiez. J'attends les premières nouvelles de tous vous autres avec empressement; c'est cruel de s'en voir frustré. Adieu.

---

[1]) Der schon mehrmals erwähnte General Koch.

[2]) Der schon Bd. I, S. 182 erwähnte Graf Zinzendorf, früher Präsident der Hofrechnungskammer. Er starb in Wien am 4. October 1780.

[3]) Herzog Franz von Modena war am 22. Februar 1780 gestorben.

Ce 6 mars (1780).

Monsieur mon cher fils. Ayant écrit le dernier jour de poste à tous deux, quoique ce ne soit pas le jour de votre correspondance aujourd'hui, ayant reçu de vous une lettre du 15 février, je vous sais bon gré du détail que vous me faites de la situation de votre pauvre sœur. Si je dois juger après le rapport du médecin, l'enfant est perdu. La petite vérole ne se lève pas, c'est comme chez la Josephe. Cette terrible situation des autres hors de la ville même, a bien d'autres inconvénients. Si le fils ou la petite la prennent, la reine voudra y être. Elle doit accoucher, on n'ose s'y arrêter sans sécher de crainte. Vous lui avez donné un très-sage conseil, de n'approcher les jours de la suppuration, et vous m'avez sensiblement obligée d'avoir été à Portici, lui porter des nouvelles du fils. Gardez-vous seulement de ne l'approcher, en voyant la reine, qu'on ne puisse vous taxer de les lui porter. CDLXII.

Votre retour à Rome approche, et vous aurez reçu peu de jours plus tard la nouvelle de la perte de notre bon vieux duc. Le fils a envoyé d'abord un courrier à l'empereur avec tous les originaux, testaments, codicilles, le duc l'ayant nommé exécuteur du testament. L'empereur a répondu avec politesse, en ne l'acceptant pas, remettant le tout à sa générosité. On dit qu'il a bien pensé pour la Melzi; je n'ai rien voulu voir pour n'arrêter le renvoi des papiers.

Mes compliments à votre chère épouse. Je suis fort intéressée à savoir les premières nouvelles, après avoir reçu cette nouvelle. Je vous embrasse.

Ce 9 mars (1780).

CDLXIII. Monsieur mon cher fils. Hier nous avons reçu du 24 la triste nouvelle de Naples [1]). Après n'avoir reçu aucune estafette ni lettre depuis le 12 de février, deux estafettes du 19 et du jour de décès sont arrivées le soir. Vous me rassurez sur la santé de la reine; c'est un miracle, si elle se soutient. Votre cœur, que je connais, n'aura pas peu souffert dans cette occasion, et peu après vous aurez reçu la nouvelle du décès du duc. Je voudrais vous voir de retour à Rome; depuis l'entrée à Naples tant le temps que les circonstances ont été contraires.

Mes compliments à Madame. J'avoue, je suis un peu faible aujourd'hui. Il fait tard; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 17 mars (1780).

CDLXIV. Monsieur mon cher fils. Je serai laconique autant que je pourrai, étant dans ma retraite avant Pâques, et voyez aussi la date. Celle-ci vous trouvera à Rome et informé de la perte de notre bon duc. Tout ce que l'on entend du nouveau, prévient en bien, mais je ne crois rien que ce qui me viendra de vous, et votre canal de tous deux est le plus cher et le plus convenable de se tenir bien unis, et que le monde même en soit persuadé. Pour le bien d'Arad il n'y

---

[1]) Die drittgeborne Tochter der Königin Caroline, Maria Anna Josepha, war am 22. Februar 1780 im Alter von etwas mehr als vier Jahren gestorben.

a pas la moindre difficulté, qu'il en jouira comme le duc, hors qu'il se brouille avec nous. Vous savez que le duc voulait qu'Arad nous retombe pour la dot, et que nous ne l'avons jamais accepté. J'ai marqué à votre chère épouse le trait fort poli, que le duc a fait vis-à-vis de l'empereur, et la réponse. Je suis seulement impatiente à apprendre, où vous aurez reçu cette nouvelle, qui vous aura touché infiniment, et Madame encore plus; je crains pour sa santé.

Je vous suis bien tendrement obligée du détail intéressant, que vous m'avez fait du roi, de la reine et de leurs enfants, surtout de la Louise; cela me rassure beaucoup. Je suis vraiment affligée de la situation de votre sœur, et je crains pour ses couches, pour sa tête même, s'enfonçant tant dans ses mélancolies; vous auriez dû prêcher Gürtler de lui parler clair, mais vos discours doivent avoir fait impression; je vous en sais bon gré. Leurs lettres de tous deux ne peuvent assez marquer, combien ils sont touchés de vos soins pour eux, et le roi regrette beaucoup votre départ. C'était un bonheur pour lui et elle, que vous y étiez justement, pour lui servir de distraction, et à elle de repos.

Celle-ci vous arrivera aux fêtes. Je vous fais mon compliment et à Madame de même. Je penserai bien à vous *bei dem Osterlamm;* je mangerai vos deux portions; jamais carême ne m'a moins coûté que celui-ci. Je vous recommande toujours les courses à pied, s'il en faut, qu'on connaisse au train qui marche, et de vous garder du trop parler, car on vous citera à tort et à travers. Il ne serait pas convenable que vous soyez Anglais, l'Italie abandonne des *geniali* de cette nation, mais il ne serait pas convenable de prendre parti entre les intérêts des nations belligérantes. Les Français et les Espagnols sont nos alliés et parents. Sans vouloir les soutenir à outrance, il faut pourtant avoir bien des attentions pour eux.

Nous avons voulu passer mai et juin à Laxenbourg, juillet, août et septembre l'empereur dans les camps, mais tout est changé. L'empereur n'a plus des camps cette année, et fera au commencement de mai un voyage par la Jablunka en Galicie, faire ouvrir là un chemin, et puis passer par toute la Galicie à la Bucowina, de là par la Marmaros en Transylvanie, au Banat, à Pest et ici. Ce sera un voyage au moins de trois mois; le séjour à Laxenbourg n'aura donc plus lieu, n'y allant jamais seule.

Vous serez étonné que ce changement s'est fait si vite; voilà la cause, mais qui n'est que pour vous seul et que le public ignore encore, et je voudrais qu'il l'ignorât toujours. Une entrevue à Mohilew avec l'impératrice de Russie en est la vraie cause, qu'on veut faire passer comme un accident, les deux souverains se trouvant si près. *Von uns ist es recht angezettelt worden,* et cette entrevue consistera en six jours, l'impératrice ayant décidé qu'elle ne peut s'arrêter plus longtemps. Je vous avoue, je suis bien triste de cette course, n'ayant jamais vu de profit des entrevues; mais cela n'était pas à empêcher.

Je vous recommande encore, que vous ne parliez de l'entrevue; de tout le reste oui, et je vous recommande encore la circonspection dans vos discours. Écoutez, mais ne prêchez.

Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 23 mars (1780).

CDLXV. Monsieur mon cher fils. C'est un grand jour aujourd'hui, et je ne doute pas que vous n'aurez commencé vos

dévotions, quand les nôtres sont finies; c'était à dix heures et un quart. Je suis fort curieuse, si ces cérémonies vous frapperont autant que les autres étrangers, si vous trouverez de même la chapelle du pape si bonne; ayant été accoutumé à voir les cérémonies à Milan, je crois presque, que vous n'en serez pas si étonné. J'ai prié Dieu pour vous, et le ferai encore ces jours-ci pour tous les cinq, et que Dieu les conserve et vous fasse continuer votre voyage si heureusement, qu'il a été jusqu'ici, et avec tant d'agrément et consolation pour moi et pour vous autres.

On conte ici, que vous resterez entre Rome et Lorette jusque vers la Saint-Jean, où vous viendrez à Florence et y resterez six semaines. Je vous en préviens, ce terme pour Florence ne serait nullement convenable, dans les grandes chaleurs on ne pourrait courir les grands chemins, la grande-duchesse grosse. Si vous restez dix ou douze jours à Florence, il me paraît que c'est tout ce que vous pourriez faire, n'y ayant aucun amusement. Deux ou trois jours à Pise et autant à Livourne, plus serait embarrassant pour tous les deux. Je vous en marque seulement les bruits qui courent ici, et vous ferez le mieux, de vous entendre en droiture avec votre frère, quand et comment il veut vous avoir. La chute serait trop grande, après Naples et Rome Florence.

La grossesse de la grande-duchesse vient mal-à-propos, et il lui faut tout plein de ménagements, surtout dans les grandes chaleurs. Mes compliments à notre archiduchesse; je vous embrasse tous deux.

N'engraissez pas trop et mangez encore moins, surtout à Pâques. Maximilien est un exemple; depuis quatorze mois il reste inaltérable à son régime et a fait tout le carême.

Ce 4 d'avril (1780).

CDLXVI. Monsieur mon cher fils. Je n'ai manqué de vous écrire que les jours que j'étais à Presbourg, et je vous en ai prévenu. Si vous avez le temps que nous avons, vous jouirez bien de la belle Toscane. Tout ce que vous me dites de votre glorieux et agréable séjour de Rome, confirme ma satisfaction. Ce que vous me mandez des Albani, me fait plaisir, et par le premier courrier je compte vous dire ce que j'en pense. Je suis pressée, les jeux sont finis, on m'appelle pour les vêpres, et je ne peux à peine continuer, l'encre et la plume étant si mauvaises. Je vous embrasse tous deux.

Ce 6 d'avril (1780).

CDLXVII. Monsieur mon cher fils. La vôtre du 26 de Rome m'a fait grande consolation, non seulement de la façon édifiante, dont vous avez fait vos dévotions, digne d'un fils du grand François, si bon chrétien, qualité qu'il préférait à toutes les autres, et la professait de même de bouche et d'exemple. Mais votre remarque sur tout ce que vous avez trouvé dans les cérémonies plus de touchant et d'édifiant que de faste, m'a tiré les larmes. Je vois par là, que votre cœur, votre religion sont encore intactes. Dieu vous conserve ainsi: c'est un emplâtre sur le terrible voyage qui se fera en mai. Je vous avoue, j'en suis humiliée et touchée; cela n'est que pour vous seul.

La reine me marque encore dans toutes ses lettres, combien elle est touchée de n'avoir pu profiter de vous, et le roi parle encore des regrets qu'il a de votre départ. Contre

toute attente et raison, l'air de Caserta a fait grand bien à la reine. Elle compte accoucher à Portici, ce que j'approuve; sa seconde fille est rétablie, mais faible.

J'ai voulu faire une course à Presbourg pour cinq jours, mais j'ai pris depuis hier un rhumatisme à la hanche, sans la moindre altération, mais qui m'empêche de me lever et asseoir. Je serais doublement fâchée, qu'on m'y attendait avec grand empressement, n'y ayant été depuis deux ans, mais j'espère, si cela est mieux demain, de partir après-demain. Si vous ne recevez par la poste qui vient, rien de moi, c'est que je ne suis pas ici, mais à Presbourg. Je veux me livrer ces peu de jours entièrement au public. Vous saurez par la Marianne mon arrivée.

J'ai vu dans un petit livret, qu'on dit la gazette de Rome, et que je lis à cette heure avec grand empressement, qu'il y a un dentiste ou charlatan, qui a un remède pour les maux des dents. Vous m'obligerez de m'envoyer quelques doses, et comme il faut s'en servir. Vous payerez ce qu'il demandera au dessous de cent ducats.

Nous avons eu hier un peu de neige et aujourd'hui un peu de glace. Mes compliments à votre chère épouse. Dites à Albani, que je suis encore fort contente de son journal. Je vous embrasse.

Ce 13 d'avril (1780).

Monsieur mon cher fils. J'étais pour quatre jours à Presbourg. Le mouvement que je craignais un peu, ne m'a fait la moindre incommodité, et la joie que ceux de Presbourg m'ont marquée, de me revoir après trois ans, m'a vraiment touchée. Hier, pour le retour, il faisait un grand CDLXVIII.

vent assez froid avec beaucoup de poussière. J'ai attrapé *einen Schnupfen* qui m'incommode, mais je n'ai pas la moindre altération, seulement la tête lourde et des yeux coulants, et comme je compte expédier après-demain le courrier, je finis, vous embrassant tendrement tous deux.

Ce 14 d'avril (1780).

CDLXIX. Monsieur mon cher fils. Celle-ci vous trouvera à votre départ de Rome, et on vous attend avec empressement à Florence. Il me paraît que le temps leur paraît trop court, que vous vous y arrêterez, surtout pour l'illumination de Pise. Je vous ai marqué moi-même, pour éviter les grandes chaleurs si dangereuses pour vous, de penser à votre retour avant la canicule, mais je serais fâchée, si en conséquence de ma lettre vous auriez retranché la chose.

J'ai beaucoup approuvé la visite au pape avant son départ, et je suis infiniment contente de vos attentions pour les hommes et les antiquités, et jusqu'à cette heure aucune critique, ou qu'on vous ait cité à faux; je vous l'aurais marqué comme à votre premier passage.

Je vous remercie pour les livres du père Venini. Je n'ai pu encore les regarder, n'étant revenue de Presbourg qu'avant-hier tard. J'ai trouvé tant d'affaires, que je ne sais pas où commencer. J'ai attrapé aussi un bon rhume, mais sans fièvre. Il fait de nouveau chez nous très-froid; les fruits précoces même ont beaucoup perdu.

Je ne vous dis rien du duc de Modène, hors que son Frosini est un vrai *seccatore* et un vrai Italien, politique insupportable; il fait des conjectures, où l'on ne pense jamais.

Il a en grippe la Melzi pour des diamants; je voudrais que tout passât à l'amiable, et qu'elle reçoive ce qui lui convient. Je ne vous dis cela qu'en passant, sans que vous en deviez parler ou en faire usage.

Je suis charmée que vous avez été contents de Bernis et de Grimaldi; ils le sont bien de vous, et tout le monde, surtout les Napolitains, sont fous de vous. Jugez de ce que mon cœur maternel, ma vanité en ressentent.

J'attends à cette heure à tout instant la délivrance de la reine, qui me tient bien à cœur. Grâce à Dieu, elle est fixée à Portici, où elle compte accoucher et est très-contente de l'accoucheur de Parme.

L'empereur compte encore partir le 26, mais cela change à tout moment. Il y a déjà trois différentes marche-routes, le 7 de juin sera l'entrevue à Mohilew; l'empereur s'y arrêtera six jours. Tout cela est à cette heure public, mais si l'empereur ne pousse pas plus loin vers Moscou, cela n'est pas encore décidé, et c'est un secret que je voudrais qu'il reste toujours et ne s'exécute jamais. Ce voyage m'inquiétera terriblement et me cause des vraies peines et humiliations, autant que le vôtre m'a flattée et rendue trop vaine.

Le duc de Wolfenbuttel[1]) est mort; nous prendrons après-demain le deuil pour quinze jours. La duchesse de Wurttemberg est morte aussi[2]), voilà un épouseur. Mes petites-filles Thérèses sont toutes trop jeunes.

---

[1]) Herzog Carl von Braunschweig-Wolfenbüttel, 1713 geboren, starb am 26. März 1780.

[2]) Elisabeth Friederike Sophie, Tochter des Markgrafen Friedrich von Brandenburg-Bayreuth, Gemalin des Herzogs Carl von Württemberg, starb in Bayreuth am 6. April 1780. Der Herzog vermälte sich bekanntlich sechs Jahre später mit Gräfin Franziska von Hohenheim.

Mon rhume m'incommode assez, puisque mes yeux sont larmoyants, mais je n'ai pas la moindre altération. En vous embrassant tous deux tendrement, adieu.

Je compte sur vos prières à Lorette. Priez à mon intention trois avé; je vous porte envie sur ce voyage.

Ce 20 d'avril (1780).

CDLXX. Monsieur mon cher fils. Toujours très-satisfaite, consolée, contente et glorieuse de votre séjour à Rome, je vois vous partir avec regret, puisque tout le monde et vous même paraissez être aux regrets. Mais quand je pense à nos bons Milanais, qui vous attendent avec empressement, j'étouffe les sentiments romains; il ne me restent que ceux de reconnaissance pour eux, et de contentement pour votre conduite. Là-dessus il n'y a qu'une voix, et qui se soutient si bien après un second séjour. Votre frère vous attend aussi avec tout l'empressement; je lui ai écrit que je vous avais conseillé de ne prolonger votre séjour en Toscane aux grandes chaleurs, contraires à vous et à l'état de la grande-duchesse. Il m'en sait mauvais gré et paraît regretter que vous ne restiez jusqu'à la Saint-Jean. J'avoue, votre disposition me paraît la plus convenable.

Je dois vous prévenir qu'avec le nouvel arrangement des courriers, qui sont à mon grand regret des gardes, vous ne sauriez plus envoyer ou recevoir de l'argent. Le dernier a eu grande peine d'être chargé, et sans l'autre courrier, qui était encore avec, je n'aurais pu l'en charger. Avec ces jeunes gens il faut aller bride en main.

Je vous préviens que Mayer est prévenu, qu'aucun envoi pareil ne puisse plus se faire par cette voie. Vous avez les

caisses de guerre et du conseil là-bas; prenez-en l'argent et donnez l'assignation en même temps à Mayer, pour payer ici les argents aux caisses, que vous avez pris là-bas.

Le cardinal Hrzan a été justement chez moi, quand j'ai reçu la poste. Je lui ai lu le passage qui le touchait, il en a été pénétré, que vous vous souvenez de sa santé et de ses intérêts. La première n'est pas encore si stable qu'on pourrait y compter. Quelquefois des altérations, maux de tête, mais le temps y contribue beaucoup. Nous avons un nouvel hiver, et notre séjour de Schönbrunn sera bien retardé après Pentecôte.

J'attends avec empressement l'accouchement de la reine, et je tremble pour une fille; *ich werde einen Verschmach haben*. Et le départ de l'empereur est fixé au 26; voilà la marche-route; j'avoue, ce voyage me peine. Je me sens toute abattue, ayant eu un rhume à mon retour de Presbourg, qui est passé, mais je me sens accablée; je crois que c'est le voyage. Quelle différence du vôtre, où je n'ai pas à trembler, mais à jouir qu'on estime et aime mes enfants. Je vous embrasse tous deux tendrement.

L'attention de m'écrire par le courrier qui vient d'arriver à huit heures du soir, augmente encore ma consolation. Je vous vois dans la joie que vous aurez eue, votre cœur étant plus que bon et tendre et attaché; Dieu vous conserve ainsi; je vous embrasse.

Ce 27 d'avril (1780).

Monsieur mon cher fils. Celle-ci vous trouvera à Florence au milieu de votre famille, et avec tant de chers enfants. Il n'est pas possible, qu'après une vie si active de CDLXXI.

Rome la tranquillité de Florence ne fasse une contradiction forte. Le temps ne veut se remettre, il fait froid et il y a des vents horribles; il est déjà décidé que je reste la Pentecôte en ville.

Nous avons reçu ce soir une estafette de Dresde, qui nous annonce la mort de l'électrice-douairière[1]); une autre de Holitsch de l'empereur, qui m'a fait grand plaisir; il nous a quitté hier à huit heures du matin. J'avoue, ce départ m'a toute renversée; la longueur de ce voyage et les endroits, par où il s'arrêtera, me font mille inquiétudes. L'impératrice en paraît très-enchantée, s'énonce avec bien de l'amitié et y fait transporter, à Mohilew, tout son théâtre et sa musique, pour amuser l'empereur. D'abord que cette entrevue se devait faire, je suis bien aise qu'on en reconnaît le prix.

Mes compliments à votre chère femme. Que ne puis-je me trouver entre vous autres! Je suis assez avantageuse de croire, que je ne vous serais de trop. Je vous embrasse tendrement.

Ce 9 mai (1780).

CDLXXII. Monsieur mon cher fils. Ce vieux courrier ou postillon, qui m'a porté la nouvelle si heureuse et tant désirée de notre chère reine[2]), et qui m'a porté aussi quelques lignes de vous, en passant par Rome, je le charge de celle-ci.

---

[1]) Die Kurfürstin Marie Antonie war am 23. April 1780 gestorben.

[2]) Am 12. April 1780 brachte die Königin Caroline ihr achtes Kind und ihren dritten Sohn, Gennaro Carlo Francesco, zur Welt. Derselbe starb schon als Kind am 1. Januar 1789.

Comme il porte mes compliments au roi pour sa fête, et que vous êtes son filleul, je vous fais aussi les miens pour le dernier de ce mois, mais encore plus pour le 1er de juin, jour qui a été et est bien heureux et cher à mon cœur. Ne voulant venir trop tard, comme avec le grand-duc, où j'ai manqué le 5, je me corrige parfaitement, en devançant les vôtres. Embrassez votre chère épouse de ma part, et je suis toujours toute à vous.

Ce 10 mai (1780).

Monsieur mon cher fils. Je suis bien contente de vous savoir à Florence par l'excessive chaleur qu'il fait depuis quatre ou cinq jours. Votre projet de voyage de votre frère est très-bien imaginé pour vous, mais pas pour moi. De quatre fils que j'ai, aucun ne me doit rester, et je vous avoue, je n'aime pas qu'on s'accoutume à ces courses fréquentes. On ne peut plus rester en place et se trouve ennuyé, désœuvré partout. Après une absence de quelques mois, je m'attends que vous redoublerez d'application, autrement le temps et la dépense seraient perdus. CDLXXIII.

Je vous ai écrit que je vous marquerai quelque chose à cause de votre frère par le premier courrier, ne voulant le confier à la poste. Je compte de même vous envoyer une lettre pour Albani et mon portrait; pour la toison, vous savez que je ne peux rien. Je vous embrasse.

Ce 16 mai (1780).

CDLXXIV. Monsieur mon cher fils. Vous vous souviendrez que par le dernier courrier je vous ai marqué, que je vous manderai quelque chose qui vous étonnera. Connaissant votre curiosité, j'ai ajouté qu'il n'y avait rien de mauvais, et que vous ne devez cribler[1]) là-dessus. Voilà le fait. L'incommodité de votre frère, qui n'est pas radicalement guérie, et qui lui laissera toute sa vie un reste, lui a fait faire des réflexions plus solides et a chassé celle du militaire, où il n'y a guère plus de lauriers à gagner, et qui exige un corps de résistance et peu de relevé dans l'âme. A cela se joignant la réflexion sur son avenir, bien triste et délicat, après cette épreuve faite, il se présenta la coadjuteurie de Cologne. Vous savez que celle de Trèves, avant l'électeur d'aujourd'hui, nous était déjà offerte, que nous avons refusée, comme aussi celle-ci, vous avouant ingénument, selon ma façon de penser cela m'est extrêmement contraire, aimant les âmes de mes enfants de préférence à leur bien-être temporel.

Les obligations d'un souverain, en même temps d'un évêque, et dans ces temps-ci, et entouré la plupart de jeunes gens assez pervertis, sont trop grandes, pour pouvoir me faire souhaiter jamais un tel établissement. Mais comme souveraine, et surtout pour l'empereur, tout étant pour, de même comme mère, pourrais-je souhaiter mieux pour votre frère, surtout lui marquant depuis cet hiver d'y incliner, avec cette clause positive, avec dispense pour peu d'années, à pouvoir mieux sonder son intérieur, s'ils se trouvait capable? Nous ne pouvions attendre, l'électeur étant vieux[2]), crainte de manquer

---

[1]) Grübeln.

[2]) Max Friedrich Graf Königsegg, Kurfürst von Köln.

la chose, qui déplaira grandement au roi de Prusse, à Hanovre, à l'Hollande et peut-être même à la France. Cela exigeait donc le plus grand secret, si on voulait réussir et ne pas se commettre.

Nous avons lâché notre consentement à Pâques, et à peine arrivé là-bas, la chose commence à se divulguer et pourra bien encore manquer, avec toute la bonne volonté du vieil électeur. L'arrivée d'un chanoine, Hohenlohe[1]), ici, qui cherche pour lui-même la même place, et de deux autres chanoines encore a fait bien du tort à cette affaire, et il y a actuellement autant contre que pour, et j'avoue, ce serait bien humiliant, si on devait reculer.

Vous voyez mon embarras et le secret qu'exige, au moins dans notre famille, la chose. Je ne m'y suis prêtée qu'avec peine, en ne regardant que le sort de votre frère, et j'avoue, ayant remis tout à la providence, je suis tranquille, mais je ne sens aucun empressement de réussir, mais après les pas faits, il ne faut plus reculer. Vous savez que cela dépend de l'élection du chapitre, et tant de puissances contre, pourraient bien faire avorter la chose, ayant trop tôt transpiré.

Nous nous trouvons donc dans des embarras assez désagréables, et les dépenses ne seront pas petites, et de même mes scrupules sur cette façon d'agir. J'ai cru devoir entrer en détail avec vous, pour que vous puissiez vous régler en conséquence, à décliner tout discours là-dessus, mais ne pas en faire tout-à-fait l'ignorant, mais n'entrer dans aucun détail qu'avec votre frère, le grand-duc. Jugez de la situation de mon cœur en tout ceci; j'avoue, il est bouleversé.

---

[1]) Prinz Joseph von Hohenlohe-Bartenstein, 1740 geboren, wurde 1787 Coadjutor und 1795 Fürstbischof zu Breslau; er starb 1817.

Je vous envoie ci-joint une lettre pour la princesse Albani. Après ce que vous m'en avez écrit, j'ai cru devoir lui marquer ma sensibilité et lui envoyer mon portrait. Je vous prie d'ouvrir la boîte et de voir si cela est convenable, ou d'ajouter encore une nippe, que vous choisirez et mettrez sur mon compte. Vous ferez cet arrangement avec votre chère épouse, pour laquelle cette lettre n'est pas un secret.

Je vais écrire aussi au pape pour le remercier, et si Hrzan pouvait seulement partir, il serait nécessaire à cette heure à Rome. Mais il a une forte fluxion aux yeux, qui le rend tout-à-fait mélancolique. Je lui ai proposé de se loger à Hetzendorf, mais il espère d'une semaine à l'autre du mieux.

Passant par Modène, je vous prie de rassurer le duc sur ma façon de penser. On lui met des idées contraires de moi; on se sert du prétexte de la Melzi. Je n'entre nullement dans leurs démêlés, d'autant moins, que d'après les premiers pas faits encore avec Marchisio, elle ne m'en a plus écrit ni rien demandé. Je lui ai conseillé alors de s'adresser à vous autres, et de se remettre à la générosité du duc, à qui il importe plus qu'à elle-même de paraître généreux et reconnaissant, mais je ne saurais lui refuser ma protection, si elle recourt à moi.

Grâce à Dieu, j'ai de bonnes nouvelles du 10 de Bochnia de l'empereur. Dieu donne sa grâce, qu'il ne tombe malade dans ce terrible voyage. Vous voyez de ma situation, de mon cœur, combien il est affecté de deux côtés. Ne me faites point d'inquiétude non plus pour votre santé, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 25 mai (1780).

Monsieur mon cher fils. Celle-ci vous trouvera à Mantoue chez nous, et je me flatte que nos bons Lombards n'auront pas diminué chez vous, et vous serez bien de vous retrouver chez vous, mais surtout auprès de vos chers enfants, qui, au dire de la Zichy, sont les plus beaux de tous les autres qu'elle a vus. Tout ce que vous me marquez de votre satisfaction, de la façon amiable et confidente, fait grand plaisir, d'autant plus que ceux-ci me marquent leur satisfaction de se trouver avec vous, et sont seulement fâchés que cela n'a duré encore un mois. Je m'attends que vous me proposerez bien des arrangements en conséquence de ce que vous avez vu là en justice, établissements, finances et commerce. Faites une espèce de fondation, comme à la *quiete,* ou comme celle de Livourne pour les pauvres. Je connais votre façon de voir profondément, et je m'attends à bien de bonnes choses dans ce genre de votre voyage. CDLXXV.

Nous avons du 19 de bonnes nouvelles de l'empereur. Il comptait se rendre à Brody le 20, et le 21 il sera entre les mains de Romanzow, et avant un mois il ne sera de retour chez moi; ce sera un temps cruel pour moi.

Mes compliments à Madame; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Le 1er juin (1780).

Monsieur mon cher fils. Il est bien juste de vous écrire ce grand jour pour nous deux, qui, après tant d'années, augmente toujours mes consolations et satisfactions. Dieu vous conserve ainsi pour votre bonheur, celui de votre famille et CDLXXVI.

de ceux qui dépendront de vous, et vous rende au centuple les consolations que vous me procurez. Vous serez selon votre liste à Pistoja, mais celle-ci vous trouvera chez moi. Je voudrais pouvoir en dire autant de l'empereur, mais ce mois-ci passera sans le rapprocher. Mes dernières nouvelles sont du vingt-un de Brody, il me marque alors, qu'avant le six je ne pourrais recevoir de ses nouvelles. Passant les frontières, il sera lui-même conduit par les chevaux de la cavalerie et par les cavaliers, qui entrent tout de suite dans leurs quartiers, quand il a passé ce pays, n'ayant ni postes ni chevaux ni route fixée. Cela double le désagrément de ce voyage; au reste il paraît que Cathérine est bien flattée de tout ceci, comme Frédéric de mauvaise humeur; tout cela me grabuge.

J'étais bien récompensée de ce que notre chère archiduchesse m'a écrit sur les Albani et votre contentement; vous connaissant ami de vos amis, je me flattais de votre satisfaction; la mienne est parfaite. Je suis un peu curieuse, comme vous aurez été content de Modène, souhaitant bien, que la cordialité et confiance réciproque soient bien affermies.

Je suis enchantée que vous l'êtes du séjour en Toscane. Je n'ai jamais douté pour vous, deux frères, l'un aimant à faire voir sa marchandise, et l'autre à s'informer de tout à fond, et il y a de quoi. Mais je n'aurais pas cru que les femmes se conviennent, je craignais l'ennui, après le brillant séjour de Rome, mais je vois à ma grande consolation, que Léopold regrette vraiment votre départ; et elle ne fait que se louer de vous autres, en ajoutant que de telles visites sont bien agréables et salutaires pour la santé de son mari, oubliant le *spleen* dont il était travaillé le mois d'avril. Tout ce que vous me dites de leurs enfants, me fait grand plaisir; je vous en demanderai une autre fois un détail.

Nos affaires de C.[1]) avancent grandement, mais il reste pourtant beaucoup encore à finir; par le courrier je vous enverrai tout un détail. Je vous embrasse, mes chers enfants, tous deux tendrement.

Le 8 juin (1780).

Monsieur mon cher fils. Vous voilà déjà chez vous et chez moi; cela me fait plaisir, quoique ces mois, que vous étiez dehors, m'ont causé bien des consolations. Vous me paraissez bien content du sort de votre frère; cela ressemble à votre tendre cœur, et pouvez-vous croire, en envoyant un courrier à Léopold, Ferdinand n'en aurait en même temps? A mon grand regret la chose a percé trop vite, et elle sera encore sujette à bien de revers, surtout le roi de Prusse étant si contraire. CDLXXVII.

J'ai des nouvelles du trente, au-delà de Kiovie, étant venu trop tôt, mais il s'est très-bien amusé, ayant eu des troupes campées, qui ont exercé, manœuvré, et qui sont très-belles.

Je compte me rendre le douze au camp de Minkendorf par complaisance pour le prince Charles[2]); le temps est abominable, froid, vent, pluie.

Je suis à cette heure bien impatiente pour l'entrevue intéressante de vos enfants, et si vous en êtes contents. Botta m'a entretenue longtemps à leur sujet, et il a eu le bonheur de vous suivre à Naples et Rome. Jugez, si je ne

---

[1]) Cologne.

[2]) Liechtenstein.

me suis pas arrêtée avec lui; il n'a fait que confirmer mes justes satisfactions. En vous embrassant tendrement . . . .

Je suis fort inquiète pour notre bon et cher prince Charles[1]); ses jambes coulent beaucoup, et il prend de temps en temps des suffoquements. Il sort et voit du monde, mais cela ne me plaît pas.

Le 17 juin (1780).

CDLXXVIII. Monsieur mon cher fils. Je n'ai fait qu'écrire hier et presque toute la nuit: en Italie, à Mohilew et à Bruxelles, et j'avoue, ma tête est vide et mon cœur est plein. Je ne m'arrêterai qu'aux trois points importants: l'arrivée de l'empereur, très-heureux et content, le quatre à Mohilew. L'empressement des deux voyageurs illustres leur a fait gagner trois jours. Ils se sont vus avec une satisfaction réciproque, et comme l'objet de ce grand voyage n'est que la curiosité et coquetterie réciproque, je crois leur but accompli, et veux me flatter qu'ils ne prolongeront pas leur séjour et seront bien aises tous deux de le finir. Voilà comme je me fais illusion sur des faits, qui n'ont d'autre but que la nouveauté. L'empereur ne me dit rien sur son retour, et c'est celui-ci que je crains le plus, le voulant faire par la haute Lithuanie, pleine de forêts et de marais, d'ours et de brigands. Si l'impératrice de l'Orient ne gagne rien sur cela, celle de l'Occident n'a rien à espérer, et je ne suis pas à mon aise sur ce point.

L'autre est l'état misérable de mon cher beau-frère, qui ne peut plus être couché et passe ses jours et nuits

[1]) Von Lothringen.

dans un fauteuil. Je crains l'hydropisie de poitrine; j'en suis bien affligée. Vous savez, combien et à juste titre je l'aimais; sa situation pénible, et que personne n'ose lui parler clair, me peine de façon, que j'ai envoyé un courrier exprès à Starhemberg, pour lui dire son danger, en lui remettant ma lettre, que je lui envoie ouverte, pour la retenir, s'il ne la trouvait pas convenable. Au moins j'ai la consolation de n'avoir rien négligé de ma part, mais cela m'abat, qu'à peine je peux m'occuper d'autre chose.

Le troisième est votre frère. La moitié des voix dans les deux évêchés était pour nous, quand le roi de Prusse s'est avisé de faire menacer l'électeur, un bon, mais timide vieillard, de ne pas s'aviser de sortir *ex gremio* et point de prince étranger, surtout pas un frère de l'empereur, que cet établissement était contraire au repos de l'Allemagne, et qu'il le souffrira si peu que celui de Bavière. Tout ce que je vous marque de particulier, n'est que pour vous et Firmian; je n'excepte jamais notre archiduchesse, que je crois très-circonspecte, mais le reste du public ne doit savoir les vraies anecdotes. Nous espérons de surmonter encore cette humeur, mais le peu d'amis que nous avons en empire, et la crainte du roi de Prusse fait plier tout le monde, et plutôt que de m'exposer à de nouveaux troubles, il faudra partager: garder Cologne qui n'est rien, abandonner Münster qui est le plus important pour l'emplacement et les troupes. J'avoue, si cela réussit encore au roi, aussi peu que j'aie jamais cherché ou souhaité ce grand établissement, j'en serais bien humiliée, s'il nous donne encore cette humiliation, qui serait grande. Il y a d'autres évêchés qui ne peuvent nous manquer, si on veut y penser à temps, mais l'électorat ne saurait être évalué. Dans ces entrefaites Hrzan doit attendre ici les deux courriers que nous avons envoyés à Rome. Je crains qu'il ne

partira avant septembre, mais il veut absolument venir à Milan vous voir.

Ma tête, mon cher fils, ne fournit plus, ma main aussi peu, car mes deux poignets sont toujours enflés et raides; je crains une fois devenir comme le vieil Auersperg ou Dietrichstein [1]); ce sera ce que le bon Dieu voudra. Je vous embrasse et Madame de bon cœur. Adieu.

Le 22 juin (1780).

CDLXXIX. Monsieur mon cher fils. Je commence toujours par le plus intéressant que vous aurez vu par ma dernière à notre chère archiduchesse: la résolution prise de l'empereur du huit à Mohilew, de pousser à Moscou et même à Pétersbourg, après l'invitation de l'impératrice. Si par là je gagne la tournée de la Bucowina, de la Transylvanie et du Banat, je serais et devrais être contente; si la Bucowina aurait encore lieu, ce serait de trop. L'empereur me marque d'être toujours ici à la mi-août; c'est encore bien long.

Je continue à vous donner des bonnes nouvelles de votre frère; nous avons la pluralité dans les deux chapitres,

---

[1]) Maria Theresia meint hier den schon mehrmals erwähnten Oberstkämmerer Fürsten Heinrich Auersperg, der erst in seinem achtundsiebzigsten Lebensjahre seine Stelle niederlegte und ein Alter von sechsundachtzig Jahren erreichte, und den Fürsten Carl Maximilian Dietrichstein, welch' Letzterer — Vater des Oberststallmeisters, Grafen und nachherigen Fürsten Johann Carl Dietrichstein — das zweiundachtzigste Lebensjahr überschritt. Der Sohn Johann Carl wurde achtzig, der Enkel Fürst Franz Dietrichstein siebenundachtzig Jahre alt, und dessen jüngerer Bruder Graf Moriz erreichte sogar das neunzigste Lebensjahr.

ainsi à espérer une bonne issue. Mais les choses éligibles ne peuvent se rassurer avant, et comme nous voulons que tout aille selon les lois de l'église et de l'empire, on ne peut rien décider avant, d'autant moins, que le roi de Prusse fait le méchant et menace. Vous direz qu'il n'y a rien à dire, mais où est-ce où il ne se fourre? Par crainte il subjugue tout le monde; il est furieux de cette entrevue. Je voudrais en dire autant.

Me voilà sur le chapitre de votre cher oncle, qui tend à grands pas à sa fin, et à une bien pénible, car il étouffe toutes les nuits, de façon que celle du douze au treize on le croyait passé. Il est revenu, il s'est confessé et a reçu le viatique avec l'extrême onction. L'après-dînée on craignait pour la nuit, qu'il ne succombe; le cardinal[1]) compte rester aussi toute la nuit à Tervueren, mais après cette grande et vénérable fonction il est encore sorti le soir en *biroutsch* pour prendre de l'air une demi-heure, les médecins l'ayant trouvé bon.

Dieu veuille exaucer les prières du peuple et nous le rendre encore pour quelques années; il est fort tranquille et ne parle de rien que de choses indifférentes. Je ne saurais vous dire, combien j'en suis affectée, l'ayant toujours aimé tendrement. Je suis destinée à perdre tous mes contemporains; je n'ose m'étendre plus loin et vous embrasse.

---

[1]) Johann Heinrich Graf Frankenberg, Erzbischof von Mecheln. 1726 geboren, 1759 Erzbischof und 1778 Cardinal geworden, kam er später wegen der kirchlichen Reformen Josephs in Zwiespalt mit dem Kaiser. Er starb 1804. Maria Theresia wird wohl in ihrem Briefe vom 5. October 1773 (I. 231) ihn und nicht seinen Bruder, den kaiserlichen Kämmerer Grafen F. Frankenberg gemeint haben, wenn sie von der Aehnlichkeit mit ihrer Schwester, der Gräfin Almesloë sprach, was hiemit berichtigt wird.

Le 29 juin (1780).

CDLXXX. Monsieur mon cher fils. Rien de si touchant que votre *ricevimento* de vos enfants. Ce récit que vous m'en avez fait, m'a fait pleurer de façon, que la Guttenberg a cru le prince Charles mort. Rien de si touchant pour des cœurs tendres que des scènes pareilles.

Votre cher oncle est dans un état des plus tristes; il souffre beaucoup des jambes et s'étouffe, s'il se fait seulement relever une jambe. Le voilà cinq semaines sur un fauteuil; on tâche de le porter dans son *biroutsch* tous les jours, et on souhaite même deux fois par jour, s'il le peut; mais j'ai bien peur que cela finira bientôt par la gangrène. Cette mort m'est extrêmement sensible, l'aimant personnellement, et le méritant si bien. Elle me dérange en Hongrie, perdant d'ici la Marie; c'est une perte pour moi. L'Hongrie perdant aussi Maximilien, ce qui est un grand inconvénient, il y avait des Hongrois qui croyaient que vous pourriez venir, se souvenant que vous aviez un régiment hongrois et que vous avez appris une fois l'hongrois. Ils croyaient très-facile, et je crois même avantageux, le troc de Milan avec Presbourg, un royaume contre un duché. Il fallait leur savoir gré pour la bonne intention.

Les nouvelles de Cologne nous annoncent le deux d'août et le seize destinés pour l'élection de Cologne et Münster. Nous avons la pluralité partout, mais l'acharnement du roi de Prusse contre nous pourrait encore faire manquer la chose. Il n'emploie pas seulement tous les ressorts contre nous, surtout des menaces, et en même temps fait des offres d'argent au-delà de deux cents mille florins, pour faire manquer la chose. On ne peut donc rien dire de positif, ni se livrer aux bonnes apparences.

Rien depuis le quatorze de Smolensk de l'empereur; je le crois actuellement à Pétersbourg. On me dit ici, que vous avez fort bien connu un certain Luchesini[1]), que le roi de Prusse a pris à la place d'Algarotti[2]), ayant perdu tous ses alentours qu'il avait. Il se trouve vis-à-vis de lui-même bien des heures, ce qui l'aigrit encore plus. On dit que c'est un homme fin et qui est amusant; je souhaite qu'il l'adoucisse.

Nous avons un temps comme en octobre, on craint pour la récolte du *Weizen und Korn.* Je vous embrasse tous deux; adieu.

Le 6 juillet (1780).

Monsieur mon cher fils. Je suis fâchée de l'inquiétude que vous a causée ma lettre à la grande-duchesse. Vous avez pris le meilleur parti, d'avoir tout de suite envoyé un courrier; aussi est-on entièrement rassuré à Florence sur la chose, et regrette seulement vos inquiétudes comme ici. CDLXXXI.

Le courrier qui a mené les femmes à Naples, est revenu, et par lui j'ai reçu ces nouvelles. Mais ils me mandent que toutes les lettres pour eux, hors une de la Marianne, leur ont manqué, et que les autres l'étaient encore avec la mienne. Mais ce qui me déplaît beaucoup, c'est la con-

---

[1]) Girolamo Marchese Lucchesini, von König Friedrich zu seinem Vorleser und Bibliothekar mit dem Titel eines Kammerherrn ernannt, allbekannt wegen der Rolle, die er später als preussischer Staatsmann spielte.

[2]) Der bekannte italienische Gelehrte und Schriftsteller Graf Franz Algarotti. Er war übrigens schon seit 1754 nicht mehr in Deutschland und seit 1764 todt.

fusion dans le bureau ici, ou encore un tripotage en chemin. Le premier je ferai rechercher exactement; il se pourrait, Pichler étant ici avec moi et avec un de ses meilleurs sujets (le second est vieux et ne fréquente plus le soir le bureau, le troisième se trouve à Münster pour votre frère), il se pourrait que par négligence les jeunes gens aient fait cette confusion. Écrivant ordinairement le soir, cela arrive que mes lettres ne viennent avant neuf heures ou même plus tard en ville. Mais c'est toujours une négligence grave, et votre faute une étourderie de tendresse, que je vous pardonne bien volontiers à cette condition.

Ce que vous me marquez de Firmian, me déplaît beaucoup; c'est à peu près le cas de notre bon prince Charles. Je viens de recevoir par un courrier des nouvelles du vingt-neuf. La gangrène qui s'est manifestée le vingt-quatre, était séparée entièrement. En prenant le *quinquina,* le pouls s'est remis, et même il a pu coucher sur une chaise longue cinq heures. Dieu nous le conserve encore quelques années, je le souhaite bien et lui aime à vivre, même étant misérable; cela anime mes souhaits.

Nous avons reçu de Rome les dispenses nécessaires pour Maximilien, et comme il vient de recevoir deux canonicats, il prendra la tonsure dimanche, mais pas encore l'habit. Les deux élections sont ordonnées le sept d'août et le seize.

Jusque là l'empereur, à ce que j'espère, sera ici. J'ai eu de ses nouvelles de Moscou; grâce à Dieu, il se portait bien, et il était frappé de la grandeur de la ville, plus grande que Paris, Naples et Rome, mais beaucoup de maisons de bois, mais aussi des beaux palais, rues et églises. Je compte me rendre pour quelques jours à Schlosshof, ne comptant plus y retourner l'automne. Je vous embrasse.

Schlosshof, le 12 juillet (1780).

Monsieur mon cher fils. Tout à la hâte; mes lettres doivent partir ce soir pour être demain pour la poste. Nous venons de recevoir à midi la plus que triste nouvelle de la perte de notre cher prince Charles, le quatre à dix heures du soir, avec une fermeté et résignation édifiantes, ce qui fait toute notre consolation. Je ne vous ai envoyé de courrier, ne sachant qui doit donner part. On dit l'empereur, et cette mauvaise nouvelle ne vient que trop tôt. J'ai une lettre de l'empereur, je crois de Pétersbourg et sans doute aussi, où il dit qu'il compte aller le lendemain à Czarskoe-Selo; il se porte bien[1]). CDLXXXII.

Je ne saurais vous dire mon étonnement sur le billet de Wilczek[2]). Votre réponse est en règle et très-convenable; la famille ou ses amis peuvent laisser prier pour lui, mais point de collecte, qu'on devrait même interdire, si quelqu'un s'avisait. La circonstance de Cristiani, je voudrais l'avoir éclaircie, sans faire une publicité; je serais bien aise de la savoir. Je suis bien aise qu'en toute occasion je trouve votre opinion la meilleure.

Je me trouve justement ici; vous pouvez bien juger, combien cela augmente nos regrets. Je peux dire toute la maison, surtout les Hongrois sont en larmes. Je dois finir; mes compliments à Madame; adieu.

Le deuil sera de trois mois, coiffures noires six semaines, comme avec la princesse Charlotte, et vous tiendrez un service public.

---

[1]) Der Brief Josephs an seine Mutter vom 28. Juni ist gleich seinen anderen Berichten aus Russland an sie im dritten Bande ihrer Correspondenz mit ihm abgedruckt.

[2]) Ueber eine Erkrankung Firmian's.

Le 15 juillet (1780).

CDLXXXIII. Monsieur mon cher fils. Je ne vous ai pas envoyé de courrier, ni à aucun de mes enfants, pour la grande perte que nous venons de faire, ne sachant qui sera son héritier, et on croit que c'est à l'empereur d'en donner part; malheureusement il se trouve à Pétersbourg. Je viens de recevoir une lettre de lui, sans date, très-courte, me marquant sa bonne santé et qu'il compte le lendemain se rendre à Czarskoe-Selo. Nous attendons un courrier de Bruxelles avec les tristes détails de la mort; la première nouvelle, nous ne l'avons eue que par estafette. Tout le monde est absent; Colloredo sur sa terre, Kaunitz à Laxenbourg, moi-même j'étais à Schlosshof, tout cela se croise et arrête toutes les affaires. Celle des chapitres de l'élection n'est pas encore décidée, le roi de Prusse veut au moins éloigner le terme de l'élection.

Voilà malheureusement votre frère grand-maître [1]). Je suis extrêmement contente de lui; il s'applique, étudie et se donne tout de bon à son état. Dieu veuille lui continuer sa grâce et sa santé, car avec ses jambes cela ne va pas trop bien, j'en suis inquiète. Je vous enverrai l'opinion de Störck et Leber sur ce que vous m'avez envoyé de votre charmante fille; si c'est défaut de conformation, défaillance, on viendra à le changer. Si c'est mauvaise coutume, à force d'attention et raison tout se changera. N'ayant pu encore parler à Störck, si je le reçois, je le joindrai à la fin. Vous avez très-bien fait d'avoir réservé tout le détail

---

[1]) Durch den Tod des Prinzen Carl von Lothringen war Erzherzog Maximilian als bisheriger Coadjutor des deutschen Ordens dessen Grossmeister geworden.

pour le courrier, car pour les postes il y a de l'iniquité. Le dernier défaut est venu par la chancellerie de Pichler, qui est en ville; les trois premiers étant dehors, les autres ont négligé l'attention requise, en fermant le paquet. Cela n'arrivera plus; Pichler était bien mortifié de ce manque d'attention.

J'ai bien peur que Firmian, nonobstant le mieux que vous me marquez et que vous l'espérez sauvé pour cette fois-ci, ne succombe comme notre cher prince, qui a souffert onze semaines en fauteuil, avec des douleurs et anxiétés terribles. Cela fait peur, que nous autres personnes fortes et grosses faisons une si difficile fin.

Je trouve votre raisonnement dans la note italienne, que j'ai reçue à Schlosshof, et que j'ai envoyée tout de suite à Kaunitz, dont je n'ai pas seulement l'avis de l'avoir reçue, sans réplique et très-bien, et je ne saurais assez vous marquer ma satisfaction de trouver, que vous choisissiez et proposiez le meilleur, et d'entrer si bien dans le sens de la chose. Je suis absolument d'avis que tout, sans exception, doit passer par vous, et la seule exception que vous faites vous-même à cause de l'obscurité des postes; pour quelque temps seulement je veux vous en décharger. Ce que vous me mandez pour Wilczek, *ist wieder gut eingesehen;* je trouve même une délicatesse qui m'enchante, dans votre raisonnement. Demain je ferai chercher Sperges, pour lui en parler à fond; vos oreilles *sollten klingen,* et peut-être le courrier ne partira qu'après-demain, pour vous porter ces pièces et informations. Je suis un peu rendue de mon retour, et très-affligée pour notre cher prince. Tout cela ensemble me rend plus lourde et exige quelque ménagement de mes forces, qui sont usées, autant de l'esprit que du corps. Mes bras me refusent presque tout service, tant ils sont enflés.

Pour Belcredi, je l'ai ordonné. Mes compliments à votre chère épouse; je vous embrasse.

Le 17 (juillet 1780).

CDLXXXIV. A mon retour ici j'ai trouvé le courrier des Pays-Bas, et à mon grand regret notre cher prince n'avait rien, ni hydropisie ni rien, tout était sain et sauf, hors la gangrène, qu'on lui a procurée avec tous ces cautères, vésicatoires etc. Ce pauvre ne voulait qu'on les lui mît, il avait seul raison. Pour nous autres c'est bien triste, il ne nous reste qu'à plier la tête, adorer et se soumettre à la volonté de Dieu, qui seul destine nos jours. Sa mort était fort édifiante; la nuit du deux au trois il s'est encore confessé et était d'une résignation édifiante. Une demi-heure avant sa mort il donnait encore des commissions, ayant passé vingt-quatre heures avec des convulsions et faiblesses, mais revenant tout de suite à soi. Nous tenons aujourd'hui le service pour lui. Je me suis trompée pour le deuil, il n'est que de six semaines; le mien durera toute ma vie.

Nonobstant le mieux de Firmian, je le tiens pour perdu. Voilà l'opinion de Störck et de Leber; je vous prie de ne pas vous scandaliser de ce qu'ils disent d'une chute. Nous n'avons aucune raison de le croire; il y a tant d'exemples et même du fils du feu dauphin, que cela n'est pas impossible. Ce que je vous en disais au commencement de la lettre[1]), c'était avant que d'avoir vu Störck, mais j'ai assez deviné.

---

[1]) Vom 15. Juli.

Le testament de votre cher oncle ne consiste qu'en recommandant tous ses anciens serviteurs et pensionistes de Lorraine, ceux de notre princesse Charlotte et les siens. Il nomme son héritier l'empereur; en cas qu'il ne l'accepte, il ordonne qu'on vende tout ce qu'il a, pour ces pauvres abandonnés. Je tremble que l'empereur ne l'accepte, car à vous dire vrai, cela va loin, et l'héritage n'est rien; cela reste entre nous. Comme il me nomme en rien, je me tiendrai entièrement dehors, mais jamais je ne pourrais supporter qu'on vende, comme à une *crida,* les effets du dernier de la maison. Je crains que cela me causera bien des chagrins encore; c'est pour vous seul et Firmian. Adieu.

Ce 20 juillet (1780).

Monsieur mon cher fils. Je suis bien aise que le mieux continue chez Firmian, mais je n'ai point de confiance et le crois dans mon cœur pourtant perdu. Celle [1]) de notre cher prince me devient tous les jours plus sensible. Je vous enverrai le testament, qui me fait la plus grande peine, que j'aurais souhaité de supprimer, mais cela ne se pouvait pas, l'ordre teutonique, non pas le grand-maître, y aurait mis la main. L'empereur est héritier, mais rien qu'un exécuteur sans héritage, le tout étant donné à ses domestiques. Vous n'en parlerez pas, mais vous devez en être prévenu. CDLXXXV.

Nonobstant les terribles cabales, nos affaires d'élection vont bien, mais on ne saurait s'y fier encore, il faut voir la fin. En attendant votre frère s'y prépare bien, mais sa

[1]) La perte.

jambe ne laisse que de m'inquiéter, dont il se ressent beaucoup. Je vous suis obligée du détail que vous me faites de Lucchesini; cela quadre bien avec les notices que nous avons, et je trouve que lui avait bien raison d'accepter le poste qui le rend renommé. Les gages de mille écus j'ai trouvé minces, outre le logis et la table.

Nous avons, grâce à Dieu, de très-bonnes nouvelles du 4 de Pétersbourg, et je vous annonce la bonne nouvelle que vous avez souhaitée, le voyage à la Bucowina n'aura plus lieu. L'empereur se porte bien et me paraît très-content; il ne faut pourtant pas finir de prier, car le voyage par la Pologne me déplaît beaucoup.

Je vous embrasse tendrement.

Le 24 juillet (1780).

CDLXXXVI. Monsieur mon cher fils. J'ai reçu la vôtre par la nouvelle voie; je crois celle-ci sûre pour aujourd'hui, et vous répondrai *in brevis,* étant tard, fort chaud et un rhumatisme au bras, mais sans fièvre et sans vent coulis, car je loge toute cette année dans mes chambres au rez-de-chaussée; ce n'est que les dimanches que je passe au premier étage.

Ce que vous me mandez d'un fief donné, se sait ici, avec l'ajoute, qu'on a ordonné de nommer ce *quidam* Excellence, qu'on a fait en même temps un évêque, un sujet pareil du défunt. Vous dites très-bien, sans amis, abandonnés à Dieu, nous sommes perdus. Je ne saurais vous dire, combien j'étais édifiée de votre lettre, et vous plains tous deux. Il n'y a rien de bon à espérer; les ménagements sont en place, mais je n'attends rien.

Je suis malheureusement encore de votre avis sur le compte de Firmian. Je le tiens perdu un peu plus tôt ou plus tard; votre prévoyance et raisonnement dans ce cas ont toute mon approbation.

Nous avons reçu hier le bref de Rome pour votre frère, et de la manière la plus généreuse et amiable du pape. J'en suis vraiment touchée, et si vous avez une occasion naturelle, sans en écrire vous-même, je serais bien aise que vous fîtes savoir ma satisfaction. On devrait croire à cette heure la chose faite, à Cologne c'est encore mieux.

Voilà comme nous sommes en voix[1]), mais notre implacable ennemi peut encore mettre des entraves, surtout à Münster. Vous recevrez tout de suite la nouvelle à deux reprises.

Le sept est le jour de l'élection à Cologne et le seize à Münster. Je ne doute pas, que l'empereur y soit déjà; quoiqu'il dit qu'il ne viendra que le vingt d'août, je le crois le dix ici, s'il part encore le dix-huit de Pétersbourg.

Grâce à Dieu que votre rhume soit passé; il ne faut pas le négliger; votre incommodité a commencé ainsi.

Nous sommes ici assez tristes de notre perte, et si je trouve, moi, qu'on l'est, cela doit être remarquable. Je vous enverrai la poste qui vient, le testament de ce bon prince, mais il n'était pas bien conseillé; il en faisait le plus grand mystère. Il est mort avec des sentiments de résignation et confiance en Dieu, qu'il a tiré les larmes à tous les assistants. Quelle grâce à rendre à Dieu; c'est notre unique consolation! Je ne finirais pas sur ce chapitre; ne voulant trop vous attendrir, je vous embrasse tendrement.

---

[1]) Maria Theresia fügte eine Stimmliste bei, die wir hier weglassen.

Ce 3 d'août (1780).

CDLXXXVII. Monsieur mon cher fils. Un courrier de l'empereur de Riga du 23 nous dit qu'il ne peut venir avant le 15; il se plaint beaucoup du chaud et des sables. Nous nous flattons de recevoir la nouvelle de Cologne le 12; celle de Münster pourra bien encore tarder.

Votre chère lettre, pleine de tendresse et de ce feu que je vous connais, m'a bien touchée, d'autant plus que vous le méritez, dont je ne peux assez remercier Dieu, et vous répéter de vous conserver tel.

Voilà le dernier journal. Nous sommes occupés cette semaine des services pour notre cher prince. Dans cette occasion encore je suis bien contente de votre frère, mais je ne peux m'accoutumer à l'habit d'église; mon cœur n'est pas d'accord avec la raison.

Firmian m'a écrit lui-même et ne peut assez se louer de vous. Je vous embrasse.

Le 8 août (1780).

CDLXXXVIII. Monsieur mon cher fils. Je ne vous écrirai que peu de lignes, étant dans l'attente de trois courriers, d'Italie, de Galicie et de Cologne; tous devraient venir en trois jours au plus tard. Nous souffrons à cette heure assez de la canicule, et la poussière est insoutenable. Le rhumatisme n'a pas eu des suites, que de m'avoir incommodée; je crois qu'il faudra me saigner bientôt. Ne croyez pas que je me porte mal, c'est pour me porter mieux et contenter mon imagination.

Votre frère en habit de chanoine me cause un vrai bouleversement. J'ai garde de le lui montrer, il paraît tranquille et content et s'applique à son nouvel état. Dieu lui donne sa grâce de le bien servir et faire son salut et celui des autres.

Je vous embrasse.

Le 11 août (1780).

Monsieur mon cher fils. Ce soir est arrivé le neveu du ministre Belderbusch [1]) avec l'heureuse nouvelle de l'élection de votre frère à Cologne le sept à onze heures unanimement. La joie de l'électeur et de tout le peuple est inexprimable et touchante, Dieu en soit loué! Votre frère ne l'est pas moins; cela augmente la mienne; nous aurons gala après-demain. Ce courrier est envoyé exprès à vous; vous pouvez le garder tant que vous voulez. Celui du mois n'est pas encore arrivé, je ne l'expédierai, celui d'ici, que le 21, jour après l'arrivée de l'empereur. Que notre chère archiduchesse trouve aussi ici mon compliment; qu'elle me tienne excusée, que je n'écris, ayant tant à expédier, et ne voulant arrêter le courrier. Je vous embrasse. CDLXXXIX.

---

[1]) Der Landcomthur Caspar Anton Freiherr von Belderbusch, erster Minister des Kurfürsten von Köln. Von seinen drei Neffen, den Brüdern Carl Leopold, Clemens und Anton von Belderbusch wird es wohl der Letztere gewesen sein, der die Nachricht von der Erwählung des Erzherzogs nach Wien brachte.

Ce 21 d'août (1780).

CDXC. Monsieur mon cher fils. Enfin l'empereur est arrivé heureusement hier à sept heures, à la messe de bénédiction, en bonne santé, gai et pas si maigre que des autres voyages. Je n'entre pas dans les détails; il a vu les choses tout autrement, que nous les avons vues depuis vingt et trente ans. Tant mieux, l'avenir le constatera. Je suis devenue fort matérielle, les faits seuls me persuadent. Il a vu tous les portraits, entre autres le vôtre et de votre chère épouse; il dit que le premier a fait fortune chez l'impératrice, le trouvant très-beau. Il dit du bien du grand-duc, mais encore plus d'elle, de figure et d'esprit. Il dit qu'elle est avec son mari comme la Marie, qu'elle ne le quitte pas et en a toute la direction. Les deux garçons sont bien[1]), l'impératrice en a grand soin.

La cuisine russe est fort extraordinaire, ni fruits frais ni légumes. On fait des marmelades pour tous les plats presque, par exemple une de prunes et de cerises sèches avec des pommes et des poires, et là-dedans des *Speckknödel.* Les dîners avec beaucoup de monde, *puncto* une heure, dans une heure et demie tout est fini; tout le monde se retire.. L'impératrice ne soupe jamais, mais le jeune couple, mais avec sa cour; ils logent même séparément, mais bien ensemble pour le dehors. Il a vu les plus beaux travaux en canaux, marine et machines. Il me paraît très-content, et je le suis aussi, le voyant en santé.

Grâce à Dieu que vous vous portez tous bien. Borsieri s'est bien recommandé chez moi, en vous donnant à tous

---

[1]) Die beiden älteren Söhne des Grossfürsten Paul und seiner Gemalin Marie, Alexander und Constantin.

deux à petites doses, pas comme une cure formelle, les eaux de Spaa. Je tiens beaucoup ainsi sur ces eaux, quand on n'est pas malade. La santé de l'empereur, je l'attribue seule à cette façon de les prendre, et Lacy n'est plus à connaître, tant il a engraissé et se trouve bien. Mais en grande quantité, en forme de cure plusieurs personnes s'en sont trouvées mal, surtout cette année, et ont dû la cesser. C'est une vraie satisfaction pour moi, de vous voir en si bonnes mains.

Je n'ai pas voulu vous rien toucher par la poste de Modène, mais il y a les choses les plus extraordinaires, qu'on entend pour le baptême d'un fils de douze ans, qui logera à la cour avec sa mère, qui est déjà servie par les équipages du duc, et il la fait dame de cour, et elle y logera; — qu'on fera un grand patrimoine à cet Ercole d'Este, et qu'on regarde à cette heure le vieux duc notre bon ami. Frosini se conduit ici fort drôlement; il m'évite dès le premier moment; ses instructions doivent être claires là-dessus. Il se fourre par des petites gens; cela lui réussit. Il y a des idées sur le Ferrarais et Commacchio, que notre bon duc avait aussi, mais qu'il a abandonnées après notre insinuation. Nous avons répondu de même, mais il ne paraît pas que cela a plu; on cherchera ailleurs se faire valoir. Je vous en préviens seulement pour vous, je crains que vous aurez encore des chagrins de ce côté. La pauvre duchesse est à plaindre, elle ferait mieux de s'établir à Massa ou dans le Vénitien pour son repos, si elle était sûre de son entretien.

Nous attendons à tout moment la nouvelle de Münster, qui ne peut manquer, le roi de Prusse et ses ministres s'étant retirés. J'avoue, cette victoire sur lui sans la moindre intervention de la Russie me fait plaisir, mais la reine de France y a beaucoup contribué, et le roi a fait voir son bon cœur et son amitié pour la reine.

L'empereur a accepté le testament du prince, mais avec clause de savoir avant l'état des choses; il y a une confusion dans la cour et le mobilier, que rien ne se sait. Le régiment sera donné à Charles, troisième fils du grand-duc, n'ayant pu obtenir qu'il garde son nom, ce qui m'a fait de la peine. Je dois finir, étant pressée, le courrier attend déjà une heure. Je vous embrasse tous deux à la hâte.

Le 23 d'août (1780).

CDXCI. Monsieur mon cher fils. Voilà Münster unanimement le seize comme Cologne le sept; Dieu en soit loué; voilà votre frère solidement pourvu. Je dois m'empresser avec cette estafette, crainte que la poste ne vienne en même temps. Personne ne sait que je vous l'envoie, l'empereur étant dehors, et il ne reviendra que tard, votre frère de même, et le prince et votre sœur aussi. C'est la raison, pourquoi vous ne recevez d'autres lettres. Je vous embrasse tous deux, bien sûre de la joie et de l'intérêt que vous en prenez tous deux.

Le 24 août (1780).

CDXCII. Monsieur mon cher fils. J'étais tentée d'écrire à votre chère épouse, vous ayant écrit hier par estafette, mais ne voulant interrompre l'ordre, vous recevrez ce peu de lignes; la chaleur étant extrême chez nous, et maintes audiences à cause des coadjuteuries, tant d'arrangements pour un voyage de votre frère à Mergentheim, et peut être encore chez son

électeur. Tout cela exige des soins, et je ne suis plus prompte; tout me dérange. Je suis fâchée que vous n'ayez pu continuer les eaux de Spaa, non en cure, mais trois ou quatre verres par jour pour votre estomac.

Hardegg m'a dit une idée à cause du régiment de votre frère; je vous en sais bon gré, cela ne pourra manquer. Sachant à cette heure que vous voudriez voir votre fils, quand il saura marcher, dans cette carrière, je n'aurai rien de plus pressé que d'en faire souvenir l'empereur. J'aurais bien souhaité que Charles de Lorraine aurait conservé son nom; mais ne l'ayant pu obtenir, j'ai tâché qu'il restât au moins à la maison, et ce sera Charles de Toscane. Il est près de dix heures, je dois me dépêcher, et vous embrasse tendrement.

Ce 30 août (1780).

Monsieur mon cher fils. Le colonel me dit qu'il viendra CDXCIII.
avant la poste. Je ne vous répondrai qu'à la hâte aux points que vous m'avez marqués dans votre chère lettre *tutto cuore.* L'établissement pour les enfants trouvés est digne de vos soins, et je vous seconderai, et doublement, étant le même de Toscane, que l'empereur a tant loué, mais à cette heure rien n'est bon que ce qui est à Moscou ou Pétersbourg.

Pour l'institut des chanoinesses, vous l'aurez par le courrier. Je souhaiterais bien de réussir en Italie, mais j'avoue, je crains que cela ne réussira. Avez-vous vu les *quiete* à Florence? Plutôt ainsi; elles sont à peu près comme les dames anglaises chez nous et font mieux, ne faisant et renouvelant que tous les ans les vœux.

Je suis fâchée du contretemps entre le militaire et les *sbirri;* tâchez de finir les choses là-bas, car ici il règne un temps fort orageux et contrariant. Brambilla viendra à Pavie, à ce qu'il dit. Sans faire des bassesses, vous le traiterez bien, et sans entrer dans des discours superflus. Il est un personnage qui influe beaucoup, mais pas en bien. Je vous embrasse.

Hrzan est pénétré de votre charmante invitation; il viendra, il ne peut résister. Il veut partir le 9; il est temps qu'il le fasse; je vous en dirais plus par cœur. Il a eu l'ordre de Saint-Étienne, mais ce dont vous serez étonné, est que Greppi l'a eu. J'en suis bien aise, car je l'estime, et vous en êtes content, mais c'est par pure caprice. Je ne peux dire plus.

Le 31 d'août (1780).

CDXCIV. Monsieur mon cher fils. Votre lettre par le courrier de Cologne m'a bien touchée; je voyais mon cher Ferdinand rempli de cet attachement, dont il est si bien capable pour moi, pour son frère, son épouse, et tous les siens. C'est un plaisir d'en faire à des âmes pareilles, et elles rendent heureux ceux qui les approchent ou leur appartiennent.

Comme je finis aujourd'hui aux caveaux ce terrible mois, je ne saurais m'étendre sur rien, et n'ayant vu non plus personne ces jours de retraite. Avec le courrier je m'expliquerai mieux, et vous embrasse tendrement.

Le 7 septembre (1780).

Monsieur mon cher fils. La vôtre du vingt-neuf, qui ne peut assez vivement exprimer votre contentement sur l'établissement de votre frère et du retour de l'empereur, m'a fait bien du plaisir. Que vous partagez si bien le bonheur et la satisfaction des autres, et que vous l'augmentez même par ce vif sentiment, dont vous vous exprimez! Si vous voyiez encore votre frère, cela augmenterait encore sa satisfaction, tout mesuré à son état, et il a le maintien et l'habillement très-convenable, et comme s'il y était déjà accoutumé depuis plusieurs années. CDXCV.

Voilà le petit voyage qu'il va entreprendre; cela pourrait se changer un ou deux jours de plus ou de moins, mais je crois que vous serez bien aise de le savoir avant qu'après.

L'empereur nous quittera aussi pour trois semaines en même temps, et moi, j'irai à Hof pour la dernière fois, sans le dire, mais le bien pensant.

Vous aurez été bien étonné d'avoir reçu pour Greppi la croix; le grand-écuyer croit qu'on le doit à lui, ayant présenté ses deux fils. Vous savez que j'estime Greppi, mais j'avoue, dans ce moment, lui le seul de toute l'Italie, je ne l'aurais fait. Par le courrier je vous dirai de plus.

Hrzan part après-demain, et il se fait un grand plaisir de vous faire sa cour, après la charmante invitation que vous lui avez faite. Je le vois partir avec regret.

Grâce a Dieu que l'orage n'ait pas épouvanté vos enfants, mais je vous avoue, de les savoir dans ce terrain humide, cela ne me tranquillise pas; j'aimerais mieux les voir à Milan. L'automne se fait sentir tout de bon; gare les rhumes ou rhumatismes. L'état douteux de notre chère archiduchesse me fait grand plaisir; vous pouvez vous louer de savoir si bien prendre vos mesures. Je vous embrasse.

Le 28 septembre (1780).

CDXCVI. Monsieur mon cher fils. L'idée de venir me tenir compagnie dans l'absence de vos deux frères, m'a obligée; le vide est grand; la Marie le rendra encore plus. Je suis revenue à dix heures de Schlosshof un peu harassée; le chemin était mauvais. J'y ai vu un mélodrame joué par la fille de Kempelen de quinze ans, aussi bien que la Sacco [1]), Andromède. La musique est belle et les paroles de la pièce très-bien; c'est le père qui les a faites. Je vous enverrai le tout d'abord qu'il sera copié et imprimé; cet amusement était très-bien, car la compagnie n'était pas animée, et cela commence extrêmement à tomber. Je compte bien que c'est mon dernier voyage aussi loin, ne comptant plus aller à Presbourg.

J'espère d'apprendre par la première poste, que Hrzan est à Milan. La Marianne me donne des inquiétudes; depuis cet hiver elle a pris souvent des vomissements. Les bains lui ont fait grand bien, mais depuis qu'elle les a finis, cela recommence de nouveau. Vous connaissez son courage; elle marche partout, nonobstant le mal qui la tourmente, mais elle est jaune et maigrie. Quoiqu'on n'en fasse pas grand cas ou danger, sa conformation ne me laisse guère de tranquillité.

Je compte rentrer en ville le douze; je n'ai des nouvelles de votre frère que deux heures en deçà de Ratisbonne, il se portait bien. De l'empereur je n'en ai encore aucune; je le compte à Königgrätz, et moi fort harassée sur mon canapé, en vous embrassant tendrement. Je vous dois une réponse pour le Ferrarais; je vous en écrirai la première fois.

---

[1]) Die berühmte Schauspielerin am Burgtheater, Frau Johanna Sacco, geborne Richard.

Le 5 octobre (1780).

Monsieur mon cher fils. Je suis bien aise que Hrzan est arrivé, que vous l'avez traité si bien — il est si attaché — et que vous lui avez trouvé meilleur visage que la première fois. CDXCVII.

Le temps est abominable; depuis le départ de l'empereur il ne fait que pleuvoir. Il me marque du premier à Königgrätz, que les chemins étaient mauvais, et qu'il compte se rendre à Jaromircz, misérable ville de Bohème, qui a été même brûlée ce printemps, pour être plus près de Pless[1]).

De votre frère cadet j'ai des nouvelles de Mayence du vingt-huit; il se porte bien et ne s'est aucunement ressenti du voyage.

Je vous dois depuis longtemps une réponse sur les affaires de Ferrare. Frosini n'a fait qu'insinuer ici: si on pouvait compter sur nous, il attaquerait tout de suite le pape avec ses prétentions. On lui a répondu, que feu le duc s'est expliqué aussi une fois à ce sujet, que nous lui avons dit tout uniment de ne pouvoir y entrer, et de lui conseiller de laisser les choses, comme elles sont, et que nous pensons encore de même. Là-dessus tout est resté en suspens; je n'en ai plus entendu parler. Ce Frosini est un terrible négociateur, et je ne me fie pas.

Que fait la Melzi? Ses prétentions sont-elles finies?

Je plains bien la Confalonieri à cause de la maladie de son fils. Nous avons perdu cette nuit Sinsin *an der Brustwassersucht.* J'étais le voir il y a quinze jours; il était enflé par tout le corps, et la tête jaune penchée sur son

---

[1]) Hier wurde die Festung erbaut, die später den Namen Josephstadt erhielt.

estomac, qu'on ne pouvait voir son visage, qu'en la lui levant et soutenant. J'avoue, c'était pitoyable, surtout pour quelqu'un qui n'a vu beaucoup de malades, et qui craint de finir par la même maladie. Il est mort avec beaucoup de résignation, patience et édification, dont je suis bien charmée, l'ayant beaucoup estimé. Il a demandé, quand on l'a administré publiquement, l'extrême onction, et a récité publiquement l'acte de foi du *tridentinum,* ce qui a été fait à la grande édification de tous les assistants. Il laisse une assez jolie fille de quinze ans[1]), mais peu de bien.

Vous connaîtrez au caractère de celle-ci, que mon rhumatisme ne va pas mieux encore, surtout si j'écris un peu plus; cela me fait finir, vous embrassant tendrement.

Bien mon compliment pour François et Thérèse.

Le 12 octobre (1780).

CDXCVIII. Monsieur mon cher fils. Me voilà depuis hier établie en ville par un assez beau temps, mais mon bras se ressent furieusement, et j'ai été obligée de mettre un emplâtre qui infecte, mais comme je suis seule jusqu'au vingt-trois, je me suis résolue à le mettre ce matin; reste à voir si cela me soulagera. Grâce à Dieu que cette vilaine colique n'a point eu des suites, et que votre chère épouse se ménage si bien.

Vos deux lettres m'ont fait un vrai bouquet de tout ce que vous me dites de votre heureuse union; les larmes

---

1) Maria Theresia, Tochter des schon mehrmals erwähnten Grafen Ludwig Zinzendorf, der am 4. October 1780 starb, vermälte sich achtzehnjährig mit dem Grafen Joseph Dietrichstein und starb schon nach zwei Jahren, im Juni 1785.

m'ont coulé de joie. Dieu vous conserve tous deux ainsi, sa bénédiction est sur vous. Les gardes ne peuvent assez dire de vos enfants, qu'ils trouvent même plus beaux et aimables que ceux de Parme; des autres il n'y a question de beauté, mais aimables. Ceux de Naples, vous les avez vus vous-même; ceux de Florence, on ne les voit guère, étant en campagne tout l'été.

J'ai des nouvelles de l'empereur de Gitschin, et de votre frère du six de Bonn. La réception était des plus touchantes, en peu de mots, mais cordialement, devant une foule de monde innombrable. Je ne vous envoie pas la feuille imprimée des jours qu'il y passera, étant dans toutes les gazettes. J'avoue, cela n'a pas l'air d'une visite de deux évêques; par bonheur le mien ne l'est pas; cela ne m'aurait pas fait plaisir.

J'attends à tous moments le courrier mensuel de retour, et un second de Florence de la délivrance de notre bonne grande-duchesse.

La Marianne va un peu mieux, mais à Parme la continuation de cette fièvre m'inquiète à la longue. Je vous embrasse.

Le 17 octobre (1780).

Monsieur mon cher fils. Grâce à Dieu qu'il n'y a point d'estafette d'arrivée. Je vous avoue, je crains ces coliques dans le troisième mois, je crains quelque chose comme elle avait ici; cela affaiblit la mère, et de sa conservation dépend tout votre bonheur, celui des enfants, le mien et de l'état même. Autant que des grossesses peuvent me faire consolation, autant je les souhaiterais finies, pour conserver la mère, qui est moins forte que la grande-duchesse, CDXCIX.

de laquelle j'attends aussi sa délivrance avec impatience. Nous attendons en trois jours l'empereur; il n'a rien écrit de ce qu'il a vu, ou s'il est content ou pas. Ainsi cela ne se saura qu'à son retour.

Je n'ai vu personne ce mois, et je suis établie en ville par le plus beau temps, ce qui ne me cause aucun regret, n'ayant pas profité du jardin tout l'été. Mais vos sœurs le regrettent; la Marianne est un peu mieux, mais je tremble pour l'hiver; elle n'a presque plus de migraine; on voit par là qu'elles sont venues par l'estomac.

Vous aurez entendu que l'Elisabeth se marie avec le duc de Wurttemberg, et que je m'entends avec le prince Taxis[1]) pour son fief des postes, pour le lui donner en dot. Pure invention du roi de Prusse, qu'il a débitée, et surtout à Pétersbourg, pour animer et piquer la grande-duchesse à cause de sa famille, qui doit succéder un jour, le prince Louis[2]) n'ayant d'enfants mâles[3]), et je crois, sera apanagé pour faire le cadet régnant[4]). Cela a porté coup chez cette princesse, mais vu le mensonge, devrait la rendre pour l'avenir plus méfiante. Il n'est pas croyable, l'acharnement de ce prince. Tous les évêchés sont à cette heure pour nous; votre frère aura encore Hildesheim, Paderborn et Liège, un de mes petits-fils Saltzbourg, Passau, Regensbourg,

---

[1]) Damals war Fürst Carl Anselm zu Thurn und Taxis Chef dieser Familie.

[2]) Ludwig Herzog von Württemberg folgte seinem älteren Bruder Carl im Jahre 1793, starb aber schon zwei Jahre später.

[3]) In der Ehe Ludwigs von Württemberg mit der Gräfin Sophie von Beichlingen wurden nur drei Töchter geboren.

[4]) Friedrich, der nach dem Tode seines Bruders Ludwig auch wirklich zur Regierung gelangte. Er war der Vater der Grossfürstin Marie von Russland.

Freysing; un autre Mayence, Worms et Spire, un autre Wurtzbourg et Bamberg, un autre Trèves, Augsbourg et Constance. C'est vraiment indécent, mais cela existe, et il gagne à nous rendre suspects et à nous faire craindre, ayant une grande adhérence en empire, que nous negligeons en tout. Il peut tout avancer et répondre, avant que nous puissions le savoir et détruire.

On est extrêmement content de votre frère, surtout son vieil électeur; c'est un vrai enthousiasme, et je suis sûre que nous pourrions avoir pour lui tous les évêchés que nous voudrions, mais Dieu nous en garde; deux évêchés, s'ils n'étaient si près, seraient déjà de trop. On nous a fait plusieurs offres, mais nous avons refusé net; non seulement qu'actuellement il n'y a pas question, mais cela serait même dans la politique de trop, et les autres ne pourraient le souffrir à la longue. Cela mènerait au projet favori de sécularisation; Dieu nous en préserve. Je vous marque exprès cette anecdote, que sans affectation vous pouvez assurer comme nous pensons; mais rien marquer de sécularisation, point très-délicat pour la religion et l'état, et qui est goûté par l'empereur. Votre frère ne reviendra qu'en novembre; il se porte bien, après les fatigues des plaisirs que j'ai trouvés indécents à une cour ecclésiastique, de si longue durée, les bals en masques surtout. Il compte être le vingt à Mergentheim; je suis très-curieuse, comme il s'y prendra, et je me flatte bien.

Les affaires des Pays-Bas m'affligent. On y vend tout à l'encan, vins, chevaux, voitures, provisions, jusqu'au beurre fondu, les lanternes, les fagots, bois, linges, batterie de cuisine etc. etc., comme s'il n'y avait point de successeur à venir ou le grand Turc. Cela fait très-mauvais effet là et dans l'Europe, et est bien humiliant pour nous et la famille.

Starhemberg, Kaunitz ont représenté contre, moi j'ai fait mon possible; la réponse était: je me suis déclaré héritier, je sais ce que je fais, et on a donné les ordres en conséquence directement, m'ayant déclarée que dès ce moment je veux tout ignorer, que je mérite au moins ce ménagement.

Vous pouvez juger, quel effet cela fait partout, et votre sœur en connaît tout le critique; elle maigrit et lui aussi, et nous passons les derniers temps assez tristement pour le futur. Kaunitz a cru que votre sœur devrait partir au commencement de l'année ou mars, pour avoir plus facilement le subside des états, ou plutôt la continuation. L'empereur en a fixé le terme à la fin de mai, et je doute encore, si cela se fera, voulant se rendre en mars lui-même là-bas et y rester seul, à ce qu'il dit, deux mois, pour s'informer de ce pays. J'avoue, je n'augure rien de bon de tout ceci, car l'humeur se fait voir partout.

Kaunitz est bien abattu, mais voyant combien j'ai besoin de lui, il travaille plus que jamais, et c'est le seul qui lui impose quelquefois; pour se soutenir, il faut qu'il ne paraisse pas. Dans les affaires courantes il doit céder aussi, pour se réserver pour les grandes. Cette situation est pour moi vraiment insupportable; cela ne peut durer. Je suis bien aise que Firmian revient, et votre conduite vis-à-vis de lui vous attire toute la considération et confiance du public, votre cœur se faisant voir à découvert.

Pour le plan des finances, je ne toucherai rien, mais je suis bien aise que vous m'en prévenez, et faites-en de même pour l'avenir, si vous expédiez des choses intéressantes. Pour Carli[1]) et Verri j'aurais souhaité longtemps un

---

[1]) Graf Gian Rinaldo Carli, Präsident des Cameralmagistrates in Mailand.

changement, pour Lottinger[1]) vous le devez connaître mieux que moi, et j'ai opinion *von meines lieben Ferdinand Einsicht,* surtout en finances. Il tient cela de son admirable père, qui me le rend d'autant plus cher, avec un cœur de prince et non *cameralisch.*

J'ai dû arrêter le courrier jusqu'aujourd'hui, mon bras ne m'ayant pas permis d'écrire longtemps de suite; il est mieux, mais pas guéri. Je vous embrasse tendrement.

Hrzan est hors de lui de vos bontés; il resterait d'abord avec vous. Je vous en sais bon gré.

Le 19 octobre (1780).

Monsieur mon cher fils. Nous avons encore le plus beau temps, et si votre chère et précieuse archiduchesse est remise de l'inquiétude de la fausse-couche, elle se rétablira bientôt, en jouissant encore d'un peu de campagne. Je crains pourtant, délicate comme elle est, ayant beaucoup souffert, elle aura pour quelque temps, et vos inquiétudes, je peux me les présenter, bien fâchée qu'en toute occasion d'inquiétude vos nerfs se font sentir. Dans ce monde, surtout les grands, et qui ont famille, sont sujets à des revers assez fréquents. J'en ai eu une bonne dose, mais ma santé était de fer, mon cœur était si accoutumé à la douleur, que cela me servait de nourriture, ou au moins comme une autre pâture. Mais la grande joie m'assommait, et je crois que D.

---

[1]) Peter Stephan Lottinger, Rath der Rechnungskammer und Generalintendant der Posten zu Mailand.

je pourrais mourir de joie, ne l'ayant pu de douleur; mais je ne crois plus être exposée à cet accident.

Je vous dirai qu'à mon grand étonnement votre plan pour les finances m'a été remis hier soir, et après l'avoir bien considéré, et voyant presqu'en tout, qu'il était conforme avec le vôtre, auquel on rendit toute la justice qu'il mérite, je l'ai approuvé tout de suite avec grand plaisir, et me conformant et marquant ma satisfaction due à l'ouvrage, et avec plaisir et vanité.

Sur l'autre objet très-important, sur les affaires de Parme, je ne saurais vous nier, que depuis deux mois je tremble pour votre sœur. Vous devez savoir, qu'après m'avoir continuellement tourmentée pour venir ici, et m'avoir toujours écrit, que c'est la faire mourir à petit feu, qu'elle aimerait mieux savoir s'il y a de l'espérance ou non, j'ai pris l'occasion, me demandant de l'argent pour faire son *votum* pour sa fille à Lorette, de lui marquer qu'elle ne peut faire ce petit voyage, sans que j'y contribue de deux mille sequins, combien celui à venir ici coûterait, et que je lui avoue, l'état, étant obéré de dettes, ne pouvait être employé à des dépenses inutiles, qu'ainsi il vaut mieux n'y plus penser, et comme elle et l'Infant m'ont insinué à plusieurs reprises, que cent mille sequins, qui feraient à peu près la moitié de ses dettes, ne peuvent guère se trouver dans leur état, j'ai cru devoir couper court et ne laisser d'espérance. Depuis ce moment elle ne m'a plus rien écrit, et quinze jours après elle se plaignit de fièvre; cela a duré plus ou moins jusqu'à cette heure. Un jour elle se dit mourante, l'autre elle se dit bien. Elle écrit toutes les postes, comme à l'ordinaire, sans changement de caractère, disant que c'est dans la chaleur de la fièvre qu'elle se lève, n'ayant la force de le faire autrement. C'est elle qui joint les rapports de Camuti ouverts.

Enfin celui-ci a écrit par une autre voie à Störck, avant que le cardinal[1]) est parti, qu'il ne peut plus se taire, que votre sœur ne prend rien, ni en règle ce qu'elle devait, se gâte à force de manger en secret, soutenant qu'elle ne peut rien manger, et veut avoir absolument une cuisinière d'ici, que je cherche, car nous n'avons plus à la cour des jeunes apprenties, et les deux vieilles ne pourraient s'expatrier.

L'Infant en dernier lieu me soupire de la flatter, de la faire venir, si elle se remet, et répond à ce qu'on lui dit, qu'il ne soit d'autre moyen pour l'aider. Je n'espère que dans la visite du cardinal, qui était informé du commencement de tout ceci, mais pas que la chose paraît pressante, et je vous avoue, connaissant la violence et l'entêtement de votre sœur, il y a tout à craindre chez elle, n'ayant aucune personne raisonnable auprès d'elle, et encore moins qui lui impose, dont elle aurait grand besoin.

Notre grand ami van Swieten l'a tirée une fois ici, à force de lui tenir tête et ne pas paraître s'inquiéter, ni se laisser imposer; mais à la longue, n'ayant personne avec elle, son confesseur étant peu de chose et n'osant rien dire et voulant aussi partir, je crains qu'elle ne succombe par sa propre volonté et travers. J'attends le rapport du cardinal avec la dernière impatience, et jugez de ma situation. Peut-être ont-ils cru qu'à Piacenza il y avait meilleur air, et dans ce cas je serais bien aise. Mais pour la faire venir ici, j'avoue, je ne saurais jamais m'y prêter. Ma situation n'est que trop critique, l'empereur s'est déclaré de ne rester un jour, si elle vient, et vous pouvez compter que tous ces manèges et intrigues ne sont que pour nous l'adosser, comme feue sa belle-mère en France. Vous avez cru que l'Infant

---

[1]) Hrzan.

m'écrit sur les affaires des limites ou autres contestations. Pas un mot, et j'ai garde de commencer à lui en marquer quelque chose, pour n'ouvrir la porte, car il est grand *seccatore*, et s'il m'écrivait même à l'avenir, je ne lui ferai répondre que par la chancellerie, n'aimant discuter ces sortes d'affaires moi-même. Nous avons pour cela nos dicastères, mais en Espagne il nous rend le plus mauvais service, criant qu'on ne veut lui rendre justice, mais le dépouiller de ce que le traité d'Aix-la-Chapelle lui a destiné.

Je vous dirai une autre anecdote. L'estafette que vous avez envoyée à Kaunitz, votre lettre ne m'a été remise que hier, après que la poste est arrivée. J'ai vu qu'une estafette me manquait; j'ai fait du bruit, et le soir tout doucement on m'envoie votre lettre cachetée, avec la consulte faite sur votre proposition. Cette fois-ci le hasard a aidé, car la poste portait que votre épouse était mieux après la saignée que j'ignorais, qui était dans la lettre. Mais je vous avertis, si vous avez même à envoyer des estafettes au département, de ne jamais joindre une lettre; c'est déjà la seconde fois, que cela arrive, mais d'envoyer en droiture l'estafette à Pichler, avec le paquet séparé pour le département, lequel le recevra tout de suite, et moi ma lettre. Mon bras veut finir; je vous embrasse.

Le 3 novembre (1780).

DI. Monsieur mon cher fils. J'ai écrit hier par la poste à votre chère épouse, le faisant aujourd'hui par le courrier.

Je suis toujours bien contente de votre travail, et vous nous avez envoyé bien des bonnes choses. Le portrait de votre fils me fait grand plaisir. Connaissant votre délicatesse

et exactitude, quand il s'agit de votre épouse et de moi, je suis rassurée sur sa santé; il n'aurait dépendu que de moi d'en être inquiète. Brambilla a prôné ici, qu'il ne la trouvait pas bien et très-défaite; vous voyez, quel homme que c'est, et que j'ai bien fait de vous prévenir; ce n'est pas à moi, mais en ville, qu'il débite ces choses. Il dit être malade; je crois qu'il se prépare à ne pas faire le terrible voyage de l'empereur. Il compte partir au commencement de mars, par Ratisbonne, Nurenberg, Würtzbourg, Francfort, Mayence, Coblence et Luxembourg. De là par Namur à Bruxelles, y rester pour tout voir et se mettre au fait du gouvernement, voir les provinces, et à la fin de mai, quand mes enfants d'ici viendront, se rendre en Hollande, à Versailles, et quand les cérémonies seront terminées, leur faire une visite et rester huit ou dix jours avec eux, retourner par Liège, Cologne, Münster, Spaa; d'Aix à Minden, Lübeck, Hambourg, Anspach, peut-être Stoutgard, tomber en Bohême par Egra aux camps au premier septembre. Vous voyez que ce voyage est encore plus long que les autres, et cela augmentera toujours, tant que j'existerai. Jugez de ma sensation et des regrets que j'ai, de n'avoir pas suivi mes idées de retraite.

Votre frère a fini heureusement son chapitre; tout le monde en est content. Je compte le revoir en dix jours; il me semble qu'il le souhaite.

Rien de nouveau d'aucune part, mais point de paix à espérer.

La visite[1]) selon nos nouvelles à Pétersbourg n'a pas effacé la nôtre chez l'impératrice; auprès des jeunes[2]) c'est

[1]) Des Prinzen von Preussen.

[2]) Grossfürst Paul und seine Gemalin.

autre chose; selon les nouvelles de Prusse il a réussi et effacé en plein le premier, *nè tanto nè tampoco*. Mais le prince de Ligne [1]) a bien réussi auprès de l'impératrice, qui lui a fait des présents magnifiques et l'a retenu dix jours de plus, pour assister à la fête.

L'incommodité de la Marianne existe toujours et m'inquiète, on dit de même de Parme, mais on ajoute qu'elle ne fait rien de ce qu'on lui prescrit; cela lui ressemble.

De Hrzan on ne sait encore rien de Florence le 24, et la grande-duchesse est entièrement remise.

Mes compliments à votre chère épouse; je vous embrasse.

Le 9 novembre (1780).

DII. Monsieur mon cher fils. Vos lettres et votre contentement me font grand plaisir, toute mon ambition consistant à rendre, si non heureux, au moins contents les hommes. Jugez du degré de ma satisfaction, en rendant un fils, ce cher Ferdinand, content, et qui le mérite.

Votre frère arrivera le douze; je l'attends avec empressement. Il n'y a qu'une voix sur son chapitre. Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que Hardegg en est du nombre, et que Ferdinand me l'a toujours prédit.

Vos deux sœurs sont mieux, mais le rhume existe encore comme mon rhumatisme, mais tolérable. Je l'ai promené hier par un temps affreux, de brouillard mêlé avec de

[1]) Der bekannte Reisende, Schöngeist und Schriftsteller, damals Feldmarschall-Lieutenant und später Feldmarschall Carl Joseph Fürst de Ligne.

la neige, qui perçait, à Schönbrunn, pour la chasse aux faisans, où j'étais spectatrice avec la Vasquez, les deux Liechtenstein [1]), Clary [2]), Kaunitz [3]), veuve Eszterházy [4]) et Rosenberg. Mais nous n'y sommes restées qu'une demi-heure, et nous nous sommes rendues à la maison, pour attendre les messieurs à dîner, qui étaient l'empereur et la Marie, le prince Dietrichstein, les deux Liechtenstein, François et Charles, Clary, Hagen, Auersperg Heinrich, Kaunitz, Lacy et Charles Pálffy. [5]) On a tiré quatre cents pièces et on était de retour à quatre heures. Aujourd'hui l'empereur était à la *Hohe Leithen* sans rien prendre, comme toujours. La journée était froide mais belle.

Je voudrais bien un petit Ferdinand de préférence à la Charlotte, mais elle sera bien venue; qu'elle ne coûte pas trop à la mère. Je vous embrasse tendrement.

---

[1]) Leopoldine und Eleonore.

[2]) Die Gemalin des Oberstjägermeisters Fürsten Franz Wenzel Clary, Josepha, Tochter des Fürsten Hermann Friedrich von Hohenzollern-Hechingen.

[3]) Leopoldine, geborne Prinzessin zu Oettingen-Spielberg, Gemalin des Generalhofbaudirectors Grafen Ernst Kaunitz, Schwester der Fürstin Eleonore Liechtenstein.

[4]) Wohl die Witwe des im Jahre 1762 verstorbenen Feldmarschalls Fürsten Paul Eszterházy, Marianne Josepha, geborne Marchesa Lunati-Visconti.

[5]) Graf Carl Pálffy, damals ungarischer Hofvicekanzler, brachte 1807 den Fürstenstand an sein Haus.

Le 13 novembre (1780).

DIII. Monsieur mon cher fils. En vous renvoyant l'original, dont j'ai pris copie, je ne saurais vous cacher mon étonnement sur la somme énoncée, et dont je ne vois pas des moyens. Je viens seulement de le recevoir, je n'ai pu parler à Kaunitz, ainsi je ne saurais me décider. Quel mérite ait ce ministre[1]), il y a des bornes à tout.

Je suis très-contente de votre note; je vois votre cœur, et j'y reconnais votre raison. Nous ne sommes que des baillis de l'état; nous ne pouvons trancher selon nos goûts, mais selon l'équité.

Votre frère est heureusement arrivé hier à minuit; il se porte bien et s'est conduit partout à merveille; même à Munich il a gagné des cœurs de Bavarois, c'est tout dire. Le séjour d'ici lui sera bien plus pénible qu'avant; je le plains sans le pouvoir aider.

Vos sœurs se promènent dans la chambre, mais sont encore bien enrhumées; le temps est abominable. Faites mes compliments à votre chère épouse, je lui écrirai jeudi. Je vous embrasse tous deux.

Le 15 novembre (1780).

DIV. Monsieur mon cher fils. Toujours contente de la façon dont les affaires vont chez vous, et de votre façon de penser et de sentir, j'en remercie Dieu et le prie pour la continuation.

---

[1]) Firmian.

Nous avons un temps abominable et des rhumes affreux. Vos deux sœurs en sont encore attaquées et ne peuvent sortir hors chez moi tout en négligé.

La Marie est partie hier pour chasser tout ce mois, il ne fait pas froid, mais humide et brouillard. En Bohème, Bavière, Graz, Innsbruck on a déjà de la neige, mais chez nous pas.

Votre frère se porte très-bien et m'a procuré bien de la consolation. Dieu veuille que le séjour d'ici ne le gâte. De chez nous rien de nouveau ni même de dehors. Mais je ne saurais assez vous marquer mon étonnement sur la somme des dettes de Firmian. Lui seul, sans famille, sans faste, par pure confusion laisser venir les choses si loin. Je suis doublement embarrassée, qu'une somme pareille ne se laisse pas cacher, et que l'empereur ne l'approuvera jamais, et j'en conviens qu'il a raison.

L'autre embarras, encore plus grand, c'est que Kaunitz dit qu'il a un rhume et ne sort de chez lui. Je n'ai pu lui en parler; j'ai fait chercher Sperges et lui ai remis votre note, qui vous fait honneur et m'a vraiment obligée; point de réponse. Je compte écrire en général à Firmian gracieusement, mais lui représentant l'embarras pour les circonstances présentes, lui accordant cent mille florins, que vous chercherez à le tirer de l'embarras. Pour les autres, je ne saurais y entrer, mais aussi en revanche je lui laisse pour cet objet sa bibliothèque, les estampes et peintures sans condition. Ces cent mille florins, que Greppi ou un autre soit chargé de les employer pour payer les dettes criardes, et qu'il se range de façon de n'en plus faire, ne comptant plus entrer en rien. Je ne comprends pas sa tranquillité, avec laquelle il a été à sa dernière maladie; cela fait frémir, comme on se fait illusion sur sa conscience et le compte à

rendre. Je ne vous dis ici que mon sentiment particulier; j'attends celui de Kaunitz, et vous ne mettrez rien en exécution, avant que d'avoir reçu par lui ma résolution. Mais je vous avoue, je me fais un vrai scrupule sur cette affaire inconcevable, n'en ayant jamais eu la moindre idée.

Voilà l'extrait pour ce Borsos; vous lui direz qu'il n'y a rien à faire pour lui. Ses fautes sont trop honteuses et grandes; qu'il reste où il est, autrement il pourrait bien finir au Spielberg.

Il y a un valet de chambre du feu duc de Modène ici, sans lettres de recommandation de personne, qui veut avoir un service. Je crois qu'il s'appelle Carponi; il est Milanais. On lui a représenté l'incongruité d'être venu ici; il demande d'être huissier à un conseil là-bas, vous verrez ce qu'il en sera; il dit qu'il a aussi servi votre chère épouse; ici il n'y a rien à faire.

Il y a aussi une dame de Milan ici; je ne sais son nom; elle est Allemande. Elle sollicite aussi des augmentations, ou elle sera obligée de se confiner en Piémont. Je ne crois pas que cela serait une grande perte; plutôt que de les augmenter. Depuis un temps on court ici comme rien. Je ne l'ai pas trop bien reçue, en lui disant cela, et je ne ferai plus venir quelqu'un, qui n'a une lettre de vous ou de Madame.

Je vous joins ici *sub volanti* la lettre à Firmian. J'ai cru faire mieux; vous pouvez la remettre ou la retenir à votre bon plaisir, et la lire. C'est pour cette raison qu'elle est *sub volanti.* Je vous embrasse.

Le 16 matin.

Je rouvre ma lettre pour vous marquer à mon grand étonnement, qu'il n'y a qu'une heure, que l'empereur vient de

me remettre votre lettre par le dernier courrier à lui, et un papier italien avec vos réponses à côté. J'étais bien touchée de votre lettre, et que vous demandez de nouveau, que l'empereur me confie le tout. Cela ressemble à mon cher et fidèle Ferdinand; sans cela je crois que je ne l'aurais jamais vu, mais en me le donnant avec de l'embarras, il a ajouté sous les dents, qu'il croit que j'en serai déjà informée. Mais je l'étais si peu, que je suis tombée des nues, en lisant ce tas d'iniquités, mais cela ne m'a pas étonnée. Je vous ai averti que l'empereur avait toujours de vous autres des nouvelles peu favorables, et en général de Milan, qu'il savait les plus petites choses, mais jamais des favorables. J'ai fait même prendre garde quelque temps aux correspondances, mais jamais rien ne s'est manifesté, et vous savez que je suis fort contraire à l'ouverture des lettres. J'ai défendu, il y a deux ans, de ne plus continuer.

Je vous dirai donc, que je n'ai jamais su rien de tout ceci, et que de ces sortes de rapports on n'a pas le courage de me faire, mais malheureusement on sait que l'empereur les aime, et tout s'adresse là, ce qui rend la vie si inquiète, si désagréable pour tout le monde, chacun étant exposé à se voir calomnié, sans pouvoir s'excuser. Il y a plus de dix de ces sortes d'inquisitions depuis son retour, qui toutes finissent que tout était faux, et sans punir les calomniateurs, qui savent si bien se cacher, et qu'on ne veut trouver.

Vous aurez entendu d'une inquisition du fameux Bolza de Dresde, qui n'aboutit aussi à rien, et dont je pourrai bien devoir payer les pots cassés. Là-dessus comme sur bien d'autres choses il n'y a rien à dire ni à éviter. Tout le monde est si intimidé, qu'on cherche seulement à se tenir bien loin. Moi-même, je ne fais plus la centième partie de ci-devant, étant trop frappée. En voulant soutenir les choses,

je faisais le malheur de ceux que j'y employais. Kaunitz même laisse aller les choses et ne vient presque plus à la cour. Si je le vois une fois seul, je lui en parlerai; il sera indigné comme moi. Je suis fâchée des mauvais moments que ces impudences vous auront fait passer, et vous embrasse tendrement.

AN DEN

ERZHERZOG MAXIMILIAN.

Undatirt. (April 1774.[1])

Mon cher fils. J'avoue qu'il coûte à ma tendresse de vous éloigner de moi, étant encore si jeune. Je vous ai désigné à fermer mes yeux, mais ne pensant qu'à votre bien-être seul, sans m'écouter, je m'exécute et vous éloigne d'ici, où vous n'avez plus rien à apprendre, ni les moyens propres à vous former et mettre à profit ce que j'ai cru devoir vous faire apprendre. Vous me rendrez justice de n'avoir rien négligé tant dans les sciences qu'à cultiver les talents que le bon Dieu vous a accordés. Nonobstant mon âge, mes incommodités, les affaires attachées à ma personne, l'éducation de mes enfants a été toujours mon grand et le plus cher objet. Si tout ne s'est pas fait d'après mes instructions, ordres et conformément aux soins que je me suis donnés, il n'y a pas de ma faute, mais c'est l'effet de mille circonstances, qui dans ce monde ne nous laissent arriver à rien de parfait, et qui sont attachées à notre perverse et malheureuse humanité. C'est surtout auprès des grands, où tant de monde doit concourir, où l'envie et la jalousie détruisent I.

---

[1]) Abschrift. Das mit derselben vollkommen gleichlautende, von Maria Theresia eigenhändig unterzeichnete Original befindet sich im Besitze der Frau Valesca Reichel, gebornen Baronin Buddenbrock, und stammt von deren mütterlichem Grossvater Baron Hettersdorf.

souvent les meilleures dispositions. J'espère que vous me donnerez la même consolation comme vos frères et sœurs, de me rendre la même justice, d'avoir prévu sur ce point en bonne et tendre mère tout ce qui pouvait vous être utile, en ne vous laissant, malgré votre jeunesse, rien ignorer de ce qui pourrait vous être nécessaire et utile pour l'avenir, si c'étaient même des principes opposés à ma façon de penser, pour vous garantir de ne pas être surpris ou étonné, en entendant des raisonnements contraires à ce que vous avez appris ou vu jusqu'à cette heure.

Votre grand malheur a été de perdre si tôt votre père, prince autant respectable par la pureté et exactitude dans notre sainte religion (premier objet et même seul de tout homme) que par son esprit, caractère, ses bontés et agréments. Ce grand exemple vous manquait, et encore à toute la famille trop tôt. Vous, qui n'aviez alors pas encore neuf ans, ne sauriez vous rappeler ses discours, actions, et vous pourriez seulement vous souvenir de sa personne par les portraits qui se trouvent dans tous mes appartements et ceux de mes enfants, exprès pour l'avoir toujours présent dans toutes vos actions comme dans votre cœur. Depuis sa mort tout s'est changé ici, on peut dire qu'il n'y a plus ni cour ni souverain. Abîmée dans ma douleur, je ne me connaissais moi-même avant deux ans, et après ma grande maladie l'âge, les chagrins, les affaires avaient usé les facultés de mon âme et corps. Le dernier mariage malheureux de votre frère, l'empereur [1]), et tant d'autres circonstances ont contribué à changer ici entièrement la face, et le ton qui règne actuellement, est le plus mauvais pour la religion et décence autant que pour le bien-être des familles, et surtout pour former

[1]) Mit Josepha von Baiern.

les jeunes gens, qui sont d'une dissolution extrême. J'ai donc cru devoir vous sauver dans cet âge, où à peine on peut se rendre maître de soi-même, en sortant de la gêne de l'enfance, et où les passions sont le plus à craindre. Votre salut et votre bien-être en dépendent. Cette considération seule m'a fait passer sur toute ma juste tendresse, en me privant du dernier gage de mon heureux mariage, et que selon le cours ordinaire je ne reverrai peut-être plus dans ce monde. C'est la raison, pourquoi je serai un peu diffuse dans cette instruction, que je vous recommande de lire, si non tous les quatre-temps, du moins une fois pendant l'année, soit dans le carême, avent, Pâques, soit le jour de l'anniversaire de votre père ou le mien, en priant Dieu pour un père et mère, qui vous ont comme tous leurs enfants tendrement aimé, qui n'ont été occupés que de leur bonheur, et qui ne vivaient que pour eux. Après la grande perte de votre père, qui l'a été d'autant plus que j'ai été trop heureuse, mon goût était la plus sombre retraite. Après y avoir passé neuf ans, loin de sentir diminuer mes regrets, chaque instant rouvre plutôt ma plaie. Elle ne se fermera jamais; il n'y a que mes enfants qui peuvent y apporter quelque soulagement par leur bonne conduite, en tâchant de suivre ses traces.

Je commencerai à vous parler à cette heure en particulier. Vous êtes le cadet de tous mes enfants et le huitième archiduc[1]); vous n'êtes pas destiné par bonheur (et c'est un bien grand) à commander, vos jours n'en seront que plus heureux, et vous aurez moins de compte à rendre. Mais vous êtes par votre état obligé à avoir encore plus de

---

[1]) Bei dieser Berechnung setzt Maria Theresia ihren jüngsten Sohn hinter seine drei älteren Brüder und die vier bereits am Leben befindlichen Söhne des Grossherzogs Leopold.

soin de tout ce qui a rapport à votre personne. Nous avons pourvu à votre établissement honorablement et convenablement: la grande-maîtrise de l'ordre teutonique et le gouvernement d'Hongrie de la façon que votre beau-frère [1]) le possède actuellement, vous sont destinés, avec les terres qui viennent de feu votre incomparable père, Holitsch, Sassin, Göding, Eckartsau, Hof, selon la liste ci-jointe, ou l'équivalent en argent, si l'empereur et moi nous trouvions plus convenable de les vendre ou échanger. Les revenus qui vous sont destinés, sont compris dans la liste ci-jointe.

Le poste d'Hongrie est un des plus importants et agréables de la monarchie, aux portes de Vienne et à la tête d'une nation, qui a tant de mérite vis-à-vis de moi, à laquelle je dois mon existence sur le trône de mes ancêtres, qui m'a marqué pendant trente-trois ans de mon règne le plus grand attachement et le plus efficace empressement à me soutenir et à exécuter mes volontés. Suivant les mêmes traces, en leur témoignant affection et confiance, vous verrez qu'il y a bien des ressources dans cette nation. J'en dois la connaissance, comme tant d'autres, à feu votre cher père, qui seul les a connus, et si dans la suite on ne s'écarte pas du pied, sur lequel je les ai traités, j'espère que vous serez heureux, en les rendant de même heureux. De cette façon vous ferez voir d'être notre digne fils. Ceci s'entend autant qu'il dépend d'un gouverneur absolument soumis aux ordres de son souverain.

La grande-maîtrise de l'ordre teutonique est une retraite agréable et un état très-convenable. Il est toujours bon d'avoir quelque chose en propre. Un huitième archiduc pouvait-il l'espérer? Plus votre naissance est grande, plus est

---

[1]) Prinz Albert von Sachsen-Teschen.

critique votre situation. Regardez donc cette respectable place comme le plus grand bonheur, et ne la quittez pas légèrement et jamais, sans que le chef de votre maison l'approuve ou l'exige, car vous serez attaché et soumis à celui que la providence aura mis à la tête de la monarchie et famille.

L'établissement en Hongrie a encore un autre but; c'est d'être utile à votre souverain, à l'état, à la patrie. Étant à la tête d'une partie militaire considérable, tâchez de vous perfectionner dans ce métier, qui est l'unique des grands princes, pour servir un jour utilement à la tête des armées, si votre souverain le juge à propos. Mais à cet effet il faut avoir plus de mérite et connaissances que les autres. Votre naissance ne suffit pas, elle ferait même votre honte et malheur.

N'étant pas destiné pour l'état de mariage, il faut que vous vous occupiez d'autant plus à vous rendre capable de faire votre bonheur, en faisant celui de tant de milliers, en servant l'état et en acquérant un nom immortel à l'exemple de vos ancêtres et même de particuliers, comme un Eugène, Baden, Montecuccoli et autres, qui se sont immortalisés par leurs actions. Vous avez plus de facilité d'y parvenir par l'avantage de votre naissance et des instructions que vous avez reçues; il ne faut que vouloir.

J'espère que ni le pape ni votre ordre n'exigeront de vous de faire les vœux. Mais si je souhaite que vous n'y soyez pas obligé, j'exige d'autant plus d'exactitude à les suivre volontairement, comme si vous en fussiez lié. Sur ce point ne permettez-vous aucune indulgence, vous le devez à votre âme et à votre réputation. Ne laissez-vous entraîner ni par les railleries ni par les mauvais exemples que vous pourriez voir ou entendre citer. Réprimez les discours de

cette espèce, peu convenables pour la mémoire de ceux qui vous ont devancé, et pernicieux pour un jeune cœur. N'ayez jamais honte de paraître en toute occasion bon chrétien, tant dans vos discours que dans vos actions. Ce point exige la plus grande attention et exactitude, plus encore dans ce temps que dans le passé, les mœurs étant trop dépravées et infectées de légèreté depuis qu'on veut renfermer la religion dans son cœur, sans en pratiquer le culte extérieur, de peur de se rendre ridicule ou être réputé hypocrite ou peu éclairé. C'est le ton qui règne à présent généralement, ton qui est d'autant plus dangereux, qu'il est pratiqué par tout ce qu'on nomme beau-monde, et même par les soi-disant savants. Rien de plus commode, rien de plus propre à flatter notre amour-propre, qu'une liberté sans aucune gêne. C'est le mot, substitué à celui de religion par le siècle éclairé, où tout veut se concevoir et faire par conviction ou calcul. On condamne tout le passé d'ignorance et de préjugés, sans être même informé du passé et très-peu du présent. Ces écueils sont d'autant plus dangereux, qu'ils ont bien du spécifique, et tout pour flatter notre orgueil et nos passions.

Si je voyais ces soi-disant savants, ces philosophes plus heureux dans leurs entreprises, plus contents dans leur particulier, je pourrais me condamner de prévention, d'orgueil, de préjugés, d'entêtement, à ne pas m'y conformer. Mais malheureusement mon expérience journalière me convainc du contraire. Rien n'est plus faible, plus découragé que ces esprits forts, rien plus rampant, plus désespéré à la moindre disgrâce. Ce sont des mauvais pères, fils, maris, ministres, généraux, bourgeois. Pourquoi? Le fond leur manque; toute leur philosophie, toutes leurs maximes ne sont puisées que dans leur amour-propre; le moindre revers les renverse sans ressource. De là la fréquence des gens qui se tuent eux-

mêmes ou qui deviennent fous ou dû moins incapables de tout par leur inconduite ou par des maladies. Si même le bon Dieu accorde à quelques-uns de ces misérables la grâce de rentrer dans la bonne voie, ce n'est qu'en devenant inutiles à l'état et en s'enfonçant dans une retraite obscure, pour se cacher aux yeux du monde. Mais ces cas sont bien rares; après avoir passé une vie des plus agitées, ces gens meurent d'ordinaire misérablement et en désespérés. Ceux-mêmes ou indifférents étudiés, qui se moquaient de tout le monde, qui donnaient le ton, qui turlupinaient sur tout ce qu'il y a de plus saint dans notre religion et préférablement sur ce qui se rapporte au clergé, ceux-mêmes dans le moindre revers ou incommodité n'ont pas de force à se soutenir ou se soumettre. C'est un malheur que je ne saurais assez vous répéter et prier d'éviter; il ne s'agit que de suivre exactement ce qu'on vous a appris depuis votre jeunesse, et ce que vous avez vu pratiquer jusqu'à cette heure à la cour. Ce point est d'autant plus délicat, que cette sorte de gens est très-aimable dans la société, très-recherchée par l'agrément de leur esprit, ou tolérée par crainte.

N'ayez jamais honte d'être un bon chrétien, de vous montrer tel et par les paroles et par les actions. Ayez-en horreur ceux qui pensent et parlent autrement. Evitez leur compagnie, marquez, si vous le pouvez, votre façon de penser à cet égard, et les bons principes que vous avez reçus sur cette matière. N'ayez pas honte de professer publiquement, en vous exposant même au ridicule, quel maître vous servez; il vous en récompensera bien autrement que ces esprits forts et frivoles, qui sont les premiers à mépriser ceux qu'ils ont pervertis. Je joins une note à part sur ce que je crois que vous pouviez et deviez faire dans votre particulier pour nourrir cet esprit de religion, et pour cultiver les bonnes

mœurs, ce qui est bien nécessaire dans ce temps. Les exemples manquent, la lecture doit suppléer; n'y manquez pas, mon cher fils; ces avis sont dictés par une tendre mère, qui a une grande expérience du monde, qui souhaiterait aux dépens de ses jours vous rendre heureux et garantir des écueils trop séduisants pour votre âge et caractère.

Quelque parti que vous preniez dans ce monde, ces principes vous sont nécessaires. Il n'y a rien de trop; votre état est décidé selon mes vues, c'est le plus heureux et le moins sujet à des revers, autant qu'on peut l'être dans ce monde, si vous vous y prenez comme il faut.

Si, après avoir vu et épluché les misères et petitesses humaines, vous incliniez peut-être à embrasser l'état ecclésiastique, vous ne le ferez jamais avant vingt-six ans passés, après mûre réflexion, et jamais sans l'approbation du chef de votre maison, auquel vous devez vous soumettre en tout ce qui concerne votre personne. Comme je ne vous proposerai pas l'état ecclésiastique, qui exige bien plus de vertus et d'innocence et impose bien plus d'obligations, je ne vous conseillerai non plus de vous marier, surtout en regardant les ménages d'aujourd'hui. Le choix que j'ai fait de votre état, est le plus sûr, le plus agréable et le moins dangereux, mais il faut savoir se conduire. Sans principes et sans vertus tous les états sont dangereux, malheureux et flottants.

Évitez tout ce qui est passion, surtout par rapport aux femmes. Je suis fâchée de devoir le dire: elles sont plus dangereuses que les plus libertins entre les hommes. Une fois tombé, vous êtes perdu, et vous aurez bien de la peine à vous relever; j'en juge par la connaissance que j'ai de votre caractère. Évitez avec soin le premier faux pas, et soyez sur vos gardes contre ces illusions et perversions, qui ne le sont que trop, et attirent après tant de maux. Les

plus libertins en conviennent et sont là-dessus de bonne foi. Si vous n'allez pas vous-même vous exposer dans les occasions, et si vous voulez les éviter, vous en êtes garanti par votre rang et naissance, et par ceux qui, sous le prétexte de vous servir, peuvent vous en garantir, si vous n'y mettez d'empêchement et suivez mes conseils et les leurs. Ne vous trouvez jamais seul avec des femmes, ni au théâtre dans les loges, ni aux visites et promenades, sans être accompagné d'un de vos cavaliers. Ne vous permettez aucune familiarité avec le sexe, mais traitez les femmes avec beaucoup de respect et de politesse, même celles de l'ordre bourgeois. Aucune familiarité et badinage avec les gens du peuple des deux sexes, tout cela ne convient ni à un prince de la maison d'Autriche, ni à un coadjuteur. J'ai un peu de crainte sur ce point, après avoir vu ici que vous aimiez à vous familiariser avec les petites gens. Il est encore essentiel d'éviter les discours avec les valets et petites gens de votre suite, ou leur donner vous-même les ordres. Il faut être leur père, avoir soin d'eux, ne les jamais brusquer ni exiger trop de service, mais jamais être leur frère, compagnon ou confident. Ces gens n'ont reçu ni de l'éducation ni des connaissances. Si vous en usiez autrement, vous seriez mal servi et tomberiez dans mille inconvénients, dont je voudrais vous garantir. Mais je voudrais que vous puissiez donner votre confiance à quelqu'un de vos cavaliers, au secrétaire ou au confesseur. Pour être heureux, il nous faut avoir quelqu'un, à qui nous puissions ouvrir notre cœur et demander conseil, même sur les choses les plus ordinaires de la vie, qui influent souvent dans le reste. Vous devriez exiger de votre confident, qu'il vous dise la vérité avec franchise et clarté, sans ménagement, en s'exposant même à vous être incommode. Un confident de cette espèce est le plus grand

bien que vous devez chercher, et si vous le trouviez, tâchez de le conserver par vos bonnes façons, par votre complaisance et confiance, en suivant ses conseils et lui sachant gré de sa sincérité, même incommode. C'est un point d'autant plus essentiel à votre égard, que je ne trouve pas encore votre caractère développé, trop sournois et pourtant mêlé de violence et indolence. Pour un jeune homme, qui a de l'esprit et du feu, qui sait beaucoup, parce qu'on ne lui a laissé rien ignorer, et qui a beaucoup vu et entendu, il est à craindre, qu'en ne développant pas ses sentiments à un homme sûr et capable, il ne se forme des faux préjugés, des conclusions erronées et des principes gauches qui, quand on veut les soutenir par entêtement, ne causent que le malheur de ses jours et de ceux qui lui sont attachés.

Bien des choses, mon cher fils, auront dans dix années une face différente de celle, qu'elles vous paraissent avoir à présent. Vous conviendrez à son temps, que votre vieille mère vous a dit la vérité. Un jeune homme donc, surtout de votre caractère, a besoin de quelqu'un qui lui dise la vérité, et qui tâche de lui rendre la vie sûre et douce.

Rien n'est plus précieux dans cette vie qu'un vrai ami, mais j'avoue que le nombre en est rare. Nous en trouvons toujours assez, mais sur ce point il faut être bien circonspect. Plus le bonheur est grand de trouver un vrai, plus le malheur le serait d'en trouver des faux, surtout eu égard à votre caractère. Je connais Rosenberg [1]) depuis quarante ans, il m'a servi partout à ma satisfaction et mérite par là ma confiance. Dans la plus affreuse et critique situation il a

---

[1]) Graf Rosenberg war zum Leiter und Begleiter des Prinzen auf seiner Reise durch Deutschland nach den österreichischen Niederlanden und Frankreich bestimmt.

eu soin de former et soutenir Léopold et son épouse, de consolider la réputation dont il jouit, d'assurer leur bonheur et celui de leurs états. Vous ne pouvez ignorer qu'il est aimé et estimé par le public raisonnable, de même qu'il l'a été dans les pays étrangers, où il a été employé, preuve bien évidente de son caractère et mérite personnel. Vous devez donc le consulter sur toute chose et suivre ses conseils. Il n'est pas difficile, et c'est le seul point sur lequel je n'ai pas en lui la même confiance que pour tout le reste. Il n'est que trop indulgent, aimable dans la société, avec une politesse aisée. J'espère qu'il vous communiquera ces qualités, qui vous manquent entièrement, mais il faut quitter les préjugés, qu'on vous a inspirés contre lui, et il faut le suivre. Je connais son attachement, il vous aimera bientôt, si vous lui marquiez les moindres avances et de la confiance. Je souhaite seulement, que sa santé se soutienne; je tremble sur ce sujet. Vous resterez à séjourner des jours entiers pour le ménager, ou vous ferez des plus petites stations. Rien ne presse votre voyage, et vous pouvez faire le même chemin en six ou en douze jours; même comme vous voyagez pour vous former, chaque objet exige vos réflexions, et moins d'empressement à accélérer vos journées.

Lamberg a de même gagné une approbation générale, où il a été. Il faut du mérite réel, pour le conserver dans l'étranger. Nonobstant cela, la critique ou l'envie auraient pu vous prévenir contre ces deux sujets. Quoi qu'il en soit, je n'exige pas de vous d'en faire vos confidents tout de suite; j'en suis bien éloignée, et je serais même fâchée de le faire, ne sachant que trop que la confiance ne peut s'inspirer en ordonnant. Il faut qu'après les avoir connus hors de Vienne, vous en fassiez vous-même le choix, et alors vous serez sûr de votre fait.

Weingarten[1]) est encore un sujet qui mérite votre confiance. Il a beaucoup vu, et ayant passé par tant de dicastères, ayant été employé auprès de différentes personnes, il s'est acquis leur confiance par son caractère et application, sans se servir de flatteries. Tous qui le connaissent, l'estiment, preuve évidente de la bonté de son caractère.

J'adresse Weingarten entièrement à Rosenberg; il sera chargé de vos comptes, dépenses, papiers et lettres. J'espère que vous ne serez pas si économe en écrivant, que vous l'étiez ici. Vous demanderez à l'empereur la permission de lui écrire au moins tous les mois; vous m'écrirez tous les jours de poste ou de toutes les stations, cela peut s'exécuter par la journalière qui passe par tout l'empire, ce qui me serait d'une grande consolation. Mais je demande encore, que Rosenberg, Lamberg et même Weingarten y ajoutent tour à tour une de leurs lettres, sans cérémonie, en commençant par Madame et rien de plus. Vous serez frappé de cette prétention, mais ce travail ne tombera sur chacun d'eux que tous les quatre jours, et j'y trouverai une grande satisfaction. N'oubliez pas d'écrire à votre oncle[2]) et à vos frères et sœurs; vous leur écrirez selon votre commodité et l'amitié que vous leur portez.

Votre confiance est due à votre confesseur[3]) après l'avoir bien connu; j'en ai fait le choix parmi plusieurs. Vous lui devez de la reconnaissance; il quitte sa famille et une perspective assez belle pour s'attacher à vous. En fait de confesseur et de conscience on ne peut être trop délicat;

---

[1]) Hofrath Adam von Weingarten, Secretär des Erzherzogs Maximilian.

[2]) Carl von Lothringen.

[3]) Der Doctor der Philosophie und der Theologie Joseph Strohmayer, infulirter Propst zu Eisgarn in Niederösterreich.

il faut non seulement le respecter et considérer en toute occasion, mais encore, pour être tranquille sur le grand point du salut de son âme, il faut lui parler clair, l'informer des moindres doutes ou circonstances, qui puissent aggraver nos actions, sans y mêler cependant ni tracasseries ni historiettes. Il faut le suivre aveuglément en tout ce qui concerne la conscience, la religion, les mœurs. Vous ne lirez aucun livre, fût-ce même la plus petite brochure, sans son aveu. Vous lui rendrez tous les discours sur la religion, que vous seriez dans le cas d'entendre, pour vous éclaircir sur leur valeur, pour qu'il ne vous en reste des doutes. C'est encore un trait de votre incomparable père, dont la foi était aussi épurée que le zèle animé. Quand quelques-uns disputaient devant lui sur la religion, il les faisait taire en disant: J'ai la foi du charbonnier et m'en fais honneur; je ne veux pas me troubler par toutes ces subtilités, trouvant mon unique consolation dans ma foi, et à m'y soumettre aveuglément. Suivez ces traces de votre père, et vous serez heureux.

Jusqu'à cette heure vous vous êtes approché des saints sacrements tous les mois; à l'avenir cela dépendra de votre confesseur, qui en réglera l'ordre. Vous ne négligerez pas les grandes fêtes, comme Noël, Pâques, Pentecôte, l'octave du saint sacrement, les fêtes de la Sainte Vierge (s'il se peut faire), comme c'est la coutume de notre maison. Vous jeûnerez les veilles de ces fêtes, qui ne consistent qu'en quatre jours: le 1er février, purification, le 1er juillet, visitation, le 7 septembre, nativité, le 7 décembre, conception. Le 24 mars, annonciation, est compris dans le carême, et le 14 août, assomption, est un jour de jeûne par toute l'église, le surplus ne consiste donc qu'en quatre jours. Vous observerez exactement les quatre-temps et le carême. Vous n'oublierez pas, comme il a été prescrit ici, mais je ne sais pas, si vous l'aviez

exécuté, de prier ces trois jours les sept psaumes pénitentiaux, les litanies des saints et l'office des morts, particulièrement pour ceux qui sont morts dans les derniers trois mois. Nous nous devons mutuellement cette charité et secours. Les psaumes pénitentiaux servent pour obtenir le pardon de nos péchés, spécialement de ceux que nous avons commis pendant ces trois mois passés, en faisant une petite récapitulation de notre vie et une comparaison avec le passé. Par les litanies des saints nous implorons le secours de ce bon Dieu par les mérites de ses saints, pour mieux et heureusement passer les trois mois suivants, pour lui demander en général sa grâce pour tous et le bien de la terre, pour le prier de nous garantir des maladies, de la guerre, du tremblement de terre et d'autres maux généraux, en y ajoutant encore ses peines et souffrances particulières. On devrait dans ces jours faire plus de prières, jeûner plus exactement et donner plus d'aumône. Je donne alors à mon confesseur le double de ce que je lui donne par mois. Une petite réflexion sur sa vie quatre fois par an est très-utile. Mon cher fils! Ne la manquez jamais, c'est encore un trésor que notre adorable maître nous a laissé; il nous a appris cette méthode et l'a exécutée lui-même pendant toute sa vie.

Si dans les pays étrangers, où vous serez, vous ne trouviez pas du maigre, cela ne doit pas vous empêcher de vous contenter ce peu de jours de pain, œufs, fruits et choses pareilles, sans y obliger cependant votre suite; vous ne vous en trouverez pas mal. Dans le carême le cas serait différent, dont votre confesseur décidera, mais je ne voudrais pas que la dispense du jeûne devînt coutume, comme elle l'est malheureusement presqu'en général, personne ne voulant plus remplir le commandement de l'église par rapport au jeûne. Vous trouvant dans l'étranger, je n'approuverais pas

quelque affectation sur ce point, mais je voudrais que dans votre particulier vous vous exécutiez vous-même, sans en faire semblant, et sans vous scandaliser de ce que les autres font; chacun n'est responsable que de soi-même. Si vous êtes obligé par incommodité ou nécessité à faire gras, vous observerez la règle de ne manger que comme un malade, sans délicatesses et sans plats particulièrement de votre goût, pour substituer du moins cette petite mortification en esprit de pénitence, à la nécessité de se relâcher du commandement de l'église. Vous donnerez alors au confesseur quelque aumône de plus pour les pauvres. D'ailleurs vous la fixerez à une certaine somme; je crois que cinquante florins par mois suffiront pendant votre voyage, ce qui ne doit pas vous empêcher d'y ajouter quelque chose de votre propre dans les occasions, mais toujours sans ostentation et avec ordre.

Votre confesseur réglera vos dévotions, vos prières et vos lectures spirituelles; il aura connaissance des livres profanes que vous lirez, et vous les lui montrerez toujours. Vous ne laisserez subsister aucun doute en fait de religion ou de mœurs, sans vous en éclaircir avec lui. Vous savez que chez nous c'est la coutume de se faire administrer publiquement dans toutes les maladies un peu sérieuses, quoique pas mortelles, et de se faire donner même l'extrême onction selon l'avis du médecin. Nous autres princes devons aux autres cet exemple d'attachement à notre sainte religion, surtout à cette heure, où il y en a si peu, et nous en avons plus de besoin, ayant un compte plus grand à rendre à Dieu. Vous entendrez, quand il sera possible, tous les jours la sainte messe, et (ce qui ne dépend que de vous) vous ne manquerez pas de vous faire éveiller une demi-heure plus tôt qu'il ne le faut, pour avoir le temps de dire vos prières de matin avec attention et respect, et de faire une lecture spirituelle.

Je ne puis assez vous recommander ce point; tout le reste et tout le bonheur de votre vie en dépendent. Pendant le jour vous penserez à l'objet de votre lecture spirituelle, et vous vous recueillerez quelquefois. Quand on sonne l'*Angelus Domini,* n'ayez pas honte de le prier, et ne négligez pas de faire le signe de croix avant et après le repas. Dites de même le soir votre prière avec ferveur; courte comme elle est, vous ne sauriez vous en excuser. Faites de même le soir l'examen de conscience et n'omettez jamais une pratique aussi importante. Tous les dimanches et toutes les fêtes vous entendrez deux messes; tâchez d'assister ces jours au service solennel, au sermon et même l'après-midi aux vêpres dans les endroits où il y en aura, et autant qu'il sera possible. Ces jours vous ne ferez ni partie de plaisir ni voyage, et vous tâcherez de fixer les jours de repos aux dimanches et aux jours de fêtes, ou de ne faire dans ces jours qu'un trajet de peu d'heures; rien ne presse extraordinairement votre voyage, et plus vous y employerez de temps, plus vous en profiterez. Le 18 août (jour anniversaire de feu votre cher père), vous tâcherez de le passer dans les exercices de dévotion, de même que le 13 mai, jour de ma naissance, tant qu'il ne change pas en celui de mon anniversaire; alors je vous prie de ne me pas oublier dans vos prières, dont j'aurai grand besoin.

Comme je donne copie des points qui concernent la religion, à votre confesseur, vous devez savoir en même temps, que je lui ordonne de m'écrire tous les trois mois, pour m'informer, si tout s'observe selon mes ordres, ou si l'on a manqué dans quelques points, et par quel motif.

Pour le présent votre confiance ne doit s'étendre que tout au plus aux quatre sujets, les deux cavaliers, Weingarten et le confesseur, mais jamais jusqu'aux gens d'un ordre plus

bas, comme valets de chambre ou autres d'un rang encore inférieur. Ces gens n'ont pas reçu d'éducation, et sans avoir l'esprit élevé, ils ne songent qu'à se pousser, à se donner des airs et à tyranniser leurs subalternes et leurs égaux. Ils sont trop témoins de nos faiblesses, goûts et travers, pour n'en pas profiter par les petits services journaliers, qu'ils nous rendent, par leurs flatteries, jaseries, rapports, par l'attachement qu'ils nous témoignent, et par la pitié qu'ils affichent sur ce qui nous arrive. Les discours avec cette sorte de gens sont toujours dangereux et pernicieux. Ne leur permettez non plus ni contes ni plaintes; les premiers se ressentent la plupart de leur origine, et les secondes tendent à vous prévenir contre leurs supérieurs et à se rendre nécessaires. Par cette voie s'introduisent beaucoup de mensonges et calomnies. Vous en avez vu l'échantillon ici; évitez cet écueil avec soin; je vous le recommande bien; il nous convient toujours plus d'ignorer les petites choses que de les savoir. En s'en remplissant la tête, il s'en suit encore un autre inconvénient, et c'est que les grands objets essentiels n'y trouvent plus de place. Ne soyez jamais donneur de nouvelles, et ne faites non plus des contes; c'est un point essentiel; un grand prince peut et doit tout écouter, mais jamais rien conter, s'il veut se conserver la confiance du public et la conscience tranquille. En contant, on est sujet à grossir ou diminuer les faits, et insensiblement on devient menteur, qualité la plus méprisable pour un prince. Votre éducation a été fort simple et unie; tout ce que vous pourriez conter, ne ferait qu'ennuyer les autres ou se réduirait à parler de gens, à qui vous devez de la reconnaissance ou considération, si même ils n'ont pas agi entièrement selon vos souhaits ou selon mes idées. Sur cet article ne faites aucun conte, cette discrétion vous acquerra de même la confiance des autres.

Je veux croire que vous pourriez trouver des sujets de plaintes, mais je souhaite qu'ailleurs vous ne trouviez rien de plus mauvais. Pour ne pas vous accoutumer à jaser ou à vous plaindre, ne parlez jamais des absents qu'en bien et pour les excuser. Votre unique but dans vos voyages doit être de tout observer, de faire vos notes, de gagner l'affection et la confiance du public par votre affabilité, douceur et politesse, sans vouloir aucunement briller ou amuser par vos discours. Vous êtes trop jeune pour cette tâche; écoutez et observez, il y a un grand plaisir et avantage. Si vous acquérez un ami qui vous dise la vérité et même vos écarts, qui s'oppose encore à vos idées et volontés, c'est un bien dont vous reconnaîtrez à l'avenir, et dont je ne saurais assez vous répéter l'avantage.

Il y a un autre inconvénient, si l'on s'abandonne aux petites gens; c'est qu'on éloigne les gens de mérite, qui ne se jettent pas à la tête; il faut les chercher et savoir conserver, ils ne se laissent pas confondre avec d'autres de moindre mérite et mêler avec la foule. Je dois le peu de nom, que je me suis acquis dans le monde, au bon choix de mes confidents. J'ai eu le bonheur d'en trouver de mérite et de probité, qui ne me manquent que trop dans mes vieux jours; je puis donc parler et vous conseiller par expérience.

Evitez toute familiarité et polissonnerie et ces jeux de mains. Vous inclinerez assez à parler et à vous présenter selon les façons du bas peuple, et les imiter. Votre extérieur, à ce que j'espère, a plus besoin d'être corrigé que votre intérieur, car cent hommes jugeront après votre extérieur, et à peine deux de votre mérite réel. Tant que vous êtes répandu dans le monde, étant ce que vous êtes, il faut savoir jouer son rôle, d'ailleurs vous tomberiez dans le mépris, sans

vous mieux amuser ou être plus heureux. On ne l'est qu'autant qu'on fait son devoir, qu'on sait faire son métier, et qu'on est maître de ses passions et même goûts. Sur ce point rien n'est petit; votre nonchalance ordinaire ou coutume de ne rien faire par vous, et de vous laisser répéter plusieurs fois la même chose, me font craindre, qu'il ne subsiste dans votre caractère une indifférence ou un fort penchant à faire votre volonté, même contre le bon sens. C'est la source de tous ces oublis volontaires, de ces réponses gauches, qui vous donnent souvent l'air d'un imbécile, de ces propos communs, de cet extérieur morne, qui ne peut rassurer ceux qui s'intéressent pour vous.

Pour le médecin vous aurez la même déférence en ce qui regarde le corps et votre santé, comme vous l'avez vu pratiquer ici; c'est l'unique moyen d'être tranquille. Il faut accepter les maladies avec cet esprit de soumission et de patience, qu'on doit à son créateur. Si l'on consulte plusieurs, on ne suit et soutient celui qu'on a choisi, on court risque de souffrir doublement et de rendre perplexe un tel homme, au point de lui faire manquer toutes les qualités essentielles dans ces moments critiques. Je joins ici l'instruction pour les médecins de vos frères, qui s'en trouvent bien. Il faut bien de la force pour résister à cette heure aux préjugés contre les médecins. Je ne les aime pas plus qu'il ne le faut, mais encore l'expérience me prouve, que ceux qui crient le plus contre eux, sont les premiers à les chercher et à se farcir de remèdes en cas de maladies. Il vaut donc mieux les laisser agir en repos et avec tranquillité, et accepter le mal comme le bien de la main de Dieu, qui ne nous doit rien. S'il veut bénir les soins d'un médecin, il n'a pas besoin de dix, mais il veut qu'on suive la route ordinaire, en se servant de ceux qui ont les informations nécessaires, sans

recourir à des charlatans ou remèdes prétendus capables de guérir tous les maux en général.

Le médecin mandera à Störck tous les mois, comme vous vous portez, et en cas de maladie tous les jours, en envoyant même des estafettes, sans rien cacher, fût-ce même la moindre chose ou le plus petit accident. C'est l'unique moyen d'assurer ma tranquillité, et si vous m'aimez, vous ne négligerez pas ce point. J'ai assez de force dans les malheurs, mais je ne veux point de dissimulation ni ménagement dans ce qui concerne votre santé. Une fois la confiance manquée, c'en est fait pour toujours. Rosenberg m'a si bien servi dans ce point vis-à-vis de mon fils Léopold, qu'il n'a qu'à suivre la même marche à votre sujet. Ce point, comme il intéresse la santé, est encore communiqué au médecin.

Pour le reste de vos gens, si vous n'en êtes pas content, vous verrez par l'instruction de Rosenberg, que je marque exprès, qu'on peut les renvoyer tous, s'ils ne conviennent pas; c'est pour les tenir en ordre. Le même est à l'égard de ceux qui tombent malades. Votre suite étant si petite, il vous faut des gens qui sont en état de vous bien servir. Je vous laisse la même liberté pour remplacer ceux qui vous quittent en suite du conseil de Rosenberg, sans lequel rien ne doit se faire; il en est aussi responsable. J'ai mis par exprès cet article dans l'instruction de Rosenberg, pour que vous laissiez passer ces affaires par son canal, sans jamais corriger, gronder et menacer vous-même ceux qui manquent. Vous verrez par les instructions du confesseur et du médecin ce que j'exige d'eux, étant accoutumée à tout faire de façon que chacun sache ce que je veux, pour qu'il n'en reste aucun doute, et qu'on tienne à l'exécution de mes ordres.

Ne vous scandalisez de rien de ce que vous verrez, ou des discours que vous entendrez dans les différents pays sur

la religion, les mœurs, le pape, le clergé, les princes et leurs ordonnances. Si vous ne pouviez détourner poliment ces sortes de discours à d'autres objets, vous ferez très-bien de vous taire et de quitter la compagnie, pour faire connaître que de tels raisonnements ne vous conviennent pas. C'est un point essentiel, mon fils! Malheureusement les discours ordinaires d'aujourd'hui ne roulent que sur des matières de cette nature. Chacun dans son particulier est obligé de les empêcher ou du moins éviter; un prince l'est d'autant plus, et il se trouve plus à même de le faire, parce qu'on a pour lui des égards particuliers, s'il les mérite par sa façon de vivre et par sa politesse en toute autre circonstance. C'est une maxime générale, qu'il vaut mieux ignorer ces sortes de choses, dont la connaissance attire bien du mal. Le moindre en est le mépris et l'indifférence pour les choses saintes et pour les ordonnances des souverains. Dieu vous a fait cadet, mais prince; il ne faut jamais oublier ces deux qualités, et vous devez agir en conséquence par le bon exemple.

Laissez rire les autres; vous savez par expérience, que c'est le ton pervers de ce siècle, de tout tourner en ridicule. Les choses et les personnes les plus respectables n'en sont pas à l'abri; vous n'échapperez non plus cette critique déraisonnable, mais vous devez la mépriser, aller votre train et paraître tel que vous êtes par votre naissance et éducation, sans jamais faire sentir cependant aux autres votre supériorité.

Vous tiendrez le journal de vos voyages selon le formulaire ci-joint, conforme à la belle idée de l'empereur. Il faut que vous tâchiez de tirer profit de vos voyages, qui ne sont pas imaginés pour tuer le temps, mais pour vous former. Ne soyez ni prodigue ni trop peu généreux; gardez l'ordre en tout et consultez sur tout Rosenberg, à qui vous devez toute sorte de considération et d'attention. Vous ne devez

pas oublier qu'à son âge il se sacrifie pour vous, et qu'il n'y a que vos bons procédés et la conviction du bon effet de ses conseils, qui puissent lui servir de consolation.

Vous jouerez aux cartes, mais point des jeux de hasard, quinzaine ou autres. Vous souperez, vous danserez, vous vous amuserez selon les circonstances et selon que la politesse l'exigera, sans faire paraître ni ennui ni philosophie mal-entendue. Vous blâmerez moins encore ce que d'autres veulent faire en votre égard. Vous n'accepterez ni placet ni recommandation quelconque, en faisant connaître que vous en avez reçu défense. Vous n'admettrez point de baisemains; vous garderez l'incognito parfait, et c'est alors, que la politesse et la complaisance doivent être encore plus complètes. Vous vous attacherez dans tous les endroits aux premiers personnages, sans vous confondre dans la foule, comme vous l'avez fait ici. Dès le moment que vous quittez votre maison paternelle, vous en êtes partout le représentant. Tout le monde vous observera, il faut donc savoir jouer son rôle, qui est tout différent de celui d'ici. Ayez tous les soins et toutes les attentions pour toute votre suite, mais surtout pour vos cavaliers. Tâchez de leur procurer toutes les aises et commodités possibles; devinez ce qui peut leur plaire. Quelle satisfaction de se trouver à même de leur marquer vos sentiments! Sortir une couple d'heures plus tard et se retirer plus tôt, ce sont des occasions à leur faire voir votre bon cœur et à vous attacher tout le monde. Je suis tombée dans des redites et suis devenue bien longue, mais lorsqu'il s'agit de vous, rien ne me paraît de trop; c'est encore pour tranquilliser ces messieurs, qui sont au fait de mes intentions.

Par ces réflexions j'ai tâché de prévoir et combiner les objets les plus essentiels relativement à votre voyage et absence. Si vous les relisiez quelquefois avec cet esprit

de tendresse et confiance que vous avez voulu me marquer jusqu'ici, et que je mérite par ma tendresse pour vous, vous n'y trouverez rien de superflu ni de difficile, mais si on veut regarder ces réflexions avec un esprit de critique, on les trouvera superflues et gênantes. Je me flatte que vous ne penserez pas de même, que vous les suivrez, et que vous les relirez quelquefois avec celui qui aura votre confiance. Je ferai des vœux pour vous; si vous suivez mes conseils et ne vous écartez pas du chemin de la vertu, ce voyage vous sera avantageux, agréable, et vous fera connaître le monde et les hommes. Il vous attirera l'estime et l'approbation du public, ce qui n'est pas un petit objet pour un jeune prince cadet, qui commence sa carrière, et il me comblera de consolation, si j'existe encore à votre retour, et vous rendrez alors tolérables mes vieux et longs jours. Si je n'existe plus, je ne saurais assez vous répéter de vous attacher en tout au chef de votre maison et à ses ordres, de le servir et l'état de bon cœur et avec zèle, de donner l'exemple aux autres par vos sentiments de religion, par vos mœurs et par l'attachement à votre famille.

Dieu vous donne sa bénédiction et fasse que j'entende autant de bien sur votre compte que sur celui de vos deux frères. Je vous embrasse et vous donne ma bénédiction.

Règlement particulier pour mon fils Maximilien le 25 avril 1774.

Sept heures de sommeil suffisent, vous inclinez à devenir gras, huit heures tout au plus, jamais au delà. Vous vous leverez tout de suite, sans traîner, rien de si mauvais, vous y inclinez; il faut lutter contre cette mollesse; il vaut mieux se laisser éveiller une demi-heure plus tôt que plus tard, pour avoir le temps de dire ses prières et faire ses

lectures exactement, sans interruption. Vous vous prosternerez tous les matins et soirs à genoux, pour adorer votre Dieu; n'y manquez jamais. Vos prières sont si courtes qu'elles ne peuvent vous arrêter que peu de minutes, mais il faut les dire de cœur et lentement. Pour la lecture, vous pouvez la faire en voyage ou à la toilette, mais qu'on ne parle pas tant, pendant que vous la faites. S'il fallait se faire éveiller à cet effet une demi-heure plus tôt, il n'y aurait rien de trop, tout le reste de la journée en dépend. Vous entendrez la messe tous les jours, si cela se peut; si vous la manquez, vous ne manquerez pas de dire vos prières à part et même quelque chose de plus. Les dimanches et les jours de fêtes vous entendrez deux messes et tâcherez de passer ces jours en repos, sans voyager, autant que cela se peut. Vous obligerez votre domestique aussi à les sanctifier.

Vous serez affable, poli, grâcieux avec vos cavaliers et surtout avec tous les étrangers; vous leur devez ces attentions. Vis-à-vis de votre domestique et suite vous serez indulgent et aimable, toujours mis proprement, surtout pour la tête, bouche, les mains et pieds; point de frac ou bottes hors en voyage; vous incliniez déjà ici à imiter ces folies, cela ne convient à un prince. Il faut qu'il soit toujours tel à recevoir tout le monde. Cette négligence attire après tout plein d'inconvénients et nourrit trop de nonchalance, dont vous devez bien vous garder.

La propreté en mangeant est un autre article essentiel, de même que le maintien: le vôtre est des plus mauvais, en vous penchant si fortement du côté gauche, que l'épaule droite et même le visage sont considérablement plus gros du côté droit. Sur ce point vous devez vous même exécuter ailleurs plus qu'ici. J'en verrai, combien vous pensiez à mes tendres conseils.

Ne sortez jamais de votre chambre sans un de vos cavaliers, ni pour rôder dans les maisons, ni pour vous promener, ni pour aller dans les loges du théâtre, ni pour courir aux postes; il y a bien des inconvénients, surtout à cause des maladies. Point de discours ni badineries avec vos domestiques, moins encore jeux de mains ou polissonneries avec le bas peuple, hommes ou femmes. Il faut leur faire des générosités, être leur père, mais jamais leur frère. Ayez toutes les attentions et soins pour la santé délicate de Rosenberg: qu'il trouve partout aux postes du gras et du lait; sa conservation m'est chère pour vous et l'état.

La perte de deux ans de voyage serait impardonnable, si on les regardait seulement pour s'amuser; les dépenses mêmes seraient mal employées. Mais si vous négligiez vos œuvres de piété et vos mœurs, alors ce serait même un grand mal, et je devrais y mettre ordre au plus vite, en vous rappelant. Mais en suivant exactement mes conseils, où il n'y a rien de trop, j'espère que vous en profiterez et vous formerez de telle façon, que vous ferez honneur à votre famille et beaucoup de bien à l'état. Jamais prince n'en a eu une occasion plus agréable. Vous avez bien achevé vos études, au dire de vos maîtres, il ne vous manque que l'usage du monde et les connaissances agréables; vous allez vous les acquérir, et quel profit que la connaissance des hommes à l'âge de vingt ans! Vous pourriez en juger par votre propre expérience.

Vous commencerez donc à faire vos réflexions sur tout ce que vous verrez, et vous les coucherez vous même par écrit. Ce n'est pas seulement un journal; pour celui-ci vous pourriez le dicter à Weingarten, pour vous y accoutumer. C'est un point nécessaire, mais vous ferez vos réflexions sur les pays et leurs produits, les habitants, leur religion, leurs

mœurs. Vous ferez des comparaisons entre les différents états et peuples. Au commencement Rosenberg pourrait vous aider, mais non dans la continuation; il faut s'accoutumer à travailler par soi-même. Vous m'enverrez de temps en temps ce que vous aurez fait. Vous lirez ou vous ferez lire en chemin, au reste, s'il vous convient, vous dormirez encore, mais vous laisserez aux autres la liberté d'en faire autant. Vous vous prêterez à tout ce qui peut leur rendre plus commode ce voyage, en leur accordant les mêmes aisances et même davantage, et plus que vous n'aurez vous-même. Pensez que le voyage durera deux ans et peut-être plus, que vous êtes jeune, que tout le monde vous a pour objet, et qu'ainsi il faut rendre à votre suite les mêmes soins et aisances dont vous jouissez. La fatigue du voyage n'est pas une bagatelle à l'égard de tout le monde. Imitez à ce sujet l'empereur, qui est admirable en ce point. Il ne s'impatiente de rien vis-à-vis de ses gens, n'exige rien d'eux et leur donne le temps nécessaire à tout, mais il a un esprit d'ordre, qui facilite tout, et comme il se fait tout lui-même, il n'a besoin de personne. Mes ordres étaient en effet, que vous en fissiez de même, mais je doute qu'ils ont été exécutés. Vous pouvez encore vous y accoutumer, il ne s'agit que de vouloir. A votre âge on peut tout.

Continuation le 20 avril 1775.

J'ai la consolation de vous revoir après onze mois. Je suis bien contente de votre politesse et du plus d'aisance dans la conversation, sans fadaise et sans présomption et envie de trop conter ou d'une façon caustique, point que je craignais un peu à votre égard. Continuez de même, et vous remplirez à ma grande consolation le but que je me suis

proposé. Vous vous êtez attiré l'estime et l'amitié de votre cher oncle, de toute une province. Les étrangers, les cours, où vous avez passé, sont contents de vous; reconnaissez ce bonheur, sentez tout le prix d'une réputation faite à l'âge de dix-neuf ans. N'oubliez jamais, que vous la devez en partie à ceux qui vous ont accompagné. Tâchez de la conserver par tout le soin possible, et de la mériter toujours de plus en plus. Ne vous négligez pas sur votre maintien, je n'en suis pas contente, je trouve même augmentée la coutume de se tenir de travers et de tout approcher aux yeux, comme si vous aviez la vue basse. Je vous préviens sur le maintien; j'ai chargé Hardegg[1]) et Weingarten, qui vous approchent le plus, de vous en faire souvenir; non seulement l'agrément de votre personne, mais la santé même en dépend. L'exactitude sur ce point me prouvera le plus ou le moins de votre attachement pour moi.

La propreté est un autre point, surtout en Italie, où les chaleurs sont grandes. J'ai observé que vous teniez souvent vos mains au visage et à la bouche pour gratter ou mordre les lêvres; il faut se défaire de cette mauvaise coutume, qui aurait tout plein d'inconvénients et vous rendrait ridicule. Point d'enfantillage avec votre frère[2]); il est père de famille, et vous, vous êtes un prince qui a vu des pays.

Le rapport de Rosenberg, mais surtout celui de votre confesseur, votre exactitude à suivre mes conseils dans des choses d'importance et qui concernent la dévotion et les mœurs, m'ont infiniment consolée. Ne vous négligez en rien

---

[1]) Der schon so oft erwähnte Johann Franz Graf Hardegg, früher Oberststallmeister des Erzherzogs Ferdinand, hierauf Obersthofmeister des Erzherzogs Maximilian.

[2]) Ferdinand.

sur ces points importants. Restez fidèle à votre divin maître et aux conseils de votre mère, et laissez faire, dire, rire les autres.

Je vous recommande la lecture; c'est un point essentiel. Vous l'avez tant aimée dans votre enfance, et je suis vraiment peinée de voir ce goût passé. Laissez-vous lire, prenez une heure chaque jour pour lire ou vous faire lire par Weingarten, qui le fera volontiers. Surmontez la mauvaise coutume de bâiller, en commençant seulement à vous appliquer; c'est un tic de votre enfance, sur lequel je vous ai souvent repris à cause des conséquences. Vous vous ennuyerez beaucoup plus dans votre vie que vous ne vous amuserez; il faut savoir le supporter, sans que cela rejaillisse sur votre extérieur.

Il ne me reste rien à vous dire que de vous assurer de toute ma tendresse, et de la peine que je ressens à cette seconde séparation. Si Dieu dispose de moi, je compte sur vos prières, et que vous voudrez bien alors vous souvenir le plus souvent de mes tendres conseils; je n'ai en vue que votre salut, votre bien-être. Relisez ces points un peu longs et remplis de redites, mais mon cœur s'est épanché. En vous donnant ma bénédiction, croyez-moi toujours votre tendre et fidèle mère et amie.

P. S. Voilà l'extrait de l'établissement que je compte vous faire, outre les bienfaits que vous devez attendre du chef de la famille.

Vienne, le 18 avril 1776.[1])

II. Mon cher fils. Vous allez commencer la carrière militaire; voilà votre premier voyage. Vous observerez tout exactement, et en faisant vos réflexions, vous vous éprouverez toujours de plus, si c'est votre vocation, si vous pouvez espérer d'être utile à l'état et à votre maison. Je ne doute nullement, que vous commencerez à invoquer particulièrement le secours divin et de prier chaque jour à cette intention trois *Pater* et trois *Avé* avec le *Gloria Patri.* Vous ne voyagerez ou ne ferez aucun exercice les jours de dimanche ni de la fête de l'ascension, ni les deux fêtes de Pentecôte ni celle de la fête de Dieu. Vous tâcherez même de vous trouver ces grandes fêtes dans des endroits où vous pouvez vaquer au service divin, en même temps donnant l'occasion à toute votre suite, et en même temps l'exemple à la troupe et aux habitants, ce qui est d'autant plus nécessaire en Hongrie qu'ailleurs, à cause des différentes religions. La fête de Dieu vous tâcherez de vous trouver dans un tel endroit, que vous pourriez faire la procession publique. Comme vous resterez six semaines dehors et justement ces grandes fêtes, vous vous confesserez une ou deux fois. Dans les discours, je vous recommande point de raillerie sur notre sainte religion ou culte particulier ou sur le clergé; point de double sens, et de marquer et soutenir en tout, que vous êtes un prince de la maison de Lorraine et d'Autriche, religieuses et bonnes.

Vous aurez vu par la liste de l'empereur ce que lui donne dans ces occasions. J'attends que vous me dites vous-même (ne pouvant faire comme l'empereur) ce que vous

[1]) Abschrift.

comptez faire. Il est d'autant plus nécessaire de vous fixer en tout, ce premier voyage faisant planche pour tous les autres, et si vous restez au militaire, ils pourront bien se multiplier tous les ans. Il faut de l'ordre en tout; c'est l'âme des affaires; je serais fâchée de vous voir dérangé, mais encore plus de ne pas vous voir généreux, mais tout a ses bornes. La liste que l'empereur a bien voulu vous donner, vous procure une grande facilité; cela n'empêche pas, qu'il y a des occasions où la charité et la générosité doivent suppléer, et cela dans le militaire comme avec vos domestiques ou les paysans ou gens du pays. Je dirai à Hardegg, à qui vous communiquerez cet écrit, de vous laisser faire vous-même vos dispositions, comptes ou arrangements. Jusqu'à cette heure vous n'étiez accoutumé qu'à vous mettre en voiture, à table, au lit, sans y penser. Il est bon de savoir s'aider et les autres, cela s'entend de savoir ordonner, en disant et sachant ce qui se peut, mais vous n'y mettrez jamais la main vous-même ou descendrez dans le plus grand détail; vous le saurez à pouvoir l'ordonner, mais pas exécuter. Vous ne vous familiariserez jamais avec vos domestiques, ni badinerie ni gronderie, encore moins les brusquer ou dire des mots impatients ou grossiers, surtout en Hongrie et avec le soldat. Il ne faut pas les accoutumer à cela, mais à ceux qui le feraient, faire voir que cela vous fait de la peine, et si vous pouvez, l'empêcher. Dans ces sortes d'occasions il faut savoir et faire sentir ce qu'on est.

Vous traiterez les gens des comitats, surtout les *Vicegespäne und Edelleute* bien; on peut tout avec cette nation, en la traitant bien et lui marquant de l'affection. Cette maxime, que feu notre adorable maître m'a fait suivre, a sauvé la monarchie et la famille, et je m'en trouve encore très-bien. Quand vous commencerez à vous mettre au fait

des affaires d'Hongrie, vous le verrez et serez étonné du parti que j'en ai tiré et tire encore.

Je ne vous dis rien sur votre particulier, sur les mœurs (point essentiel, dont j'ai jusqu'ici toute la consolation), sur les devoirs de la religion. Ne manquez pas, si cela est possible, d'entendre tous les jours la messe; si non, vous ferez chez vous les mêmes prières, vous n'y manquerez pas, et vous lirez tous les jours une lecture spirituelle, ne fût-ce qu'une feuille. Cette coutume doit être immanquable; vous trouverez bien en vingt-quatre heures un quart d'heure pour votre âme et pour vous recueillir, point essentiel pour toute votre vie, mais il faut le vouloir, et se lever une demi-heure plus tôt ou se coucher un peu plus tard, ne peut paraître de trop ni rien déranger.

Tâchez dans ce voyage de surmonter la paresse ou plutôt *Weichlichkeit* en tout terme pour ce qui concerne votre personnel, mais d'être toujours propre et poli en prince envers les autres. Vous me ferez un journal de votre voyage, mais un peu plus raisonné. Vous avez le temps de faire vos notes et les rédiger après ici. Que chaque jour soit employé à coucher et dicter vos remarques, tant sur le service que sur vos réflexions particulières; celles du militaire, vous les présenterez à l'empereur, les autres à moi. Je ne me soucie pas d'y trouver des bals ou dîners seuls, mais vos réflexions sur les pays, sur les gens, sur ce que vous trouverez vous-même digne d'observation. Je vous ai fait parcourir bien des pays, pour vous donner une idée des différents gouvernements. A cette heure il faut faire vos voyages en réfléchissant, et pour vous rendre capable à faire du bien et à être utile à l'état et au chef de la famille.

Pour votre santé vous aurez tout le soin et ne dissimulerez rien; là-dessus Hardegg a ses ordres, comme vous

le savez que tous les ont. Il doit en répondre et ne rien dissimuler et donner part ici, même pour d'autres accidents, des chutes et autres; on peut souvent par une bagatelle prévenir de grands maux. Je n'ai pas besoin que vous me donniez là-dessus des inquiétudes; j'en ai assez, vous portant tous dans mon cœur et ne vivant que pour mes chers enfants. Jusqu'à cette heure vous m'avez fait bien de la consolation, continuez de même, suivez les bons conseils et tâchez d'être maître de vous-même par vos réflexions soutenues par les devoirs et actions de religion, unique moyen d'être heureux ici et dans l'autre monde. Je vous donne ma bénédiction.

AN DIE

ERZHERZOGIN MARIE CHRISTINE.

Undatirt. (Gödöllö, 11. August 1751.[1])

Je reviens de la chapelle, qui est fort belle et grande. I.
J'ai eu une audience de tout le clergé du diocèse, et plutôt un sermon qu'une audience, car la harangue durait un quart d'heure. Comme l'empereur était à cette chasse cruelle, où il y avait seize ours, quatre buffles et autant des ânes et loups qui devaient se tuer, je n'ai pas assisté, mais les dames, ayant été pourtant curieuses, sont revenues me faire rapport que les pauvres ours, ayant été habillés en *Stubenmensch* et *Hausknecht,* n'ont fait que des révérences et ne se sont point du tout battus, ont effrayé si fort l'âne, qu'il a commencé à crier de toutes ses forces, ce qui a fait rire beaucoup les spectateurs. L'empereur a eu la patience de rester là trois heures, sans qu'on a pu mettre les choses en train. A force de les agacer, un buffle a donné un coup à un ours, dont il est resté mort, et par là toute la scène a fini.

---

[1]) Während des ungarischen Landtages von 1751 verweilte Maria Theresia bekanntlich durch längere Zeit in Pressburg und verfügte sich in den ersten Tagen des Monates August auch nach Ofen und Pest. Von hier aus besuchte sie den Präsidenten der ungarischen Hofkammer, Grafen Anton Grassalkovich, auf seinem Schlosse zu Gödöllö, wo sie am Abende des 10. August ankam und feierlich empfangen wurde. Am nächsten Tage fand neben anderen Festlichkeiten auch die sogenannte Jagd statt, welche Maria Theresia in dem vorliegenden Briefe an ihre Tochter beschreibt. Ueber die Einzelnheiten des Aufenthaltes der Kaiserin zu Gödöllö vergl. das Extrablatt zum Wienerischen Diarium vom 4. September 1751.

Pendant ce temps j'étais une heure et demie en conversation avec l'évêque Barkoczy [1]), qui est à cette heure à la légère, habillé comme en campagne, comme les Pazmanytes [2]), sans manteau, des petits *Umschlagel* rouges aux mains et une grande bande, couleur de feu, à l'entour du corps, avec un nœud à côté, fort galamment et proprement. Le dîner a été magnifique, et Joyard [3]) se surpasse, tout servi par des nobles avec grand respect et joie. Le dîner fini, je rentre dans ma chambre pour voir si l'estafette était arrivée. Je l'ai trouvée, mais à mon grand regret j'y trouve l'indisposition de la Mami [4]), qui m'inquiète assez pour ne guère plus goûter du plaisir. Je finis, vous exhortant de finir aussi bien comme vous avez commencé, et de prier pour la Mami. Adieu.

Undatirt. (Pressburg, August 1751.)

II. Vous verrez par l'incluse, comme mon élève profite de son nouvel instructeur Theresio, et nous attendons seulement, que vous commenciez en vers, pour vous rendre la pareille, et comme vous me disiez, d'avoir besoin d'un peu plus de divertissement, je n'ai pu exécuter plus tôt vos ordres que hier, à vous procurer la citation du *Richter von Holitsch,* dans

---

[1]) Graf Franz Barkoczy, damals Bischof von Erlau, 1761 Erzbischof von Gran und Primas von Ungarn.

[2]) Die Mitglieder des von dem Cardinal und Erzbischof von Gran, Peter Pazmany, gegründeten Seminars zur Heranbildung des ungarischen Clerus.

[3]) Der kaiserliche Kammerdiener und Kücheninspector Johann Maria Joyard.

[4]) Die bekannte Obersthofmeisterin der Kaiserin, Marie Caroline Gräfin Fuchs, geborene Gräfin Mollart.

la ferme confiance, que vous mériterez par votre conduite cette grande grâce.

J'étais fort contente de vos lettres; le caractère pourrait être encore meilleur, mais j'espère que cela viendra aussi. Ne craignez rien de la longueur de la diète, ça ne peut plus traîner qu'au jeudi. Je vous quitte pour l'audience de l'évêque Barkoczy, qui attend déjà une heure chez moi. Adieu.

Podiebrad, ce 4 (septembre 1754).

Ma chère fille Marie. Je suis assez contente de vos III.
lettres, mais le caractère est encore trop négligé; il faut tâcher de le rendre plus égal, et de ne pas vous trop presser en écrivant; on voit toujours le commencement tout différent de la fin. J'ai vu par toutes les vôtres les amusements et peines que la princesse[1]) vous a procurés et s'est données; je ne doute point que vous en serez très-reconnaissante, et que vous la récompenserez à votre tour par votre bonne conduite. Nous avons ici un temps abominable et froid; il y a même une cheminée allumée chez l'empereur. La maison est très-joliment ajustée et beaucoup de logement. Toussaint[2]) dit, qu'il l'a fait faire pour trois fils et deux filles, et je crois qu'on pourrait y tenir. La situation pour la chasse est admi-

---

[1]) Nachdem damals in Folge des Todes der Gräfin Fuchs die Stelle der Obersthofmeisterin der Kaiserin erledigt und noch nicht wieder besetzt war, scheint während der Abwesenheit der Kaiserin in Böhmen die schon S. 96 erwähnte Fürstin Caroline von Trautson die Oberaufsicht über die in Wien zurückgebliebenen Erzherzoginnen geführt zu haben.

[2]) Franz Freiherr von Toussaint, geheimer Zahlmeister des Kaisers Franz.

rable, mais le chemin de Vienne est un peu loin pour la princesse Trautson. Seules je voudrais vous y mener une fois, car à deux heures d'ici l'empereur a chassé une demi-journée et a tué cent cinquante cerfs, chevreuils et marcassins. Pour la petite chasse, elle n'est qu'un quart d'heure de la maison, et si ce vilain temps n'était pas survenu, nous aurions vu au moins dix mille perdrix et cinq mille faisans, mais personne n'aurait tiré, pour me faire plaisir; on les aurait seulement traqués.

Je profite du mauvais temps où tout le monde joue, à vous écrire, car de Prague ça était impossible. Je n'avais que les matins pour moi, à midi j'ai vu les dames, à une heure on est parti pour le dîner, qui durait toujours jusqu'à cinq heures; après une musique ou comédie, et nous ne retournâmes qu'à neuf ou dix heures au logis. A cinq heures tous les jours levée; à six heures les audiences; à la longue je n'aurais pas pu soutenir cette fatigue, mais fort bien ce peu de jours, car la joie et l'empressement à nous voir étaient incroyables, et hier on a vu pleurer beaucoup de monde de toutes sortes de gens. J'ai dû promettre une fille à Prague [1]), et comme ils m'ont priée pour une qui ne soit pas enfant, ça ne reste que sur vous. La Marianne, l'aînée de toutes, je ne peux donner; la Elisabeth est trop enfant, ainsi je vous ai promise; je n'espère pas que vous me donnerez un démenti. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous recommande la douceur et la dévotion. Adieu.

Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Saluez de ma part la Saurau [2]) et la Goëss [3]).

---

[1]) Offenbar als Aebtissin des dortigen Damenstiftes.

[2]) Die Aja der Erzherzoginnen, die verwitwete Gräfin Maria Catharina Saurau, geborne Gräfin Breuner.

[3]) Das Kammerfräulein Maria Anna Gräfin Goëss.

Undatirt.

Le bon Dieu vous ayant conservée de cette terrible maladie si heureusement, et même des moindres incommodités, que vous ne sauriez jamais assez l'en remercier, je vous en fais bien mon compliment, et ne doute pas que la reconvalescence sera de même, et que vous donnerez toute la satisfaction à vos parents, à la chère Vasquez [1]), à van Swieten et à tous ceux qui vous servent, bien fâchée que les six semaines seront pour moi un peu longues. IV.

Adieu, portez-vous bien. Marie Thérèse.

Undatirt. (1761?)

Je vous suis bien obligée pour vos chères lettres, qui m'ont fait bien du plaisir, mais je ne suis pas si contente de votre santé. Van Swieten est trop complaisant pour vous. J'espère que l'estafette sera arrivée entre sept et huit heures, et vous aura marqué notre heureuse arrivée et nos plaisirs. Vous n'avez rien perdu à ce voyage; les chasses vont assez mal à l'ordinaire, et même l'empereur s'en est bien fâché, et vos sœurs tireuses, je ne les ai vues qu'à table ou au jeu, sans leur dire gare. Pour la Elisabeth, après qu'elle a tenu un silence très-rigoureux de trente heures, elle est revenue à son ordinaire; je l'ai possédée hier quatre heures avec la V.

---

[1]) Die schon Bd. I. S. 162 erwähnte Gräfin Marianne Vasquez war Obersthofmeisterin der Erzherzogin Marie Christine, bevor sie die gleiche Stelle bei der Kaiserin erhielt.

d'Herzelles[1]) et la Lodron[2]) seules à Niederweiden. Vous n'y étiez pas oubliée, et je crois que vous avez souvent tort vis-à-vis d'elle, car il faut la regarder comme une malade, avoir pitié d'elle, mais point la brusquer. Vous ne ferez pas semblant de ce que je vous marque, et je vous en dirai plus de bouche.

Votre rêve est faux, non seulement que la belle princesse[3]) ne m'ennuie pas, mais elle est plus agréable et même plus jolie que depuis longtemps. Personne ne se voit et ne se parle qu'à table; le jeu est court, triste et point intéressant; la Trautson n'a pas ouvert la bouche. Nous sommes assis à table, la Marianne, l'Amélie auprès de moi, la Elisabeth et la Auersperg auprès de l'empereur. Tout le monde est à la chasse; je suis seule au logis et compte y rester de même l'après-midi, pour me reposer pour la journée de demain, que je crains un peu. Mes reins sont toujours de même; le temps est admirable, la vue de mon cabinet m'enchante, mais je serais plus tranquille et contente, quand je me trouverais auprès de mes chers enfants, et que je serais rassurée moi-même de l'état de votre santé, et de pouvoir vous embrasser et votre chère moitié[4]), qui me manque partout, et que vous ne sauriez jamais assez aimer. Je vous embrasse.

Mes compliments à la Vasquez.

---

[1]) Die verwitwete Marquise Philippine d'Herzelle, geborne von Trazegnies, Obersthofmeisterin der Erzherzogin Elisabeth.

[2]) Die Hofdame Gräfin Therese Lodron.

[3]) Die Fürstin Wilhelmine Auersperg, geborne Gräfin Neipperg, bekanntlich der Liebling des Kaisers Franz.

[4]) Da die Erzherzogin Marie Christine zu jener Zeit noch lange nicht verheiratet war, wird unter dem Ausdrucke „votre chère moitié“ wohl Niemand anderer als die ihr sehr befreundete Erzherzogin Isabella, Josephs Gemalin, verstanden werden können.

Undatirt. (December 1762.)

Le joli tableau et votre charmante lettre m'ont bien attendrie et distraite pour quelques instants de mon accablante situation; je vous en sais bien bon gré. Votre belle-sœur[1]) s'est remerciée auprès de moi et me paraît bien satisfaite de sa cassette; je n'ai pu accepter ses remercîments, sans pourtant trahir le secret. VI.

Votre sœur[2]) s'est confessée trois quarts d'heure avec une exactitude et des actes de contrition et de résignation, qui ont fait pleurer le confesseur; elle est fort faible depuis. Je ne saurais assez remercier le bon Dieu de m'avoir donné cette consolation; c'est dans sa main que je la remets entièrement et attends son sort, qui ne saurait être qu'heureux. Tâchez de vous conserver et de me servir de consolation, j'en ai besoin.

Undatirt. (1763?)

Je vous suis bien obligée de votre charmante lettre; je n'avais pas cru de mériter vos tendresses. Depuis l'autre jour à dîner je me croiais brouillée, mais je vois votre bon cœur, que vous revenez de même et n'avez point de rancune. J'ai passé toute la journée avec la Marianne, mais bien tristement, sans nous dire un mot; j'en ferai de même demain, mais les circonstances présentes donnent une telle pesanteur, qu'on ne peut parler; le chaud s'y mêle aussi VII.

---

[1]) Josephs Gemalin Isabella.

[2]) Die im Sterben begriffene Erzherzogin Johanna.

par surcroît. Je ne suis pas contente que vous n'avez pas bien dormi, car il vous faut le sommeil; tâchez de l'attraper et ne vous échauffez pas trop. Amusez l'empereur et votre chère, chère belle-sœur, et revenez tous en bonne santé vendredi, puisqu'il le faut. Je vous embrasse.

Je suis contente de votre diligence à écrire. Mes compliments à la Vasquez; je crains pour elle le chaud et le musc de la belle princesse.

Undatirt. (1764?)

VIII. Je vous suis bien obligée du présent que vous me faites; il m'est sûrement bien cher, et vous avez bien deviné et m'avez rendu justice, que tout ce qui vient de cette incomparable main [1]), me cause un vrai plaisir et consolation. Ce que vous ajoutez de votre part, ne m'est pas moins cher; je l'accepte tout entier, sans partage, et vous pouvez entièrement compter sur ma tendresse et même amitié. Si vous continuez dans le bon chemin que vous avez commencé, vous serez heureuse et la consolation de toute votre famille, et en particulier de votre bonne mère, qui vous aime de tout son cœur.

Undatirt. (Erstes Halbjahr 1765.)

IX. Vous me trouverez toujours sincère, sans art avec ceux qui s'abandonnent sans réserve à moi, mais vous pourriez

[1]) Der schon verstorbenen Erzherzogin Isabella.

me trouver quelquefois faible et timide, mais point soupçonneuse. Je dois excuser votre amie [1]) et serais fâchée, si vous la preniez en guignon, ou que vous vous méfiez d'elle. Elle ne le mérite pas, elle vous est attachée et voudrait vous voir hors d'ici. Elle ne voit plus d'autre remède que celui-ci; jugez, si elle ne croit être obligée pour votre bien de vous servir même contre vous. Elle a été excédée des badineries du maître [2]), de l'envie qui est excitée par-là dans la famille, des discours de la ville pour l'autre [3]); tout cela fait et augmente ses inquiétudes. Vous n'avez malheureusement personne de plus sûr qu'elle, et qui vous aime bonnement; il faut donc la conserver et ne vous ôter à vous même la seule ressource qui vous reste. Laissez passer à cette heure cet orage; commencez demain avec Dieu votre retraite, tâchez, autant que cela est possible, de vous tranquilliser et de remettre tout dans les mains de la providence; le moins que vous serez agitée, le moins que vous donnerez prise contre vous avec le nôtre [4]), qu'il faut plus que jamais éviter, et plus j'espère de réussir, mais il me faut du temps, et je ne pourrais rien entamer qu'au retour d'Innspruck. Ne croyez pas que je trempe dans le complot des autres; point du tout, et je veux vous amener peu à peu. Je ne serais du parti contraire, que quand vous me decideriez, et alors même je changerais mes intentions d'établissement

---

[1]) Wahrscheinlich versteht die Kaiserin hierunter sich selbst.

[2]) Des Kaisers Franz.

[3]) Wohl der Herzog von Chablais, des Kaisers Neffe, welchen derselbe mit seiner Tochter Marie vermälen wollte, während diese schon den Prinzen Albert von Sachsen liebte. Der Brief scheint vor der Reise nach Innsbruck geschrieben zu sein, wo Beide, Prinz Albert und der Herzog von Chablais, anwesend sein sollten.

[4]) Prinz Albert.

pour l'autre, comme je les destine pour mon protégé d'à cette heure. Ainsi soyez tranquille et ne gâtez rien avec trop d'inquiétude. Ménagez votre frère[1]), sans entrer plus en discours sur la matière, ni nommer le nôtre. Marquez lui, que vous lui devez votre repos, vous ayant obtenu la conversation avec moi, laquelle vous rassure pour tout l'avenir, et son amitié; que vous y comptez absolument, et que vous n'y pensez plus, et que vous êtes tranquille et ne voulez pas même entendre parler de rien. Ménagez la tendresse du père par mille attentions, et ne donnez aucune prise contre vous avec mon protégé, car il est clairvoyant.

Undatirt. (März? 1766.)

x. Vous me connaissez que je ne peux jamais attendre à me défaire de ce qui est destiné à d'autres, à cette heure encore plus que jamais, ayant toujours notre malheur devant les yeux. Je vous envoie ces boucles, que vous ne ferez voir que le jour du départ pour Hof. La bague, quoique pas belle, doit être pour Miltitz, mais seulement le jour des noces, c'est-à-dire le 3 d'avril, de votre part. Vous pourriez aussi dire au prince[2]), que je compte donner le *Zutritt* à la Vitzthum[3]), quoiqu'elle est étrangère et n'a pas le *Zutritt* chez elle, mais se trouvant dans une occasion si distinguée ici, et estimant sa personne, je compte passer sur toutes les

---

[1]) Joseph.

[2]) Albert von Sachsen.

[3]) Die zweite Gemalin des kurfürstlich sächsischen Gesandten in Wien, Ludwig Siegfried Grafen Vitzthum von Eckstädt, Erdmuth, geborne von Ponikau. 1738 geboren und 1761 vermält, starb sie im Jahre 1775.

conséquences et lui marquer toute mon attention à ce sujet. Si les princes[1]) veulent me voir, ils pourront venir à six heures et demie le soir.

Undatirt. (April 1766.)

Les dimanches église publique à la cour, sermon, grande messe; à quatre heures vêpres des capucins et chapelet seul. Les fêtes comme celle de la Vierge et des Apôtres ou fête du pays, vous les tiendrez le matin en sortant à l'église *in publico* sans sermon. A changer toujours d'église pour faire plaisir à tous, même chez les religieuses; vous éviterez les autres visites. Le matin les dames du *Zutritt* peuvent venir ces jours en habit d'appartement. Le soir ou les dimanches ou un autre jour encore de la semaine appartement. A dîner, les hommes (cavaliers) et même les gens de moindre condition, comme cela s'est fait à Innspruck, pourront assister au dîner. Vous tâcherez de les observer et de les gracieuser, leur dire même quelques mots. Si vous voulez, on peut choisir des jours exprès pour les faire venir. Ménagez la seconde noblesse ici[2]), car c'est différent des autres pays; il y a plus de sujets entre eux qu'entre les magnats, et plusieurs plus attachés et plus zélés. Vous pourriez au commencement faire la ronde de tous ces conseillers d'état, chambellans et décrétistes et de leurs femmes, du militaire *inclusive vom Stab,* les inviter à la table, et le seul capitaine de XI.

---

[1]) Albert und sein schon mehrmals erwähnter jüngerer Bruder Clemens, damals Bischof zu Freising und Regensburg.

[2]) In Ungarn.

garde pourrait avoir cet honneur; comme c'est ici un des invalides, vous le prendrez une fois le mois *ad honores*. Tous les évêques généralement, tous les prélats, chanoines, s'ils sont de condition ou aient des caractères, dîneront avec vous, de même des étrangers connus et présents. A Bude il faudra une seconde table pour les nobles, que Kempelen tiendra. Vous pourrez dîner, souper dehors, mais pas en ville, dans des jardins ou terres peu distants d'ici. Après l'année[1]), le premier septembre vous pourrez donner des bals et y danser, au spectacle de même. Les courses en *biroutsch,* je ne les aime pas, mais comme cet objet est devenu un point essentiel de bonheur dans la vie de l'homme, je ne veux m'opposer; je recommande seulement toutes les précautions nécessaires, et que jamais ni dans les villes ni dans les faubourgs, surtout ici, on mène soi-même, mais qu'on laisse mener le cocher, qui doit toujours être derrière du *biroutsch,* comme cela s'est pratiqué chez nous, pour être à même à un embarras d'y porter remède. S'il y a des mauvais chemins, eaux à passer, qu'on le laisse conduire, car s'exposer pour cette raison, serait humiliant. Vous pouvez sortir seule en carrosse avec votre époux, mais une dame suivra; de même aller à l'église, au jardin seule avec lui, mais vous faire suivre par quelque valet de chambre. Mais d'abord que vous êtes seule, vous n'irez jamais qu'avec une dame ou femme de chambre, si c'est dans les jardins de cour seulement. Donner un jour de la semaine pour les audiences, et plus, s'il le faut, voir des passants à toutes les heures, et les combler de politesse, seul moyen d'en attirer. Vous pourriez tenir *einen Courtag oder Cercle, wo auch andere Noblesse kommen könnte,* mais ils ne joueront pas,

---

[1]) Das Trauerjahr nach dem Tode des Kaisers Franz.

et ce jour la noblesse jouerait dans votre chambre; eux le pourraient dans l'antichambre; quelquefois de la musique aussi et des bals; il faut amuser et se faire connaître.

Recevoir les placets, les envoyer tous à Kempelen, qui est attaché à vous comme au prince; vous pouvez le consulter; c'est un honnête homme, attaché, vrai. Il enverra tous ceux, qui demandent des charités, au père Lechner, les autres aux dicastères respectifs et même à moi. Tout le cérémonial, toutes les audiences doivent aller par Bethlen [1]); toutes celles des femmes par la Vasquez.

Tâchez de vous exercer dans le latin et hongrois, pour pouvoir dire quelques mots aux gens; cela fera un bon effet; vous avez du temps pour cela. Tout ce qui concerne les gens du pays, s'informer par le *Judex curiæ* [2]). Je vous parlerai de plus sur le personnel des autres.

Ce 18 avril (1766).

Ma chère fille. Ayant fini ma retraite à huit heures, je prends la plume, puisque vous décidez que c'est une bonne œuvre, et que vous me demandez une prompte réponse sur les empressements de Palffy [3]) à vous parler. Je vous vois toujours devant mes yeux, mais surtout dans cette occa- XII.

---

[1]) Der bisherige siebenbürgische Hofkanzler Graf Gabriel Bethlen wurde bei seinem Rücktritte von diesem Amte Obersthofmeister der Erzherzogin Marie Christine. Er starb jedoch schon im Jahre 1768.

[2]) Der schon Bd. I. S. 60 erwähnte Graf Nicolaus Palffy.

[3]) Der Judex Curiæ.

sion. Vous pouvez et devez écouter, voir tout le monde: vous êtes ma fille, vous ne saurez donc vous en empêcher: mais vous ne déciderez jamais rien. Vos réponses seront que vous en informerez votre cher époux, le *locumtenens,* qu'eux doivent s'adresser à lui, que vous l'en préviendrez, que les affaires passant par leurs canaux, institués pour cela, on doit s'y adresser, que vous savez mes intentions, que je ne souhaite que le bien de l'état et d'un chacun, que vous serez charmés tous deux de pouvoir me seconder de le leur faire ressentir effectivement; que vous m'en informerez. Voilà votre conduite à tenir, d'écouter, de consoler au moins les gens, si on ne peut leur faire du bien; nous autres sommes faits au moins de nous ennuyer et supporter les autres. Cela coupera court aux intrigues, si vous agissez ainsi, et vous communiquez réciproquement ce qu'on vous dit. L'union sur ce point est essentielle; il est d'autant plus facile, que vous pouvez en toute occasion vous déclarer, que vous n'avez que la voie de la représentation; mais il serait inconvenable, étant ma fille, que vous soyez hors de toute connaissance des affaires. Les ministres, Palffy et autres pourraient vous parler à tous deux en même temps; cela dépend de vos propres arrangements; là-dessus je ne vous prescris rien.

J'étais toute édifiée de votre humilité sur l'article de vos six sœurs; j'ai cru que votre nouvel état vous a déjà perfectionnée, mais cela n'a pas duré longtemps, car vous vous mettez au-dessus de toutes les autres; cela m'a fait rire. Krapf, votre médecin, est arrivé [1]), il me porte de très-bonnes nouvelles de votre frère, il en est amoureux et d'elle aussi. Si sa maison est prête, il voudrait s'y rendre tout de

---

[1]) Der Bd. I. S. 15 erwähnte Dr. Carl Krapf wurde bekanntlich als erzherzoglicher Leibarzt von Florenz nach Pressburg versetzt.

suite; van Swieten l'instruit de tout, et Hummelauer[1]) de même pour mon cher *Eidam*.

Monsieur le peintre[2]) vous attendra ici mercredi, si vous n'ordonnez autrement; il n'attend que votre *Befehl*. J'espère que ma flotte sera arrivée heureusement. Mon rhume va mieux; je me porte, je crois, bien, mais pas tranquille; mon cœur a eu une secousse dont il se ressent, surtout dans une journée comme celle d'aujourd'hui[3]). En huit mois je perds l'époux le plus adorable, un fils qui mérite toute ma tendresse, et une fille qui, après la perte de son père, faisait tout mon objet, ma consolation, mon amie[4]). J'étais assez enfant cette après-dînée; entendant passer à trois heures vos sœurs par ma chambre, je croyais un moment, que ma chère Mimi paraîtra. Elle était occupée alors à faire les honneurs chez elle, et à jouir de la présence de son tendre époux, fruit de tous mes soins, qui m'occupent depuis deux ans. Je ne saurais assez remercier Dieu de les avoir conduits à une si heureuse fin, et j'espère de sa grâce et de vous autres la continuation de ce bonheur, qui deviendra tous les jours plus grand. J'espère que vous aimerez bientôt autant les soirs que les matinées, ce sentiment me fait plaisir et est tout à fait à sa place. Je ne vous gronde pas, mais je vous embrasse de bon cœur. Marie Thérèse.

J'ai reçu quatre de vos lettres aujourd'hui, elles ne m'étaient pas de trop; je vous en suis tendrement obligée.

---

[1]) Der kaiserliche Leibarzt Georg Ignaz Hummelauer.

[2]) Wahrscheinlich der in dem folgenden Briefe namentlich angeführte k. k. Kammermaler Franz Fuxeder.

[3]) An einem 18. war Kaiser Franz gestorben.

[4]) Anspielung auf die Uebersiedlung Leopolds nach Toscana und die der Erzherzogin selbst nach Ungarn.

Palffy a porté la sienne après deux heures; c'était la dernière.

Mes compliments à la Vasquez.

Ce 29 d'avril (1766).

XIII. Ma chère fille. Colloredo[1]) m'assure d'être avant la poste à Presbourg; je le charge de vos commissions pour les médailles, craignant pourtant qu'elles viendront trop tard. Voilà un papier pour mon cher prince Clément; je ne lui écris pas, pour ne le pas incommoder, et j'en fais de même avec votre cher *Alten.* Tout le monde vient amoureux de Presbourg; *man sieht lauter breite Mäuler.* Monsieur Fuxeder est enchanté de votre cher mari, aussi sommes-nous d'accord de vous ordonner des grands ouvrages pour cet été. Je ne vous écrirai qu'un mot par la poste, croyant que celui-ci viendra plus tôt. Je viens de recevoir la vôtre par Fladerer[2]), et je suis bien aise de vos transports pour votre cher époux. Je crois que vous ferez bien de sortir le premier de mai en public; cela fait toujours un bon effet, et comme vous me dites que vous allez demain à Königsaden, j'espère que le temps se remettra et suis toute tranquille pour votre mal de gorge, ayant tant de confiance en vous, que je ne m'inquiète point tant que vous ne me le marquez, mais une fois que vous me manqueriez, ce serait fini pour toujours.

---

[1]) Wahrscheinlich der schon Bd. I. S. 5 erwähnte Graf Joseph Colloredo.

[2]) Mathias Flader, Inspector des dem Hofe gehörigen Hauses auf der Augustiner-Bastei.

Je dois vous avertir que la Sternberg[1]) m'a lâché aujourd'hui, qu'elle vous trouvait très-bien, qu'un peu de mal de gorge, moins qu'à Hof, et que cela provient aussi d'autres circonstances. Je ne lui ai rien répondu du tout, mais je me suis bien proposé de vous le marquer. Vous ne viendrez donc que samedi pour la fête de la croix ici en ville, et viendrez vous établir à Laxenbourg, si le temps le permet, mardi soir, et comme je ne pourrais profiter de vous voir samedi, je compte venir moi-même jeudi à huit heures du soir à Presbourg vous embrasser, et resterai vingt-quatre heures. Je ne mènerai personne avec moi que la Berchtoldt[2]), comptant que vos gens pourront déjà me servir. J'ai tout laissé à Presbourg dans cette intention, de pouvoir faire des courses pareilles. Je vous préviens que cela doit être un secret, que je viendrai vous surprendre, mais comme je me suis proposé bien sérieusement de ne vous jamais surprendre en rien — vous êtes trop vive — je le confie à mon amie uniquement. Point de préparatifs; je me fais un plaisir infini de ne venir que pour vous seule. Je vous embrasse; adieu.

Mes compliments à vos princes et la Vasquez.

---

[1]) Wahrscheinlich Gräfin Leopoldine Sternberg, geborne Gräfin Starhemberg, Gemalin des damaligen Obersthofmeisters der Kaiserin Josepha, Grafen Franz Philipp Sternberg, der im Jahre 1775 zum zweiten Obersthofmeister der Kaiserin Maria Theresia ernannt wurde.

[2]) Das in der Vorrede erwähnte, bei der Kaiserin in ganz besonderer Gunst stehende Kammerfräulein Gräfin Marie Antonie Berchtoldt.

Ce 4 mars (1767).

XIV. Je suis bien fâchée, ma chère fille, du désagrément que mon cher et patient fils a eu avec ce vilain furibond[1]; je trouve la visite le soir encore le comble. Il ne veut pas

---

[1]) Der Judex Curiae Graf Nicolaus Palffy. Prinz Albert spricht sich in seinen Memoiren über seinen Zwiespalt und die darauf folgende Versöhnung mit dem Grafen Palffy folgendermassen aus:

Nous restâmes ensuite toute l'arrière-saison et la plus grande partie de l'hiver à Presbourg, où je m'appliquais avec tout le zèle, qui m'était possible, au travail des affaires de ma charge de *Locumtenens*. L'impératrice, qui voyait avec déplaisir la lenteur de la marche qu'elles prenaient, par la manière de les traiter, qui était établie dans le conseil, dont j'avais la présidence, me chargea peu de temps après du travail d'une nouvelle organisation et instruction à lui donner, à l'effet d'y introduire l'ordre et l'accélération qu'elle désirait.

Ce travail me fut à la vérité un peu pénible, étant d'un genre, dans lequel je n'avais pu acquérir encore la routine requise. Mais animé par la souveraine, et assisté par le digne colonel Kempelen, qu'elle m'avait donné pour directeur de ma chancellerie en Hongrie, je lui en soumis cependant le projet, dont le fond et les détails avaient été principalement l'ouvrage du dit colonel, et elle l'approuva et m'ordonna de mettre en exécution la teneur du rescrit, qu'elle m'envoya ensuite sur ce sujet.

L'annonce et la publication de celui-là m'attira en attendant une explication désagréable dans le conseil de la part du Judex Curiae, comte Palffy, homme d'ailleurs parfaitement honnête, mais tête chaude, qui, quoique fort attaché à la souveraine, était du nombre de ceux qui désapprouvaient toute nouveauté, même utile, et qui était piqué outre cela de n'avoir pas été consulté sur ce changement, sur lequel la connaissance, que j'avais de sa façon de penser, m'avait fait prévoir, que je ne trouverais que des oppositions soutenues de sa part. Et cela me mit dans le cas de prendre le parti d'aller dès le jour suivant à Vienne, pour y exposer le cas à l'impératrice, et lui demander en cela le soutien, qui m'était nécessaire, pour pouvoir remplir, comme elle le voulait, les devoirs de ma charge. Elle me l'accorda, malgré la considération qu'elle avait pour ce ministre, qu'elle aimait d'ailleurs, et les choses s'arrangèrent de manière, qu'il se témoigna ensuite mon ami jusqu'au moment de sa mort.

que je fasse semblant; je le ferai, mais pas volontiers; il deviendra toujours pire. Mais si cela est vrai, qu'il vient d'arriver ici, ce que la Vasquez m'a dit, alors toute dissimulation finit, et j'en aurai ma dose, mais j'espère de le réduire encore pour quelque temps; le corriger entièrement, c'est chose impossible. J'espère que le duc est persuadé, que je n'ai jamais pensé à cette dépendance, que lui croit avoir, et que je suis bien fâchée de toutes ces impertinences, connaissant le cœur de mon cher *locumtenens*. J'ai une fluxion à l'œil gauche; je dois le ménager, il me coule. Je vous embrasse donc tous deux; adieu.

Ce 7 mars (1767).

Ma chère fille. Ayant eu votre approbation, j'ai envoyé le papier de mon cher fils au chancelier[1]), en allant au conseil, avec un billet convenable, disant qu'il verra par le contenu de ce papier de quoi il s'agit, qu'il me déplaît beaucoup, connaissant la patience et la modération du duc, et le feu et l'impatience de l'autre, que je pouvais porter un jugement très-exact, comme cela s'est fait, ayant eu mes ordres exprès, de faire ce pas au conseil; que Palffy étant ici, il le pourra mieux faire rentrer dans les bornes convenables. Cela donnera l'alarme; je n'ai encore rien entendu de lui. J'ai offert à l'empereur de voir le papier, il n'a jamais voulu. Le forcer, je n'ai pas cru devoir le faire, comme je fais à cette heure en tout. XV.

[1]) Der ungarische Hofkanzler Graf Franz Eszterházy.

Je m'informerai pour la taxe de Starray[1]), et vous charge de finir son arrangement, qui ne peut consister en autre chose, que de se retirer pour quatre ou cinq ans dans son *Comitat,* en lui laissant les gages pour ce temps du *consilium,* et une pension secrète de deux mille florins. Mais je veux auparavant savoir, comme il compte payer ses dettes avec ses terres, même s'il devait les vendre ou mettre en *arenda;* Festetics et Kempelen pourraient faire cela ensemble. Le frère de Kempelen est assez bien, sa fille a souffert avec grand courage l'opération de l'œuil, mais pour rien; le globe de l'œil est attaqué, ainsi nulle espérance, et cela l'ayant laissé trop longtemps dans cet état, mais cela entre nous.

Je me porte bien, hors des enflures au visage comme l'érésipèle. J'étais comme un monstre ce matin; si je suis de même, je ne pourrai aller à l'église ce soir; si c'est mieux, j'espère de le pouvoir. Je n'ai plus de guêtres depuis ma chute; c'est mardi quinze jours, et je soutiendrai encore une huitaine, pour convaincre les ennemis de Vogel[2]). Voilà mes enflures pires que jamais, et la respiration de même et les jambes bravement enflées, sans soulagement, seulement en augmentant les incommodités. C'est une preuve convaincante pour les guêtres, mais je continuerai encore ces quinze jours pour confondre les torris[3]).

Rien de nouveau, mais nous sommes sur le point de recevoir de tous côtés les plus importantes nouvelles; le cœur me bat en y pensant. Je vous embrasse tous deux; adieu.

---

[1]) Der im Jahre 1747 in den Grafenstand erhobene Graf Emerich Sztárray. Er war Obergespan des Ungher Comitates und Comthur des Stephansordens. Er starb 1769.

[2]) Wahrscheinlich der schon S. 2 erwähnte kaiserliche Leibchirurg Adrian Franz Vogels.

[3]) Tories.

Undatirt. (1771?)

Je ne suis nullement contente de votre rhume, et la charmante description que vous me faites de votre bonheur mutuel, m'a mis un peu de consolation sur votre état et sur le courrier français. Voyez ce qu'il apporte; ce n'est que pour vous et votre cher mari, et je vous prie de me le renvoyer tout de suite, voulant expédier ce courrier le 8. Si ma santé, qui est journalière, était plus ferme, je serais tentée de vous venir voir, mais je crains de l'embarras. Je resterai à l'idée, espérant que votre rhume n'augmentera pas. Störck vous fait prier de rester au lit; ces sortes de rhumes ne se résoudent que par le lit et ont quelquefois des tristes et longues suites, et votre poitrine n'est pas des plus fortes. Je vous conjure de vous bien ménager et de ne voir personne. A Wilczek je l'ai dit hier; il m'a dit qu'il viendra aujourd'hui en huit. L'empereur me presse extrêmement pour sa destination; cela m'embarrasse. Ferdinand a été encore hier pas bien, et je ne saurais me rassurer sur lui; il avait le tirement des nerfs par tout le corps et très-mauvais visage. Je suis pressé et vous embrasse. XVI.

Ce 4 octobre (1771).

Quel jour, ma chère fille![1]) J'étais avec la fidèle Vasquez rendre nos tristes devoirs, mais pourtant consolants, à notre cher maître, à votre amie[2]) etc. etc. Elle n'a pu s'em- XVII.

---

[1]) Der Namenstag des Kaisers Franz.

[2]) Isabella.

pêcher de verser des larmes. Mon cœur, qui est endurci à force de pertes, n'en a pas fait autant.

Voilà une bonne nouvelle qui m'intéresse; le roi d'Espagne a un petit-fils. Le 19 il m'a écrit avec un courrier; cette attention me fait plaisir[1]). Oui, je partage bien de bon cœur cette joie! Hélas, ce fils devrait être à l'empereur; nous ne serions pas si abattus, si cette sœur[2]) était des nôtres.

A cette heure à nous; je veux vous gronder. Pouvez-vous croire un moment, que je pourrais changer ma façon de penser pour votre mari, ou me laisser imposer par des anecdotes, qui ne sont données que par jalousie, et qu'on ne croit pas soi-même? J'ai trop suivi ce cher fils, avant que vous avez voulu le regarder; je le connais sûrement et son excellent caractère, sa belle âme, son cœur unique. Le clinquant manque, il ne sait vendre sa marchandise, mais justement cela n'est-ce pas encore un mérite de plus, la réalité, le solide s'y trouvant? Que vous êtes heureuse, et s'il était tel qu'on voudrait le faire passer, il m'appartient de trop près pour regretter jamais mon choix. Je n'ai rien cherché, en me l'attachant, que sa personne, et depuis il vous a rendu heureuse, soutient mon ennuyante vieillesse avec patience, fait mon refuge, si je suis trop harassée. Pourrais-je jamais m'acquitter de tous ces bienfaits vis-à-vis de vous autres et exiger d'autres services? Le *consilium*, Palffy, enfin cent mille choses qui relèvent les actions de mon cher fils et me rendent toujours plus redevable à vous, *Deo gratias!* Je

---

[1]) Mit Schreiben vom 19. September 1771 kündigte Carl III. der Kaiserin die an diesem Tage erfolgte Geburt seines erstgebornen Enkels an. Der Infant Carl Clemens starb jedoch noch als Kind am 4. März 1774.

[2]) Isabella's jüngere Schwester Louise, statt mit Joseph, wie derselbe gewünscht hatte, mit dem Prinzen von Asturien vermält.

viendrai le 14 sûrement, mais pas à dîner; je mangerai un morceau en ville, et j'espère à quatre heures[1]), ayant ce jour la seconde messe de mon vieux père Kampmüller[2]), que j'ai comme confesseur trente-six ans. Je ne peux répondre de l'exactitude des heures, *und wenn ich eilen muss, werde ich gleich grantig* pour toute la journée, et je veux venir *mit dem breiten Maul*, mais je vous fais grâce d'une demi-journée de retraite et ne partirai de Hof que le 17 à deux heures, faisant le 18 et le 19 dans ce mois ma retraite.

Ce mois a des anecdotes très-fortes; c'est aujourd'hui trois ans[3]) que la Josephe a été avec moi au caveau et a pris la petite vérole. Après-demain le jour de mariage de notre incomparable[4]); demain votre beau-père[5]), le 15 celui de votre sœur[6]) et cette année un jour très-important. Dieu veuille le bénir, non tant avec des enfants, mais en vous imitant[7]).

---

[1]) Hier sind wohl einige Worte ausgeblieben.

[2]) Der Jesuit P. Ignaz Kampmiller, seit 1767 nicht mehr bei ihr als Beichtvater in Function. Während er sich noch in dieser Stellung befand, richtete Maria Theresia — etwa 1766 — eigenhändig die folgenden Zeilen an ihn: „Weil morgen ein so grosses Fest ist, wünschte ich meine „Andacht zu verrichten, wenn Sie nicht vielleicht wegen meines so lauen „und zerstreuten Lebens und Gewohnheiten mir selbes verbieten. Wie „gewöhnlich um sechs Uhr."

[3]) Die Kaiserin irrt; nicht drei, sondern vier Jahre waren seit der am 4. October 1767 erfolgten Erkrankung der Erzherzogin Josepha verflossen. Uebrigens wird durch diese Bemerkung der Kaiserin die Wahrheit der manchmal bezweifelten Erzählung bestätigt, die Erzherzogin Josepha habe sich in der Gruft bei den Kapuzinern die Blatternkrankheit geholt, der sie erlag.

[4]) Josephs erste Gemalin.

[5]) August III. König von Polen, Kurfürst von Sachsen, Vater des Prinzen Albert, starb am 5. October 1763.

[6]) Die Erzherzogin Josepha starb am 15. October 1767.

[7]) Am 15. October 1771 vermälte sich Erzherzog Ferdinand mit Marie Beatrix von Este.

Voilà la marche-route que l'empereur vient de m'envoyer[1]); vous aurez demain sa lettre. *Er fängt an zu kennen, dass nicht Alles so leicht geht.* J'avoue ma faiblesse, j'en étais touchée; il me fait pitié; c'est un vrai radotage de vieille femme, mais c'est ainsi. C'est que je l'aime beaucoup; il a toujours raison auprès de moi, quand il s'agit de querelles entre nous deux; après une couple d'heure je me désole de le tourmenter. Vous direz que je suis dans une humeur à jaser; c'est qu'aujourd'hui je n'ai point d'Italie à servir, et ma porte est fermée aux autres *seccatori,* et je laisse aller mon cœur, en m'entretenant avec mes *frommen Kindern.* Je vous embrasse. Adieu.

Ce 7 mai (1772).

XVIII. Ma chère fille. Je suis excédée d'audiences et d'écritures. J'ai vu ce matin votre amie; elle n'est pas du tout claire dans ses affaires; je serais charmée de pouvoir lui être utile. La Lamberg[2]) et Hamilton sont enchantées de vous deux; cela était nécessaire pour me consoler un peu des nouvelles de Parme. Je ne vous envoie que cette petite lettre pour en juger, toute correspondance est donc levée.

---

[1]) Die Reise des Kaisers nach Böhmen aus Anlass der dortigen Hungersnoth.

[2]) Wahrscheinlich Maria Theresia Gräfin Lamberg, geborne Gräfin Nadasdy, ehemals Hofdame und im Jahre 1756 mit dem Grafen Franz Anton Lamberg, aber nicht mit dem schon Bd. I. S. 264, und seither oftmals erwähnten Grafen Anton Lamberg vermält.

Si vous receviez quelques nouvelles ou lettres, je vous prie de n'y répondre, tout commerce étant rompu avec eux. En quelles situations de tous côtés me dois-je trouver, et je dois vivre pour être accablée de toutes sortes de malheurs particuliers et généraux.

Je vous embrasse; adieu.

Ce 4 mai (1773).

Ma chère fille. Je n'ai qu'un moment; j'avoue, j'étais au jardin, et me trompant sur le jour, je croiais sept heures; il était huit. L'envie que marque votre mari, de se trouver avec les troupes, lui ressemble. L'empereur, si je peux le retenir, n'ira sûrement en Pologne; je ne le trouve pas convenable, et je ne vois pas un camp considérable, qui méritât la peine aucune part. Il me suffit de savoir ce qu'il souhaite, pour ne le perdre de vue et m'en faire mon affaire. Je vous embrasse tous deux; adieu. XIX.

Ce 12 à 10 heures (?).

Ma chère fille. Il y a cinq heures que vous êtes partie, et je souhaite plus que je ne l'espère que vous serez à cette heure dans votre lit; le chaud et la poussière vous auront bien incommodée. J'en suis d'autant plus fâchée, que c'est à cause de moi, mais votre présence de tous deux m'a un peu fortifiée. Dieu vous rende tout le bien que j'ai reçu de vous, et vous rende plus heureux que vous n'étiez et que XX.

vous mériteriez si bien, conserve votre union et tendresse, qui est le seul soutien en tout, et vos santés. Je vous embrasse tous deux.

Undatirt. (Ende December 1775.)

XXI. Vous m'avez demandé des points pour votre voyage [1]; les voilà. Je les ai dû coucher à différentes reprises, le temps m'ayant manqué, et je deviens vieille, ma mémoire étant trop remplie de différentes choses, et mon cœur la plupart du temps très-serré. Je ne vous dis rien sur vous-même et mon cher fils; là-dessus vous ne me laissez rien souhaiter, et je vous ferais tort, doutant un moment, qu'après dix ans, surtout vous, m'étiez tous deux ma seule consolation parfaite et mes amis. Il n'y a que vos santés seules, qui m'occupent, que je ne peux assez vous recommander, et de ne rien hasarder, et agir dans un climat et pays étranger avec toute circonspection, de me rassurer par ne me laisser rien ignorer de ce qui regarde vos personnes, toute autre curiosité ne m'intéressant, me réservant même au rapport de bouche, que vous me ferez de mes enfants et petits-enfants.

Je commence par Florence. Vous pouvez les assurer tous deux, combien je souhaite d'avoir la consolation de les voir, mais cela dépend encore de beaucoup de circonstances physiques et morales. Je laisse à votre propre arbitre de leur dire tout ce que vous voudrez sur mon sujet de santé. De ma situation on ne peut de loin savoir ce qui convient, surtout à votre frère, que je ne voudrais rendre moins heu-

[1]) Am 28. December 1775 traten Marie Christine und Albert ihre Reise nach Italien an.

reux qu'il pourrait être, s'il voulait lui-même. Ne pouvant faire du bien, je tâche de ne pas faire du mal, et je n'ai que trop observé, combien il est délicat et sensible. La moindre chose le choque, étant accoutumé à ne faire que sa volonté en tout, et n'ayant point de distraction, ni cour ni compagnie, point qui, dans un âge plus avancé, pour lui et surtout pour ses enfants deviendra très-délicat et nécessaire. Mais en ça comme sur bien d'autres il n'y a rien à dire, prenant du feu, de l'humeur, et ne faisant que soupçonner tout le monde, sans se corriger, et se rendant encore plus mécontent. Il entre trop dans les détails; en voulant trop éplucher les hommes, on en trouve tant de défauts, qu'on devient misanthrope et ne se rend pas plus heureux, ni les autres. Il faut se réserver pour les grandes choses, et jouir et laisser jouir les autres des petits inconvénients attachés à notre humanité, rien n'étant parfait dans ce monde. En exigeant trop, on tombe souvent dans des erreurs plus grandes.

De la grande-duchesse je n'ai rien à dire ni à désirer; elle n'est occupée que de son devoir de parfaite épouse, sans volonté, s'en étant fait une douce coutume; la troubler serait cruauté. Pour les enfants, je les vois tous favorablement dans leurs portraits, priant et souhaitant que Dieu les conserve en santé et consolation pour leurs parents. Plus je ne peux dire; tous les petits soins et conseils, dont je me suis avisée de temps en temps, n'ayant pas été goûtés et n'ayant fait que troubler le père, j'ai garde de ne plus toucher cette corde en rien. Si le voyage de Gorice[1]) n'a

---

[1]) Es handelt sich hier um die schon oft erwähnte, von der Kaiserin für die erste Hälfte des Jahres 1776 projectirte Reise nach Görz, um dort mit dem Grossherzoge Leopold und dessen Familie zusammen zu treffen.

lieu, je vous enverrai un courrier avec des points, pour me les rapporter; tant que cette incertitude reste, je ne veux rien troubler et attendre moi-même ce que je trouverai, souhaitant beaucoup de me tromper sur bien des choses.

Pour Naples c'est bien autre chose. Vous savez combien m'est à cœur votre sœur, et je lui dois cette justice, qu'après vous c'est elle qui m'a toujours marqué le plus d'attachement réel et à suivre et souhaiter mes conseils. Mais jeune et vite comme elle est, entourée d'un mari violent sans éducation, entourée de tout ce qui est de plus mauvais, que peut-on espérer? C'est un miracle que les choses vont comme elles sont encore, et il y a plus à craindre de donner des conseils de si loin, que d'en espérer du bon. L'indiscrétion de votre sœur me fait craindre le plus, et le désœuvrement de part et d'autre. J'ai fait tirer plusieurs traits frappants des relations de Wilczek pour votre direction; vous pouvez lui en parler et demander son conseil, mais vous me rendrez un vrai service, en épluchant, si Wilczek et la reine se conviennent, et si on peut espérer qu'à la longue cela se soutiendra. Ne craignez pas de faire tort à Wilczek, il a mérité toujours toutes mes attentions de la façon qu'il m'est attaché et souhaite le bien, mais souvent des riens mettent des obstacles aux meilleures intentions et mérites. Je ne le crois pas liant ni indulgent, et la reine ne peut le regarder que comme un surveillant de ma part, qui la gêne quelquefois et la retient, et je suis bien aise de cette idée, qui la retient au moins quelquefois. C'est

---

Dieses schliesslich nicht verwirklichte Project bildet von nun an einen Hauptgegenstand ihres Briefwechsels mit ihrer in Italien befindlichen Tochter Marie.

Wilczek qui vous informera sur le personnel qui l'entoure; les plus connus de moi sont la Böhme et Gürtler. La première a ma juste confiance, et l'autre ne l'a jamais eüe, mais tant qu'il y est, il faut le ménager pour le bien de votre sœur, qui dans ce point seul n'a pas agi vis-à-vis de moi avec cette franchise et confiance, car elle m'avoua elle-même souvent ses vivacités et fautes. J'avoue, je suis très-occupée de cette chère fille, mais avec bien des inquiétudes, qu'il y ait des éclats un jour, surtout avec l'Espagne, qui agit indignement avec eux.

Je suis fâchée d'ajouter à cela, qu'en Toscane vous ne trouverez pas prévenu en bien votre frère pour eux. Est-ce jalousie ou tracasserie, mais ils auraient pu se convenir réciproquement et à leur avantage mutuel, mais cela n'est pas à espérer. Votre frère a toujours des rapports subalternes, qui la plupart du temps ne sont pas les plus exacts, encore moins à unir ou tranquilliser. Si vous pouvez des deux côtés ramener un peu la confiance, vous ferez une chose très-utile et consolante pour moi. De Naples cela irait plus facilement, quoique on y est fort aigri et non pas sans raison. Est-ce jalousie ou autre chose, de Toscane j'en espère moins. A Naples ils croient que leur [1]) correspondance en Espagne leur fait du tort; je ne saurais le croire, mais il est certain qu'ils n'aiment point ceux de Naples, et que même vis-à-vis de moi ils n'ont pu se cacher, si bien, que depuis une couple d'années ce mot est rayé de notre correspondance, toujours dans ce principe: ne pouvant faire du bien, j'évite au moins de faire du mal.

C'est de là, que je vous prie tous deux à me faire une description exacte du roi, de la reine et de leurs en-

---

[1]) Des Hofes von Florenz.

fants, s'ils ressemblent à leurs portraits, et comme vous les trouvez de santé et d'esprit? Mais vous ne vous gênerez pas avec de grandes relations: rien ne m'intéresse autant que vous jouissiez le peu de mois du plaisir de voir le monde et tous ceux qui intéressent tant nos cœurs, et connaissant le vôtre, je ne voudrais pas qu'il s'occupât trop de plusieurs, de leur situation où la providence les a mis, ce qui pourrait gâter le plaisir dont vous devez jouir, en voyant tout le local, et en vous rendant toujours plus aimable à votre cher époux, que les comparaisons vous soient toujours favorables, qu'il n'y a qu'une chère tendre petite femme et Mimi dans le monde.

Je ne vous dis rien de Parme; il y a du temps du reste pour vous en écrire; là il n'y a rien à faire, et entrer dans le passé, ce ne serait nullement convenable. La situation de votre sœur, dont en vérité elle est cause elle-même, n'est ni agréable et presque intolérable, surtout pour son humeur. Elle me fait grande pitié, et je voudrais la pouvoir changer, mais le remède n'est pas facile et dépend du personnel de tous deux. Vous me ferez plaisir d'éplucher ce pauvre Infant et de me dire, s'il est possible que de cette incomparable sœur un tel frère peut exister?[1]) Là-dessus je suis souvent en doute de ce qu'on dit, excepté les dominicains. Un autre a des maîtresses, chasse, jeu, chevaux etc. etc., n'ayant point de ressources chez lui, il lui faut bien quelque chose. Qui n'en a pas des faiblesses? Il faut se contenter, quand on n'a pas des vices. Votre sœur l'a taxé quelquefois de boire un peu trop avec les moines; cela pourrait être,

[1]) Herzog Ferdinand von Parma war bekanntlich der Bruder von Josephs erster Gemalin Isabella.

ce serait un vice. Vous me direz donc tout ce que vous trouverez de ce pauvre prince, qui m'intéresse; c'est là où finiront mes remarques.

A Milan nous connaissons les sujets; vous observerez seulement, si effectivement la Melzi a si grande influence? Vous vous entendrez avec Firmian, qui avec Kaunitz a toute ma confiance et m'est extrêmement attaché. Vous vous réglerez en tout sur ses notions, de même à Turin, où il connaît tout le monde et y est en grande estime. Le duc de Chablais m'intéressant beaucoup, comme le neveu de notre adorable maître, vous me direz comme vous le trouvez et toute la famille.

Quel plaisir n'aurai-je pas d'apprendre partout que mes chers enfants réussissent à s'attirer toute l'estime et amitié? Vous en êtes tous deux bien capables, et mon amour-propre sera bien flatté, que dans l'étranger on devra rendre justice à ma tendresse pour vous et à ma petite prédilection. Divertissez-vous bien et point des réflexions noires, point des regrets sur votre vie tranquille de Presbourg ou Schlosshof, que vous ne commencerez à vous rappeler qu'à Mantoue à votre retour. Alors je vous permets de vous en occuper et vous en attacher de nouveau, et le plaisir de nous revoir ne sera pas petit, étant la plus longue absence que nous avons faite depuis votre naissance. Conservez votre santé, votre bonne humeur, et comptez sur ma tendresse et que vos nouvelles me feront revivre.

Je vous embrasse.

1776.

Ce 11 de l'an (1776).

XXII. Ma chère fille. C'est à quatre heures, que je reçois l'estafette de Venise de votre arrivée, qui me console et me rassure, accompagnée par une lettre de Durazzo[1]), qui faisait par écrit le *facendone*, comme il vous a séqué en personne, car il dit clair à Pichler tous les soins qu'il a pris de votre heureuse arrivée, et qu'il a la satisfaction de n'avoir été inutile, ayant par ses arrangements et conseils fait éviter bien des faux arrangements. Le connaissant, je ne me suis pas impatientée, mais j'ai ri, voyant ce que vous m'en marquez dans votre lettre. Je vous avoue, je suis comme vous, que je ne crois pas indifférent l'accident de la Batthyany, pourvu qu'elle arrive à Bologne. Si elle ne vous arrête, je vous crois à Florence le 9 tard ou le 10 à midi; jugez si je n'en suis entièrement livrée à cette idée. Pendant que j'écris, je vous vois assis tous quatre et quatre enfants à l'entour de vous dans le cabinet de la grande-duchesse. Il est sept heures; vous aurez besoin de repos tous. Que dit Miltitz, comment se porte Azor? Je suis bien fâchée que vous n'ayez reçu de mes nouvelles; je vous ai écrit quatre

[1]) Der schon Bd. I. S. 320 erwähnte kaiserliche Botschafter in Venedig.

jours de suite et le 5 par la poste en Italie, et depuis deux fois par semaine. La grande presse que vous aviez d'avancer, a fait envoyer toutes les lettres en Italie. Grâce à Dieu, l'empereur est entièrement guéri de son rhume. Je vous envoie ici cet extrait de Rome; on vous attend avec impatience à Naples; on veut vous loger en cour. Je vous enverrai les copies par la poste sûre de huit jours. Wilczek croit qu'il pourrait vous mieux loger chez lui.

Votre début en Italie est le même que le mien; je m'en suis un peu divertie; c'est une espèce de *Heimweh,* les oignons *und Zwiebeln* de l'Egypte hongroise vous manquent, cette vie douce et tranquille avec un mari qui vous tient lieu de tout. Mais gare qu'il ne vous arrive comme à moi; j'ai pleuré de chagrin de revenir; il est vrai, c'était pour aller en campagne contre les Turcs, la peste et la famine[1]). Vos Hongrois sont tout tristes de ne vous avoir; *Judex*[2]) partira en quatre jours et le Primat[3]) bientôt après. En Podolie il y a des confédérations très-fortes contre les vexations des Russes. On nous a demandé du secours; j'avoue, je n'aime pas qu'il y a des troubles pareils; je veux tout calme.

---

[1]) Maria Theresia's Gemal, der Grossherzog Franz, wollte nach der Rückkehr aus Italien im Frühjahre 1739 neuerdings theilnehmen an dem Kriege gegen die Türken, aber Kaiser Karl VI. lehnte diesen Antrag ab.

[2]) Damals war schon Graf Georg Fekete Judex Curiae.

[3]) Ueber den schon Bd. I. S. 347 erwähnten Erzbischof von Gran, Grafen Joseph Batthyany sagt Prinz Albert in seinen Memoiren: Cet homme vraiment attaché à la souveraine, était aussi celui, dans lequel je trouvais les plus grandes ressources en matière d'affaires. Il portait en effet sous un extérieur singulier, pour ne pas dire comique, une tête bien organisée et un esprit juste et pénétrant, et il avait avec cela une éloquence naturelle qui, jointe à une connaissance parfaite des affaires du pays, lui donnait un grand poids dans celles qu'il avait à traiter.

Votre beau-frère[1]) s'est avisé de ne pas faire venir à cette heure sa femme[2]) et d'accepter un château pour y être au moins au commencement; c'est tout ce qu'il pouvait faire de mieux pour le moment présent. L'électeur[3]) ayant pris trop *d'impegno,* en est mécontent de vous autres, que vous avez pris le nom de comte de Misnie, sans demander préalablement l'agrément. On y est de très-mauvaise humeur; l'électrice-mère est partie le 3 pour Deux-Ponts. On a eu l'attention de ne pas envoyer ce Röder[4]), contre lequel la chancellerie aulique a protesté, s'étant si mal conduit à Wetzlar. Le changement du commerce, de la *Sanitätsdeputation,* me fait beaucoup de travail *extra.* Neny me manque aussi; la Guttenberg, la Lanz, la Marianne toujours malades, la Dunand et Mercier[5]) et de Pest pas à compter, et ma pauvre Normann, que je me suis dressée pour lire, crache du sang. Je suis si mal que je dois faire et lire tout moi seule; mes yeux s'en ressentent, et plutôt que de prendre une nouvelle, j'ai repris la Bellverre[6]), qui en est presque morte de joie; j'aurai plus de patience et peut-être

---

[1]) Der Bd. I, S. 303 erwähnte Prinz Carl von Sachsen, früher Herzog von Kurland.

[2]) Franziska Corvin-Krasinsky. Maria Theresia hatte sich in Dresden angelegentlich dafür verwendet, dass ihr am Hofe eine möglichst günstige Stellung eingeräumt werde.

[3]) Friedrich August, Kurfürst von Sachsen, Neffe des Prinzen Albert.

[4]) Es hatte sich darum gehandelt, den kurfürstlich sächsischen Subdelegirten beim Reichskammergerichte zu Wetzlar, von Röder, an Stelle des verstorbenen sächsischen Comitialgesandten von Ponikau nach Regensburg zu senden. Doch kam es in Folge ernstlicher Gegenvorstellung des Kaiserhofes hievon ab und Röder wurde statt des zum Conferenzminister beförderten Grafen Schönberg zum Kanzler in Dresden ernannt.

[5]) Caroline Mercier, gleich den übrigen hier genannten Frauen Kammerdienerin der Kaiserin.

[6]) Die Kammerdienerin Antonie von Bellverre.

cela ira mieux. Mais je suis *„caduta in bassa fortuna“;* vous voyez que je brille aussi avec mon italien. Je compte acheter la maison de Neny et la donner à Kolowrat, mais c'est un secret encore. Il est toujours malade depuis la nouvelle année, et plusieurs autres, entre lesquels Koller[1]). On dit: il a perdu la santé analogue à sa commission.

Les redoutes ont commencé; personne n'y vient. Les bals par semaine chez Mahoni, chez Breteuil, et Paar en donnera aussi, mais cela ne bat que d'une aile. Mes compliments à votre cher mari; je serais fâchée s'il s'incommodait de m'écrire, mais il m'obligera beaucoup, quand il fera un journal à son retour à Schlosshof, qui sera exact et agréable; je pense à celui de Lanschütz[2]). Je vous ai écrit une horrible fausseté, en vous marquant l'indisposition de la princesse Emanuel[3]); c'était du *Stift Emanuelischen.* La Vasquez vous ayant écrit le même jour, qu'elle a été chez elle, cela vous aura fait connaître mon erreur. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Mes compliments à la Batthyany et Windischgrätz.

---

[1]) Franz Graf Koller, Präsident der Hofdeputation in Illyricis, hatte die gleiche Stelle auch bei der soeben aufgehobenen Sanitätscommission bekleidet.

[2]) Das nicht sehr weit von Pressburg entfernte gräflich Esterhazy'sche Schloss Lanschütz, wo Marie und Albert sich häufig und gern im Sommer aufhielten.

[3]) Die Witwe des Prinzen Emanuel von Savoyen, Theresia Anna, geborne Fürstin Liechtenstein, Gründerin der Savoyischen Akademie und des adeligen Damenstiftes.

Ce 15 de l'an (janvier 1776).

XXIII. Ma chère fille. Que ce mois me paraît un siècle! Toute l'année je l'ai pris en guignon. Je n'ai rien de ma chère Mimi et ne peux rien recevoir tout au plus tôt que le 19, vous comptant arrivés le 11 ou le 12. Que cette nouvelle est attendue et sera reçue avec empressement! Votre dégoût pour Venise m'a fait plaisir; les regrets pour le château, où vous coulez vos jours tranquillement, m'ont tranquillisée. Les nouvelles qui viennent par où vous avez passé, me soutiennent. Tout le monde est content de vous, mais surtout ma vieille Edling [1]), qui m'a fait dire chaque parole, chaque geste que vous avez fait, de vous être placée expressément, pour qu'elle puisse vous distinguer, d'avoir baisé une tasse où mon chiffre était, en exprimant vos regrets d'être si éloignée, enfin des choses qui ressemblent à votre attachement.

Vous aurez déjà commencé votre carnaval, vu les *cascine* [2]), mais actuellement vous vous trouvez avec votre cher frère et ma très-chère belle-fille et sept de leurs enfants. J'attends vos nouvelles là-dessus avec empressement, de même de la santé de la bonne Batthyany, dont je ne suis rassurée. Que fait Miltitz, commence-t-il à s'accoutumer? Azor va-t-il bien, Kempelen de même? Je suis toujours plus contente de notre Primat; c'est un homme infatigable et de ressource à tout. Tout est fini à sa satisfaction, ainsi à la mienne.

---

[1]) Die in Görz ansässige Jugendfreundin der Kaiserin, Rosalie Gräfin Edling, geborne Gräfin Thurn. Im Schematismus des Jahres 1739 erscheint sie als erstes Kammerfräulein der Kaiserin Elisabeth, Gemalin Karls VI. Sie war, wie die später nachfolgenden Briefe der Kaiserin an sie zeigen, fast erblindet.

[2]) Der bekannte Zielpunkt der Spazierfahrten bei Florenz.

Il partira cette semaine; le *Judex* est déjà parti ce matin; il a eu un gros rhume. Les jeunes gens à Presbourg se sont divertis en allant en traîneau hors de la ville, menant leurs cochers avec des coiffures de papier, jupes et salopes; c'est un enfantillage très-excusable et mieux que s'ils avaient conduit les belles *vom Schlossberg* [1]).

Je crains que vous aurez froid à Florence, surtout aux jambes. Le rhume de l'empereur est entièrement passé, mais je lui trouve mauvais visage. Tout va bien depuis la nouvelle année, mais le temps est abominable. Nos deux bals en cour ne se tiendront qu'au mois de février. La Marianne a très-mauvais visage; j'ai peur qu'elle ne tombe malade. Pour l'autre [2]), elle est guérie depuis le carnaval. Ma Guttenberg va mieux, mais ne sort pas encore. J'ai repris la Bellverre; cela m'a coûté, mais plutôt qu'une toute nouvelle; j'ai admiré sa bonne humeur; elle a été hors d'elle de joie. J'avoue, je ne pouvais m'attendre au traitement pas mérité, mais cela me rendra plus patiente. La Normann ne se porte pas bien encore. J'ai vu vos boutons passables; voulez-vous les avoir pour Pâques? Je pourrais vous les envoyer.

Voilà ce que Knebel [3]) m'a envoyé; vous pouvez le garder ou le brûler. Je ne savais pas qu'on en avait écrit de la chancellerie. Il a fort bien fait, ayant déjà eu les ordres antécédents, de ne parler des miens particuliers, cela aurait croisé ou confondu; je crains, ce pauvre P. [4]) en aura

---

[1]) Die zum Schlosse führende enge Gasse in Pressburg soll noch heutzutage von Frauen leichtfertigen Lebenswandels bewohnt sein.

[2]) Die Erzherzogin Elisabeth.

[3]) Philipp Franz Freiherr von Knebel, schon Bd. I. S. 66 erwähnt, war jetzt kaiserlicher Gesandter in Dresden.

[4]) Das P. bedeutet wohl Prince, und Maria Theresia versteht hierunter den Herzog Carl von Kurland.

encore de grands chagrins. J'aurais toujours préféré une maison ailleurs [1]) que dans la capitale pour le commencement.

Embrassez de ma part votre cher mari et croyez-moi toujours toute à vous. Adieu.

Ce 18 de l'an (janvier 1776).

XXIV. Ma chère fille. Quelle joie n'ai-je pas en vous voyant dater de Bologne, et j'ai vu par là, combien mon cœur était opprimé. Grâce à Dieu, demain ou en deux jours j'apprendrai votre heureuse arrivée, comme vous aurez trouvé votre frère, belle-sœur et chers enfants. Gare que le manque de repos ne rende quelqu'un malade, et je vous avoue, la situation de la Batthyany ne me rassure pas encore, mais en recevant toutes vos dispositions à son sujet aujourd'hui, jeudi, je n'étais pas peu étonnée, que l'empereur dimanche passé a conté que tout se fera ainsi: pour vous suivre une voiture à part quelques jours après; cela fait voir qu'il a de bons correspondants. Je crains pour vous le froid en Italie, pour vos pauvres pieds et mains; je serais fâchée si vous preniez des engelures qui incommodent beaucoup, et la petite Mimi ne pourrait plus marcher comme de coutume.

On est ici dans l'attente qu'il gèle, pour courir en traîneau. Ces deux semaines il y avait bal toute la semaine. Dimanche et mercredi redoute, lundi chez Mahoni, jeudi

---

[1]) Der Kurfürst von Sachsen wollte von einer Anerkennung der Gemalin seines Oheims Carl von Kurland nichts wissen, bot ihm aber ein in oder bei Dresden gelegenes Landhaus als Wohnung an.

chez Breteuil et mardi chez Harrach [1]). L'empereur n'ira pas en traîneau; c'est Maximilien qui mènera votre sœur [2]); il y aura vingt-six traîneaux et lui compte courir par toutes les rues. J'avoue, cela me déplaît beaucoup, mais je ne peux y remédier; je souhaite beaucoup que la neige ne tienne.

J'attends votre heureuse arrivée pour écrire au duc de Courlande, et j'avoue, j'aurais souhaité de lui pouvoir écrire de plus pour son épouse, mais vous voyez par les papiers que je vous ai envoyés, que je n'y peux rien. J'aurais souhaité qu'elle aurait pu retarder son arrivée.

Je sais où mes lettres et celles à votre cher mari se promènent; Firmian vient d'assurer un paquet qu'on lui a envoyé de Mantoue. Après la perte de Neny, j'ai réuni les deux cabinets et compte faire venir de Milan Zephyris, qui travaillera sous Pichler, sans avoir de titre, sachant bien l'italien et le français et étant un homme tranquille. Tous les matins je souffre d'inaction; n'ayant ni mes chers enfants au déjeûner, ni de leurs nouvelles, je sens vraiment un vide irréparable, mais recevant de vos nouvelles, je sens me ranimer.

J'ai chargé la bonne Vasquez de vous marquer de ma part quelque chose, mais qui m'occupe. J'ai chargé Léopold de vous dire une nouvelle qui vient d'arriver avant une heure, et qui m'en ferait encore plus de plaisir, si l'empereur n'était si mécontent [3]). Toutes les demandes que vous savez, qui m'ont été faites avant votre départ, sont revenues, et

---

[1]) Der Reichshofrathspräsident Graf Ferdinand Harrach.

[2]) Elisabeth.

[3]) Es handelt sich hier um den am 18. Jänner 1776 aus Warschau eingetroffenen Bericht des kaiserlichen Gesandten Freiherrn von Reviczky über seine Verabredungen wegen Beendigung des Grenzstreites mit Polen. Vergl. Geschichte Maria Theresia's, VIII. 524.

cela se multipliera si souvent, qu'à la longue cela ne se peut soutenir. Ainsi je serais curieuse, si l'empereur en a marqué quelque chose à Léopold de la nouvelle que vous saurez par votre frère.

Je vous embrasse tous deux: tâchez de vous reposer et même dorloter, la caravane était forte pour quelqu'un de délicat. Adieu.

Ce 22 de l'an (janvier 1776).

XXV. Madame ma chère fille. Les lettres du 13 m'ont fait double plaisir, vous sachant reposée et contente, ce qui pour vous est d'une grande conséquence, et la Batthyany heureusement arrivée, ce qui m'inquiétait beaucoup. Elle m'a écrit une lettre charmante, remerciez-la de ma part, je lui répondrai jeudi. C'est un terrible jour aujourd'hui pour moi, très-froid, mais beau, aussi la course de traîneaux a eu lieu. Voilà la liste; votre frère et sœur étaient assez bien, la dernière autant qu'elle le peut, bien mise, et votre frère même bien et était très-bien assis. Du détail je ne sais rien, mais j'espère que cela aura été bien. Ils sont actuellement au dîner, et je profite de me transporter à Florence, m'entretenir, m'occuper avec mes chers enfants. Tout ce que vous me dites de Léopold et d'elle, m'enchante, surtout des enfants; je souhaite que je puisse jouir à Gorice de leur présence à mon aise, mais j'en doute, et que ces trois semaines seront courtes.

Nous aurons le grand bal ce soir; j'avoue, hors de mes chambres je trouve le vide encore plus terrible, et ma gaîté n'est pas encore trouvée. La nouvelle que j'ai mandée jeudi

à votre frère, laisse beaucoup d'humeur, et je me suis dépêchée pour cette raison à me faire saigner avant-hier du même homme que la Marianne très-bien, et mon sang comme un poulet et comme d'une femme de vingt-cinq ans; c'est bien agréable et intéressant. Je ne doute pas que je gagnerai ce soir un rhume, le mien n'ayant pas continué, peut-être le retrouverai-je.

Ce que vous me marquez de tendre et sur l'entrevue de la Windischgrätz, m'a bien touchée; j'attends ce moment avec autant d'empressement que vous. Vous savez ma tendresse pour vous deux; je vous embrasse.

L'histoire de d'Eon [1]) à Paris fait grand bruit, qu'il est une femme. Posch a assuré l'empereur, que Kempelen plus de dix fois à Pétersbourg a eu l'occasion de s'en convaincre du contraire. Je vous avoue, je suis curieuse (de) ce que Kempelen en croit. J'ai lu à la Dunand ce que vous me dites de sa sœur.

Ce 25 de l'an (janvier 1776).

Ma chère fille. Tout ce que vous me dites de votre agréable situation, me fait un vrai plaisir. Pour moi, je ne pourrais jamais en jouir, de même si le voyage avait encore lieu, car je serais gênée et gardée. Il faut voir l'aînée [2]) XXVI.

---

[1]) Charles Eon de Beaumont, der bekanntlich sich bald für einen Mann und dann wieder für eine Frau ausgab, und dessen abenteuerliche Erlebnisse damals viel Aufsehen erregten.

[2]) Leopolds älteste Tochter Maria Theresia, 1767 geboren, 1787 mit dem Prinzen Anton von Sachsen vermält.

hors des yeux de la mère, et je ne peux me représenter Léopold comme son adorable père; j'avoue, je ne lui trouve en rien de la ressemblance. Vous me faites une favorable description de sa maison, et qu'elle est bien montée et grandement. Ce qu'il a fait pour votre suite, est à sa place. La Batthyany, Miltitz et Kempelen, logent-ils à la cour et où dînent-ils? Vous ne me dites rien d'Azor, est-il si heureux qu'à Vienne? Que dit Miltitz, se plaît-il à quelques beautés de peintures, sculptures etc.? Voilà une lettre pour la Batthyany, et tous nos bruyants amusements et nouvelles qui puissent vous amuser. On a dansé tous les jours l'autre semaine, on en fait autant celle-ci. Je crains pour la jeunesse, surtout Maximilien; je tâcherai d'esquiver quelque jour la semaine qui vient. Il ne s'anime pas plus, mais serait fâché de ne pas s'y trouver, d'aller en traîneau, et en dansant il s'acquitte très-bien.

Je trouve la lettre de la reine et les lignes du roi très-bien, et je crois comme vous d'accepter de loger avec eux. Je suis toute touchée, combien les Hongrois vous sont attachés; tout le monde s'informe si vous revenez sûrement? Ils ont tenu dans la paroisse une neuvaine publique, et pendant ce temps point de bals. Les nôtres vont *schlecht,* deux cents masques, les dimanches mille, on ne peut suffire toute la semaine.

Vous aurez appris par Léopold la grande nouvelle sur nos limites; elle me fait grand plaisir, mais cela n'est pas général, et ma situation n'est pas meilleure qu'à votre départ, et mon carnaval est amer. L'Elisabeth a des jours délicieux, étant toute seule à commander. Il y aura souper à dix heures après le spectacle, et bal après avoir *Kammerfest,* mais où personne n'ose y venir que les invités, qui ne sont que des *Fräulein* et danseurs; tout ce qui est jeune et point

des spectateurs, et moi de même; tout cela est ordonné ainsi. Jugez, combien les dames de cour qui sont exilées, et les appartenantes en sont mécontentes; je l'ignore et ne laisse me rien conter. Le vieux Lebzeltern vient de mourir en peu d'heures[1]); le carnaval achèvera encore d'autres; on s'y donne trop.

Mes compliments à mon cher fils; comme il reverra des tableaux et statues! Vous recevrez un courrier qui va à Rome pour les expéditions du Primat; je l'envoie exprès, qu'au retour il puisse me porter de vos chères nouvelles, qui me manquent autant que ma petite Mimi. Je vous embrasse.

Ce 29 de l'an (janvier 1776).

Ma chère fille. Vous ne me dites rien en détail de votre cher mari. Est-il extasié des tableaux et statues? Miltitz parle-t-il italien? Kempelen regarde-t-il par la lorgnette, et Azor, est-il content et encore si attaché? Voilà ce qui m'intéresse après vos santés et contentement. Tout ce que vous me dites des enfants, est bien satisfaisant, mais si je les verrai moi-même, j'en doute fort. Ma situation depuis votre départ n'a changé en mieux, et de cette façon je ne me risquerai jamais de partir d'ici, et le plus grand repos et retraite est pour cela le seul remède. Je commencerai tous les mois à dater de nouveau par N° 1 mes lettres. Vous recevrez une autre par le courrier, et par le major Manfredini une de quelques lignes. C'est le même XXVII.

1) Der kaiserliche Leibarzt Leopold von Lebzeltern. 74 Jahre alt, wird er wohl kaum an den Freuden des Faschings gestorben sein.

qu'on a choisi pour sous-gouverneur; je ne l'ai jamais vu; on en dit du bien.

Je vous avoue, votre voyage dans le plus mauvais temps et presque toujours de nuit, m'a causé des vives alarmes; j'en rends grâce à Dieu, que tout est passé ainsi. Je vous prie de me marquer, si vous ne souffrez pas du froid, qui est horrible chez nous. Si les boutons peuvent être finis, je vous les enverrai par le courrier qui porte les expéditions pour le Primat, qui compte retourner aujourd'hui à Presbourg. Nous nous sommes séparés très-contents tous deux, et Patachich, s'il l'accepte, sera en peu déclaré *Coloczer* [1]). Vos Hongrois sont toujours très-occupés de vous deux et attachés. Le prince perd Andrássy [2]) et le lourd comte du *consilium*. Le premier est devenu administrateur *vom Harrucker Comitat*, et Balogh [3]) le sera du *Graner* à la place de Brunsvic [4]), et le petit Quassay [5]) le deviendra de Marmaros, Hadik étant devenu *Obergespan im Beregher* [6]). Cela lui a fait grand plaisir; je ne crois pas qu'il en a beaucoup d'autres.

---

[1]) Adam Freiherr von Patachich, Bischof von Grosswardein, wurde der Nachfolger des Grafen Joseph Batthyany als Erzbischof von Kalocsa.

[2]) Stephan Andrássy de Sikló, königlich ungarischer Statthaltereirath und Administrator des Bekeser (Harrucker) Comitates.

[3]) Der königlich ungarische Statthaltereirath Graf Ladislaus Balogh von Galantha. Er ist est offenbar, den die Kaiserin mit den Worten „le lourd comte" bezeichnet.

[4]) Anton Brunsvik, 1775 in den Grafenstand erhoben, war bisher Administrator des Graner Comitates.

[5]) Joseph Kvassay, früher Statthaltereirath und Vice-Tavernicus. Er wurde am 4. März 1776 zum Obergespan in Marmaros ernannt, starb aber schon am 9. November desselben Jahres. Ihm folgte der soeben erwähnte Stephan Andrássy in dieser Würde.

[6]) Nicht im Beregher, wie die Kaiserin irrthümlich schreibt, sondern im Bácser Comitate wurde der Feldmarschall und Präsident des Hofkriegsrathes, Graf Andreas Hadik, im Jahre 1776 Obergespan.

Votre grande-maîtresse [1]) est partie pour Brünn, et je lui ai accordé selon vos souhaits mille florins pour son gendre [2]). Je ne vous dis rien des bruyants plaisirs du carnaval; vos correspondances vous en informent, mais je peux vous assurer que mon carnaval est des plus tristes, et que vous me manquez partout, et que je sens que ce monde n'est plus pour moi. Adieu.

Ce 31 de l'an (janvier 1776).

Ma chère fille. Quoique Manfredini n'a rien à débattre avec vous, je ne saurais voir partir quelqu'un sans le charger de quelques lignes pour ma satisfaction et de ma très-chère petite Mimi, qui me manque beaucoup. Vous me direz pourtant, comme vous et votre cher mari le trouvent, de même père et mère, ne le connaissant nullement. J'avoue, en lui parlant deux fois, j'en étais assez contente. Je vous préviens que le courrier que je vous ai annoncé cette semaine pour Rome, ne partira qu'à la fin de l'autre. Je vous embrasse tous deux; adieu. XXVIII.

---

[1]) Die verwitwete Gräfin Aloisia Starhemberg, geborne Gräfin Breuner, im August 1771 zur Nachfolgerin der Gräfin Vasquez als Obersthofmeisterin der Erzherzogin Marie Christine ernannt. 1723 geboren und 1746 mit dem Grafen Otto Gundaker Starhemberg vermält, wurde sie 1760 Witwe und starb 1794.

[2]) Otto Wolfgang Graf Schrattenbach, damals Assessor bei dem mährischen Landesgubernium und Präses der dortigen Hofcommission in Stiftungssachen. Er war mit Isabella, älteren Tochter der Gräfin Starhemberg vermält.

1 février (1776).

XXIX. Ma chère Mimi. Toujours un froid affreux, plus fort que l'année 9 et 40; cela fait beaucoup de malades et beaucoup de misère. Notre carnaval a commencé très-brillant, mais la semaine passée ni course et peu de bals, cela n'est pas soutenable. J'avoue, votre voyage à Livourne me fait craindre que la grande-duchesse n'accouche. L'offre que vous lui avez faite, vous ressemble, mais le refus est aussi à sa place; pourvu que le temps soit meilleur, il faut l'espérer.

Je donne une course de *biroutsch* à l'*Augarten* pour mes femmes, lundi, si le froid diminue; elles seront dix, comprises celles de mes filles; point de bal. Il faut leur accorder quelques plaisirs, ne jouissant de rien toute l'année que de l'ennui dans ma retirade, et de ma mauvaise humeur. Souvent il m'a coûté de reprendre la Bellverre, mais la nécessité m'y a forcée. J'avoue, une jeune personne n'est plus pour moi, et ma pauvre Guttenberg n'a plus de force d'en dresser.

J'ai fait écrire à Hrzan comme vous avez souhaité, mais dans les pays étrangers on ne peut rien prescrire, hors l'empereur seul, auquel on a trouvé nonobstant beaucoup à redire, qui s'est mis au-dessus du qu'en dira-t-on; étant le premier partout, il le pouvait. Je serais bien fâchée pour le prince, s'il ne pouvait s'arrêter à Rome, où il y a le plus de curiosités et d'antiquités. Vous avez très-bien fait de vous avoir emparé de mon étoffe; les cinq autres pièces étant parties, j'avoue, je les attends avec impatience. Tous mes ouvrages restent sans être achevés, et je n'aime rien qui traîne; pour moi il faut tout du jour au lendemain.

Si la grande-duchesse veut m'envoyer des gros de Tours, je les recevrai volontiers. Je suis de votre avis, que vous

ne pourrez refuser la reine de loger chez elle. Elle a été très-incommodée; je crois qu'elle souffre de vapeurs. Le courrier qui devait partir cette semaine, ne partira que l'autre; je crains que les boutons ne seront pas encore achevés; le carnaval influe aux ouvriers. Je suis charmée que vos deux généraux se portent bien, et la Batthyany et Windischgrätz.

L'empereur ayant mené la Palffy[1]) en traîneau, cela a fait des *Verschmach* aux principautés. La veille de la fête de demain m'occupe ce soir, et mon rhume depuis deux jours est revenu, mais sans fièvre. La Vasquez en a un aussi, mais nous marchons partout avec nos toux, souhaitant que vous n'en prenez. Vous embrassant tous deux, je prierai bien demain pour vous. Adieu.

Ce 12 février (1776).

Ma chère fille. Je suis bien sûre que la journée d'aujourd'hui[2]), vous ne l'aurez pas oubliée, d'autant plus que c'est aussi la naissance de François. Je tâcherai de vous servir si vite que cela se peut, mais Fuxeder ne pourra si vite faire achever ces quatre-vingt-seize machines, surtout à cette heure, les derniers jours du carnaval, et je dois vous avouer, qu'avec l'empressement que j'ai d'ouvrir vos lettres, je n'ai pas trouvé ce modèle et vous prie de me l'envoyer; une autre fois je ferai préparer en attendant le tout XXX.

---

1) Die schon S. 80 genannte Gräfin Palffy-Daun. Durch sie gelangte der fürstliche Titel von Teano in die Familie Palffy.

2) Der Heiratstag der Kaiserin; gerade vierzig Jahre waren seit ihrer Hochzeit verflossen.

pour vous le faire avoir. Il faut toujours compter un mois, si on veut avoir des commissions; dix jours les lettres viennent et retournent, et dix jours pas trop pour faire ici les choses. Je suis fâchée de mon étourderie à cinquante-huit ans presque finis.

Je crois vous l'avoir dit, que les Saindoec étaient filles de menuisier comme les Germains de tapissier, mais tout cela a fait des *Fräulein;* cette nation[1]) surtout sait se donner des airs et se soutenir de hardiesse. La lettre de la reine m'a touchée comme vous, et je souhaiterais que vous puissiez lui donner quelque temps de plus, mais j'approuve vos dispositions pour le retour et surtout pour Rome. Hrzan vient d'écrire de même ici, qu'il espère que tout se rangera selon vos souhaits. Je vous suis obligée que vous me marquez que des pierres violettes conviendraient à la grande-duchesse. Elles ne sont pas faciles à trouver; peut-être l'Elisabeth s'en défera volontiers pour autre chose, mais je ne vous nommerai jamais.

Notre carnaval finit doucement; je n'aurai même plus de bal de cour, crainte du chaud pour me ménager pour le jubilé, qui commencera le 3 de mars par une grande procession des Augustins à S[t] Michel, les Schotten et S[t] Etienne, où je me trouverai avec la Marianne. Je commencerai mon jubilé en voiture avec mes filles et dames de cour, quinze jours de suite à huit heures du matin visiter ces quatre églises. Nous avons un temps comme à Pâques, chaud, le plus beau soleil, *der Stoss*[2]) *ist gegangen* très-bien, il n'a endommagé que le grand pont, quelques arcs; tous les autres sont restés et point d'inondation. A Pest on a tenu trois

[1]) Die Franzosen.

[2]) Der Eisstoss auf der Donau.

jours des prières; on était très en peine, mais Dieu a exaucé leurs prières; tout est passé de même.

La Vasquez a été déjà aujourd'hui avec moi aux Augustins et chez la Königsegg-Erps[1]), et se porte bien, mais elle a eu une grande alarme pour la Thérèse[2]), mais cela va mieux, mais elle est fort défaite; cet hiver elle a eu plusieurs secousses qui l'ont abattue: la maladie d'Aspremont[3]), votre départ. Je ne me trouve pas si bien que j'aurais dû l'espérer de la saignée, et voilà la seconde fois que cela m'arrive. Je suis échauffée, je dors mal et ai de temps en temps mal à la tête. Je ne vous dis cela que pour tenir ma parole, que la moindre chose vous saurez, mais tous ces maux ne m'empêchent en rien et ne sont que quand je n'ai pas envie de faire quelque chose, *was man nennt Schulkrankheit;* j'en dois rire moi-même. Je vous embrasse et votre mari; adieu.

Ce 15 février (1776).

Ma chère fille. Je serai bien courte, vous ayant écrit hier par le courrier, et que j'étais très-tracassée aujourd'hui et suis rendue de travail. Grâce à Dieu, les affaires de XXXI.

---

1) Die verwitwete Gräfin Hyacintha Valentine Königsegg-Rothenfels, geborne Gräfin Erps. Sie starb am 26. Mai 1776, 82 Jahre alt.

2) Es lässt sich nicht ausfindig machen, wen Maria Theresia unter diesem Namen versteht.

3) Carl Gobert Graf Aspremont, 1703 geboren, war mit Eleonora Franziska Gräfin Kokorzowa vermält und somit wohl der Schwager der Gräfin Vasquez, da sie gleichfalls der Familie Kokorzowa entstammte. Da Graf Aspremont jedoch schon im Jahre 1749 starb, so ist hier wohl sein Sohn Johann Gobert, somit der Neffe der Gräfin Vasquez gemeint. Er war mit Marie Franziska Gräfin Wolkenstein vermält.

Pologne et des Turcs sont en bon traîn, mais celles de Bohême m'occupent de nouveau grandement et désagréablement, non pas qu'il y a des émeutes, mais pour les prévenir. Il est incroyable tout ce que les seigneurs et les *Beamte* font, quelle malice noire!

Je suis enchantée que ce n'est pas par mon étourderie, que je n'ai pas trouvé le modèle pour les couleurs, mais je viens de le recevoir par cette ordinaire. Faites mes excuses à la Batthyany, que je ne lui écris, mais j'étais enchantée de sa lettre et du détail que vous me faites, comme vous êtes logée. Je connais tous ces logements, ils me font souvenir des heureux temps, qui me sont encore bien vivement chers.

Je suis fâchée de ce que vous me dites de votre portrait; j'en touchais quelque chose, avant de recevoir vos lettres, à la grande-duchesse, et je voulais la prier de l'envoyer à Naples, pour avoir un bon portrait de la reine, n'en ayant aucun. Mais de cette façon, ne réussissant ni avec vous ni avec la grande-duchesse, j'aime mieux qu'il achève mon tableau, mais vous me donnez une mauvaise nouvelle, que je ne l'aurai que dans un an; je l'attendais en mai. Je vous prie de m'envoyer la hauteur et la largeur, pour étudier à le placer. Lacy vient de sortir de chez moi ét m'a trouvée entre trois Mimi et deux Albert, ayant ceux de Schönbrunn ici et le nouveau de Weikard, que Lacy trouve admirable et tout le monde, mais d'autant plus horribles les autres. Il n'a pu quitter le tableau, et j'ai vu à mon grand plaisir, combien il vous est attaché à tous deux.

Mes compliments au prince et à vos deux Messieurs. Vous embrassant tendrement, mais pas gaîment, le jeudi gras chez moî et maigre. Adieu.

Ce 19 février (1776).

Tout ce que vous me dites, ma chère fille, de votre santé, me fait plaisir, mais j'avoue, votre graisse ne me rassure pas encore. La satisfaction et le repos, dont vous jouissez à Florence, contribuent à votre affermissement. Tout ce que vous me dites des enfants, et surtout de Charles, est consolant et satisfaisant, mais François était tout de même, quand il est sorti des femmes, et le peu de temps qu'il est avec les hommes, le voilà totalement changé. Je crois Colloredo une excellente *Kindsfrau*, faisant plus qu'il ne faudrait, mais je ne le crois pas un *Ayo* pour la direction, le choix et imposer aux gens. A votre frère il convient, ne voulant avoir que des automates; à la longue il verra que cela ne va pas. Je suis fâchée pour lui; on ne peut tout faire par soi-même, et quand on revient de cette idée par l'expérience, il est trop tard, car il faut savoir à temps s'attacher des honnêtes gens, qu'on ne trouve ni conserve qu'à force de confiance et complaisance, et point de méfiance ou jalousie. XXXII.

Vous recevrez celle-ci à Livourne; si le temps se soutient comme ces huit jours du carnaval, il sera admirable; on se promène chez nous sur le rempart comme à Pâques; je crains que les Pâques seront froides. J'ordonnerai les porcelaines; vous m'avez obligée de me les avoir envoyées, mais vous connaissez la lenteur de la fabrique; cela ne sera achevé que vers l'hiver. Quand vous recevrez celle-ci, vous serez bien près de votre retour à Florence et des couches, que Dieu donne heureuses. Je vous embrasse et votre cher mari. Adieu.

Tous nos malades vont bien; sept mariages et la pauvre Trauttmansdorff une fille [1]).

Ce 26 février (1776).

XXXIII. Ma chère fille. Quand celle-ci arrivera, vous serez de retour et dans la plus grande attente des couches de votre belle-sœur, que Dieu donne heureuses. Je vous suis vraiment obligée de m'avoir envoyé *Carlo Savio* [2]); vous auriez dû ajouter votre favori. Voilà des petites choses qui me font plaisir, me contentent; eux ne sont pas capables d'y penser, au contraire de tout oublier. Voilà une petite réponse à ce cher enfant; je suis bien aise que vous ajoutez à Charles aussi François, qui de toute façon m'intéresse le plus. Vous recevrez la semaine qui vient, vos couleurs et les carabiniers qui manquent encore. Pour l'acceptation de la rose d'or à Rome, j'approuve ce que vous m'en dites.

Nous avons le plus beau temps, j'espère que vous l'aurez eu de même. Tout ce que vous me dites de votre santé, me fait grand plaisir, mais sur la graisse je ne peux encore me décider. Je vous sais bien bon gré de la patience que vous vous donnez pour Zofany [3]); j'en sens tout le prix,

[1]) Die Bd. I. S. 108 erwähnte Gräfin Caroline Trautmansdorff gebar am 19. Februar 1776 eine Tochter, Marie Gabriele, später Gräfin Desfours.

[2]) Wahrscheinlich ein Bildniss des Erzherzogs Carl.

[3]) Der Maler Johann Zoffany, 1733 in Regensburg geboren. Im Jahre 1777 begab er sich nach Wien. Von ihm rührt ein grosses Familienbild her, den Grossherzog Leopold, seine Gemalin und acht ihrer Kinder darstellend. Sein Porträt der Erzherzogin Marie Christine und ihres Gemals befindet sich im Belvedere. Zoffany starb 1788 in Ostindien.

pourvu qu'il réussit. Je ne trouve pas si merveilleux celui de Weickard que les autres.

La Salmour[1]) voudrait avoir Wilczek, mais je crois qu'elle le manquera, et que ce sera la fille d'Ernest Harrach, qui convient beaucoup mieux[2]). J'avoue, cet empressement de marier cette fille, ne peut consister qu'en ce qu'elle lui soit à charge; vous ne sauriez croire, combien elle en est occupée; j'en suis étonnée, mais elle me fait pitié.

Notre jubilé commence dimanche qui vient, avec une grande procession dont je ne suis pas, mais le vendredi en huit. Le 8, je commencerai en voiture la visite des églises; quinze jours de suite, à huit heures du matin, avec mes filles et dames, mais incognito. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 29 février (1776).

Ma chère fille. L'empressement que j'ai pour l'arrivée de la poste, est incroyable; ni carême ni jubilé ni âge diminuent ce sentiment. Les *Bretzel,* les *Rettigs,* le saumon, tout me retrace ce voisinage agréable, et qui. s'est changé si subitement, mais par bonheur pour peu de temps, et si vous revenez engraissée, il faudra encore s'y rendre une autre XXXIV.

---

[1]) Die S. 12 genannte Gräfin Salmour, welche in den polnischen Angelegenheiten jener Zeit eine Rolle spielte (vergl. Geschichte Maria Theresia's, VIII. 62, 83, 87), scheint nach einem Freier für ihre gleichfalls schon erwähnte Tochter gesucht zu haben.

[2]) Maria Josepha Antonia, älteste Tochter des geheimen Rathes Grafen Ernst Harrach, wurde am 20. Mai 1776 mit dem Grafen Franz Joseph Wilczek vermält.

fois; alors je vous accompagnerai à la place de la Batthyany, et y vivrai plus tranquillement qu'à Gorice. J'avoue, plus que cela s'approche, moins je me sens capable de l'effectuer.

Vous aurez vu par ma lettre précédente, que j'étais bien sûre qu'il vous coûtera de quitter la famille, et que tout le reste de l'Italie n'aura plus les mêmes agréments pour vous. J'enverrai par un officier napolitain ou un courrier des points pour Naples; j'ai voulu vous en écrire aujourd'hui, mais je n'ai pas le temps. Je voudrais faire mon jubilé avec recueillement, je suis donc occupée un peu plus; étant distraite et paresseuse, j'ai plus à faire que d'autres. Outre les affaires courantes, celles de Bohême commencent de nouveau de m'inquiéter, ayant peu de personnes qui m'aident et veulent le bien. Le pauvre chancelier d'Hongrie va toujours mal sans le moindre danger, mais très-souffrant, inquiet et impatient. Patachich ayant accepté Colocza, il sera nommé incessamment, et par là celui de Grosswardein restera vacant et sera destiné à ce qu'on a voulu déjà du temps de mon père[1]). Les *Jurati* à Pest se sont encore distingués le dernier jour du carnaval par leurs excès. Le tumulte était grand, et des gens tués et blessés; il faudra un sérieux *Einsehen, die Säbel weg.*

Nous avons du mauvais temps pour votre voyage, j'en serais fâchée. Marquez-moi si vous avez accepté Giorgio[2]), j'en serais plus tranquille pour tout votre voyage jusqu'en Allemagne. Vous dites qu'il a dix enfants; offrez-lui de ma

---

[1]) Die Umwandlung des römisch-katholischen Bisthums Grosswardein in ein griechisch-unirtes.

[2]) Der toscanische Cabinetscourier Giorgio war vom Grossherzog abgesendet worden, um der Erzherzogin und ihrem Gemal auf der Reise durch Toscana behülflich zu sein. (Vergl. Wienerisches Diarium vom 6. Jänner 1776.)

part une pension de six cents florins pour eux, si cela n'est pas trop peu, avec le su et l'approbation de votre frère. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 4 mars (1776).

Ma chère fille. Il est dix heures, et je reviens de l'empereur, qui s'est fait arracher une dent à trois reprises, et l'opération a duré une demi-heure. Je crois qu'on[1]) n'a pas ménagé les douleurs et longueurs, pour faire voir son savoir. Grâce à Dieu, cela est passé, et j'espère qu'il n'y a rien laissé, car il a dû trépaner la dent, mot bien significatif et particulier; je préfère le simple Müller à ce *Windbeutel*. L'empereur a eu une patience d'ange et courage; pourvu qu'une fluxion ne s'y mêle. XXXV.

Vous recevrez les couleurs que vous m'avez demandées, par un officier des gardes de Naples, qui dit aller si vite que la poste. Votre lettre de Pise m'a fait plaisir, puisque vous trouvez bien cette ville, mais le temps n'a pas secondé la beauté des environs. La mer vous plaira sûrement à Livourne, et j'espère que vous aurez en quelques jours du beau temps. Pour mon voyage, il y a toujours plus contre que pour; le jubilé me décidera. Si je soutiens quinze jours de suite de visiter en voiture les quatre églises, j'aurai un peu plus de courage; je ferai de toute façon une triste figure, ne pouvant ni marcher ni manger avec eux, ni promener ni être à la comédie. Gênée dans mes discours et

[1]) Maria Theresia meint hier offenbar den schon Bd. I. S. 172 erwähnten französischen Zahnarzt Pierre Laveran.

accablée de ma situation intérieure et extérieure, à peine arrivée repartir, venir tomber dans un pays des plus pauvres, et où tout est culbuté et mécontent, voilà de quoi à réfléchir.

La Marianne a été saignée à l'ordinaire; l'Elisabeth a été malade pour faire gras, et moi, je ne pourrai bientôt plus écrire, ayant tous les deux bras enflés et qui m'incommodent. Vous vous en apercevrez par l'écriture, qui m'a coûté. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse.

La grande-duchesse oublie mon ouvrage; vous pourriez l'achever à sa place. J'ai tous les autres de retour.

Ce 16 mars (1776).

XXXVI. Ma chère fille. Vous m'avez procuré par votre détail une grande consolation de l'heureuse délivrance de notre chère grande-duchesse [1]), que Dieu conserve et ses enfants. Vous m'avez furieusement ébranlée, de même votre cher mari, auquel je ne peux encore répondre cette semaine, étant dans le plus fort de mon jubilé. Le départ vous aura coûté, et je crains cette graisse disparaîtra, que vous vantez tant. Nous aurons après-demain gala; appartement. Celle-ci vous viendra par la poste par Léopold; je n'ai pas voulu manquer, leur envoyant une estafette, d'y joindre ces lignes. Je vous embrasse tous deux; adieu.

---

[1]) Erzherzog Joseph, später Palatin von Ungarn, kam am 9. März 1776 zur Welt.

Ce 18 mars (1776).

Ma chère fille. Vous voilà dans cette vaste et renommée ville, et je suis bien sûre, votre cœur est plus à Vienne et à Florence, ainsi que Rome n'aura pas le bonheur de vous plaire, et que vous regretterez les enfants, qui vous ont tant amusée et ont attiré toute votre tendresse. Je vous ai suivie exactement, et j'ai bien fait des réflexions. J'attends demain la première estafette, et j'espère qu'elle ne nous donnera pas plus d'alarmes que de coutume. Je vous avoue, ce sept[1]) me fait grand plaisir; je ne m'y attendais nullement. Je viens de recevoir la vôtre du 9; alors il n'y avait point d'apparence encore de délivrance; je ne me suis pas trompée dans mon calcul cette fois. Nous sommes aujourd'hui dans le plus grand gala pour cette nouvelle; regardez la date, et vous trouverez qu'elle n'est pas agréable pour moi[2]). J'ai espéré de le transporter à demain, mais il n'y avait pas moyen; la contrariété dans les petites choses comme dans le reste[3]). Je m'enferme demain pour passer ces trois derniers jours du jubilé en retraite, faisant la confession d'un an le vendredi, et tous les ans je deviens plus distraite, indolente, indifférente; c'est à quoi trembler. Je ne vous oublie jamais dans aucune occasion, et même dans la revue de mes tristes jours vous m'êtes un restaurant et de consolation. Je sens qu'il y a deux mois et demi, que vous n'êtes plus avec moi. Pourvu que votre santé se soutienne, et que XXXVII.

---

1) Erzherzog Joseph war der siebente Sohn des Grossherzogs Leopold.

2) Maria Theresia hatte, wie schon erwähnt wurde, einen Widerwillen gegen den 18., weil am 18. August ihr Gemal, am 18. Jänner ihr Sohn Carl gestorben war.

3) Anspielung auf Josephs Widerspruchsgeist.

vous vous amusez, je suis contente. C'est édifiant, comme notre peuple se distingue pour le jubilé; je voudrais pouvoir dire la même chose des grands; cela viendra peut-être.

Plus que je fais des réflexions, plus que des gens, qui sont de ce pays-là, sont consultés, et moins je trouve le voyage faisable. Dietrichstein en vient et n'anime pas de l'entreprendre, surtout le mois de juin, que nous y passerons justement. J'avoue, mon courage est usé de toute façon; je n'en ai plus, et si j'y vais, c'est contre ma conviction. J'attends cette réponse de Léopold sur mon courrier avec impatience. La pauvre Koch, qui était une Schleichard, est morte d'une fièvre chaude[1]), et son mari mourant de même pneumonique; deux enfants qui me restent.

Celle-ci vous viendra le vendredi avant la semaine-sainte. Que ne puis-je la passer avec vous! L'agneau pascal fera de la peine à manger sans vous. Si vous trouvez l'occasion, vous ferez toujours ma soumission au pape. Faites mes excuses à votre très-cher mari, que je ne lui réponds ces quinze jours; je suis occupée et troublée, mais que son attention de m'écrire par le courrier, m'a sensiblement obligée. Je vous embrasse tous deux de bon cœur; adieu.

Ce 21 mars (1776).

XXXVIII. Ma chère fille. Je n'ai qu'un moment à moi, finissant demain mon jubilé et faisant ma confession d'un an ce soir,

[1]) Die ehemalige Kammerfrau der Grossherzogin von Toscana, Frau Therese von Koch, geborne Schleichhart von Wiesenthal, wahrscheinlich eine Tochter des S. 172 erwähnten kaiserlichen Oberbereiters Anton Schleichhart von Wiesenthal. Das Wienerische Diarium führt sie jedoch als Witwe an.

qui m'occupe à juste titre beaucoup. J'ai passé ce temps assez bien, hors les mains et bras qui m'enflent, la gauche étant presque comme la droite. Par le courrier que je compte renvoyer en six jours, je vous écrirai de plus pour Naples; il portera ma décision pour Gorice, qui ne sera pas comme vous le souhaitez. J'avoue, je n'ai pas le courage de m'exposer aux chaleurs dans ce pays, et mon intérieur est troublé; à mon âge il faut se cacher et ne pas se produire.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 25 mars (1776).

Ma chère fille. J'ai bien reconnu cette tendre et chère XXXIX.
Mimi par toutes vos lettres et billets en partant de Florence. Je les ai reçus tous, et tous m'ont causé beaucoup de plaisir, mais aussi bien des réflexions. Si vous avez senti de si vifs regrets, en quittant la famille de Florence, vous qui deviez revenir avec elle en trois semaines, vous que votre âge peut ramener à eux quand vous voudrez, que dois-je sentir moi, en les quittant pour jamais, car là-dessus ce serait folie de penser autrement, moi qui ne les verrais pas deux mois, mais trois semaines, et peu d'heures par jour, car mon physique exige du repos d'âme et de corps, et mon état du travail et de contenter en même des gens qui me servent depuis trente-cinq ans au moins, en les écoutant et les soulageant; sans cela ils sont pauvres et dans l'affliction. Pour tous les changements la chaleur de Trieste est ce que je crains le plus, qui m'accable de façon que je ne suis à rien.

Après vos descriptions et celles de l'empereur, je me fais une idée parfaite de la famille; là-dessus il ne me reste rien à voir. S'ils ont à me parler, qu'ils viennent ici pour

un mois ou plus; j'aurais plus de temps à m'expliquer que là. Si ce malheureux Vienne leur est contraire, qu'ils viennent à Laxenbourg, sans y entrer, sans se faire voir, ou à Schlosshof, Eckartsau, sans que la famille y soit que par visite.

Vous recevrez sûrement les fêtes des Pâques un courrier de moi, pour vous porter les paquets pour Naples, mais s'il n'était pas les fêtes, je vous prierais de ne vous arrêter qu'un couple de jours à Rome de plus pour l'attendre; je voudrais que vous l'eussiez reçu avant d'arriver à Naples. Je me fais le plus grand plaisir d'entendre par toutes les gazettes le séjour de vous autres à Rome tout différent de celui de Florence, mais de même à votre gloire et satisfaction. En vous produisant tous deux, je ne crains pas que vous y perdez; en vous conformant à la façon des Romains, cela sera une *seccatura* peut-être, mais en voyageant, il faut se faire après les nations où on se trouve: *ländlich, sittlich.*

Mes compliments à votre cher mari, à la Batthyany et à vos deux Messieurs; je vous embrasse.

Ce 28 mars (1776).

XL. Ma chère fille. J'ai reçu aujourd'hui votre billet de Sienne; la ville est triste, mais elle vous déplaît encore plus, ayant l'âme affectée d'avoir quitté cette chère et intéressante famille. Ce que vous me marquez de François et de la Marianne à votre départ, est touchant et intéressant, et votre cœur en aura eu une bonne dose de sensibilité. Jugez ce que ma séparation coûtera, qui est pour toujours, et le plaisir ne durera que trois semaines et peu d'heures, car il me faut du repos, et mes affaires doivent aussi aller. Je

me suis exécutée contre ma conviction à ce voyage; votre frère et belle-sœur auraient pu mieux combiner leurs plans ici qu'à Gorice au milieu des enfants. J'ai fait ce sacrifice, qui n'est pas petit, à l'empereur, à Léopold et à vous; vous le croyez tous trois nécessaire, Dieu veuille que les suites en répondent; alors j'avouerai de bon cœur que j'avais tort. Je ne vous dis rien de notre voyage, il dépend de celui de ceux de Toscane. On voudrait les faire partir en avril, pour me faire éviter les chaleurs; alors je vous joue un mauvais tour: l'*ascensa* n'y est plus, et vous devriez changer tous vos arrangements, non sans grandes incommodités.

Je vous expédierai demain un courrier avec toutes mes questions pour les enfants, et ce que vous devez observer pour Naples. La reine sera au désespoir que votre sœur de Parme a eu la permission du roi, et qu'elle viendra à Trieste pour huit jours nous voir. Je ne pouvais la refuser après cette permission, et j'avoue, hors de Gorice et Vienne je suis pourtant bien aise de la voir. J'espère que le roi ne refusera pas une autre fois la reine de Naples, et pour la voir, je vais bien plus loin et ne tarderai qu'une autre année en automne, mais sans enfants de sa part; point d'enfant de Bourbons, qui n'a eu la petite vérole.

La grande-duchesse me marque qu'elle est faible; celle-ci vous viendra aux fêtes; je vous fais mon compliment à tous deux. *Das Osterlamm wird traurig bei uns sein;* l'alléluia de même. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 30 mars (1776).

Ma chère fille. C'est un jour plus tard que j'ai cru XLI.
que le courrier est envoyé; vous ne le recevrez que dans les

fêtes; il n'a pas dépendu de moi; c'est des expéditions sans fin sur un objet de grand commerce communiqué à Léopold, dont je n'ai aucune opinion, mais étant trop avancé, on ne peut le rompre, comme on le croit et veut à cette heure. Voilà mon cas et ma situation cruelle; on m'entraîne au commencement contre ma conviction, et à la suite on trouve les inconvénients, que j'ai trouvés au commencement, et alors on me laisse là, on veut tout rompre. Qu'en arrive-t-il? Que même une chose bonne, une disposition nécessaire, je ne l'entreprends pas, crainte qu'on ne m'entraîne plus loin que je pense, et puis l'inaction s'ensuit et les scrupules, les agitations, de façon que ni pour mon métier ni pour mon salut, qui devrait seul m'occuper, je ne suis bonne à rien.

Je crains que cet envoi à Léopold le rendra aussi embarrassé. Cela n'est pas nécessaire, surtout à cette heure, où il aura assez à faire avec les dispositions du voyage. Les nôtres sont bien faciles en comparaison des siennes. Elle me marque, et avec un caractère changé, qu'elle est plus faible qu'à l'ordinaire, et on veut la faire partir à six semaines! Mais j'ai promis de me taire, et j'ai abandonné moi et toutes les dispositions pour ce temps à l'empereur, et ne donnerai pas un ordre que par lui, et je tâcherai de passer ce temps comme une récréation, sans me soucier de rien et prendre part, hors aux objets de la famille de Toscane. Je souhaite seulement, que les affaires me laissent ce repos.

Voilà une qui m'a fait des chagrins réels et beaucoup de travail pour rapiécter seulement les choses, car elles ne se concilieront jamais entièrement. Kaunitz vient encore de donner par écrit sa démission. Toujours contrarié, humilié, il n'a pu plus l'endurer; il a eu un évanouissement même et est encore incommodé, Binder de même. J'ai

menacé, en cas que ces personnes me manquent, que je ne bouge d'ici. L'intérêt, que votre frère prend à ce voyage, est indicible et me donne un peu à penser, mais je suis préparée à tout. La patience sera le plus nécessaire, et je me la propose bien, mais je ne réponds que je réussis à la longue; sur cela je connais mon faible. Si on me propose des choses sérieuses, je compte prendre tout *ad referendum,* et ne rien conclure là, et ne m'occuper que du plaisir de revoir mon fils, elle et leurs chers et précieux enfants, *und kindisch werden mit ihnen.* A cette heure, que la résolution est prise, je suis comme un enfant, je ne peux attendre le moment, je me sens ranimée et compte me tenir ainsi tout le temps du voyage. Les derniers jours ici seront terribles; je les crains à force de travail. La Losy [1]), j'espère, viendra avec moi, au moins son médecin le croit; ce sera une grande ressource pour moi, l'aimant beaucoup. L'empereur voudrait partir le 23; selon la liste je ne crois pas que cela soit faisable avant mai, ainsi tout cela se changera encore. Vos chiens, je n'ai pu les envoyer par ces deux courriers à la grande-duchesse; je compte les prendre avec mes femmes à Gorice même. Je vous envoie deux différentes listes; pardonnez toutes ces vétilles; je connais ma chère Mimi, personne n'est plus en état qu'elle de me contenter en tout, et rien ne lui est de trop, pour renouveler en tout sa tendresse. Celle de Naples m'intéresse le plus, et pour ma direction celle des enfants de Toscane.

---

1) Wohl die Gräfin Ernestine Losy, geborne Gräfin Fuchs, als jüngere Tochter der bekannten Obersthofmeisterin der Kaiserin eine Jugendfreundin der Letzteren und um vier Jahre älter als sie. Ihr Gemal war Adam Philipp Graf Losy von Losymthal, früher Generaldirector über alle Hofgebäude und Obersthofmeister der Erzherzogin Marie Christine.

Vous serez étonnée de trouver que votre sœur nous viendra voir à Trieste; je ne pouvais la refuser après ce que l'Espagne lui accorda, mais cette affaire me donnera encore du grabuge. Nous ne restons que cinq jours à Trieste; je voudrais la prendre à Klagenfurt, ce qui ne ferait que six jours de différence, pour voir la Marianne, qui n'est pas bien; elle prétend d'avoir craché du sang. C'est qu'en vomissant une goutte a paru, mais elle en est agitée de façon qu'elle a pris une bonne altération, et voulant absolument être saignée, Störck l'a fait, nonobstant qu'elle l'était depuis vingt jours. Je ne sais à la longue ce que cela deviendra; elle sort aujourd'hui de sa chambre; la connaissant, vous pouvez juger combien elle s'agite sur tout ce qui se passe. L'Elisabeth, au moins à l'église, où je la vois, ne fait que pleurer et prier à sa façon avec ferveur; je crois pourtant qu'elle se consolera. J'avoue, la résolution m'a coûté, et je vous envoie la copie des points, que j'ai donnés à l'empereur; vous pouvez les brûler et toutes ces lettres, qui ne sont que pour votre instruction.

Je reviens à cette heure à vous; vous sentez le plus grand inconvénient de cette résolution. Votre voyage de l'*ascensa* est dérangé, et j'avoue, de ces vilains pantalons [1]) je n'attends pas plus d'attention que pour votre frère. J'ai un autre point sur le cœur; il me paraît que Wilczek à Naples n'est plus si intime avec votre sœur; vous me ferez plaisir de vous en informer, et des raisons. Il me paraît même, que vis-à-vis de moi il est plus réservé. Est-ce son incommodité, est-ce son humeur, car il en a. Est-ce quelque sujet de plainte vis-à-vis de moi? Je serais bien aise de le savoir. Je ne crois pas qu'il en a sujet, car je lui donne

[1]) Die Venetianer.

comme toujours toute ma confiance, mais quelquefois une bagatelle de si loin peut troubler, et je serais bien aise d'être tranquillisée là-dessus. Votre sœur a le plus grand besoin d'avoir quelqu'un d'honnête auprès d'elle. Je crains ses vivacités; vous voyez par ses lettres, combien elle veut me plaire et suivre mes conseils, mais je suis à trois cents lieues; il me faut donc quelqu'un pour le moment auprès d'elle. Si elle n'en voudrait plus, il faudrait trouver un autre, mais où? Le grand point de lui trouver quelqu'une pour ses filles ou même seule pour l'aînée, c'est celui-ci; donc je vous charge de le finir avec elle; quelle espèce de personne pour une dame? Je doute, mais comme les Durieux[1]) étaient chez moi, il faudrait en chercher; si elle savait l'allemand, ce ne serait que mieux, mais pas nécessaire. Il m'est venu en tête, si la Jadot[2]) de Florence ne serait pas pour cela? Elle n'est pas bien vue là; tout le monde parle de son bon caractère et mœurs; l'empereur même me sollicite de la prendre chez moi. Vous l'avez vue; j'attends ce que vous en pensez.

Vous savez que ces deux cours de Naples et de Florence ne sont pas si bien ensemble qu'elles devraient; elles se soupçonnent réciproquement. C'est une idée à moi, que personne ne sait; je la marque à vous seule, pour la laisser tomber ou la faire valoir. Vous savez qu'ici on a peu de monde de cette espèce, et sous les yeux de la mère tout ira mieux. Vous me ferez une vraie description du roi, d'elle en tous les détails, et de leurs enfants, surtout de Thérèse.

---

[1]) Ich finde nur Frau Therese Durieux, Kammerdienerin bei der Erzherzogin Antonie.

[2]) Vielleicht eine Tochter des lothringischen Architekten Jadot, der fast vierzig Jahre früher den Triumphbogen erbaute, der zur Feier des Einzuges des Grossherzogs Franz und seiner Gemalin bei dem Thore von San Gallo in Florenz errichtet wurde und noch heutzutage steht.

Comme la Böhme se porte, ce que Gürtler fait, et des autres Allemands, et du médecin, auquel vous ferez un présent en mon nom, ou à elle, qui est la Windersee(?), si Wilczek le croit, et même à d'autres. Vous vous concerterez avec ce dernier, de quoi vous pouvez parler à la reine, et comment, ne pouvant juger de si loin et à temps ce qui est convenable. Je voudrais avoir de retour ce courrier le 20 d'avril. Vous vous réglerez donc après sur son départ, il est à vos ordres; on a choisi exprès cet homme, courant mieux que nos vieux.

L'entrevue de l'Amélie à Trieste fera grand effet sur la reine. J'avoue, si j'avais su plus tôt la décision de notre voyage, et en même temps cette permission du roi, j'aurais insisté pour la reine. Mais dans ce court intervalle, ne pouvant m'arrêter plus à Gorice qu'un mois encore pour les chaleurs, pour huit jours à se voir, n'aurait convenu pour un si long voyage. Mais si ce voyage réussit, et qu'eux peuvent avoir la permission de me voir, et qu'il n'y a point de grossesse qui l'empêche, je me rendrais l'année qui vient, de grand cœur à Gorice ou ailleurs, pour revoir cette chère et chère reine, qui me marque en tout tant de confiance et déférence, mais sans enfants. Vous pouvez l'assurer de cela, et j'en ai déjà touché quelque chose au roi, et suis curieuse de ce qu'il me marquera.

Mes compliments à phénix [1]). Ayant une telle opinion de lui, qu'au milieu de Rome et Naples, je lui donne ce nom, je ne crains pour vous que les statues et peintures, point les modèles. Voilà toutes mes lettres de créance, je vous embrasse tendrement.

Je vous souhaite l'alléluia; point de *Lampel* et œufs; je mangerai vos portions *zur Gesundheit.*

---

[1]) Prinz Albert.

1er d'avril (1776).

Ma chère fille. Vous serez contente de celle-ci, après le courrier qui porte notre départ et qui dérange entièrement le vôtre, dont je suis bien fâchée. J'avoue, l'idée du voyage me fait grand plaisir, mais je crains un peu mon âge et ma force, et le petit séjour de trois semaines, et après les plus grands regrets. Vous pouvez les évaluer des vôtres, qui ne sont à comparer, mon âge et le vôtre. XLII.

On a beaucoup de malades ici; le prince Schwarzenberg et Ernest Kaunitz sont du nombre. Kaunitz le père est mieux et Binder; nous avons de la neige et un grand vent. La Marianne est un peu mieux, mais ces continuelles saignées doivent finir mal.

Vous êtes donc dans ce superbe Rome, et pourtant votre cœur *ist in der Kindsstube*. Je vois marcher, observer mon cher fils; laissez-vous plus de temps à cette heure, ne venant plus avec votre frère à l'*ascensa*. Ce spectacle n'est pas si unique, qu'on ne le puisse manquer, pour s'occuper plus à Rome ou à Naples. Cette liste a été oubliée l'autre fois, en expédiant le courrier; je ne sais où j'ai la tête, entre les affaires, dévotions et arrangements pour le voyage.

Je vous embrasse tous deux. Mes compliments à la Batthyany et à vos deux Messieurs. Il faudrait revenir par Lorette, tant pour le beau pays que pour la grande dévotion, ne faisant que deux postes de différence.

Je vous embrasse; adieu.

Ce 4 d'avril (1776).

XLIII. Je vous ai écrit une petite lettre par la reine, et je crains que la correspondance sera dérangée pendant votre séjour de Naples, ce qui me ferait d'autant plus de peine, que je trouve déjà deux fois par semaine bien peu. Votre relation de Rome m'a fait plaisir et touchée; pour la ressemblance du pape, est-il possible qu'il y ait encore une physionomie pareille?[1]) Je suis sûre de l'impression que cela aura fait sur votre cœur.

Celle-ci ne vous trouvera plus à Rome. Si le courrier, que vous avez reçu dans les fêtes, ne vous a fait changer quelque chose à vos idées, je suis bien fâchée que c'est encore moi qui dérange le voyage de Venise. Vous voyez que j'ai partout du guignon, et ce que vous avez souhaité si ardemment, tourne contre vos projets, qui vous faisaient tant de plaisir. C'est un grand jour aujourd'hui[2]), et j'ai pu assister à la communion, mais après l'église je me suis condamnée à ma chambre à cause d'un gros rhume sans fièvre, qui

[1]) Es scheint, dass die Erzherzogin eine gewisse Aehnlichkeit des Papstes Pius VI. mit ihrem verstorbenen Vater zu finden glaubte. Prinz Albert sagt jedoch in seinen Aufzeichnungen über seinen und seiner Gemalin Besuch beim Papste nichts von einer solchen Aehnlichkeit. Il nous fit asseoir, berichtet er, d'abord près de lui, et s'entretint ensuite avec nous pendant près d'une heure de la façon du monde la plus obligeante et la plus aisée, marquant en tous ses discours un esprit de sagesse, de douceur et de prudence, convenable à son état et aux circonstances du temps . . . Tout son extérieur contribuait à prévenir en sa faveur. Un maintien noble, une figure avantageuse, une belle tête, une couleur de santé, qui lui donnait un air de jeunesse peu ordinaire dans un pape, un ton de voix sonore et agréable, tout cela joint à des manières prévenantes, et beaucoup d'éloquence naturelle, étaient en effet des qualités, qui le distinguèrent toujours très-particulièrement.

[2]) Gründonnerstag.

m'incommode beaucoup, à peu près comme celui de Laxenbourg. Je ne veux rien gâter à cette heure, le voyage étant résolu, mais voilà de ces inconvénients, dont on ne peut répondre à soixante ans, *und alles das Beste ist eine zitternde Freude.*

Je vous ai fait plusieurs questions sur les enfants; je voudrais savoir encore, s'ils sont accoutumés à baiser la main toutes les fois qu'ils viennent ou partent? Je sais déjà que la grande-duchesse ne les baise pas; dites-moi ce que vous en avez fait; il me coûterait de m'en priver. On m'appelle pour l'église; comptez que vous êtes en toutes mes prières *eingeschlossen* et toute la suite, mais surtout mon cher fils l'antiquaire. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 8 d'avril (1776).

Ma chère fille. Je me porte bien. J'ai fait *das Osterlamm* à l'ordinaire avec quatre enfants et trois grandes-maîtresses, non pas sans parler et encore plus penser aux absents. Je suis restée toute la journée levée et de même aujourd'hui, et me trouve bien du gros rhume dont je vous ai informée la dernière poste du 4. Après la bénédiction, j'ai dû me mettre au lit, et ayant passé une nuit très-inquiète et de la fièvre, j'ai passé le vendredi saint au lit. On m'a saignée; cela a fait un effet si prompt, que le soir j'étais déjà très-soulagée, et j'espère que ce rhume n'aura pas cette longue suite que d'autres en ont eue, Störck l'ayant traité tout autrement, et je vous avoue, je me suis prêtée à tout, pour ne point mettre le moindre retard au projet de voyage. Je crains sans cela pour les enfants et la grande-duchesse, et l'hiver qui retourne, me fait encore plus de peine. XLIV.

La Losy n'a jamais pu se résoudre de venir avec nous. Vous serez étonnée qui l'empereur a proposé à sa place, mais je suis fort contente d'être seule avec ma bonne Vasquez, qui s'est donnée ce carême des jeûnes, prières et mortifications. On le lui connaît aussi, mais j'espère ce voyage et un ménagement à cause de cela la remettront. Dieu nous préserve qu'elle ne tombât malade, alors je pourrais entre dix mille du *steirischen Adel* prendre la plus maussade, la mettre avec Rosenberg et l'empereur avec moi. Je suis fâchée de vous avoir fait tant de peine avec mes scrupules. Depuis que je suis passée sur tout et laisse aller ma tendresse seule, je ne peux attendre le moment; je suis comme un enfant de douze ans, je ne dors pas à force d'en être occupée. Je voudrais être plus raisonnable, mais c'est plus fort que moi. Que le mois de mai sera délicieux pour moi, mais celui de juin *bitter, bitter*. Si quelque chose pourrait diminuer ma joie, c'est la confusion que cela vous cause à tous deux, qui n'est pas petite.

Dites-moi une fois, comment vos finances se portent? Je vous suis bien obligée du journal imprimé. La Batthyany, l'Aya de la Christine, m'a fait rire. Mais ce n'est pas ce qui est imprimé, mais toutes les lettres écrites qui flattent mon cœur. Combien vous avez tous deux toute l'approbation, si flatteuse pour moi! Ce que le pape a fait pour vous, m'a vraiment touchée; je l'en remercierai particulièrement, et cette ressemblance, que notre cardinal trouve aussi comme vous aux yeux. La confidence que Bernis vous a faite sur sa santé, ne m'a pas rassurée, et ce que vous en dites de son prédécesseur, encore moins. Vous vous êtes très-bien tirée avec les Gloucester; je vous suis partout et vois mon petit idole encenser avec plaisir. On trouve mon cher fils beau; je ne parle pas des autres mérites. Tout cela me

ranime, me rend couleur de rose. Vous voilà à Naples; je vous joins ici une lettre pour la reine; n'étant pas accoutumée de lui écrire deux fois la semaine, elle pourrait en être étonnée.

Je ne sais si vous recevrez celle-ci à part, ou peut-être qu'ensemble avec la poste future, car cela arrive souvent. A bon compte je vous écris toujours, et j'avoue, la poste qui vient, nous aurons déjà des nouvelles de Florence du voyage.

La Losy n'a pu se résoudre de venir avec moi; j'irai fort volontiers avec ma bonne Vasquez. Dans la voiture à quatre nous avons meilleure place, et nous nous entendrons très-bien et ne nous ennuyerons pas.

Je vous remercie de l'exactitude de m'informer de tout ce qui se passe; les jours de poste sont des jours heureux, mais j'avoue que je ne serai pas fâchée, quand je vous verrai tourner vers nous; le vide est grand.

En vous embrassant tous deux tendrement, mes excuses à la Batthyany, ne pouvant lui écrire; vous savez les *seccature* pour un départ. Adieu.

Ce 11 d'avril (1776).

Madame ma chère fille. Le courrier de Florence est XLV.
revenu, et votre frère et elle seront déjà le 29 à Gorice, nous le 30 et les enfants le 2. Je me fais un plaisir infini de ce voyage, et je crains à cette heure seulement quelqu'empêchement. Mon rhume n'a plus que le nom, mais ma faiblesse que j'ai, est incroyable, mais tout le monde en est de même; je dors, je mange beaucoup; le temps s'est remis

aussi au beau; j'espère que je retrouverai les forces hors de Vienne. Je vous suis obligée de l'emprunt du portrait du pape, que je trouve comme vous. Tout ce que j'entends de louanges de ma chère Mimi, me fait du baume dans mon sang; j'espère que vous serez contente de même de Naples, surtout de la reine.

Votre voyage le 1er de juin ne pourra être par Parme, puisqu'elle se trouvera justement ce même jour avec nous. Votre projet de Klagenfurt me plaît beaucoup, mais celui de Vienne, comptez que jamais je ne l'accorderais, mais elle est bien capable à projeter tout cela; je ne suis pas de la confidence. Je suis curieuse de ce que vous ferez pour l'*ascensa*.

Vous verrez par le caractère, combien il me coûte encore d'écrire pour le bras. Je vous embrasse tendrement tous deux; adieu.

Il faut une explication que je n'ai pas adossé à votre frère les bisbilles entre l'empereur et moi, mais que de cette époque les choses se sont affermies et plus raccommodées. Il n'a sur lui que de ne m'avoir averti. La joie qu'ils marquent, récompense bien mes incommodités; pourvu que le temps soit beau et que les enfants restent en santé. Mes compliments à toute votre suite; je vous embrasse; adieu.

Ce 15 d'avril (1776).

XLVI. Ma chère fille. Je serai fort courte, étant tourmentée et affairée de telle façon, que je ne sais où donner de la tête. Celle-ci est encore plus faible qu'à l'ordinaire, toussant toujours, surtout les nuits, et par surcroît l'empereur a pris aussi un rhume. On l'a saigné avant-hier; il ne se porte

pas mieux, quoiqu'il marche partout. J'avoue que je ne saurais me rassurer s'il n'est mieux, et le voyage pourrait bien être différé pour le 3 de mai; je serais plus tranquille.

Tout ce que vous me dites de Rome, du pape, de Hrzan, des Bracciano[1]), me fait grand plaisir; tout ce qu'on entend de vous deux, est bien flatteur pour mon cœur. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 18 (avril 1776).

XLVII. Ma chère fille. Tout à la hâte, devant encore me ménager de ma rechute avec le rhume. Le voyage a été déjà différé à dix jours; si je faisais encore une, on ne pourrait plus y penser, à cause des chaleurs. Je fais tout au monde pour n'y mettre d'empêchement, n'ayant pas été mon idée, et j'ai assez d'amis qui me prêteraient un prétexte, dont je ne suis pas capable, et je soutiendrais la gageure, coûte que coûte; cela m'a déjà causé *Verdruss:* en trente-cinq ans je ne m'ai concilié la confiance du public et de ceux qui devraient me connaître. *Basta!* ces trois mois passeront comme bien d'autres.

Je ne vous dirai qu'en passant, que nous venons de perdre Khevenhüller[2]) tout d'un coup; la pauvre Vasquez

---

[1]) Fürst Livio Odescalchi, Herzog von Bracciano, und seine Gemalin Victoria, Tochter des Fürsten Philipp Corsini. Die Herzogin von Bracciano versah auf Wunsch der Erzherzogin während des Aufenthaltes derselben in Rom die Stelle einer Obersthofmeisterin; sie begleitete sie auch zum Papste. Prinz Albert nennt sie la femme sans contredit la plus aimable et la plus instruite de cette ville.

[2]) Der erste Obersthofmeister Fürst Johann Joseph Khevenhüller starb an dem Tage, an welchem Maria Theresia ihrer Tochter den vorliegenden Brief schrieb.

reçoit coup sur coup; elle y est allée d'abord et a fait tout plein de bonnes choses déjà entre cette nombreuse famille. Je le regrette, de même que Puebla et la pauvre Stein [1]), dont j'ai hérité le fils.

Voilà encore bien du dérangement dans vos idées pour Florence, et j'approuve que vous n'avez rien changé à votre voyage de Naples. Pour votre retour, il faut toujours rester à la fin de juillet; rien ne presse que le temps des campements, dont il me paraît pas encore bien sûre l'existence. Je ne vois pas dans vos projets ni Lorette ni Gênes. J'ai écrit moi-même à Hrzan et à la Bracciano; vous aurez les deux croix pour ces deux [2]), mais il n'y a point de promotion ce 3 partant, mais je vous les enverrai toujours avec quelques diamants. S'il y a d'autres qui ne sont de ce calibre, ce sont ceux du cardinal Albani, que les deux chanceliers ont toujours portés; à l'avenir cela ne sera plus. J'ai fait écrire en conformité pour la *berretta* du Primat pour le jeune Bracciano à Hrzan, si cela se peut, sans pourtant d'*impegno*. Votre idée du chapeau de cardinal m'a plu [3]), mais il faut être avant évêque ou archevêque; cela ne serait pas mon compte.

Cet officier Frey m'a été tant recommandé par Mahoni, qu'à mon grand regret je l'ai chargé du paquet pour vous; je n'en ai aucune opinion. Vous aurez reçu les points pour les enfants de Toscane par la poste, et je vous garderai les

---

[1]) Charlotte Freifrau von Stain, geborne Gräfin d'Ursel, Gemalin des S. 155 vorgekommenen Feldmarschall-Lieutenants und Theresienritters Leopold Freiherrn von Stain.

[2]) Die Decorationen des Sternkreuzordens für die Herzogin von Bracciano und ihre Tochter, die Herzogin von Zagarola.

[3]) Die Erzherzogin hatte hiebei wohl ihren Bruder Maximilian im Sinne.

vôtres pour votre retour. Je vous prie de ne penser à nous venir voir à Gorice; on l'a dit à votre départ, et j'ai assuré qu'il n'en est question; pour deux fois vingt-quatre heures il ne faut faire des courses pareilles. J'ai refusé Ferdinand; ce serait injuste de vous l'accorder, espérant de vous revoir un mois après, mais vous ne pourriez faire votre tour de Parme avant la mi- ou fin de juin. L'Amélie sera avec nous les dix ou douze premiers jours, mais elle n'ira pas plus loin que Trieste. Je suis préparée à cette entrevue comme pour tout le reste, et les agréments ne seront pas toujours pour moi, mais j'espère de soutenir la gageure, pourvu que la Vasquez et la Guttenberg se soutiennent; pour tout le reste je suis préparée.

Je vous embrasse tous deux, adieu; à la hâte.

Ce 22 d'avril (1776).

Ma chère fille. J'attends l'éternel Kleiner avec impatience, pour savoir les nouvelles de Naples, qui m'intéressent tant; celles de Rome vous font bien de l'honneur, et j'en suis bien contente et flattée. Vous aurez déjà appris le retard de dix jours de notre voyage; c'était une rechute de mon rhume avec de la fièvre, qui m'a bien harassée, et je me porte très-bien depuis deux jours, mais un peu faible. Je me ménage extrêmement pour pouvoir exécuter le voyage. Nous venons de perdre subitement Khevenhüller; cela fait une grande désolation; à peu près comme feu notre maître et le 18; j'avoue, j'en suis un peu bouleversée; Schwarzenberg le remplacera. Rosenberg prendra en attendant la direction des théâtres. Jeudi sera le courrier sûr, je vous XLVIII.

répondrai sur la lettre de votre frère. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

Si toutes les visites, comme vous me le marquez, se feraient à Gorice, vous ne seriez exclus ni Ferdinand, mais je n'en sais rien.

Ce 24 d'avril (1776).

XLIX. Ma chère fille. Après la lecture de ce billet[1]), vous pouvez vous imaginer mon combat. Tant que j'étais soutenue de l'empereur, je combattais avec force, mais lui-même commençant à douter, et encore plus dans les maisons en ville tout le public étant contre et même grossièrement, que cela m'a plus fâchée qu'obligée, j'ai répondu, pour empêcher les inquiétudes, que je choisissais cette tranquillité, quoiqu'elle me coûte et me condamne pour toujours à mon coin. Ma santé est remise, mais le sommeil ne l'est pas, et l'estomac non plus, mais j'ai bon visage, et j'étais chez la Khevenhüller[2]) et au service aux Schotten.

Je voudrais bien vous savoir à cette heure à Florence pour consoler votre frère et sœur, et j'avoue que je ressens une vive douleur de cette partie manquée, qui me tenait plus à cœur, que je ne l'aurais cru moi-même. Je me sais mauvais gré de m'avoir laissée entraîner et par là causer tous les chagrins à ces chers enfants de Toscane. Je veux

---

[1]) Josephs Brief an seine Mutter vom 24. April 1776, dessen sie hier erwähnt, ist abgedruckt Bd. I, S. 9.

[2]) Die soeben Witwe gewordene Fürstin Caroline Khevenhüller, geborne Gräfin Metsch.

et me prêche toujours de me détacher du monde, et je retombe toujours en défaut; je mérite l'amertume que cela me cause. Je voudrais bien que vous alliez à cette heure à l'*ascensa* avec eux, pour faire distraction. C'est dans ce moment, que je serais bien aise de n'être aimée d'eux, mais pas après deux mois, trouvant toute ma consolation dans la tendresse de mes enfants. Je vous embrasse tous deux. Demain je vous répondrai sur l'autre lettre. Adieu.

Vous n'aurez rien de la Vasquez; elle ignore cette expédition.

Je vous prie d'envoyer par une estafette celle-ci à Wilczek; c'est la même nouvelle que j'annonce à votre sœur. La copie du billet n'est que pour vous.

Ce 25 (avril 1776).

Ma chère fille. Je ne peux plus vous dire rien sur L.
Naples ni d'aucune part; je ne suis occupée que de Florence ou Gorice, où mon cœur est entièrement. Moi-même, je ne me doutais pas d'avoir été si extrêmement attachée à ce charmant projet, que je le sens depuis vingt-quatre heures. Je vous avoue, j'en suis au désespoir, et le serai toute ma vie. Qu'on se trompe lourdement, quand on croit être détaché du monde! Je le sens bien dans ce moment, et quoique je regrette infiniment de ne pouvoir voir ces chers enfants, je ne suis occupée à cette heure que du père et de la mère et de leurs chagrins. Lui, comme il est noir et mélancolique, et je ne saurais supporter, s'il croyait, que c'est par manque de tendresse pour lui, que cela manque. Les difficultés que j'avais toujours prévues, pourraient lui donner

cette idée. Mais je n'ai jamais senti plus de douleur que dans ce moment-ci; jugeant de l'impression que cela fait sur moi, je tremble sur celle que cela fera sur lui. Je me flatte que vous serez justement à Florence, ou que vous vous y rendrez, et c'est mon unique espérance et consolation, vous connaissant bien capables de consoler, surtout un frère et ami comme est Léopold, et elle attachée à juste titre à vous. Je me hais moi-même de causer à ceux que j'aime, tant de chagrin. Que n'ai-je suivi l'idée de retraite! Combien aurais-je épargné des chagrins à mes enfants et à moi-même! Mon cœur est opprimé, ma tête s'en ressent; je ne suis plus pour ma place; c'est moi qui trouble tout. Je dois finir, pour ne vous excéder et rendre plus accablée, que vous ne le serez déjà. Je vous embrasse et votre mari; ne quittez pas ceux de Toscane avant de les voir dans leur assiette naturelle; c'est le plus grand bien que vous me pouvez faire. Adieu.

Ce 29 d'avril (1776).

LI. Ma chère fille. Je veux me flatter que celle-ci vous trouvera à Florence, et dans ce moment-ci toute ma consolation repose là-dessus. Que vous servirez de consolation à votre frère et belle-sœur, qui auront besoin de vous! Je sais que vous en aurez vous-même bien du chagrin par votre tendre attachement à eux et à moi. Je vous avoue, je suis désolée, et quoique je me suis défendue longtemps, je trouvais toujours dans le fond de mon cœur un désir vif de voir exécuter ce projet. Depuis que j'ai pris cette résolution, je me suis laissée aller à tout mon penchant, et je ressens à cette heure vivement la privation, mais encore plus pour

votre frère et belle-sœur, qui n'en seront que trop affectés, surtout le premier, et je compte sur vous deux, que votre tendre amitié leur sera d'une grande utilité.

Le tour que vous comptez encore faire en Italie, peut se faire très-commodément; si vous êtes ici le 20 ou 25 de juillet, vous ne manquez rien. Le premier d'août sera le campement de Minkendorf; il sera le premier, et puis celui de Pest du 12 jusqu'au 24, et puis celui de Transylvanie, et puis celui de Moravie et de Bohême. J'espère hors ceux de Minkendorf et Pest, votre mari ne pensera pas aux autres, surtout à celui de Transylvanie.

Je vous envoie ici pour vos deux duchesses à Rome les croix; vous les ouvrirez; j'y ai mis des diamants, si vous les trouviez convenables ou non; en ce dernier cas vous les ôterez. Pour combler de chagrin le manque du voyage, c'est l'idée que le roi de Naples avait; j'avoue, elle m'aurait inquiétée, mais pour voir cette chère fille, j'avoue, j'aurais passé sur bien des choses, mais je ne crois pas que j'aurais pu soutenir tous ces différents sujets de consolation et pour si peu de jours; j'aurais succombé. Vous savez que les grandes joies m'assomment; mon cœur supporte plus facilement les chagrins. Ma santé est bonne, mais je tousse toujours et suis échauffée. J'attends le courrier fatal de retour pour me décider d'aller à Schönbrunn, car actuellement je ne suis à rien et aime ma solitude. Ce point n'est que pour vous seule et vous ne suggérerez rien; je suis trop malheureuse dans mes entreprises.

J'avoue, il me serait d'une grande consolation de revoir Léopold et elle, mais sans enfants et point hors d'ici, c'est-à-dire à Schönbrunn, Laxenbourg, Schlosshof etc.; si ce n'était même que pour six semaines. Je pense ainsi: ils pourraient partir après la Saint-Jean, grande fête en Toscane, et rester

jusqu'au commencement de septembre; alors je jouirais d'eux tranquillement et même seule. J'ai besoin d'être rassurée sur leur sujet et de leur parler, mais je vous prie, jetez cette idée comme de vous-même, et que je n'y sois mêlée en rien. Si vous êtes sûre que cela leur conviendrait, s'ils ne veulent le proposer eux-mêmes, vous n'avez qu'à me marquer un mot, et je me charge de le proposer. Mais je vous répète encore une fois, que vous soyez sûre que cela leur convient, et je n'aurai point de *Verschmach,* que cela ne leur convient, et tout sera dit.

Voilà encore tout votre voyage bouleversé. Je n'exige pas que vous alliez à Lorette, mais l'empereur et d'autres disent tant de ces belles et uniques contrées de ce côté. Je vous embrasse tristement tous deux; adieu.

Török [1]) est à la mort d'une inflammation; le chancelier même je ne trouve pas bien. Toute la ville de Warasdin est brûlée.

Ce 2 mai (1776).

LII. Ma chère fille. J'ai reçu toutes vos lettres et les estafettes de Naples; la dernière du 21 aujourd'hui. Je suis bien contente de tout ce que vous me marquez du roi, que j'ai toujours aimé comme mon gendre favori (Albert étant mon fils, et à celui aucun ne gagnera), et ce que vous me marquez de votre sœur et ses enfants. Vous ne me laissez

[1]) Joseph Török de Szendrö, im Jahre 1772 Administrator der neuoccupirten polnischen Districte, 1774 in den Grafenstand erhoben, Präsident der ungarischen Hofkammer.

rien à souhaiter, et je n'ai que des grâces à rendre à Dieu, mais je vous avoue, autant qu'est flatteur et obligeant l'empressement du roi de me voir, autant j'en serais inconsolable et ne pourrais en jouir un instant, par la crainte du dangereux trajet de mer, et une chose que personne ne peut lever: il n'a pas eu la petite vérole, et vous savez que tous les Italiens, en venant ici, la prennent d'abord. J'avoue, autant que je souhaiterais de voir ce couple si cher, jamais je ne pourrais y acquiescer. Cette idée est trop horrible, et je ne saurais goûter un instant du repos; nous n'avons été que trop malheureux sur ce point, que je ne saurais jamais y penser. Il n'est pas nécessaire dans le moment présent, où il n'y a plus question de leur parler de cette affreuse perspective, mais cela mettra toujours cet empêchement au bonheur désiré. Je vous remercie de l'exactitude des estafettes; cela ressemble à cette chère Mimi et à ses attentions. Je crains beaucoup votre départ pour la reine et les jours avant, vous voulant mener partout. Ceux de Toscane me sont infiniment au cœur; j'attends le courrier le 6 et le crains de recevoir. J'avoue, l'idée que je vous ai marquée l'autre jour, me tourmente toujours de plus en plus, mais je vous prie de ne leur rien suggérer, mais les décider, s'ils pensaient de même. Je suis trop malheureuse avec mes projets, que je n'ose plus en faire, mais toujours sans enfants. Je me tiens en ville, ne pouvant me résoudre de me déloger, tant je suis abattue.

La Schloissnigg[1]) a failli de mettre le feu à la cour à force de faire la cuisine sur le corridor; par bonheur cela a été à midi; on était quitte pour la peur. La pauvre ville

[1]) Die frühere Kammerdienerin der Erzherzogin Elisabeth, Marie Antonie von Schloissnigg.

de Warasdin a été aussi brûlée, et aujourd'hui le chancelier, qui est à Lanschütz, mande que Wartberg est entièrement brûlé, hors la maison de correction, le cabaret et deux ou trois cabanes; tout le reste avec le *Stift* et les Piaristes sont entièrement consumés. J'ai oublié de vous marquer qu'à la place de Galgotzy Revay a été nommé et Keglevitsch *in Tyrnau* [1]). Vous saurez par Faulhaber [2]) mes arrangements. Török va un peu mieux; Palffy [3]) y est allé avec Molinary; on dit que c'est lui qui l'a sauvé. Vous ayant ôté un chapelain exjésuite, je vous ai donné un autre, le frère de Pfusterschmid [4]).

Mes compliments à la Batthyany, qui m'a bien obligée en m'écrivant; aussi son fils [5]), qui était justement avec moi, avait grande joie d'avoir de ses nouvelles. Mes compliments aussi à Kempelen et Miltitz; les quatre chevaux lui auront fait plus de plaisir que toutes les galeries et statues.

Je vous embrasse tous deux et joins ces extraits. Adieu.

---

[1]) An Galgotzy's Stelle erhielt Graf Anton Revay das Bisthum Rosenau, und der schon Bd. I, S. 348 erwähnte Graf Sigmund Keglevics wurde Grosspropst zu Gran mit dem Sitze zu Tyrnau.

[2]) Hofrath Faulhaber leitete die Verwaltung der Güter und des Vermögens der Erzherzogin und ihres Gemals. Vergl. Wolf, Marie Christine. I. S. 50.

[3]) Aus dem nachfolgenden Briefe der Kaiserin vom 30. Mai ist ersichtlich, dass sie hier von dem zuerst Bd. I, S. 115 erwähnten Feldmarschall-Lieutenant Grafen Johann Pálffy, Capitänlieutenant der ungarischen Leibgarde spricht.

[4]) Die beiden Hofcapläne Joseph Anton und Carl Pfusterschmid.

[5]) Wahrscheinlich der S. 82 erwähnte Graf Ludwig Erdödy, Sohn der Fürstin Batthyany aus deren erster Ehe.

Ce 6 mai (1776).

Ma chère fille. Tout va de travers; l'incommodité de la reine, celle de la Batthyany, que j'ai toujours crainte, les chaleurs que vous me dites déjà à se faire sentir. Je voudrais bien vous savoir à Florence. A Rome votre cœur souffrira beaucoup à voir les désolés Bracciano[1]), et à Florence vous serez d'une grande ressource à votre frère et sœur, qui seront réellement touchés au vif et m'adosseront avec beaucoup de vraisemblance le manquement de ce voyage, et je ne saurai me tranquilliser là-dessus, qu'en les voyant eux-mêmes, ce que je vous ai marqué, mais que vous ne proposerez pas, mais sonderez seulement, mais sans enfants, car à Vienne je n'en serais qu'inquiète, et n'aurais aucune satisfaction. Mais je vous avoue, de revoir eux deux, est plus fort que moi, et je ne jouirais d'aucun repos sans cela. J'attends le courrier fatal de retour avec le plus grand empressement; je ne bouge pas de la ville tant qu'il ne revient. L'empereur souhaite aller à Laxenbourg; j'irai pour tout ce mois; vous pouvez bien vous imaginer ce que j'en pense. LIII.

Tout le projet de votre tour en Lombardie se changera encore. Ceux de Milan sont à Modène jusqu'au 15 de l'autre mois ou encore plus loin; elle se croit grosse. Vous ne dites rien de Gênes ni de Venise; renoncez-vous à ces deux républiques? Le parti que vous avez pris pour la Goëss[2]), si la grande-duchesse n'en a besoin, est très-bien, car sur la Batthyany il ne faut plus compter: venir à petites journées à

---

[1]) Vergl. den Brief an Ferdinand vom 9. Mai 1776 und die auf den Tod Joseph Bracciano's bezügliche Anmerkung S. 23.

[2]) Maria Theresia spricht hier von der schon Bd. I. S. 57 erwähnten Gräfin Goëss-Christalnigg.

Florence et s'embarquer à Porto-Gruaro et de là venir de même à très-petites journées, est le seul parti à prendre. Je lui enverrai son fils et belle-fille [1]) à Venise à sa rencontre, si elle l'approuve.

Mes compliments à votre cher mari et tous vos Messieurs. Je vous embrasse. Adieu.

Ce 9 mai (1776).

LIV. Ma chère fille. Je souhaiterais bien que celle-ci vous trouvât à Florence pour être de distraction aux Toscans et de consolation dans ces premiers moments. Le premier mouvement n'a pas porté à venir ici, et je suis bien aise de n'avoir rien touché à eux, car contre leur gré ce serait trop fort. Je suis bien fâchée de vos peines pour la Batthyany; je le craignais toujours. Je suis de votre opinion que la reine en aura grand soin; je charge Wilczek aussi de m'en donner tous les jours de poste de ses nouvelles. J'ai prévu votre sensibilité pour la Bracciano, connaissant le charmant cœur de ma chère Mimi, mais je ne pourrais tout de suite accorder à un enfant de quatorze ans [2]) cette riche abbaye; peut-être avec quelques modifications. Hrzan m'en a fait écrire aussi pour ce sujet; ils ne pourraient l'espérer que par l'occasion de votre séjour. On ne pourrait trouver mauvais aux Albani de la rechercher aussi, mais on ne m'a rien touché de Milan.

---

[1]) Die Gemalin des Grafen Ludwig Erdödy war Barbara, geborene Gräfin Nadasdy.

[2]) Des verstorbenen Joseph Bracciano jüngerer Bruder Anton. Er war erst im Jahre 1762 geboren.

Vous saurez qu'elle est grosse de deux mois, votre belle-sœur, et ne sera à Milan que vers la mi-juin, étant à Modène.

Les adieux de la reine, le voyage manqué, le courrier qui arrive, vos craintes pour ma santé, tout cela m'inquiète et m'attriste, et dans ces moments nous allons à Laxenbourg; jugez quel plaisir j'en ai. Je vous embrasse tous deux tristement; adieu.

Ce 13 mai (1776).

Ma chère fille. Je n'ai jamais passé depuis trente-quatre LV.
ans une journée du 13 mai[1]) sans vous. J'ai fait mes dévotions, et le prélat[2]) même m'a offert sa messe pour vous; vous pouvez bien vous imaginer, que je l'ai acceptée avec grand plaisir, et y ai joint mes prières, non sans faiblesse. J'espère que vous serez à Florence, consoler ces bons enfants qui me font bien de la peine, d'autant plus qu'ils tâchent de me consoler encore. J'ai versé aussi des larmes, en lisant cette lettre que vous pouvez brûler, mais de toute part j'ai eu des lettres, rien de la chère Mimi. Ce n'est pas de sa faute; je la connais trop bien, mais étant en chemin. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

---

[1]) Der Geburtstag der Kaiserin und der Erzherzogin Marie Christine.

[2]) Der Beichtvater der Kaiserin, Ignaz Müller, Prälat des Stiftes St. Dorothea.

Ce 16 mai (1776).

LVI. Ma chère fille. Je viens de recevoir de vous quatre lettres à la fois: de Caserta, de Portici, de Rome. Nous étions depuis huit jours sans vos nouvelles, mais je n'ai pas murmuré, connaissant votre exactitude, et je l'ai attribué à la confusion de notre voyage, et que les lettres ordinaires n'arrivent de Naples qu'une fois la semaine. Je vous suis obligée de vos bons souhaits; nous nous sommes rencontrées, ou plutôt nos cœurs, sentant vivement l'absence, surtout le jour du 13. Faites bien mes remercîments à votre cher et cher mari de sa charmante lettre; je ne veux le tourmenter par une des miennes, et le temps me manque, étant ici à Laxenbourg, où je parais tous les jours depuis six jusqu'à neuf heures. J'aurai ce soir une partie avec Lacy et Rosenberg à cause de l'*ascensa* [1]); il n'y a ni promenades ni théâtre.

Je doute presque que vous aurez suivi l'intention d'être à Venise, et je crains le temps, car il a fait vers midi un gros orage et pluie, qui n'est pas encore entièrement passée. Tout ce que vous me marquez de Naples, que je n'ai pas eu le temps seulement de tout lire, me console et m'attendrit, et je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance sur tous les détails si chers à mon cœur, dans lesquels vous voulez descendre, et la tendresse que vous portez tous deux à ces enfants. J'avoue, j'ai trouvé cela touchant, mais trop modeste pour vous, mes sages enfants. Que votre souhait, d'y rester quatre mois, m'a touchée, et l'adieu du roi, qui m'a toujours intéressé, mais à cette heure encore plus, non sans crainte pour l'avenir.

---

[1]) Auf den 16. Mai fiel im Jahre 1776 der Festtag der Himmelfahrt Christi.

Vous dites de n'avoir reçu de mes lettres par le courrier; cela m'étonne beaucoup, car je vous ai écrit, j'ai même envoyé la copie du billet fatal de l'empereur, et il me faut là-dessus un éclaircissement. J'y ai même joint par *P. S.*, que vous ne recevrez rien de la Vasquez, l'empereur expédiant le courrier, et ne me laissant pas même un instant pour l'avertir; tant il a pressé cette expédition, qui m'a tant coûté de chagrins et encore, et vous me dites vous-même, que vous êtes affligée, que je n'ai pu me résoudre à entreprendre cette course. J'ai prévu, après toutes les difficultés que j'y ai toujours vues, que la non-réussite restera sur moi; enfin c'est doublement triste, mais voilà ma triste situation, qui ne peut se changer et augmentera tous les jours. On n'a jamais été poussé plus cruellement que je ne l'étais; mais brisons. Mais le sort de cette lettre m'intéresse trop, pour que je ne sois exactement informée, si vous l'avez reçue ou non, et quand? Elle était adressée à Léopold, et vous pouvez bien juger, que cette circonstance et l'envoi d'ici doivent être éclaircis et ne me laisser aucun doute.

Je suis charmée que la Batthyany va mieux, mais je vous prie: ne pensez plus à la prendre avec vous. Je connais son courage, mais cela serait témérité, de l'exposer une autre fois. Ma santé n'est pas mauvaise, mais doit du raccommodage; je prendrai demain médecine. L'appétit, le sommeil est dérangé, et Störck avait même envie de me saigner.

Je ne serai contente que tant que j'aurai de vos nouvelles de Florence, et comme vous trouvez la grande-duchesse. Je me suis trompée dans mon attente, que Léopold proposera de venir ici, bien entendu avec elle, car sans elle, j'avoue, je ne voudrais le voir. Je suis bien aise que je vous ai marqué l'envie que j'avais à les voir, en vous défendant en même temps d'en rien toucher. J'ai assez causé des troubles

cette année pour ne vouloir les continuer, et j'avoue, je trouve que j'ai plus besoin que jamais de tranquillité, qui ne peut exister que dans la solitude. Je vous embrasse. J'envoie cette lettre à Mantoue à Montoya, ne sachant où vous l'adresser. Adieu.

Ce 20 mai (1776).

LVII. Vous aurez vu par mes antécédentes, que j'ai reçu toutes vos chères lettres, mais à la fois, que je n'ai jamais eu de doute, que vous n'ayez négligé de m'écrire le plus souvent que vous pouviez, et que vous resterez sûrement auprès de vos amis de Toscane, pour les consoler, que d'aller vous amuser à Venise. Tout cela j'ai hardiment assuré, et vous ne m'avez pas démentie; j'en suis toute glorieuse, et nos cœurs se retrouvent toujours à quelques cents lieues d'accord.

Je ne vous dis rien de nous; la Vasquez, la Marianne vous en informent, c'est toujours la même chose. Vous apprendrez la fortune que Kolowrat[1]) a fait à Malte. J'attends la poste qui vient, avec tout l'empressement, pour savoir au juste votre voyage ultérieur, et en même temps comme vous aurez trouvé vos amis disposés sur mon idée, mais qui perd tout le mérite, n'étant venue de soi-même et dès le premier instant. Grâce à Dieu, la Batthyany va bien, mais ne pensez pas à la prendre à Turin; laissez-la plutôt à Milan, sans cela il n'y a rien à voir là, hors pour votre cher mari les posi-

---

[1]) Der damalige Hauptmann Vincenz Graf Kolowrat-Liebsteinsky, der im Jahre 1824 als Feldzeugmeister, Commandeur des Theresienordens und Grossprior des Johanniterordens starb.

tions militaires. J'approuve infiniment les attentions que vous avez eues, en écrivant aux enfants de la princesse. On m'appelle pour le chapelet; je vous embrasse. Adieu.

Ce 23 mai (1776).

Ma chère fille et amie. La vôtre du 13 a mis du baume dans mon sang, dont j'avais grand besoin; le jour de votre naissance ne pouvait que m'être heureux. Me voilà contente de pouvoir revoir mes chers enfants et m'expliquer avec eux, mais il faut qu'eux fassent les avances, s'ils ont quelque chose sur leurs cœurs, car le mien est condamné au silence, unique moyen de vivoter et traîner ses tristes jours. J'ai eu une bonne dose depuis cette année, mais brisons. C'est le courrier sûr, et je peux m'expliquer un peu plus. Il ne m'a pas paru que ce voyage fait autant de plaisir à tout le monde comme à moi. Est-ce esprit de contradiction ou autre chose, je ne veux m'y arrêter et veux goûter de tout mon cœur la consolation de revoir deux couples bien chers à mon cœur. Je ne suis entrée dans aucun pourparler. J'ai communiqué la lettre de votre frère, non pas la vôtre; on[1]) me l'a rapportée en passant ce matin, en me disant qu'on n'avait rien à dire, que cela dépendait uniquement de mon bon plaisir, que le temps est court, que de traîner pour si peu de temps une femme avec, n'est nullement convenable. Vous pouvez vous imaginer que je me suis récriée, sans elle jamais je ne verrais mon fils. On a parlé sous les dents, entre autres que lui ne profitera guère LVIII.

[1]) Offenbar der Kaiser.

de ce séjour, et que c'est votre ouvrage. J'ai tout laissé tomber, et voulais envoyer un courrier pour porter la réponse, mais ayant trouvé que cela pourrait vous alarmer, je me suis contentée d'écrire la citation très-exprès de vos amis par celle-ci. Comme toute cette année a été très-mauvaise pour moi, et tout est allé contraire, je vous avoue que je tremble, que cette heureuse époque pour moi, que je désire tant, et que je vous dois, ne s'effectue, ou par une nouvelle grossesse que je crains, ou par quelque incommodité des enfants. Je suis un peu frappée, mais je souhaite ardemment qu'elle s'exécute. L'empereur m'a sollicitée beaucoup de n'entrer en rien, ni sur l'arrivée ni sur le temps du départ, d'envoyer en général ma réponse, et ne m'a paru si content que moi. Il est assez de mauvaise humeur ici; tant que la Charles[1]) était en ville, il y est entré presque tous les jours. A cette heure qu'elle est ici, il ne la regarde pas et se jette à la tête de la Chanclos[2]), Bourghausen[3]) et Palffy; la première, avec Nostitz d'accord, est la grande antagoniste de l'autre.

Je suis charmée que la Batthyany est à Naples, mais vous ne pourrez jamais plus penser à la prendre avec vous. Qu'elle vienne à Florence, s'embarque et vienne à Porto Gruaro et à petites journées ici. Je suis curieuse de ce que

---

[1]) Die Fürstin Eleonore Liechtenstein, Gemalin des Fürsten Carl.

[2]) Die Hofdame Gräfin Josepha Chanclos, welche an der Erziehung des verstorbenen Töchterchens des Kaisers hervorragenden Antheil genommen hatte.

[3]) Vielleicht die Gemalin des Feldmarschall-Lieutenants und Commandanten zu Raab, Otto Grafen Burghausen oder Burghauss, Wilhelmine Dorothea, Tochter des preussischen Generals der Infanterie Freiherrn Heinrich Carl von der Marwitz. Im Jahre 1718 geboren, ward sie 1743 katholisch und starb 1787 in Wien.

Rosenberg me dira sur tout ceci, ne l'ayant pas laissé ignorant sur l'envie de revoir mes enfants, de même que l'empereur, auquel j'ai à diverses reprises marqué mon intention, et que je vous avais même écrit, sans en faire une affaire vis-à-vis de votre frère.

Je suis bien aise que vous avez acquiescé aux désirs de votre belle-sœur de monter à cheval; je suis bien sûre que vous vous en acquitterez bien, et même utile pour votre santé; il n'y a que le choix des chevaux, qui est difficile. Embrassez de ma part votre cher mari, et tous deux j'embrasse de bon cœur. Je suis pleine de consolation. Adieu.

Ce 27 mai (1776).

Ma chère fille. Il n'y a rien de si incommode que les jours de poste ici; on ne reçoit les lettres que le matin, et on doit avoir répondu à quatre heures; voilà mon cas. Ne voulant faire attendre l'empereur, ni manquer l'église ni être *grantig*, qui est un grand point, je compte les moments pour retourner. Je ne crois pas l'empereur moins empressé; il me paraît de mauvaise humeur, quoique d'autres disent qu'il souhaiterait de prolonger le séjour. Je le ferais très-volontiers; il a toujours mauvais visage et m'inquiète, et moi un de prospérité sans appétit ni beaucoup de sommeil, mais je me porte bien, et j'espère l'arrivée de votre frère et belle-sœur achèveront de me réveiller. Je compte les traiter pour moi tout seul, surtout le temps des campements, où j'aurai ma chère Mimi avec. Je vous logerai cette fois-ci dans les chambres de la Vasquez, et elle où la Salmour a été. LIX.

La liste de votre voyage n'a pas trouvé approbation. Je ne sais pourquoi on trouve que vous vous arrêtez trop peu à Milan et Mantoue et Vérone, mais vous ferez selon votre bon plaisir, et viendrez seulement chez Rosenberg, qui s'en fait une fête infinie. Vous y trouverez ses deux sœurs [1]), lui, la Ferraris [2]), et avec eux la petite-fille de la Lenoncourt [3]).

Je suis très-contente et crois que le monter à cheval vous fera du bien; il faut seulement être sûre des chevaux et ne jamais courir la poste. Que dit Miltitz?

Je serai courte dans ma correspondance à cette heure, surtout tant que vous serez à Turin. Si vous pensez à Naples, on n'y fait pas moins pour vous; les lettres les plus touchantes de la grande différence entre les deux reines. Pour Lamberg [4]), il ne peut partir avant un ou deux mois, mais pour la maison je lui dirai d'en avoir soin; en tout cas vous pourriez vous adresser à Firmian d'envoyer quelqu'un qui puisse vous servir là. Je l'en préviens en cas que vous souhaitiez quelqu'un. Mes compliments à votre cher mari. Adieu.

Török est mort hier la nuit.

---

[1]) Die beiden Stiftsdamen Ludovica und Caroline Gräfinnen Rosenberg, 1730 und 1732 geboren, von denen die ältere 1790, die jüngere aber schon 1779 starb.

[2]) Henriette, geborne Herzogin d'Ursel, Gemalin des damaligen Feldmarschall-Lieutenants Grafen Johann Joseph Ferraris, Gouverneurs von Termonde, der im Jahre 1814 als Feldmarschall und Grosskreuz des Theresienordens starb.

[3]) Die verwitwete Marquise Angela von Lenoncourt, geborne Gräfin Ligneville, ehemals Obersthofmeisterin der Prinzessin Charlotte von Lothringen.

[4]) Derselbe war damals als Gesandter in Turin beglaubigt, aber nicht dort anwesend.

Ce 30 mai (1776).

Ma chère fille. Ce n'est qu'aujourd'hui matin, que j'ai reçu cette charmante attention de Naples pour ma naissance, où vous quatre et la Thérèse[1]) me faites vos compliments. Je répondrai aujourd'hui en huit à Naples, et vous remercie tous deux des vôtres. LX.

Les nouvelles de Naples ne sont pas satisfaisantes, comme vous verrez par celle-ci, que vous brûlerez. Je vous envoie deux lettres de votre sœur, que vous pouvez détruire de même; vous voyez, combien elle est touchée. J'adresse à cette heure mes lettres à Firmian, pour vous les faire tenir. Lamberg ne pouvant y venir, j'ai ordonné à Firmian de vous envoyer un cavalier de Milan, Belcredi, qui connaît très-bien la cour de Turin et vous sera utile, et vous pourriez descendre dans la maison de Lamberg. Je l'envoie sur mes frais; cela ne vous coûtera qu'un petit présent de plus. Je voudrais savoir, comment se porte votre caisse; je la crois en perte comme la Batthyany. On sera de bonne humeur à Milan à cause de la course à Reggio, où on est très-satisfait que vous avez quitté le *quinquina*. L'air d'Italie ni le remède n'ont pas fait autant d'effet sur vous que la vie active; la sédentaire ne vous convient ni pour le corps ni pour l'esprit, et c'est la raison, pourquoi je suis bien aise que vous apprenez à monter à cheval. Je suis bien rassurée sur la science de Markmüller[2]) auprès de Török; Jean Palffy et Molinary avaient fait courir bien des bruits. Lui est resté immuable qu'on peut procurer un délai, mais jamais le guérir. La fin

[1]) Wohl die älteste Tochter der Königin Caroline, die jedoch damals noch nicht ganz vier Jahre zählte.

[2]) Der kaiserliche Leibarzt Anton Markmüller.

a attesté ce qu'il a avancé dès le premier moment; on ne sait rien encore de sa disposition.

C'est aujourd'hui le premier jour d'été; nous avons eu un grand froid tous ces jours-ci. Le 3 nous rentrons, je ne peux attendre le moment. Je vous embrasse; dans un mois nous serons plus près. Je me fais un grand plaisir de vous revoir. Adieu.

Ce 3 juin (1776).

LXI. Ma chère fille. Ne soyez inquiète pour vos lettres; je les ai toutes reçues, non pas par Tarnotzy, mais plus tard par la poste. Je ferai encore examiner la chose; en attendant l'empereur dit que c'est vos gens qui ont porté les lettres à la poste à Rome à la place de Hrzan. Quand il les a demandées, elles étaient parties; de celles de Presbourg vous apprendrez de même qu'elles sont arrivées.

Je retourne demain à Schönbrunn avec grand empressement; les chaleurs qu'il a faites depuis trois jours, m'ont bien abattue. Votre portrait, dont je vous remercie, est arrivé; c'est un beau tableau. Les trois portraits qui s'y trouvent, ne sont pas flattés; le vôtre trop brun, le regard, quand vous êtes de mauvaise humeur, et la bouche nullement. Je le trouve comme tous vos portraits, et ne vous trouve pas engr[illegible]

Celle-ci [illegible] Turin, où vous trouverez Bel[illegible] Je suis de votre avis sur ce [illegible] et la fin de votre [illegible]

Ce 6 juin (1776).

Ma chère fille. Le grand jour de dévotion[1]), beaucoup de chaud, et vous sachant en chemin pour Turin, rendent ma correspondance très-gênée et courte. Vous ferez mes compliments au roi et à la reine[2]), au duc de Chablais et à elle[3]), et je me fais un vrai plaisir de savoir, comme vous aurez trouvé ce cher et unique neveu, qui m'intéresse toujours beaucoup, l'ayant connu dans un temps, où il me paraît que j'ai terminé ma vie[4]). Ce qui a passé depuis, me paraît comme un songe, et si j'étais hors du monde. LXII.

Nous sommes depuis avant-hier à Schönbrunn, et je me trouve une dose plus triste qu'ailleurs. Il paraît que tout ce que j'ai laissé l'année passée, est revenu: ma respiration plus mauvaise, le sommeil mauvais, mais pas incommodé; *spleenose,* ce qui est toujours sans une vraie cause. La confusion des lettres par le courrier sera examinée; le mieux est que j'ai reçu toutes. Je vous ai déjà dit que votre portrait ne me plaît pas; ma chère Mimi est beaucoup mieux, et je ne trouve pas tant de graisse non plus; je voudrais en voir plus le 20 de juillet. Mes compliments à votre cher mari; je lui recommande par le plus chaud, en visitant les forteresses, de ne pas trop s'exposer ou fatiguer; il ne sent rien, quand il est occupé du militaire. Qu'il pense à sa chère

---

1) Das Frohnleichnamsfest.

2) Victor Amadeus III. und seine Gemalin Antonie, Tochter Ferdinands V. von Spanien.

3) Marianne, Tochter des Königs Victor Amadeus, somit die Nichte ihres Gemals.

4) Anspielung auf die Anwesenheit des Herzogs von Chablais, des einzigen Neffen, welchen der verstorbene Kaiser Franz besass, zur Zeit seines Todes in Innsbruck.

petite femme et vieille maman, dont il fait toutes leurs consolations.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Je vous envoie ce chiffre pour la Goëss; si vous le trouvez trop beau, vous pouvez le rapporter.

Ce 10 juin (1776).

LXIII. Ma chère fille. Celle-ci vous trouvera en pays étranger; vous êtes déjà aujourd'hui selon votre liste à Alessandrie. Si vous avez le temps comme nous, vous n'aurez pas chaud, et le prince peut-être froid dans les montagnes. L'affaire de vos lettres de Naples est au clair; elles ont été données à Hrzan, le paquet à Pezold[1]). On l'a gardé à la douane, et comme personne n'est venu réclamer, ce n'est que depuis peu de jours qu'il a été délivré; cela cause à cette heure une autre inquisition à la douane.

Je suis assez inquiète sur une indisposition du prince Kaunitz; on dit *ein verschlagener Katarrh.* On l'a saigné deux fois; c'est le quatrième jour, la fièvre continue; il a soixante-quatre ans, et sa délicatesse et inquiétude me font trembler. Vous savez ma juste confiance en lui; j'avoue, sans lui je ne saurais mener cette besogne en dernier lieu. Nous venons de finir très-convenablement les affaires des frontières[2]) et de la Bucowina avec les Turcs; nonobstant toutes les intrigues à nous la faire manquer, sa fermeté et

---

[1]) Johann Sigmund von Pezold, sächsischer Ministerresident in Wien.
[2]) Gegen Polen.

honnêteté accoutumée en toutes les affaires ont mené très-heureusement à sa fin les frontières de tous côtés.

Je ne suis pas tranquille non plus sur la santé de l'empereur, qui tousse de temps en temps et a très-mauvais visage. Si mon cher fils, votre mari, tousse, je le trouverai aussi maigri, et je vous avoue, si vous n'êtes plus grasse que le portrait, je ne serai nullement contente; il n'y a que moi qui engraisse toujours pour mon plus grand tourment. Je vous embrasse tous les deux.

Ce 13 juin (1776).

Ma chère fille. Celle-ci vous trouvera, à ce que j'espère, à Milan, ainsi de nouveau chez moi, et près de votre retour auprès de nous. Je trouve très-convenable et agréable *für alle zwei Paare* de venir ensemble, mais j'avoue, pour mon cœur c'est presque trop à la fois, *die Mimerl und ihr Liebster wird halt das Kürzere ziehen.* Je suis très-occupée à vous loger tous, et vous serez mieux dans mes chambres que l'année passée en tout, et aussi près, car je me garde des chambres en bas aussi. Je me fais un vrai plaisir de vous voir monter à cheval; je suis sûre que mon amour-propre sera encore flatté, mais pour la sûreté des chevaux il faudrait bien des précautions, et je ne sais, si Miltitz en sera content. LXIV.

Kempelen, qui est chargé à l'avenir de la besogne du château et *Bauwesen* à la place de Török, vient de voir votre portrait et le trouve comme moi, qu'il vous fait bien du tort; le tableau est beau, mais le minois de ma chère Mimi n'y

est pas. Je ne vous mande aucune nouvelle, sachant que les autres ramassent tout pour vous amuser.

Le rhume de votre cher mari ne laisse pas que de me déplaire, surtout voulant se forcer dans les montagnes de Piémont à voir les forteresses. Je souhaite qu'il fasse le temps d'à cette heure, n'ayant point des chaleurs, mais une sècheresse si grande, qu'on craint pour la récolte, qui donnait de si belles espérances. Je suis charmée de la saignée. La Batthyany m'écrit de Rome, en s'excusant sur la Windischgrätz, qui ne peut soutenir la mer, d'être venue par terre. Entre nous, je ne suis pas fâchée, ce trajet n'est pas le plus sûr, étant fort sujet aux coups de vent; Léopold même en a couru le risque. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 17 juin (1776).

LXV. Ma chère fille. Votre lettre de Parme m'a fait plaisir, mais encore plus l'assurance de vous revoir le 13 ou 14, si cela se peut, à Laxenbourg en partie quarrée, étant bien assurée que vous ne manquerez pas le rendez-vous du 3 à Padoue.

L'impatience commence à me prendre; je ne compte pas seulement les jours, mais les heures. Celle-ci vous trouvera à Milan; assurez de ma part l'Aya de toute ma satisfaction, mais qu'elle se ménage, de même que les gens pour le service; celles qui ne sont pas capables, qu'elle les marque; il faut mieux leur donner une retraite. Vous assurerez aussi Firmian de ma part de toute ma confiance, qu'il mérite à si juste titre, et vous me marquerez, comme vous le trouverez; il me paraît depuis quelque temps moins confiant; j'en serais

fâchée. J'ai tout plein d'affaires et de chagrins particuliers, mais je me ranime en pensant à vous, mes chers enfants, que j'embrasse tous deux tendrement. Adieu.

Ce 20 juin (1776).

Ma chère Mimi. Que j'ai de plaisir de voir finir ce LXVI.
mois, et que le juillet m'est agréable! J'avoue, votre absence commence à me peser, mais quand je pense à votre situation ici, à votre tendre cœur et petite santé, je ne sais ce que je dois souhaiter, et souffre plutôt encore votre absence, que de vous voir morfondre ici. C'est pire que jamais de toute façon.

Je vous remercie de m'avoir écrit de Turin; je suis curieuse, comme on vous aura traitée, et des nouvelles du neveu Chablais. Je continuerai à vous écrire, mais court et sec, mais mon cœur n'est pas de même. Je vous embrasse.

Ce 24 juin (1776).

Ma chère Mimi. Je continue encore cette semaine à LXVII.
vous écrire à Mantoue par la voie de Montoya, enchantée de vous savoir chez moi, et contente et réussie à Turin comme ailleurs, ce qui ne flatte pas peu mon amour-propre. J'écris moi-même au duc de Chablais, pour le charger de mes compliments pour le roi, et je donnerai la lettre demain moi-même avec un compliment à Scarnafigi [1]). Je vois deux

[1]) Joseph Ponte Graf Scarnafigi, sardinischer Gesandter in Wien.

fois la semaine du monde, mardi et vendredi, comme à Laxenbourg. Tout le monde joue pêle-mêle, point de cercle ni appartement, on se promène, on vient, on part comme on veut. J'ai cru faire bien à cause des Toscans, qui ne voudraient pas avoir les jeux comme ceux de Milan, et il faudrait pourtant quelque chose; j'ai établi cela pour le séjour d'ici comme le moins pénible.

Mes lettres deviendront toujours plus courtes à cette heure, mais je ne suis pas moins impatiente de vous revoir. Ma tête, mes forces et mon humeur ne sont au reste pas les plus couleur de rose. Je me suis saignée avant-hier et me sens soulagée. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 26 juin (1776).

LXVIII. Ma chère fille. L'empereur veut que j'écris à Venise et plus à Mantoue; je le fais donc et écrirai encore le 29; après celui plus du tout, attendant dès lors votre heureuse arrivée, et non sans impatience, quoique vous me trouverez encore bien plus pesante et plus accablée que devant sept mois. Si la chaleur se joint, je deviendrai entièrement à rien.

Je suis enchantée de votre réussite à Turin; voyez ce qu'on écrit de Parme. J'ai hier expédié Scarnafigi avec une lettre de remercîments au duc de Chablais; je ne serai entièrement contente, que quand je saurai votre cher mari avec vous. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 29 juin (1776).

Ma chère fille. Vous n'aurez plus de moi que des *Wischerl,* mais vous ne trouverez qu'à Klagenfurt de mes nouvelles; les autres lettres vous manqueraient en chemin. Vous serez fort occupée à Venise ce peu de jours, et après la vie agissante et agréable, que vous menez depuis six mois, que le séjour d'ici vous paraîtra vide! Il ne faut se flatter; il est pire que jamais, et moi la première. Vous me trouverez changée, je le sens très-bien, non de visage, mais de force et d'esprit; je n'en peux plus. Je regarde ces deux mois comme une cure; *Goldtinctur; wenn diese nicht hilft,* tout est dit. Je vous embrasse tous deux; adieu. LXIX.

1780.

Ce 1 février (1780).

LXX. Ma chère fille. Je vous ai vue partir par ce temps avec peine, et je voudrais me flatter, étant sept heures, que vous êtes à Presbourg dans votre chambre à coucher bien chaudement, car à Schlosshof, j'en serais en peine. Je sais comme on vous a traitée *vom Controloramt;* ce n'est pas le veau gras qu'on vous a offert, mais bien refusé une vieille poularde. J'attendrai avec grande impatience les nouvelles de demain.

Voilà le portrait que vous ne trouverez pas flatté. Il y a aussi des meilleures nouvelles arrivées de Cologne [1]; si nous ne le gâtons pas ici, il y a de l'espérance; voilà bien des choses depuis dix heures que nous sommes séparées.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 2 février (1780).

LXXI. Ma chère fille. J'ai eu une grande consolation à dix heures, en recevant votre billet qui m'annonçait votre longue,

---

[1]) Hier handelt es sich um die einleitenden Schritte zur Erwählung des Erzherzogs Maximilian zum Coadjutor des Kurfürsten von Köln.

mais heureuse arrivée. La soupe à Schlosshof me fait croire que vous en aviez grand besoin, grâce au *Controloramt.* J'espère d'apprendre demain, que vous avez bien dormi et point de migraine. Mon rhume revient de temps en temps; j'ai très-mal dormi, mais rien ne me manque. J'ai eu une longue visite de Lacy, qui m'a occupée et attristée; rien en particulier, mais en général; tout est disloqué. J'ai beaucoup écrit aujourd'hui, en expédiant le courrier, surtout pour votre frère [1]), et j'ai bien prié pour mes chers enfants d'Hongrie. Je vous embrasse.

Ce 3 février (1780).

Ma chère fille. Voilà les lettres d'Italie heureusement arrivées à midi. Je vous envoie ma lettre de Ferdinand; c'est tout ce que j'ai. Notre cardinal [2]) va passablement bien, hors le sommeil; la Finkin [3]) lui fait tous les jours un plat; je crains qu'il dit par cérémonie qu'il le trouve bien. Mon Pichler va mieux; j'étais hier en grande alarme pour lui; il a pris une colique avec de la fièvre, mais cela s'est terminé; Störck dit qu'il est content. Koch va mieux et Chotek [4]) le jeune de même, qu'on a aussi saigné pour la colique, mais tout doit être merveilleux; on dit qu'il était menacé du miséréré. Nadasdy [5]), le colonel, qui était au service, a dû sortir, LXXII.

---

[1]) Wahrscheinlich ist hier Leopold gemeint.

[2]) Hrzan.

[3]) Elisabeth Fink, Mundköchin der Kaiserin.

[4]) Wahrscheinlich Gottfried Freiherr von Koch und Johann Graf Chotek, Hofräthe bei der Hofkanzlei.

[5]) Der Oberst Graf Joseph Christian Nadasdy, ein jüngerer Bruder des Hofkanzlers Leopold und des Feldmarschalls Franz Nadasdy.

ayant pris la rougeole; hier il était pour étouffer, mais aujourd'hui cela va mieux. Il loge avec sa sœur [1]); les garçons [2]) pourraient bien prendre aussi la rougeole. Je ne vous entretiens que de malades; voilà un mariage qui me plairait beaucoup: Batthyany [3]), qui est de la chambre, et la petite fille de notre princesse; je voudrais la débarrasser de ce fardeau.

Vous saurez déjà le départ précipité de Zichy d'ici et d'elle, pour voir leurs parents à Naples. On parle beaucoup là-dessus; je suis bien aise qu'on ne m'a demandé que la permission.

Je ne crois pas que vous devez écrire à l'empereur sur l'affaire des terres; ce sera assez tôt, quand vous en aurez l'expédition, mais vous ferez très-bien de consulter en tout Festetics, et j'approuve que vous mettiez Posch au fait de tout par Miltitz pour les papiers, mais pas à mon insu. Je lui dirais seulement, que nous deux avons la confiance en lui dans des arrangements de famille à faire, que Miltitz en est chargé, qu'il lui facilite la réussite; et je lui ferais voir le papier que vous avez donné aussi à l'empereur; c'est le mieux, à ce que je crois, pour en sortir le plus tôt. Je dois vous avertir aussi, qu'on dit que ces terres rapportent cent vingt mille florins et non pas quatre-vingt-seize mille, que la chambre le doit savoir, et que les *arrendatores* ont ce gain;

---

[1]) Barbara, geborne Gräfin Nadasdy, Witwe des verstorbenen Vicekanzlers Grafen Erdödy; Beider geschah so eben (S. 434) Erwähnung.

[2]) Die Söhne des Grafen Ludwig und der Gräfin Barbara Erdödy waren Carl Niclas, 1770, und Franz, 1772 geboren.

[3]) Wohl Johann Nepomuk Graf Batthyany, geboren 1744, ungarischer Hofkammerrath. Der Wunsch der Kaiserin scheint übrigens nicht in Erfüllung gegangen zu sein, denn Batthyany vermälte sich erst im Mai 1786, und zwar mit der Gräfin Antonie Herberstein.

tout cela fera encore des grabuges. J'ai répondu que vous ne voulez que cinq pour cent, et pas me tromper. Je vous embrasse; mes excuses à votre cher mari.

Ce 17 février (1780).

Ma chère fille. Je vous remercie de tous les soins maternels et patriarcales, que vous avez eus pour le voyage de votre frère [1]). Le temps a secondé vos vœux, et je le compte arrivé chez vous à deux heures, et toute la journée j'étais occupée de vous autres; cela a mis du baume dans mon cœur aigri. Vous me connaissez bien de m'avoir prévenue sur vos arrangements, cela m'a fait grand plaisir, et je trouve tout très-bien, surtout les matinées et dîners entre vous. J'étais encore bien contente en ceci même de votre frère. Je vous joins ce billet pour lui, et vous embrasse tous deux. LXXIII.

En cas que lui n'aurait écrit, ne lui donnez pas ce billet; faites-lui mon compliment, cela pourrait troubler sa présente situation heureuse; je n'exige rien ni ai du *Verschmach.*

Ce 19 février (1780).

Ma chère fille. En sortant de l'église à six heures et un quart, votre frère a été ici; grâce à vos soins, il est venu jusqu'à Fischa [2]) en deux heures, et sept quarts d'heures de LXXIV.

---

[1]) Maximilian, der sich nach Pressburg begab.

[2]) Gewöhnlich Fischamend genannt, Marktflecken und Schloss an der Mündung der grossen Fischa in die Donau; etwa ein Dritttheil des Weges von Wien nach Pressburg.

là en voiture. Il me paraît bien content de cette course, tout étonné de votre habileté au manège, et des amitiés que vous lui avez marquées; je vous en remercie et votre cher mari de même. Tant que les affaires de Moravie ne sont finies [1]), j'ai beaucoup à faire. Je vous embrasse.

Ce 23 février à 6 heures du soir (1780).

LXXV. Ma chère fille. Je suis consolée dans ce moment, en recevant ces lettres de Presbourg. Je crains pour demain, s'il commence encore à neiger; le pis est le terrible vent et froid; les pauvres souffrent beaucoup, et cela n'a pas encore l'air de cesser. Adieu.

Ce 19 mars (1780).

LXXVI. Ma chère fille. Nous avons eu le déjeûner ce matin comme avant huit jours, mais différent à mon cœur: deux objets bien chers y manquaient; les bracelets et bagues ont suppléé. Schöpfer [2]) a conduit les Chinois de Proli [3]) à Florence; le courrier qui y était destiné, étant tombé malade, il fallait ce même jour prendre un autre. Je ne lui ai

---

[1]) Die religiösen Unruhen in Mähren. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. Bd. X, 73—75.

[2]) Der Staffettenreiter Anton Schöpfer, im November 1780 zum kaiserlichen Kammerthürhüter ernannt.

[3]) Ueber die auf dem Schiffe „Kaunitz“ aus Canton nach Livorno und von da nach Wien gelangten Chinesen vergl. Bd. IX, S. 482, und die „Wiener Zeitung“ vom 19. und 23. Febr. 1780.

donné rien avec que quelques lignes. Je fais demander après le sac de riz; il est fort exact; je doute qu'il en ait porté. Les gardes [1]) commencent déjà le mois qui vient, leurs courses à mon grand regret; je dois vous avertir qu'ils ne pourront se charger de tant de gros paquets, qu'il faudra en charger les *agresti* à l'avenir. J'ai pensé bien souvent à votre gala; je suis charmée que le temps s'est remis au beau; gare demain un mal de tête. Je vous embrasse.

Ce 22 mars (1780).

Ma chère fille. Je suis bien aise que vous profitez du beau temps; pour moi il est très-obscur. Je suis bien aise que vous êtes aussi contente de mes lettres. Après Albert, ce roi [2]) est mon gendre bien aimé, et cela, je le dois aussi à vous autres, à cette visite si courte, mais qui a fait tant de bien. LXXVII.

Personne n'était plus étonné que moi, que les croix de commandeur [3]) ont été envoyées; j'ai cru qu'on les fera venir ici les fêtes, ou au moins les adresser au prince, à les leur donner. Cela me passe, mais je le relèvrerai vis-à-vis du

---

[1]) Anspielung auf die von dem Kaiser durchgesetzte Massregel, künftighin Officiere der ungarischen Leibgarde statt der bisherigen Cabinetscouriere als Eilboten an die österreichischen Gesandtschaften im Auslande abzusenden.

[2]) Ferdinand von Neapel.

[3]) Die beiden Commandeurkreuze des Stephansordens für Franz von Balassa und den Grafen Paul Festetics. Balassa war damals Oberdirector des Provinzial-Commissariates und geheimer Rath; er wurde noch im Jahre 1780 in den Grafenstand erhoben und starb im Jahre 1807 im Alter von sechsundsiebzig Jahren.

chancelier; les grâces mêmes sont offusquées ainsi par la façon de les donner. Votre cher mari peut donner à la fois mille ducats à Bálogh; je vous les ferai tenir ici plutôt qu'une augmentation de pension. On m'appelle pour l'église; je vous embrasse.

Ce 7 d'avril (1780).

LXXVIII. Mes chers enfants. Huit heures après ce billet, j'espère de me trouver moi-même avec vous, me portant bien. Je vous prie qu'on tienne une chaise par précaution au commencement de l'escalier; voilà mes misères. Mais je ne pense qu'à me trouver avec vous, qui me supportez si généreusement. Mille bénédictions pour cet heureux jour [1]; *cento mille anni.* Adieu.

Ce 12 d'avril (1780).

LXXIX. Ma chère fille. Mon retour était si heureux en quatre heures que mon arrivée, mais pas si gai, mais rempli de vous autres et de vos complaisances, tendresse et patience. Je vous en remercie encore, et en même temps mes excuses pour toutes les *seccature,* qui sont inséparables de moi. Vos deux frères [2]) étaient à mon arrivée à la voiture; l'empereur me paraissait assez bien. Tout le voyage est changé [3]),

[1]) Der achte April war der Hochzeitstag der Erzherzogin.

[2]) Der Kaiser und Maximilian.

[3]) Nach Russland.

il va par Holitsch à Trentschin, et le jour n'est pas fixé; je vous le marquerai dès que je le saurai. Le courrier pour l'Italie partira le samedi à midi, que vos lettres puissent arriver encore. Je me sens fort échauffée; Störck veut pourtant que je prenne demain médecine; je serai donc de mauvaise humeur, d'autant plus que ma table ne se voit de papiers. La Vasquez dit qu'elle n'a pas mal au pied, un peu à la cheville du pied; j'espère qu'elle se fera voir à Molinary.

En vous embrassant tendrement, j'ai toujours devant mes yeux les deux cavaliers du manège, si chers à mon cœur et à si juste titre. Adieu.

Ce 2 mai (1780).

Ma chère fille. Je vous sais bien bon gré de l'intérêt que vous prenez à votre frère [1]), et je suis tentée de lui laisser lire votre lettre. Il a eu un vilain accident aujourd'hui. Allant en *Birutsch* en ville, un enfant de six à huit ans est tombé entre les chevaux; par bonheur la roue n'a pas passé. J'avoue, cela me fait d'autant plus de peine, que je n'aime pas les princes cochers, et en ville c'était toujours défendu à cause des accidents inévitables. Je ne sais cette affaire que par lui; il dit d'avoir laissé le valet de pied avec l'enfant, et qu'il n'avait rien, mais toute la chose ensemble est triste, surtout si cela se vérifie, qu'il avait ordonné au cocher d'atteler autrement en sortant, que celui-ci n'en a rien fait, à son retour en disant: *dass also der Kaiser fährt.* LXXX.

[1]) Maximilian.

Je sortirai à mon grand regret samedi à Schönbrunn à cause de la Marianne, qui est fort inquiète, craignant la jaunisse. Störck veut qu'elle fasse de l'exercice et en voiture; elle dit que cela l'incommode. Si le temps ne change, j'irai donc m'y établir. Le courrier attend encore mes dépêches; je vous embrasse.

Ce 12 mai (1780).

LXXXI. Ma chère fille. La journée de demain, qui me pèse tant et a tant été pesante à mes pays, n'a eu d'heureux que votre naissance [1]), dont je remercie Dieu, le priant de vous conserver telle que vous êtes, pour rendre une mère heureuse, qui vous aime tendrement. La chaleur a été excessive; j'avoue, cela me l'a fait sentir doublement, à cause de mes chers enfants, qui le souffrent par attention pour moi, et la journée de même sera bien désagréable. J'ai eu Hrzan, dont je ne suis contente, Blumegen et Kolowrat. Je vais à cette heure me ranger pour demain, et vous réitère mes souhaits, en vous embrassant tendrement.

Ce 13 mai (1780).

LXXXII. Ce 13, jour heureux, qui m'a procuré la chère et aimable Mimi. J'ai commencé ma journée à faire mes dévotions; en sortant, j'ai reçu la vôtre, je crois par la poste,

---

[1]) Es wurde schon gesagt, wird aber zu leichterem Verständniss hier wiederholt, dass der 13. Mai der Geburtstag der Kaiserin und der Erzherzogin Marie Christine war.

n'ayant pu encore tirer de mes gens, par qui elle a été portée. J'ai voulu rester seule, mais ayant reçu en même temps ces deux billets, j'ai fait venir votre frère et les sœurs et la Vasquez et Störck pour mon déjeûner; le reste de la journée, je l'ai passé toute seule et contente, nonobstant le terrible vent, qui a ouvert à plusieurs reprises les fenêtres. Je ne sais comme les gens auront pu venir au château, et les planches de la terrasse auront encore volé. Depuis sept heures il baisse et j'en suis bien contente, vous croyant actuellement en chemin pour Lanschütz. Je suis bien fâchée du chaud que vous aurez souffert hier, et de l'incommodité d'aujourd'hui. Je vous embrasse tous deux.

Ce 29 mai (1780).

Ma chère fille. Il paraît que le temps va se mettre au beau; nous avons eu même chaud, mais les audiences et expéditions sans interruption empêchent, nonobstant que je loge en bas, de sortir seulement de la porte. Vous verrez par la note ci-jointe, quelle nouvelle nous avons reçue [1]); j'en suis toute abasourdie entre crainte et consolation; je remets le tout au bon Dieu et ne le prie que pour le bien de votre frère. On n'en doit pas parler en détail ou que cela soit sûr, mais vous ne pouvez plus faire les ignorants en gros, qu'on y destine votre frère avec son agrément, et pour le bien de la religion et de l'empire. Vous en parlerez avec le *Judex;* le [2]) voilà perdu pour l'Hongrie. En le disant aujourd'hui en LXXXIII.

---

[1]) Günstigere Nachrichten aus Köln über die Wahrscheinlichkeit der Erwählung Maximilians zum Coadjutor.

[2]) Maximilian.

gros au déjeûner à la Elisabeth, elle me paraissait d'en être informée. Quelques minutes après elle commença à sangloter. Je croyais pour le frère; point du tout: que tous étaient établis et elle seule était délaissée et destinée à rester seule avec l'empereur, ce qu'elle ne ferait jamais. Nous avions toutes les peines à la faire taire; il est triste de voir si peu de raisonnement. L'intéressé me paraît bien content. Je ne peux encore me faire à tout ceci; mon cœur se sèche, en voulant l'animer; j'en reconnais tout le bien, mais je ne saurais le goûter; je crains comme vous quelque revers.

De l'empereur je n'aurai plus rien de si tôt. Je vous avertis que jeudi matin part le courrier pour Paris; il faut avoir les lettres mercredi soir. Je vous embrasse.

Ce 3 juin (1780).

LXXXIV. Ma chère fille. Est-ce les incommodités de la famille, les tristes réflexions de vous perdre et votre frère et mon beau-frère d'un coup [1]), voir périr en Hongrie tout ce qui a été fait depuis quarante ans, le seul pays où j'ai cru avoir procuré quelques avantages, qui va retomber plus que

---

[1]) Durch den damals noch nicht eingetretenen, aber als nahe bevorstehend angesehenen Tod des Prinzen Carl von Lothringen wurden bekanntlich die Erzherzogin Marie Christine und Prinz Albert zur Generalstatthalterschaft der Niederlande berufen, somit aus Wiens Nähe entfernt. Da Erzherzog Maximilian in Folge seiner bevorstehenden Erwählung zum Coadjutor in Köln und in Münster nicht mehr der Nachfolger des Prinzen Albert in der Statthalterschaft Ungarns werden konnte, hielt Maria Theresia das, was sie in dem letzteren Lande geschaffen, für ernstlich gefährdet.

jamais, étant gouverné par des gouverneurs ou Palatins, tout cela m'a opprimée de façon, que j'ai cru être malade. Mais cela n'est pas; je me porte bien, mais accablée par mes réflexions et les faiblesses *meines schweren Körpers,* dont les reins, jambes, bras, ouïe, vue ne font pas ensemble un assemblage agréable, et me retiennent en tout. La partie à Dornbach [1]) me pèse déjà depuis huit jours; si je ne l'avais promis l'hiver, je n'en aurais fait. C'est ainsi que je passe mes vieux jours, ni utilement ni agréablement, à charge aux autres et encore plus à moi-même.

Voilà nos nouvelles. La lettre de Starhemberg m'a bien satisfaite, comme il envisage les choses, mais point pour la chose même.

Vous n'avez rien dit de trop à Cobourg [2]); à de pareils sujets il faut en dire un peu plus, le méritant de toute façon.

Ce 4 juin (1780).

Ma chère fille. Enfin j'ai des nouvelles du 28 de Kiovie de l'empereur par un postillon de la cour, qu'il a renvoyé. Il se porte bien, a eu beaucoup d'orages, les chemins toute plaine, et Romanzow [3]) l'a beaucoup obligé, en ne faisant semblant à son arrivée, le traitant en particulier. Il est venu à son auberge, l'empereur est venu lui faire la sienne à la parole, où il a trouvé beaucoup d'officiers et troupes qui, ces LXXXV.

---

[1]) Um daselbst Lacy zu besuchen.

[2]) Wohl der damalige Feldmarschall-Lieutenant und spätere Feldmarschall Prinz Friedrich Josias von Coburg-Saalfeld.

[3]) Der bekannte russische Feldherr Graf Peter Rumanzow.

trois jours qu'il y doit rester, étant venu trop tôt, exerceront et feront des manœuvres. L'impératrice a fait dire à Cobenzl[1]), qu'elle serait bien aise, s'il la suivait, et qu'elle pourrait lui procurer la présence de l'empereur. Il en est enchanté, et l'empereur aussi et moi encore plus; je trouve cette attention très-bien; aucun autre ministre ne va avec.

Cette lettre ne me fait pas plaisir; je vous avoue, je tremble. Si vouz le permettez, ce serait une œuvre de charité, de permettre ce que Buccow[2]) prie.

Nous venons de recevoir des nouvelles de Paris, que le roi et la reine ont pris au mieux, avec une grande satisfaction, l'affaire de Cologne; reste à cette heure encore le pape; c'est un grand inconvénient. Hrzan ici, je ne le trouve pas bien; il est à Hetzendorf; je serais charmée de le voir partir, l'air d'ici ne me paraît pas lui convenir. Le temps se met au grand chaud pour demain, et demain en huit jours nous dînerons à Laxenbourg, le soir au camp. Je vous embrasse.

Ce 9 juin (1780).

LXXXVI. Ma chère fille. Vous aurez vu par le billet de Starhemberg, dans quelle triste situation nous nous trouvons pour

---

[1]) Graf Ludwig Cobenzl, österreichischer Gesandter in Russland.

[2]) Vielleicht Georg Freiherr von Buccow, ein Sohn des schon 1764 verstorbenen hochverdienten Generals der Cavallerie und Commandirenden in Siebenbürgen, Adolph Nicolaus Freiherrn von Buccow. Baron Georg Buccow diente damals im Dragoner-Regimente Lobkowitz als Oberstlieutenant; im Winter 1778—1779 hatte er sich das Theresienkreuz erkämpft. Einen Adolph Freiherrn von Buccow finden wir unter den Zöglingen des Theresianums, die am 28. März 1776 eine Prüfung aus der Mathematik und der Mechanik ablegten.

l'âme et le corps[1]), et ces vilaines gens qui l'entourent, surtout la dame[2]), ne pensent qu'à en profiter encore, et Starhemberg n'y peut agir selon la nécessité: voilà ce que c'est de n'avoir de femme. Ces messieurs en sont la dupe en vivant, et encore plus en mourant. Je ne saurais vous dire, combien j'en suis affectée, l'aimant tendrement et ne pouvant lui être utile. Rien ne me coûte tant que d'être spectatrice dans une occasion de la dernière importance. Si Weiss[3]) vivait encore, je ne serais pas si embarrassée, mais à cette heure je n'ai que Starhemberg, qui est sûrement actif et attaché, mais dans ces cas lui-même peu expert.

Le temps faisait mine de se raccommoder; le voilà encore tout couvert, et je vous suis obligée de n'avoir continué les eaux; il faut beau temps et chaud, pour qu'ils puissent faire bon effet.

Point de courrier ni de Rome ni de Cologne; on sait que le roi de Prusse a déclaré qu'il laissera passer encore moins cet établissement que celui de Bavière; jugez ce que mon cœur, qui n'a jamais souhaité cet établissement, doit sentir. Cette avance serait encore le pis de ce que j'ai déjà souffert de lui, mais pourtant préférable à une guerre. Ce n'est qu'à vous deux que je me confie; jugez combien je suis agitée et abattue, et je vous embrasse.

---

1) Maria Theresia meint hier den Prinzen Carl von Lothringen.

2) Die Gräfin Choiseul-Meuse.

3) Joseph Gabriel von Weiss, Hofrath und geheimer Cabinetssecretär des Prinzen von Lothringen.

Ce 10 juin (1780).

LXXXVII. Ma chère fille. Votre raisonnement sur l'état de votre cher oncle n'est que trop juste, et vous pensez très-bien, si cela touchait votre mari ou moi, de parler clair et de ne pas laisser perdre des moments si précieux, car je compte bien aussi sur votre amitié en tel cas, car on ne se connaît jamais. Cette vilaine femme, qui l'obsède pour son intérêt, ne laisse approcher personne; elle a déjà brouillé Ferraris avec le prince à cause du compliment, dont je l'ai chargé à son avant-dernier voyage. Le prince est sorti en *Biroutsch*, mais la nuit n'était pas bonne; il la passe dans une chaise, mais lui n'en veut convenir; il dit que c'est la pituite, qu'il dort bien. Il prie Starhemberg de partir, et a refusé de faire tenir une consulte, le laissant arbitre de la tenir chez lui.

Ugarte [1]) est venu avec votre lettre à midi; il est bien vif; je lui ai dit qu'il avait la promesse dans son décret, qu'il peut rester tranquille. Quel malheur qu'il arrive, cela n'ira pas si vite, et celui qu'on a proposé, était le même qui mène ce referat trois ans, Carqui [2]) étant malade, mais il n'a pas démordu. Je lui ai dit de ne faire aucun pas, que je ne compte faire aucun; cela irait trop loin. Ne croyez pas que nous nous sommes séparés mal, mais je lui ai fait voir l'inutilité de tous les pas à faire pour à cette heure.

Nous venons de recevoir un courrier de Metternich [3]), que les voix sont aussi à Münster la moitié pour votre frère,

---

[1]) Wohl der schon Bd. I. S. 343 erwähnte niederösterreichische Regierungsrath und Kammerherr des Erzherzogs Maximilian, Graf Wenzel Ugarte.

[2]) Lorenz Joseph von Carqui, Hofrath bei der Hofkammer.

[3]) Graf Franz Georg Metternich, bevollmächtigter Minister bei den geistlichen Kurfürsten, dann dem niederrheinischen und westphälischen Kreise.

mais le roi de Prusse a fait donner une déclaration menaçante à l'Electeur. Il faut voir les suites; je ne me fie pas encore. Je vous embrasse.

Ce 4 juillet (1780).

Ma chère fille. Voilà des nouvelles moins bonnes, et j'avoue, mon courage n'a duré que 24 heures. Je ne viendrai pas samedi, mais lundi. Votre frère prendra la tonsure dimanche en ville dans la grande chapelle à l'oratoire, et je compte m'y trouver; ce sera à neuf heures; cela me coûtera. C'est pour pouvoir jouir du canonicat, mais il ne mettra pas l'habit, mais plus d'uniforme que celui de *Deutschmeister*. LXXXVIII.

J'ai reçu ces nouvelles de Moscou, qui ne méritent pas un courrier; j'avoue, je ne suis pas satisfaite, et l'avenir de tout côté me paraît très-noir; je tâche de me tenir au présent.

Votre charmante réflexion sur les prières m'a bien touchée. Je vous avoue, que j'ai par propos délibéré déjà retranché des petites choses exprès pour diminuer vos regrets. Pour les miens, tout est dit alors, mais connaissant votre tendre et délicat cœur, tout est à craindre. De vous voir tous deux bien et convenablement établis et tranquilles pour l'avenir, doit nous récompenser de toutes les pertes présentes, et votre cher mari vous tient lieu de tout. Vous sachant heureuse, cela me soutient en tout, sans cela je ne jouis plus de rien que d'être seule dans ma chambre, et cet état convient à mon âge et état. En vous embrassant tendrement...

Ce 18 juillet (1780).

LXXXIX. Ma chère fille. J'étais levée à quatre heures, et mon cœur m'a dit, quand vous êtes partis. J'ai soupé le même moment; mes gens m'ont rapporté que vous sortez de la cour. Il a fait toute la journée un temps très-bas; nous sommes actuellement menacés d'un orage; il tonne assez, mais pas près et point d'éclair encore. C'est dans ce moment, que je reçois du 4 des nouvelles de Pétersbourg. L'empereur me charge de compliments pour vous, que vous voulez l'excuser de n'avoir encore répondu à votre lettre, n'ayant pas un moment à lui. Matin toilette, puis dîner, souper, fêtes à la jeune cour et chez l'impératrice; Panin[1]) et Potemkin[2]) à combiner. Il reviendra tout de suite, et je crois, ne disant pas le jour qu'il veut partir, qu'il sera ici à la fin de ce mois au plus tard. La journée d'aujourd'hui a mis une dose de plus de noir dans mon cœur. Je souhaite que votre chasse réussit, et que le temps ne vous gâte cet innocent plaisir. Adieu.

Ce 25 (juillet 1780).

XC. Ma chère fille. Il fait bien chaud, et mon rhumatisme m'a empêchée de dormir, de façon que j'ai dormi de jour. Je me porte au reste bien et fais comme de coutume mes occupations. Encore des nouvelles de l'empereur du 12; il

---

[1]) Graf Nikita Panin, russischer Staatsminister für die auswärtigen Geschäfte.

[2]) Der bekannte Günstling der Kaiserin Catharina, Fürst Gregor Potemkin.

dit qu'il part le 18 et sera le premier en Galicie, toujours enthousiasmé de son voyage. Le garde a été renversé et est resté en Lithuanie; ses lettres ont été portées par le maître de poste de Grodno.

J'ai lu votre papier, et j'avoue, dès le premier moment vous savez que j'étais pour les dames du palais. Je sais ce qu'on souffre avec les filles; vous et moi seront moins tourmentées, si vous avez des femmes; c'est un tourment continuel pour s'établir. Il faudrait avoir dix ou douze, qu'elles ne servent qu'un mois l'année. Vous ferez le mieux, et votre cher mari d'accord, vous aurez vu que je n'ai pas répliqué, quand vous pensiez aux demoiselles, mais je préfère les dames. Je vous embrasse.

Ce 30 juillet (1780).

Ma chère fille. Plaignez-moi, je serai toute la semaine hors de chez moi. Demain à neuf heures chez les Schwarzspanier le service que les régiments tiennent pour notre cher prince [1]; après-demain à neuf heures votre frère recevra les *quatuor minores* en ville dans la chapelle, mercredi les ministres, jeudi *die Normalschule* en ville, encore du militaire, vendredi le service *im deutschen Hause,* samedi la seconde messe du carme [2]), confesseur de l'Amélie, dans son couvent [3]). L'at- XCI.

[1]) Die beiden Regimenter des am 4. Juli verstorbenen Prinzen: Deutschmeister und Carl von Lothringen.

[2]) Der Carmeliter P. Johann Leopold a Sancta Maria Magdalena, Beichtvater der Erzherzogin Amalie, Herzogin von Parma.

[3]) In der Leopoldstadt. Bei der Feierlichkeit setzte ihm Maria Theresia als Zeichen ihrer besonderen Gnade persönlich einen Kranz auf. Vergl. „Wiener Zeitung" vom 12. August 1780.

tente de l'empereur à cette heure à tout moment, tout cela me brouille. Vous direz pourquoi j'entreprends tout cela? Je l'avais promis; je ne prévoyais pas que cela viendra tout ensemble. Mon bras est mieux, mais un remède qu'il[1]) me donne, paraît m'échauffer; je le laisserai.

Je chercherai les plans en ville pour Marimont; je crois ne les pas avoir, ni de Tervueren ni Bruxelles; si je les trouve, je vous les enverrai. Kaunitz les a demandés à Starhemberg. Je crois qu'il demande pour cela un personnage pour faire plus vite les plans.

Je suis entièrement d'accord de ce que vous me dites sur votre situation présente et sur l'idée du départ et retour: c'est le seul moyen de le rendre supportable. C'est donc du jour que vous partez, que vous avez accordé, sans attendre autre ordre que d'avertir que vous partez de Bruxelles, votre retour ici ainsi dépendant uniquement de vous autres, sans attendre plus de permission. Cela est nécessaire pour nous rassurer toutes deux, et je vous embrasse.

Ce 31 juillet (1780).

XCII. Ma chère fille. Un garde arrivé du 20 de Narva, premier gîte de Pétersbourg, me porte le retour de l'empereur, mais pas encore qu'il sait la mort du prince; il sera le 2 à Zamosk. Je compte que je recevrai à cette heure tous les deux jours des gardes, et l'empereur sera ici le 8, et à peu près la nouvelle de Cologne de même. La journée de demain sera encore bien touchante pour moi; je ne peux m'y faire,

[1]) Wahrscheinlich Störck.

de voir mon fils d'église. Nous avons reçu de Cologne, que les *unanimia* se trouveront, mais de Münster des nouvelles plus mauvaises. Une lettre signée de tous les dissidents, assez forte, envoyée en droiture à moi, à l'empereur comme un manifeste et une protestation, de même à Ratisbonne, et je ne doute à tous les autres princes. C'est pourtant sensible de se voir compromis avec un Fürstenberg[1]). Je crains que la chose traînera, et voilà le triomphe de nos adversaires. Hanovre se conduit au plus mal, après les belles paroles du roi et de Stormont[2]); ce n'est pas la première fois.

Ne soyez pas inquiète pour vos lettres, je les brûlerai moi-même, ou par la main de la Guttenberg ou Grasse[3]), auxquelles je peux me fier.

De ce qui est arrivé hier avec votre lettre, c'est moi qui en suis la cause. Ne voulant laisser la lettre, crainte d'être mêlée, sur ma table, je l'ai mise dans le *Schuberl* des lettres d'Italie pour vous, et je l'ai oubliée. Je vous embrasse.

Ce 1er d'août (1780).

Ma chère fille. Je suis comme vous, de craindre tant que nos élections ne soient réalisées; celle de Münster paraît encore orageuse. Je ne saurais vous dire avec quelle dévotion votre frère a pris les ordres. Vous pouvez bien vous présenter, combien j'étais touchée, d'autant plus que mon XCIII.

---

[1]) Franz Friedrich Freiherr von Fürstenberg, kurkölnischer Conferenzminister in Münster und Bewerber um die Wahl zum Coadjutor.

[2]) Der englische Minister Lord Stormont.

[3]) Die Kammerfrau der Kaiserin, Theresia Freiin von Grasse.

cœur n'est pas d'accord avec la raison, et que l'habit me coûte à voir.

Vous recevrez par la diligence les plans de Marimont et de la maison de Bruxelles, que je ne croyais avoir. Je vous les prête; vous pouvez les faire copier, mais ils me seront plus qu'utiles à cette heure et de consolation.

Voilà le second journal reçu hier[1]), qui est fort amusant; on s'est séparé le plus cordialement, mais sans affaires. La Marianne s'est faite saigner pour soutenir le reste de la semaine. Je vous embrasse tendrement.

Ce 7 d'août (1780).

CXIV. Ma chère fille. Nous venons de recevoir la nouvelle qu'aujourd'hui votre frère aura été élu unanimement à Cologne; il s'est déjà fait couper les cheveux, et demain il sera en abbé. Nous attendons la nouvelle samedi ou dimanche; il y aura gala le jour après son arrivée, en noir, rubans de couleurs et appartement.

L'empereur m'a envoyé Tarnotzy avec cette liste de son arrivée, avec une lettre très-galante, qu'étant trois jours en retraite, et ne pouvant venir le 17, il employera le temps à examiner la Vistule; j'avoue, dans ce moment-ci je suis bien aise.

Lederer[2]) est revenu bien content de vous autres, mais surtout de votre cher mari, et il est tout content pour le

---

[1]) Von Joseph über den Aufenthalt in Russland.

[2]) August Gottlob Freiherr von Lederer, Hofrath der geheimen Staatskanzlei, Vorstand des niederländischen Departements. Er hatte sich nach Pressburg begeben, um verschiedene auf die österreichischen Niederlande bezügliche Angelegenheiten mit der Erzherzogin und ihrem Gemal zu besprechen.

bonheur de ces bonnes provinces. Je lui ai dit ce que vous me marquez, de le souhaiter avec vous. Il est très-nécessaire ici, et plus utile pour vous autres que là-bas. Vous croyez que tout est à ma disposition selon la lettre de l'empereur; cela était de tout temps, et pouvais-je empêcher les chagrins et contradictions à ce bon prince et à Starhemberg? Je ferai tout mettre au net; si l'empereur arrive, tout s'expédie tout de suite. La modestie de votre cher mari pour le remplacement des places, je ne l'accepte pas. Pour Miltitz, Ostende ne saurait lui convenir ni à moi, mais bien celui de Ferraris [1]). Je vous embrasse.

Ce 11 d'août (1780).

Ma chère fille. Voilà l'heureuse nouvelle de Cologne arrivée, le 7 à onze heures unanimement, avec une joie inexprimable du peuple. Votre frère en est bien content et touché; cela rend ma joie plus solide. J'espère de vous voir demain, je n'écrirai pas ce soir; adieu. XCV.

Ce 30 septembre (1780).

Ma chère fille. J'ai reçu vos deux lettres, et Miltitz qui m'a décontenancée, et que j'ai fait venir demain pour lui donner à midi mon billet pour Starhemberg, qui ne va pas trop bien; cela nous manquerait encore. Les adieux du XCVI.

[1]) Das Festungsgouvernement von Termonde.

pauvre Schlosshof vous auront coûté; il était bien heureux de faire l'union de deux cœurs si tendres et si droits, et sa mémoire sera toujours un sujet de consolation pour moi, ne craignant pas que le changement du pays et du genre de vivre puisse influer sur la solidité de vos tendresses et estime. Un peu plus agréablement ou plus tranquillement ne fait point d'objet dans des caractères comme les vôtres, et avec de la religion et piété je ne crains les mauvais exemples.

J'ai vu la Batthyany, qui est désolée et a bien pleuré chez moi. Que pouvais-je lui dire? Rien, et faire encore moins; cette situation est cruelle. J'ai vu Hildbourgshausen [1]) en pleureuse pour son neveu, mort même en quinze jours [2]). A 79 ans le défunt l'ayant fait tuteur et administrateur régnant d'Hildbourgshausen, il me paraît que ce dernier le flatte pourtant [3]). Que les hommes sont faibles! Je sens une dose de plus de faiblesse en homme et en femme, en vous embrassant tendrement.

---

[1]) Der damals schon 78 Jahre zählende Feldmarschall Prinz Friedrich Joseph von Sachsen-Hildburgshausen, bekanntlich Commandant der Reichsarmee in der für sie und die Franzosen so unglücklichen Schlacht bei Rossbach.

[2]) Herzog Ernst Friedrich Carl, der Grossneffe des Prinzen Carl, in dem Augenblicke seines am 22. September 1780 erfolgten Todes 43 Jahre alt.

[3]) Der damals 17 Jahre alte Herzog Friedrich stand bis zu seiner mit dem 21. Jahre erreichten Volljährigkeit unter der Vormundschaft seines Urgrossoheims Joseph; ja er überliess ihm die Regierung bis an dessen erst am 4. Jänner 1787 erfolgten Tod, nach welchem er sie selbst übernahm.

Ce 23 octobre (1780).

Ma chère fille. Prestanti[1]) est revenu heureusement à quatre heures et m'a porté votre cher et aimable billet. Vous avez raison; je serais contente, si d'autres le sont, et surtout vous autres, qui le méritent si bien, et c'est un plaisir à vous aimer ou faire des attentions; vous ne laissez rien à désirer et rendez tout au centuple et même d'avance. Je joins dans une feuille à part, comme on m'a déclaré aujourd'hui l'idée du voyage, qui correspond à ce que Lacy m'a dit hier. Je garderai le courrier jusqu'au 4 ici, pour que vous puissiez le charger de commissions. J'attends avec empressement demain la première estafette; je ne fais point de chambellan hors Seckendorf[2]); sans faire grand bruit, je le dirai à Rosenberg. Pour les autres placets, ils iront bien avec tant d'autres, qu'on ne peut contenter. XCVII.

Voilà encore des extraits; Lederer était en peine sur ceux de la caisse, qui ne sont clairs et qui, je vous avoue, me donnent quelques inquiétudes pour l'avenir, et nos finances de même. Le prince Kaunitz même me paraît embarrassé; enfin nous sommes tous comme une soupe dans un pot qui bouille.

J'ai presqu'un œuil bouché et un commencement d'érésipèle et de rhume, mais c'est peu de chose, et je vous le marque par cette exactitude, qui doit vous rassurer et me conserver toute votre confiance. Je vous embrasse.

Vous me renverrez ce papier de voyage après en avoir tiré copie; il y aura encore bien des choses changées. J'y ai mis aux incertains cette marque.

---

1) Ein Courier des Grossherzogs von Toscana.

2) Alexander Freiherr von Seckendorf, später geheimer Rath.

Ce 24 octobre (1780).

XCVIII. Ma chère fille. Voilà de très-bonnes nouvelles qui me font autant de plaisir que la délivrance même[1]). Mon œil et mon bras vont mieux. Ne soyez pas inquiète que je vous fais un marché avec l'empereur; je ne lui en parle sur rien et suis contente qu'il s'est prononcé lui-même pendant les cérémonies. Quand vous arriverez[2]), il sera en Hollande, mais au retour, quand vous serez tranquille, il viendra passer huit ou dix jours avec vous, ce qui me fait plaisir; si c'est même une *seccatura* pour vous, cela convient pour lui et pour nous. Je l'aurais exigé, mais je suis bien aise qu'il l'a dit de lui-même au déjeûner devant vos sœurs. La Marianne l'a d'abord relevé, quand nous étions seules, et nous en étions bien aises. Je ne voudrais dans la maison la batterie de cuisine, toutes les cheminées et leur garniture, les bras, les pendules et les lustres et canapés et chaises, et les tableaux pour votre cher mari.

La Vasquez m'a dit une fois quelque chose des vues de Naples à Schlosshof. Si votre cher mari les souhaite, elles sont à son service, et tout ce qu'il trouverait encore; qu'il se range avec Rosa[3]) à mettre d'autres tableaux, pour ne changer la boiserie. C'est la même chose à Presbourg; en prenant les tableaux de votre cher mari, il faudra substituer d'autres vilains de nous, et au cabinet bleu je crois rien que de la boiserie. Mais les lustres de cristal, il faut les

---

[1]) Die Grossherzogin von Toscana brachte am 15. October 1780 die Erzherzogin Amalie zur Welt. Dieselbe starb unvermält am 25. December 1798.

[2]) In Brüssel.

[3]) Joseph Rosa, Director der kaiserlichen Gemäldegallerie im Belvedere.

prendre avec; cela on ne trouve pas là-bas. Vous voyez que je suis occupée de mes chers enfants et de leur amusement. En vous embrassant tous deux . . .

Ce 28 octobre (1780).

XCIX.

Ma chère fille. Que la fin de votre lettre m'a fait plaisir, de ce charmant dîner que vous savez si bien apprécier et mériter. Ce sont les seuls vrais bonheurs dont on peut jouir sans s'inquiéter; je vous les souhaite encore quarante ans. Beaucoup dépend des femmes, si elles ne se laissent aller à leurs humeurs, volontés, à conserver l'estime et amitié de leurs maris. Vous êtes faite pour cela; joint à cela votre tendresse peu imitable et la solidité et amitié de mon cher Albert me font espérer toute la solidité, que je n'ai jamais trouvée nulle part dans ma vie ou mes entreprises.

Je ne suis nullement d'accord avec l'idée de Starhemberg du changement des trois mois de grand-maître. Pour les mille florins, j'avoue, je suis de son aveu; cela ne fait que trois cents quinze plus que vous avez voulu donner pour la grande-maîtresse. Je suis d'accord en tout, et pour la vaisselle je le serais de même, et pour bien d'autres choses dans ce goût, si Kaunitz serait plus actif. Peut-être pourra-t-on encore arranger cela, mais je n'ose paraître, si cela doit réussir.

Je serais bien fâchée si vous perdez *den Oberjäger;* sa femme était une digne femme et assez bien; je l'ai connue de l'inoculation; il faudra se marier tout de suite. Ce même spectacle je crains une fois pour notre grande-duchesse; cette

fois-ci, grâce à Dieu, nous voilà dehors. Vos sœurs vont bien et moi aussi, je pense pourtant à une saignée. Je vous embrasse.

Ce 15 novembre (1780[1]).

C. Ma chère fille. Vous aurez vu par la mienne, que j'ai bien calculé que le gros vent n'est venu que vers onze heures, et alors je me flattais de votre passage. Mais pour aujourd'hui je ne me flatte pour rien, et crains que nonobstant cette vilaine journée vous n'êtes allée à la chasse. Je souhaite demain un meilleur temps, et surtout pour Altenbourg. Jour de fête et de courrier, cela me fait finir, vous embrassant. Adieu.

Undatirt. (16.? November 1780.)

CI. Ma chère fille. Courrier et jour de poste m'ont vraiment accablée; je commence aussi un peu à tousser, mais sans incommodité ou fièvre; je suis seulement plus pesante que d'ordinaire, et noire comme un charbon. Imaginez vous, que Starhemberg demande à cette heure d'aller avec son

[1]) Dieses und die nachfolgenden kurzen Briefchen, welche Maria Theresia in ihren letzten Lebenstagen an ihre Tochter Marie schrieb, sind schon von Wolf in seinem Buche über die Erzherzogin Bd. I. S. 166—168, jedoch in deutscher Uebersetzung mitgetheilt worden. Dieser letztere Umstand wird es rechtfertigen, dass sie hier in der Sprache, in der sie niedergeschrieben wurden, Aufnahme finden.

fils[1]) pour huit jours à Paris, voir derrière une grille la jeune Arenberg[2]). L'empereur l'a d'abord accordé; je me suis conformée avec étonnement. Adieu.

Undatirt. (18.? November 1780.)

Ma chère fille. La neige m'afflige pour vos projets; je suis toute retirée doublement, mon rhume ayant augmenté cette nuit. J'en suis accablée, et j'ai passé ma journée sur le sopha, ayant la tête prise et peu d'haleine, mais point de fièvre, ainsi rien de conséquence. Je resterai demain au logis et m'épargne une toilette et église. Je vous embrasse tendrement. CII.

Ce 19 novembre (1780).

Ma chère fille. Vos deux Messieurs viendront pour la chasse; ils seront plus heureux de vous voir le 21[3]), que je ne me souviens pas d'avoir manqué une fois. Mon rhume s'est déclaré tout de bon, il faut avoir patience; j'ai la tête prise, mais point de fièvre. Le cœur est aussi pris depuis longtemps, tout cela ensemble fait un vilain mélange. Amusez-vous bien, cela m'en fait aussi; donnez cinquante ducats à cet officier des invalides à Presbourg. Je vous embrasse. CIII.

---

[1]) Graf Ludwig Starhemberg, geboren im März 1762.

[2]) Offenbar die Prinzessin Louise von Arenberg, jüngste Tochter des im Jahre 1778 verstorbenen Feldmarschalls Herzog von Arenberg. 1764 geboren, vermälte sie sich wirklich im Jahre 1781 mit dem Grafen Ludwig Starhemberg.

[3]) An diesem Tage scheint die Erzherzogin ihr Namensfest gefeiert zu haben.

Undatirt. (20.? November 1780.)

CIV. Vous remettrez celle-ci à votre cher mari. Je vous fais mon compliment, de même pour notre bonne Vasquez. Il est neuf heures passées; depuis une copieuse saignée à six heures je me sens très-soulagée et espère que la force du rhume cèdera aussi; j'étais fort accablée. Je vous embrasse.

Ce 20 novembre (1780).

CV. Ma chère fille. Ne vous alarmez pas en apprenant une saignée. Je devais la faire, il y a un mois; je l'ai différée par cette idée d'hydropisie. Je suis levée; je fais mon train ordinaire; j'ai expédié toute la poste, sans recevoir les lettres d'Italie. L'empereur est à la chasse; il n'y a donc rien à craindre, et ne vous laissez interrompre dans vos projets de chasse; vous recevriez une estafette, si j'étais moins bien demain. En ne recevant rien, comptez que tout est en ordre. Je vous embrasse.

Ce 21 novembre (1780).

CVI. Ma chère fille. La nuit était bonne et je me croyais guérie jusqu'à dix heures du matin, mais depuis la toux, l'oppression est revenue, même un peu d'altération, et j'ai passé ainsi ma journée fort incommodément et pleine de réflexions. Ce que vous me mandez pour Kempelen, il fera bien partout; ce n'est que pour sa santé, que j'étais en peine

dans ce temps-ci; la femme étant avec lui, c'est un point essentiel. Je le dirai demain comme une chose faite à l'empereur. Pour le titre de baron, cela dépend de lui. Je vous embrasse.

Undatirt. (22.? November 1780).

Ma chère fille. J'ai prévu vos chères offres, mais vous savez que je suis une mauvaise malade et reste volontiers seule. Si nonobstant que je ne profiterai guère de vous autres, vous voulez pour un instant nous venir voir, si cela ne change vos dispositions, vous serez reçue avec empressement. Dans le doute, si vous avez vu ces deux lettres de la reine, que vous brûlerez, je vous les envoie. L'imprimé de Bruxelles ne m'a pas plu, étant faible. CVII.

Ayant écrit en Italie, et une médecine au corps, je finis, vous embrassant.

INHALT.

An den Erzherzog Ferdinand.

1776.

1777.

1780.

An den Erzherzog Maximilian.

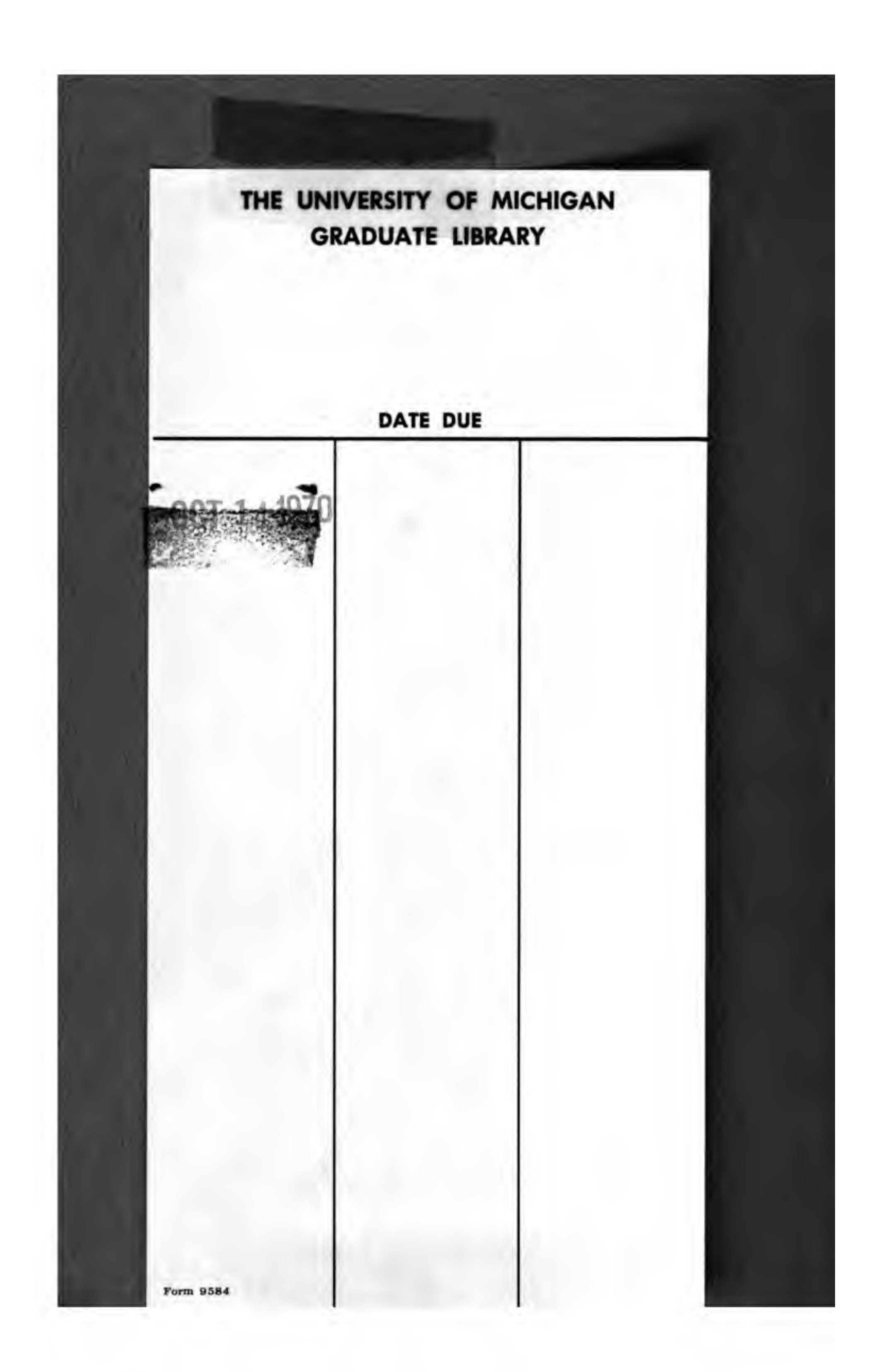
An die Erzherzogin Marie Christine.

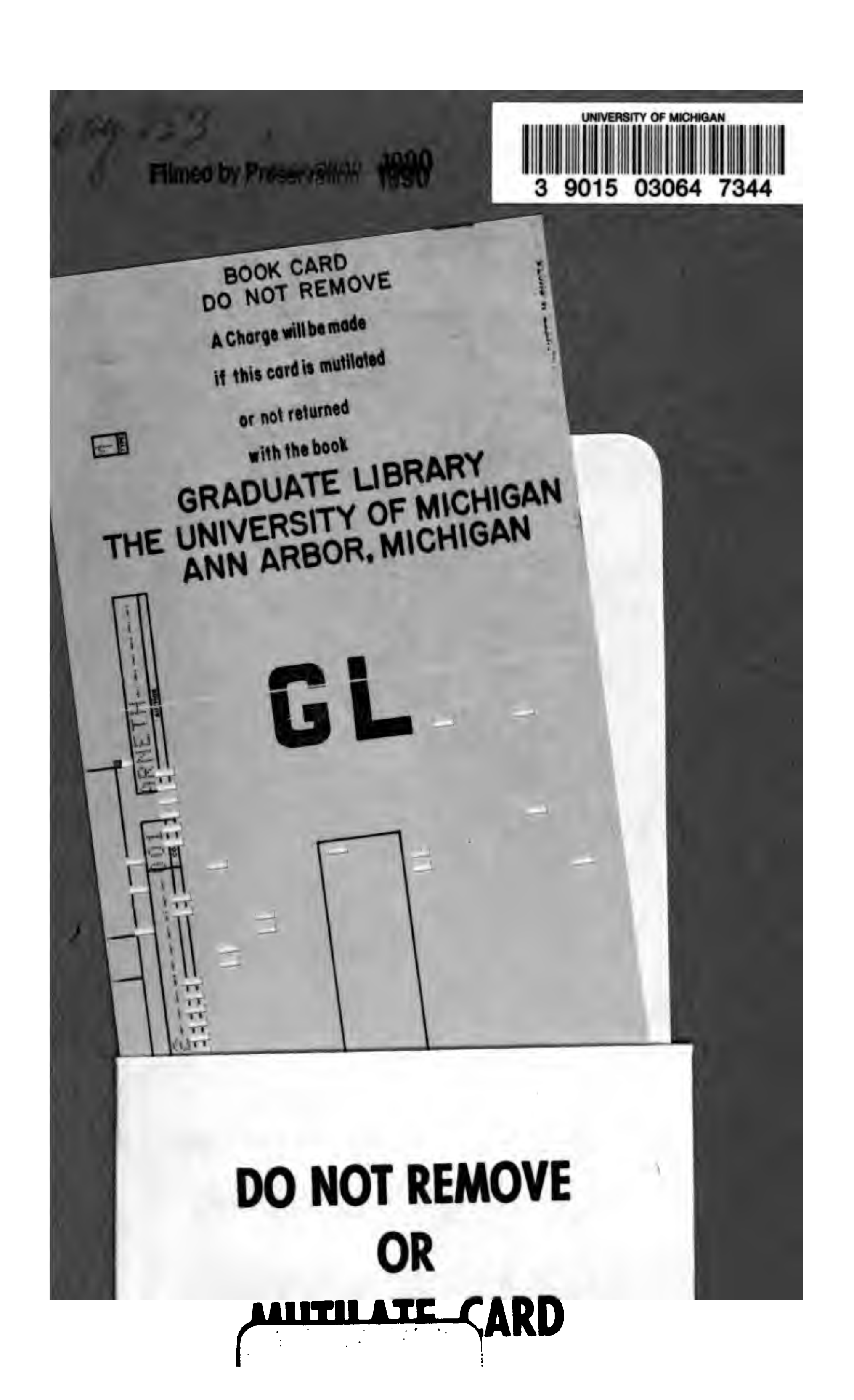


Druck von Adolf Holzhausen in Wien,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker.

Druck von Adolf Holzhausen in Wien,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker.






Filmed by Preservation 1990
UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03064 7344
BOOK CARD
DO NOT REMOVE
A Charge will be made
if this card is mutilated
or not returned
with the book
GRADUATE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ANN ARBOR, MICHIGAN
GL
DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

